

O âmes qui avez commencé à vous appliquer à l'oraison, et vous qui avez une véritable foi, pouvez-vous, car je ne vous parle pas de ce que vous gagnez pour l'éternité, pouvez-vous, dans cette vie même, aspirer à des biens comparables au moindre de ces biens? Oui, cela est certain, Dieu se donne lui-même à ceux qui abandonnent tout pour son amour. Il ne fait pas acception des personnes; il aime tout le monde. Nul n'a d'excuse, quelque misérable qu'il soit, puisqu'il agit ainsi avec moi, en m'élevant à une si haute oraison. Songez que ce que j'écris ici est à peine un point du tableau que je pourrais mettre sous les yeux; je me suis bornée à ce qui était nécessaire pour faire comprendre la nature de cette vision de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et celle de ce langage céleste que Dieu adresse à l'âme. Mais dire ce que l'on éprouve lorsque le Seigneur nous révèle ses secrets et nous dévoile ses perfections adorables, je ne le puis. C'est un plaisir tellement élevé au-dessus de tous ceux que la pensée peut concevoir ici-bas, qu'il nous inspire, à juste titre, une souveraine horreur pour les plaisirs de la vie, qui tous ensemble ne sont que de la fange. La jouissance de ces plaisirs fût-elle assurée pour une éternité, il répugnerait de les mettre, si peu que ce soit, en comparaison avec les joies dont nous parlons; et Dieu cependant ne donne par là qu'une goutte du grand fleuve de délices qu'il nous prépare.

Mais, ô honte de nos prétentions! Pour moi, j'en rougis; et si l'on pouvait éprouver de la confusion dans le ciel, j'y paraîtrais un jour, à juste titre, plus confuse que qui que ce soit. Comment osons-nous prétendre à de si grands biens, à ces ineffables délices, à une gloire éternelle, uniquement aux dépens du bon Jésus? Si nous n'avons pas le courage, comme Simon le Cyrénéen, de l'aider à porter sa croix, n'au-

rons-nous pas du moins, comme les filles de Jérusalem, des larmes à donner à ses douleurs? Les plaisirs et les fêtes doivent-ils nous conduire à la jouissance de ce bonheur qui lui a coûté tant de sang? Cela n'est pas possible. Pensons-nous, en poursuivant de vains honneurs, lui offrir une juste réparation du mépris qu'il endura pour nous faire régner éternellement? Ce serait folie de le croire; jamais, non jamais, un tel chemin ne nous conduira au ciel.

Je vous en conjure, mon père, faites retentir ces vérités, puisque Dieu ne m'en a pas donné le pouvoir. Il a toujours cherché à en pénétrer mon âme; mais c'est bien tard, comme on le verra par cet écrit, que je les ai comprises et que j'ai prêté l'oreille à la voix de mon Dieu; c'est pourquoi je suis si confuse d'en parler, que j'aime mieux m'en taire.

Je me contente de noter ici une considération que je fais assez souvent sur la félicité des bienheureux dans le ciel; daigne mon Dieu me faire la grâce d'en jouir un jour! De quel éclat brillera leur gloire accidentelle, quelle joie éprouveront-ils lorsqu'ils verront que s'ils commencèrent tard à servir Dieu, du moins, depuis leur retour, ils n'omirent, pour lui plaire, rien de ce qui était en leur pouvoir; ils lui firent l'offrande de tout, par toutes les voies possibles, chacun selon ses forces et son état! Qu'il se trouvera riche celui qui laissa toutes les richesses pour Jésus-Christ! Qu'il se verra honoré celui qui, pour son amour, ne voulut point d'honneurs, et mit ses délices à se voir dans une profonde abjection! Qu'il se trouvera sage celui qui s'estima heureux de passer pour un insensé, et de partager ce titre avec la Sagesse elle-même! Mais, hélas! en punition de nos péchés, qu'ils sont aujourd'hui peu nombreux ceux qu'animent de tels sentiments! Ils ont disparu du milieu de nous,

ces hommes que les peuples regardaient comme des insensés, en leur voyant faire les œuvres héroïques des vrais amants de Jésus-Christ.

O monde, ô monde, que tu gagnes du côté de ton faux honneur à être connu d'un si petit nombre ! Mais quoi ! pensons-nous mieux servir Dieu lorsqu'on nous regarde comme des sages et des modèles de discrétion ? On est si discret aujourd'hui, que c'est là sans doute ce que l'on pense. On croit malédifier, si chacun, selon sa condition, ne s'efforce de paraître au meilleur état qu'il peut, et ne soutient l'honneur de son rang. Il n'y a pas jusqu'aux ecclésiastiques, aux religieux, aux religieuses, qui ne s'imaginent que c'est introduire une nouveauté et donner du scandale aux faibles, que de porter des habits vieux et rapiécés ; on craint même d'être profondément recueilli et de mener une vie d'oraison, tant le monde est perverti, tant on a mis en oubli cette perfection et ces grands transports de ferveur qui éclataient dans les saints ! Voilà, à mon avis, ce qui aggrave plus les calamités de notre temps, que ne le feraient les prétendus scandales des religieux qui annonceraient par leurs œuvres, comme par leurs paroles, le mépris que l'on doit faire du monde. De ces scandales le Seigneur retire de grands avantages ; quelques personnes s'offensent, il est vrai, mais d'autres sentent des remords. Et plutôt au ciel qu'il nous fût donné de voir un de ces hommes de Dieu, qui retraçât dans sa personne la vie de Jésus-Christ et de ses apôtres ! Plus que jamais nous en aurions besoin de nos jours.

Ah ! quel parfait imitateur de Jésus-Christ Dieu vient de nous ravir, dans ce béni frère Pierre d'Alcantara ! Le monde, dit-on, n'est plus capable d'une perfection si haute ; les santés sont plus faibles, et nous ne sommes plus aux temps passés. Ce saint était de ce siècle, et sa

ferveur égalait cependant celle des temps anciens ; aussi tenait-il le monde sous ses pieds. Mais, sans aller pieds nus, sans faire une aussi âpre pénitence, il est plusieurs choses dans lesquelles, comme je l'ai souvent dit, nous pouvons pratiquer le mépris du monde, et que Notre-Seigneur nous fait connaître dès qu'il voit en nous du courage.

Qu'il dut être grand, celui que reçut de Dieu le saint dont je parle, pour soutenir pendant quarante-sept ans cette pénitence si austère que tous connaissent aujourd'hui ! En voici quelques détails que je me plais à rapporter, et dont la vérité m'est parfaitement connue ; c'est de sa propre bouche que je les ai entendus avec une autre personne dont il se cachait peu. Quant à moi, je dus cette ouverture à l'affection qu'il me portait ; Notre-Seigneur la lui avait donnée, afin qu'il prît ma défense et m'encourageât dans un temps où son appui m'était si nécessaire, comme on l'a vu et comme on le verra encore par mon récit.

Il avait passé quarante ans, nous dit-il, sans jamais dormir plus d'une heure et demie, tant la nuit que le jour ; de toutes ses mortifications, celle qui lui avait le plus coûté dans les commencements, c'était de vaincre le sommeil ; dans ce dessein, il se tenait toujours ou à genoux ou debout. Il prenait ce repos assis, la tête appuyée contre un morceau de bois fixé dans le mur ; eût-il voulu se coucher, il ne l'aurait pu, parce que sa cellule, comme on le sait, n'avait que quatre pieds et demi de long. Durant le cours de toutes ces années, jamais il ne se couvrit de son capuce, quelque ardent que fût le soleil, quelque forte que fût la pluie. Jamais il ne se servit d'aucune chaussure. Il ne portait qu'un habit de grosse bure, sans autre chose sur la chair ; encore cet habit était-il aussi étroit que possible ; et par-dessus il

mettait un petit manteau de même étoffe. Dans les grands froids il le quittait, et laissait quelque temps ouvertes la porte et la petite fenêtre de sa cellule; il les fermait ensuite, et reprenait son manteau, donnant ainsi quelque satisfaction à son corps, en lui faisant sentir une meilleure température. Il lui était fort ordinaire de ne manger que de trois en trois jours; et comme j'en paraissais surprise, il me dit que c'était très facile à quiconque en avait pris la coutume. Un de ses compagnons m'assura qu'il passait quelquefois huit jours sans prendre de nourriture. Cela devait arriver, je pense, lorsqu'il était absorbé dans l'oraison car il avait de grands ravissements et de violents transports d'amour pour Dieu; je l'ai vu moi-même une fois entrer en extase. Sa pauvreté était extrême; et il était si mortifié, même dès sa jeunesse, qu'il m'a avoué être resté trois ans dans une maison de son ordre sans connaître aucun des religieux, si ce n'est au son de la voix, parce qu'il ne levait jamais les yeux, de sorte qu'il n'aurait pu se rendre aux endroits où l'appelait la règle, s'il n'avait suivi les autres. Il gardait cette même modestie par les chemins. Il passa de longues années sans jamais regarder les femmes; il me dit qu'à l'âge où il était parvenu, c'était pour lui la même chose de les voir ou de ne pas les voir; à la vérité, il était déjà très vieux quand je vins à le connaître, et son corps était tellement exténué, qu'il semblait n'être formé que de racines d'arbres. Avec toute cette sainteté, il était très affable. Il parlait peu et seulement lorsqu'il était interrogé; mais les grâces de son esprit donnaient à ses paroles un véritable charme.

Je raconterais volontiers beaucoup d'autres particularités, si je n'appréhendais, mon père, qu'une plus longue digression ne m'attirât un reproche de votre

part. Je n'étais pas même exempte de cette crainte, en écrivant ce que je viens de dire. J'ajouterai donc seulement que ce saint homme est mort comme il avait vécu, en instruisant et en exhortant ses frères. Quand il vit que sa fin approchait, il récita le psaume *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi*¹, et s'étant mis à genoux, il expira².

Le Seigneur a voulu, dans sa bonté, qu'à partir de ce jour il m'ait encore plus assistée que durant sa vie : j'en ai reçu des conseils en diverses circonstances. Je l'ai vu plusieurs fois tout éclatant de gloire. Il me dit dans la première de ces apparitions, qu'heureuse était la pénitence, qui lui avait mérité une si grande récompense. Ces paroles furent suivies de plusieurs autres. Un an avant sa mort, il m'apparut, malgré l'éloignement qui nous séparait, et je sus qu'il devait bientôt nous être enlevé. Je l'en avertis, en lui écrivant à l'endroit où il était, à quelques lieues d'ici. Au moment où il rendit le dernier soupir, il se montra à moi, et me dit qu'il allait se reposer. Sans croire à cette vision, j'en fis part néanmoins à quelques personnes, et huit jours après nous venait la nouvelle qu'il était mort, ou plutôt qu'il avait commencé à vivre pour toujours. Le voilà donc le terme de cette vie si austère, une éternité de gloire ! Depuis qu'il est au ciel, il me console beaucoup plus, ce me semble, que quand il était sur la terre. Notre-Seigneur me dit un jour qu'on ne lui demanderait rien au nom de son serviteur, qu'il ne l'accordât. Je l'ai très souvent prié de présenter au Seigneur mes demandes, et je les ai toujours vues exaucées. Louange sans fin à ce Dieu de bonté ! Amen.

1. J'ai tressailli de joie à ces paroles que l'on m'a dites : Nous irons dans la maison du Seigneur. (Ps. cxxi).

2. Ce fut le 18 octobre 1562. Il était âgé de soixante-trois ans.

Mais quel long discours, mon père, pour vous porter au mépris de ce qui passe, comme si vous ne saviez pas ces choses, et comme si vous n'aviez pas déjà exécuté votre résolution de vous détacher de tout ! En parlant de la sorte, j'ai uniquement cédé à la douleur que me cause la vue des égarements du monde. Je ne gagnerai peut-être que de la fatigue à écrire ces pages, où tout, du reste, est contre moi ; mais du moins mon âme en sera soulagée. Daigne le Seigneur me pardonner les offenses que j'ai commises moi-même en ce point dont je traite, et vous, mon père, la peine que je vous donne sans raison : on dirait, en vérité, que je veux vous faire subir la pénitence de mes fautes.

CHAPITRE XXVIII

Grandes faveurs qu'elle reçut de Dieu, et manière dont Notre-Seigneur se montra à elle pour la première fois. Elle explique ce que c'est qu'une vision imaginaire, ses grands effets et les signes qu'elle laisse dans l'âme, quand elle vient de Dieu. Ce chapitre est très utile et digne de remarque.

Je reviens à mon sujet. Cette vision, qui me faisait sentir Notre-Seigneur à côté de moi, fut presque continue pendant quelques jours. J'en retirais un très grand profit ; je ne sortais pas d'oraison, et je tâchais dans toutes mes actions de ne pas déplaire à Celui que je voyais clairement en être témoin. A la vérité, je craignais de temps en temps d'être trompée, à cause de tout ce qu'on me disait ; mais cette crainte ne durait guère, parce que Notre-Seigneur me rassurait.

Il lui plut un jour, tandis que j'étais en oraison, de me montrer seulement ses mains ; la beauté en était si ravissante, que je n'ai point de termes pour la peindre. J'en fus saisie de crainte, comme je le suis toujours lorsque Notre-Seigneur commence à me faire quelque nouvelle grâce surnaturelle. Peu de jours après, je vis sa divine figure, et je demeurai entièrement ravie. Je ne pouvais d'abord comprendre pourquoi le Sauveur, qui plus tard devait m'apparaître tout entier, se mon-

trait ainsi peu à peu. Je l'ai compris depuis : c'était à cause de ma faiblesse naturelle. Qu'il soit éternellement béni ! Une créature aussi abjecte et aussi infidèle que moi n'aurait pu supporter tant de gloire réunie. Il le savait, et dans sa tendre compassion, il m'y disposait peu à peu.

Il vous semblera peut-être, mon père, qu'il ne me fallait pas un grand effort pour contempler des mains et un visage d'une telle beauté. Mais, sachez-le, les corps glorifiés sont si beaux, l'éclat surnaturel dont ils brillent est si vif, que l'âme en demeure hors d'elle-même ; ainsi cette vue me jetait dans l'effroi, j'en étais toute troublée et bouleversée. Bientôt après cependant, je retrouvais la sécurité avec l'assurance que la vision était véritable : les effets étaient tels que la crainte ne tardait pas à disparaître.

Le jour de la fête de saint Paul, pendant la messe, Jésus-Christ daigna m'apparaître dans toute sa très sainte humanité, tel qu'on le peint ressuscité, avec une beauté et une majesté ineffables. Je vous en parlai dans une de mes lettres, pour obéir au commandement exprès que vous m'en aviez fait ; mais ce ne fut pas sans peine, car on sent, quand on veut écrire de telles choses, une impuissance qui tue. Je le fis toutefois de mon mieux, et ainsi il serait inutile de le répéter en cet endroit. Je dirai seulement que quand il n'y aurait dans le ciel, pour charmer la vue, que la grande beauté des corps glorieux, et celle surtout de l'humanité sainte de Jésus-Christ, le plaisir serait indicible. Si dans cet exil, où il ne nous montre de sa majesté que ce que notre misère peut en soutenir, cet adorable Sauveur nous jette par sa vue dans de tels transports, que sera-ce dans le ciel, où l'on jouit pleinement d'un si grand bien ?

Je n'ai jamais vu des yeux du corps ni cette vision, quoique imaginaire, ni aucune autre, mais seulement des yeux de l'âme. Au dire de ceux qui le savent mieux que moi, la vision précédente est plus parfaite que celle-ci, et celle-ci l'emporte de beaucoup sur toutes celles qui se voient des yeux du corps; ces dernières, ajoutent-ils, sont les moins élevées et les plus sujettes aux illusions du démon. Comme alors j'avais de la peine à le croire, je désirais, je l'avoue, voir des yeux du corps ce que je ne voyais que de ceux de l'âme, afin que mon confesseur ne pût pas me dire que ce n'était qu'une rêverie. Au reste, c'était souvent aussi ma crainte dans les commencements, quand la vision était passée; il me venait en pensée que ce n'était peut-être qu'un jeu de l'imagination, et j'avais du regret de l'avoir dit à mon confesseur, craignant de l'avoir trompé. Nouveau sujet de larmes; j'allais le retrouver, et je lui disais ma peine. Il me demandait si j'avais cru les choses comme je les lui avais rapportées, ou si j'avais eu dessein de le tromper. Je lui répondais, ce qui était vrai, que je lui avais parlé fort sincèrement, sans aucune intention de le tromper, et que pour rien au monde je ne voudrais dire un mensonge. Il le savait très bien; c'est pourquoi il tâchait de me tranquilliser. De mon côté, il m'en coûtait tant d'aller lui parler de semblables faveurs, que je ne comprends pas comment le démon eût pu me mettre dans l'esprit de les feindre, pour me tourmenter ainsi moi-même. Mais Notre-Seigneur s'empressa de m'apparaître de nouveau, et me fit si bien voir la vérité d'une telle faveur, qu'en très peu de temps je fus affranchie de toute crainte d'illusion.

Je reconnus alors combien peu j'avais eu d'esprit : en effet, quand bien même je me serais efforcée durant des années entières de me figurer une telle beauté, ja-

mais je n'aurais pu en venir à bout, tant sa seule blancheur et son éclat surpassent tout ce que l'on peut imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point; c'est une blancheur suave; c'est une splendeur infuse qui cause à la vue un indicible plaisir, sans ombre de fatigue; c'est une clarté qui rend l'âme capable de voir cette beauté si divine; c'est une lumière infiniment différente de celle d'ici-bas, et auprès d'elle les rayons du soleil perdent tellement leur lustre, qu'on voudrait ne plus ouvrir les yeux.

Il y a la même différence entre ces deux lumières qu'entre une eau très limpide, qui coulerait sur le cristal et dans laquelle se réfléchirait le soleil, et une eau très trouble qui, par un ciel tout à fait sombre, coulerait sur la surface de la terre. Mais cette divine lumière ne ressemble en rien à celle du soleil; elle seule paraît à l'âme une lumière naturelle, tandis que celle de cet astre ne lui semble en comparaison que quelque chose d'artificiel. Cette lumière est comme un jour sans nuit, toujours lumineux, sans que rien soit capable de l'obscurcir. Enfin, elle est telle que l'esprit le plus pénétrant, même après les efforts d'une longue vie, ne pourrait jamais s'en former une idée. Dieu la montre si soudainement, que, si pour la voir il fallait seulement ouvrir les yeux, on n'en aurait pas le loisir. Mais il n'importe qu'ils soient ouverts ou fermés. Quand Notre-Seigneur le veut, malgré nous cette lumière se voit; et il n'y a ni distraction, ni résistance, ni industrie, ni soin, qui l'empêchent d'arriver jusqu'à nous. J'en ai fait bien souvent l'expérience, comme on le verra par mon récit.

Ce que je désirerais maintenant pouvoir faire connaître, c'est la manière dont Notre-Seigneur se montre dans ces visions; mais je n'entreprends pas de dire de

quelle sorte il illumine l'œil intérieur de l'Âme de cette puissante lumière, et montre à notre esprit une image si claire de lui-même, qu'il nous paraît être véritablement présent. C'est aux savants de l'expliquer; il n'a pas plu au Seigneur de m'en donner l'intelligence. Je suis si ignorante, et d'un esprit si peu ouvert, que, malgré toutes les explications que l'on a bien voulu m'en donner, je n'ai pu encore parvenir à le comprendre. Ce qui vous prouve, mon père, que je n'ai nullement cette vivacité d'esprit que vous me croyez; je l'ai vu en mille circonstances, mon intelligence ne saisit les choses que lorsqu'on lui porte, comme l'on dit, les morceaux à la bouche. Mon confesseur était quelquefois surpris de mon ignorance, et jamais il ne s'est mis en peine de me faire comprendre comment Dieu agit en ce point et comment cela peut se faire. De mon côté, je ne désirais point le savoir, et jamais je ne l'ai demandé, quoique depuis plusieurs années j'aie eu, comme je l'ai dit, l'avantage de traiter avec des gens doctes. Je me contentais de m'informer d'eux si une chose était péché ou non; pour le reste, il me suffisait de penser que Dieu avait tout fait. Ainsi, au lieu de m'étonner des merveilles de ses œuvres, je n'y voyais qu'un sujet de louanges; car plus ces merveilles sont difficiles à comprendre, plus elles me donnent de dévotion.

Je me contenterai donc, mon père, de rapporter ce que j'ai vu, et vous abandonnerai le soin de dire le mode de ces visions, comme aussi d'éclaircir ce qu'il y aurait d'obscur dans mes paroles, et ce que je n'aurai pu expliquer : vous le ferez mieux que moi. En certaines circonstances, ce que je voyais ne me semblait être qu'une image; mais, en beaucoup d'autres, il m'était évident que c'était Jésus-Christ lui-même : cela dépendait du degré de clarté dans lequel il dai-

gnait se montrer à moi. Quelquefois, cette clarté étant très incertaine, il me semblait voir une image, mais une image très différente des portraits d'ici-bas, même les plus achevés. Comme j'en ai vu plusieurs excellents, je puis dire qu'il n'y a aucun rapport entre l'un et l'autre, pas plus qu'il n'y en a entre une personne vivante et son portrait : quelque ressemblant qu'il soit, on ne peut s'empêcher de voir que c'est une chose inanimée. Ceci explique parfaitement ma pensée, et est de la plus exacte vérité ; je ne m'étends donc pas davantage sur ce sujet. Je n'ai pas voulu faire une comparaison, car les comparaisons ne sont jamais justes en tout ; c'est une vérité certaine, qu'il y a autant de différence entre cette image et les portraits faits de main d'homme, qu'entre une personne vivante et ses traits peints sur la toile, ni plus ni moins. En effet, si ce qui se présente à l'âme est une image, c'est une image vivante ; ce n'est pas un homme mort, mais Jésus-Christ vivant qui se fait reconnaître comme Dieu et homme tout ensemble, non comme il était dans le sépulcre. mais tel qu'il en sortit le jour de la Résurrection.

Quelquefois il se montre avec une si grande majesté, qu'il est impossible de douter que ce ne soit le Seigneur lui-même. Le plus souvent, cela arrive de la sorte après la communion, moment où d'ailleurs la foi nous assure qu'il est présent. Il se montre tellement maître de l'âme, qu'elle en est comme anéantie, et se sent consumer tout entière en son Dieu.

O mon Jésus ! qui pourrait faire comprendre cette majesté avec laquelle vous vous montrez, et combien vous apparaissez alors Seigneur de la terre et des cieux, et même de mille autres mondes, de mondes et de cieux sans nombre, que vous pourriez créer ! L'âme comprend,

à la vue de votre grandeur, que tout cela ne serait encore rien pour un Souverain tel que vous. Là se voit clairement, ô mon Jésus, le peu de pouvoir de tous les démons en comparaison du vôtre, et comment on peut, dès qu'on vous contente, fouler aux pieds tout l'enfer. On ne s'étonne plus de la terreur de ces esprits de ténèbres à votre descente dans les limbes, et de leur désir de trouver mille enfers nouveaux plus profonds, pour fuir loin d'une majesté si redoutable. Vous la faites éclater alors aux yeux de l'âme, et vous voulez qu'elle connaisse le souverain pouvoir de votre humanité très sainte, unie à la divinité. Là, elle se forme une idée de ce que produira, au jour du jugement, la vue de votre majesté suprême et de votre courroux contre les méchants. Là, Seigneur, elle devient véritablement humble par la vue intime et forcée de sa misère. Là, elle trouve la confusion et le vrai repentir de ses péchés. Vous ne lui donnez que des témoignages d'amour, et néanmoins elle ne sait où se mettre, et s'anéantit tout entière.

Pour moi, j'en suis convaincue, quand il plaît à Notre-Seigneur de nous découvrir une grande partie de sa majesté et de sa gloire, cette vision agit avec une force telle, qu'aucune âme ne pourrait la soutenir, si Dieu ne la fortifiait par un secours très surnaturel, en la faisant entrer dans le ravissement et l'extase. Car alors, la vision de cette divine présence se perd dans la jouissance. Dans la suite, il est vrai, on oublie ce qu'avait d'accablant cet excès de gloire; mais cette majesté et cette beauté de Notre-Seigneur demeurent tellement empreintes dans l'âme, qu'elle ne peut en perdre le souvenir : j'excepte néanmoins le temps où, soumise à une épreuve dont je dois parler, elle se trouve en proie à une sécheresse, à une solitude si effrayantes, que tout

semble s'effacer de la mémoire, jusqu'au souvenir même de Dieu.

L'âme, après cette vision, se voit changée; elle est toujours dans l'ivresse; elle sent un nouvel amour de Dieu; et cet amour, je crois, atteint un très haut degré. Sans doute, la vision précédente où, comme je l'ai dit, Dieu se montre à nous sans image, est plus élevée; mais, à cause de notre faiblesse, celle-ci nous est très utile pour conserver peinte et gravée dans notre imagination cette divine présence, et en occuper continuellement notre pensée. Au reste, ces deux visions viennent presque toujours ensemble : ainsi, par la vision imaginaire, on voit des yeux de l'âme l'excellence, la beauté et la gloire de la très sainte humanité de Notre-Seigneur; et par la vision intellectuelle, on voit qu'il est Dieu, qu'il peut tout, ordonne tout, gouverne tout, remplit tout de son amour.

On doit faire une très grande estime de cette vision; à mon avis, il ne s'y rencontre aucun péril, parce qu'il n'est pas au pouvoir du démon de produire de tels effets. Il s'est efforcé trois ou quatre fois, ce me semble, de me faire voir Notre-Seigneur de cette manière par une fausse représentation. Mais, s'il peut prendre la forme d'un corps qui serait de chair, il ne saurait contrefaire cette gloire qui resplendit dans le corps de Notre-Seigneur quand il se montre à nous. Son dessein, par cet artifice, serait de détruire les effets d'une véritable vision; mais l'âme qui en a été favorisée repousse loin d'elle cette fausse image, elle se trouble, se dégoûte, s'inquiète; enfin elle perd la dévotion et la douceur intérieure, et demeure dans l'impuissance de faire oraison. Ceci, comme je l'ai dit, eut lieu dans les commencements, trois ou quatre fois.

Il y a donc entre ces visions une souveraine diffé-

rence; et je ne doute pas que même une âme qui n'est arrivée qu'à l'oraison de quiétude, ne les distingue facilement à l'aide de ce que j'ai dit des effets des paroles surnaturelles¹. C'est une chose évidente, et pourvu qu'une âme ne veuille pas se laisser tromper, et qu'elle marche dans l'humilité et la simplicité, je ne crois pas qu'elle puisse l'être. Il suffit d'avoir eu véritablement une vision venant de Dieu, pour qu'aussitôt on sente en quelque sorte le piège. Bien que la fausse vision commence avec plaisir et avec goût, l'âme les rejette loin d'elle. Au reste, selon moi, le plaisir qu'elle éprouve doit être différent de celui qu'elle reçoit dans une vision véritable; l'amour qu'on lui témoigne n'apparaît ni pur, ni chaste; en très peu de temps elle a découvert l'ennemi. C'est ce qui me fait dire que le démon ne saurait causer aucun mal à une âme qui a de l'expérience.

Mais l'imagination ne pourrait-elle pas se représenter ainsi la personne de Notre-Seigneur? Non, cela est de toute impossibilité. Car la seule beauté et la seule blancheur d'une des mains de Jésus-Christ surpassent infiniment tout ce que nous saurions nous figurer. Et puis, comment pourrions-nous nous représenter en un instant des choses qui jamais n'ont été dans notre pensée, et que l'imagination, après de longs efforts, ne pourrait même concevoir, tant elles sont élevées au-dessus de tout ce que nous pouvons comprendre ici-bas? Cela n'est assurément pas possible. Admettons cependant que l'imagination puisse, jusqu'à un certain point, se représenter Notre-Seigneur. Outre que cela ne produirait aucun de ces grands effets dont j'ai parlé, l'âme ne ferait qu'y perdre; car elle serait alors semblable à une personne qui essaie de dormir, mais qui demeure éveillée,

1. Au ch. xxv.

parce que le sommeil ne vient pas. Cette personne ayant un véritable désir de reposer, soit parce qu'elle en a besoin, soit parce qu'elle a mal à la tête, fait bien de son côté tout ce qu'elle peut pour s'endormir, et à certains moments il lui semble en effet qu'elle sommeille un peu ; mais ce n'est pas un vrai sommeil ; il ne la soulage pas, il ne donne pas de force à sa tête, qui souvent même en demeure plus épuisée. Tel serait en partie le résultat d'un pur travail d'imagination. L'âme en demeurerait affaiblie ; au lieu de nourriture et de forces, elle n'y trouverait que lassitude et dégoût : tandis que la vraie vision lui apporte à la fois d'inexprimables richesses spirituelles, et un admirable renouvellement des forces du corps.

J'alléguais ces raisons et quelques autres à ceux qui me disaient si souvent que mes visions étaient l'ouvrage de l'esprit ennemi, et un jeu de mon imagination. Je me servais aussi, comme je pouvais, des rapprochements que le Seigneur présentait à ma pensée. Mais tout cela demeurerait inutile, parce qu'il y avait dans cette ville des personnes très saintes, en comparaison desquelles j'étais une pécheresse, et que Dieu ne conduisait pas par ce chemin. C'est ce qui inspirait de la crainte à mes amis. Ils se communiquaient ces craintes l'un à l'autre, et bientôt, en punition de mes péchés sans doute, l'état de mon âme ne fut plus une chose cachée, quoique je ne m'en ouvrisse qu'à mon confesseur et à ceux à qui il m'ordonnait d'en parler. Je leur dis un jour que s'ils m'affirmaient qu'une personne à qui je viendrais de parler et que je connaissais fort bien, n'était pas celle que je croyais, et qu'ils étaient très assurés que je me trompais, certainement j'ajouterais plus de foi à leur témoignage qu'à celui de mes yeux ; mais que, si cette personne m'avait laissé pour gage de son amitié

des bijoux de grand prix, que j'aurais encore entre les mains et qui, de pauvre que j'étais auparavant, me rendraient riche, il me serait impossible de croire à leur parole, quand bien même j'en aurais le désir. Or, ces bijoux, je pouvais les montrer. En effet, tous ceux qui me connaissaient voyaient manifestement que j'étais changée; mon confesseur l'attestait; ce changement si sensible en toutes choses, loin d'être caché, était d'une clarté frappante pour tout le monde. Pour moi qui jusque-là avais été si imparfaite, il m'était impossible de croire que si ces effets venaient du démon, il se servît, pour me tromper et me conduire en enfer, d'un moyen aussi contraire à ses intérêts que serait celui de déraciner mes vices, et de me donner en échange des vertus et du courage; car je voyais clairement qu'une seule de ces visions suffisait pour m'enrichir de tous ces biens.

Mon confesseur, qui était, comme je l'ai dit, un père de la compagnie de Jésus, religieux d'une éminente sainteté¹, faisait absolument ces mêmes réponses, selon que je l'ai appris depuis. Il était fort prudent et fort humble; mais sa grande humilité m'attira bien des peines. Quoiqu'il fût savant et homme de grande oraison, il ne se fiait pas néanmoins à lui-même, Notre-Seigneur ne conduisant pas son âme par le même chemin que la mienne. Il eut beaucoup à souffrir à mon sujet, et de bien des manières. Je sus qu'on lui conseillait de se défier de moi, de peur d'être trompé par le démon en donnant quelque créance à mes paroles; et on lui alléguait à ce propos divers exemples. Tout cela m'affligeait beaucoup. Je craignais de voir venir le moment où je ne trouverais plus de confesseur, et où tous me fuiraient; je ne faisais que pleurer.

1. Le P. Balthasar Alvarez. Voir sa notice, p. 235.

Ce fut une providence du Seigneur que ce religieux voulût continuer de m'entendre en confession. A la vérité, il était si grand serviteur de Dieu, que pour sa cause il se serait exposé à tout. C'est pourquoi il me recommandait d'éviter toute offense, de faire exactement tout ce qu'il me dirait, et de ne pas craindre qu'il m'abandonnât. Il m'encourageait et me calmait toujours ; mais il ne cessait de me rappeler que je ne devais rien lui cacher, et j'étais fidèle à sa recommandation. Il m'assurait qu'en agissant de la sorte, quand bien même ces visions viendraient du démon, elles ne pourraient me nuire ; Notre-Seigneur, au contraire, ferait tourner à mon profit le mal que l'ennemi voulait me faire. C'est ainsi qu'il travaillait de tout son pouvoir à perfectionner mon âme. Mes craintes étant si grandes, je lui obéissais en tout, quoique imparfaitement. Il eut beaucoup à souffrir à mon occasion, pendant trois ans et plus qu'il me confessa au milieu de ces tribulations ¹. Notre-Seigneur permettant que je fusse en butte à de grandes persécutions et mal jugée aussi en des choses où j'étais innocente, l'on s'en prenait à lui, et on le condamnait comme responsable de tout, quoiqu'il fût exempt de faute. S'il n'eût eu pour lui une telle sainteté, et Notre-Seigneur qui soutenait son courage, il lui eût été impossible de supporter tout ce qu'il eut à souffrir. Car, d'un côté, il avait à répondre à ceux qui me croyaient hors du bon chemin, et ne voulaient point ajouter foi aux assurances qu'il leur donnait du contraire ; et d'autre part, il devait me tranquilliser et me guérir de mes appréhensions, que cepen-

1. Le P. Balthasar Alvarez confessa la sainte pendant six ans, ainsi qu'elle l'écrivit plus tard au P. Rodrigue Alvarez. Elle mentionne ici d'une manière spéciale les trois années qui précédèrent la fondation de Saint-Joseph, et qui furent pour elle un enchaînement d'épreuves.

dant il augmentait souvent lui-même plus que tous les autres. Le Seigneur permettait qu'à chaque nouvelle vision dont il me favorisait, je sentisse redoubler mes alarmes, et c'était encore à mon confesseur de me rassurer. Tout cela me venait, je n'en doute pas, de ce que j'avais été, et de ce que j'étais une si grande pécheresse. Ce saint homme me consolait avec beaucoup de compassion de mes souffrances, et s'il se fût cru lui-même, elles n'auraient pas été si grandes ; car Dieu lui faisait connaître la vérité en tout, et c'était, j'en suis convaincue, le sacrement même de la Pénitence qui lui donnait la lumière.

Quant aux autres serviteurs de Dieu qui étaient inquiets à mon sujet, ils avaient avec moi de fréquents entretiens. Comme je parlais avec simplicité et abandon, ils prenaient quelques-unes de mes paroles dans un sens que je ne leur donnais pas. Parmi eux, il y en avait un qui m'était très cher, parce que mon âme lui était infiniment redevable et qu'il était fort saint ; mais je voyais qu'il ne me comprenait pas, et j'en avais une extrême douleur. De son côté, il désirait ardemment ma perfection et demandait à Dieu qu'il daignât m'éclairer de sa lumière. Tous attribuaient à un défaut d'humilité certaines choses que je disais sans y faire réflexion. A la moindre faute qu'ils me voyaient commettre, et j'en commettais sans doute beaucoup, ils me condamnaient aussitôt sur tout le reste. Ils me faisaient quelquefois des questions ; comme je leur répondais d'une manière franche et naïve, ils se persuadaient que je voulais les instruire et faire la savante. Ils le rapportaient avec bonne intention à mon confesseur, et celui-ci me réprimandait. Ces peines qui me venaient de divers côtés, durèrent assez longtemps ; mais les grâces que le Seigneur me faisait m'aidaient à tout supporter.

Mon dessein, en rapportant ces particularités, est de faire voir combien souffre une âme lorsqu'elle manque, dans ces voies spirituelles, d'un maître qui en ait une connaissance expérimentale. Si Dieu ne m'eût soutenue par tant de faveurs, je ne sais ce que je serais devenue, car mes angoisses étaient assez fortes pour me faire perdre l'esprit. Je me trouvais quelquefois dans une telle extrémité, que je n'avais plus d'autre ressource que de lever les yeux vers le ciel. Pauvre femme, imparfaite, faible, craintive, je me voyais condamnée par les gens de bien. Cette épreuve, dans la simplicité de mon récit, paraîtra peu de chose; mais moi qui en ai supporté de grandes dans ma vie, je la regarde comme une des plus sensibles. Puisse-t-elle avoir procuré quelque gloire à Notre-Seigneur! Quant à ceux qui me condamnaient et voulaient me convaincre d'illusion, ils ne cherchaient en tout, j'en suis sûre, que la gloire de Dieu et le bien de mon âme.

CHAPITRE XXIX

Continuation du même sujet. Quelques grâces signalées que le Seigneur lui accorda. Ce qu'il lui disait pour la rassurer et lui permettre de répondre à ses contradicteurs.

Je me suis bien éloignée de mon sujet : je disais que cette vision de Notre-Seigneur ne saurait être l'ouvrage de l'imagination. Comment, en effet, l'imagination pourrait-elle, avec tous ses efforts, représenter à notre âme l'humanité de Jésus-Christ, et lui peindre son incomparable beauté ? Il ne lui faudrait pas peu de temps pour arriver à une image tant soit peu ressemblante. Elle peut néanmoins, d'une certaine manière, se représenter cette humanité sainte, contempler pendant quelque temps ses traits, sa blancheur, perfectionner peu à peu cette image, puis la confier à la mémoire, et quand elle s'en efface, la faire revivre. Qui l'en empêche, puisqu'elle a pu la produire avec l'entendement ? Dans la vision dont nous parlons, cela est impossible : nous la contemplons lorsqu'il plaît au Seigneur de nous la présenter, dans la manière et durant le temps qu'il veut. Nous n'y pouvons rien retrancher ni rien ajouter ; nous n'avons aucun moyen pour cela. Quoi que nous fassions pour la voir ou ne la point voir, tout est inutile. Il suffit

même que nous voulions regarder quelque chose en particulier, pour voir disparaître Jésus-Christ.

Ce divin Maître a daigné, l'espace de deux ans et demi, me favoriser très ordinairement de cette vision; depuis plus de trois ans elle est moins continuelle, mais il m'accorde une autre grâce plus élevée que je rapporterai peut-être dans la suite. Pendant qu'il me parlait, je contemplais cette beauté souveraine; les paroles que proférait cette bouche, si belle et si divine, avaient une douceur infinie, mais quelquefois aussi de la rigueur. J'aurais eu le plus ardent désir de remarquer la couleur et la grandeur de ses yeux pour pouvoir en parler; jamais je n'ai mérité une telle grâce; tous mes efforts n'ont servi qu'à faire entièrement disparaître la vision. Assez souvent, il est vrai, je m'aperçois qu'il me regarde avec tendresse; mais ce regard a tant de force, que mon âme ne peut le soutenir; elle entre dans un ravissement très élevé, qui, pour la faire jouir plus entièrement de l'objet de son amour, lui enlève la vue de sa beauté divine.

Ainsi, il est manifeste que ces visions ne dépendent en rien de notre volonté; le Seigneur veut que notre unique partage soit la confusion, l'humilité, la simplicité à recevoir ce qui nous est donné, et l'action de grâces envers l'auteur de ce don. Il en est ainsi dans toutes les visions indistinctement : nous ne pouvons voir ni plus ni moins que ce qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous découvrir; tous nos efforts, toutes nos industries, sont absolument inutiles. Le divin Maître veut nous montrer clairement que ce n'est pas là notre ouvrage, mais le sien. La manière dont il agit, loin de nous donner de l'orgueil, doit nous pénétrer d'un sentiment d'humilité et de crainte. Car le Seigneur, qui nous empêche de voir ce que nous désirons voir, peut également nous

retirer ces hautes faveurs, sa grâce même, et nous abandonner à toute notre misère. Enfin, il veut que la crainte nous accompagne toujours, tant que nous vivons dans cet exil.

Le Sauveur se présentait presque toujours à moi tel qu'il était après sa résurrection¹. Dans la sainte hostie, c'était de la même manière. Quelquefois, pour m'encourager quand j'étais dans la tribulation, il me montrait ses plaies; il m'est aussi apparu en croix; je l'ai vu au jardin; rarement couronné d'épines; enfin je l'ai vu portant sa croix. S'il m'apparaissait ainsi, c'était, je le répète, à cause des besoins de mon âme, ou pour la consolation de quelques autres personnes; mais toujours son corps était glorifié.

Que de hontes, d'angoisses, de persécutions et d'alarmes ne m'a pas coûtées l'aveu de ces visions! On était si persuadé que j'étais possédée du démon, que quelques personnes voulaient m'exorciser. Cela ne me causait guère de peine; mais j'en éprouvais une bien sensible quand je voyais que les confesseurs appréhendaient de me confesser, ou quand j'apprenais les rapports qu'on allait leur faire. Je ne pouvais néanmoins concevoir aucun regret d'avoir été favorisée de ces célestes visions; je n'aurais pas voulu en échanger une seule contre tous les biens et tous les plaisirs du monde. Elles étaient constamment à mes yeux un trésor inestimable, une grâce

1. Sainte Thérèse fit représenter sur la toile l'image de Notre-Seigneur ressuscité, d'après les visions qu'elle avait eues; elle-même donna toutes les indications au peintre et surveilla son travail. Au dire de Ribera, ce petit tableau, que la sainte portait toujours avec elle, était d'une ravissante beauté. A l'époque où écrivait l'historien, il se trouvait au pouvoir de doña Marie de Toledo, duchesse d'Albe. Le même peintre avait exécuté également, à la demande de sainte Thérèse, un tableau de la sainte Vierge, qui ne le cédait en rien au premier. (*Vie de sainte Thérèse*, t. I, ch. XL.)

insigne de Notre-Seigneur; et le divin Maître lui-même m'en donnait souvent l'assurance. Je sentais croître l'ardent amour qu'il avait allumé dans mon âme : j'allais me plaindre à lui des peines qu'on me causait, et je sortais toujours de l'oraison consolée et avec de nouvelles forces. Je n'osais cependant contredire ceux qui m'étaient contraires; ils eussent trouvé en cela un défaut d'humilité, et ils m'auraient jugée plus défavorablement encore. Je me contentais d'en parler à mon confesseur, et il me consolait toujours beaucoup quand il me trouvait ainsi dans la peine.

Ces visions étant devenues beaucoup plus fréquentes, un de ceux qui, auparavant, avaient pris soin de mon âme, et à qui je me confessais quelquefois lorsque le père ministre ¹ ne pouvait m'entendre, me dit qu'il était clair qu'elles venaient du démon. Il me commanda, puisque je ne pouvais empêcher cet esprit de ténèbres de m'apparaître, de faire le signe de la croix toutes les fois qu'il se montrerait, et de le repousser avec un geste de mépris, car je devais tenir pour certain que c'était lui; étant accueilli de la sorte, il cesserait de venir; au reste, je n'avais rien à craindre, Dieu me garderait, et ne tarderait pas à mettre un terme à l'épreuve. Ce commandement me causa une peine extrême. Persuadée que ces visions venaient de Dieu, et ne pouvant, comme je l'ai dit, désirer ne point les avoir, j'éprouvais une terrible répugnance à obéir. Je ne laissais pas néanmoins de faire ce qui m'était commandé. Je suppliais Dieu

1. Le P. Balthasar Alvarez. Il fut sept ans de suite ministre du collège de Saint-Gilles, c'est-à-dire second supérieur de la maison; mais de fait il fut chargé, la plus grande partie de ce temps, du gouvernement du collège, parce que des deux supérieurs qui y furent envoyés, le premier, le P. Denys Vasquez, n'y resta qu'un an et demi, et le second, le P. Gaspard de Salazar, neuf mois seulement.

avec les plus vives instances de ne pas permettre que je fusse trompée; c'était là ma prière continuelle, et je la lui adressais en répandant beaucoup de larmes. Je me recommandais aussi à saint Pierre et à saint Paul. Car le divin Maître, m'étant apparu pour la première fois le jour de leur fête, m'avait dit qu'ils me préserveraient de toute illusion. Aussi, je les voyais souvent à mon côté gauche, d'une manière très distincte, non par une vision imaginaire, mais par une vision intellectuelle. Je regardais ces glorieux saints comme mes bien-aimés protecteurs.

J'éprouvais une indicible peine à faire ce geste de mépris à chaque apparition de Notre-Seigneur, car, lorsqu'il était présent, on m'aurait plutôt mise en pièces que de me forcer à croire que c'était le démon. Ainsi l'on m'avait imposé un genre de pénitence bien cruel. Pour ne point faire tant de signes de croix, j'en avais presque toujours une à la main; mais j'étais moins fidèle à donner ces signes de mépris, parce qu'il m'en coûtait trop. Je me souvenais des outrages que les Juifs avaient faits à cet adorable Sauveur, et je le suppliais instamment de me pardonner ceux qu'il recevait de moi, puisque ce n'était que pour obéir aux personnes qu'il avait établies dans son Église pour le représenter et tenir sa place. Il me disait alors que je ne devais pas me mettre en peine, que je faisais bien d'obéir, et qu'il manifesterait la vérité.

Mais lorsque ceux qui me croyaient trompée me défendirent l'oraison, il me parut en être irrité; il me commanda de leur dire que c'était là de la tyrannie, et il me donna diverses raisons pour me montrer que ces visions ne venaient point de l'ennemi : j'en rapporterai quelques-unes dans la suite.

Un jour que je tenais à la main la croix de mon rosaire, Notre-Seigneur me la prit : quand il me la rendit,

elle était formée de quatre grandes pierres, incomparablement plus précieuses que des diamants. En effet, il n'y a aucune proportion entre des pierres précieuses et ce qui est surnaturel : aussi, tous les diamants paraîtraient faux et sans lustre auprès des pierres de cette croix. Les cinq plaies de Notre-Seigneur s'y trouvaient admirablement gravées. Ce divin Maître me dit que je la verrais ainsi désormais. Sa promesse s'est fidèlement accomplie : à partir de ce jour, je n'ai plus discerné dans cette croix le bois dont elle était faite ; les pierres qui la composent frappent seules ma vue ; mais nul autre que moi ne jouit de cette faveur¹.

A peine, pour obéir, avais-je commencé à résister à ces visions, qu'le divin Maître multiplia ses grâces. Malgré tous mes efforts pour me distraire, mon oraison était si continuelle que le sommeil même semblait ne pas en interrompre le cours, et mon amour allait toujours croissant. J'adressais des plaintes à Notre-Seigneur, lui disant que je ne pouvais plus supporter cet état violent. J'avais beau vouloir ne point penser à lui, mes désirs et mes efforts étaient impuissants. J'essayais néanmoins d'obéir ; mais que pouvais-je ? Rien, ou pres-

1. Voici ce qu'écrivait Ribera en 1589 :

« Jeanne de Ahumada, sœur de la sainte, lui demanda dans la suite cette croix avec adresse et avec beaucoup d'instances, sans lui laisser apercevoir qu'elle était instruite de ce qu'elle avait de miraculeux. La sainte, cédant à sa prière, la lui donna. Heureuse de posséder un tel trésor, Jeanne de Ahumada le conserve avec le plus grand respect à Albe. Elle a bien voulu me faire participer à son bonheur, et elle m'a montré à diverses reprises la croix miraculeuse, qui est composée de quatre morceaux d'ébène assez larges, et ressemble à celles qu'on met ordinairement à l'extrémité des grands rosaires. » (*Vie de sainte Thérèse*, l. I, ch. xi.) L'historien raconte ensuite comment une dame de qualité qui avait entièrement perdu la vue, la recouvra en appliquant sur ses yeux cette croix miraculeuse. (*Ibid.*)

On ne sait plus aujourd'hui d'une manière certaine où se trouve ce précieux objet. Plusieurs Carmels d'Espagne croient le posséder.

que rien. Malgré cela, Notre-Seigneur ne m'affranchit jamais d'un tel commandement ; mais tout en me disant de m'y conformer, il m'instruisait, comme il le fait encore, de ce que j'avais à dire à ceux qui me l'imposaient, et me rassurait par des raisons si décisives, qu'elles dissipaient toutes mes craintes.

Peu de temps après, il donna, selon sa promesse, des preuves éclatantes de la vérité de ces visions. Je sentis mon âme embrasée d'un très ardent amour de Dieu ; cet amour était évidemment surnaturel, car je ne savais qui l'allumait ainsi en moi, et je n'y avais contribué en rien. Je me voyais mourir du désir de voir Dieu, et je ne savais où je devais chercher cette vie, si ce n'est dans la mort. Les transports de cet amour, sans égaler ni la véhémence ni le prix de ceux dont j'ai parlé autre part ¹, étaient tels néanmoins que je ne savais que devenir. Rien ne répondait à mes vœux ; j'étais comme hors de moi, et il me semblait véritablement que l'on m'arrachait l'âme. O mon Seigneur ! de quel souverain artifice, de quelle délicate industrie vous usiez à l'égard de votre misérable esclave ! Vous vous teniez caché de moi, et votre amour, me poursuivant sans relâche, me faisait goûter une mort si délicieuse que mon âme eût voulu n'en jamais sortir.

Pour pouvoir comprendre quelle est l'impétuosité de ces transports, il faut les avoir éprouvés. Ils n'ont rien de commun avec ces émotions du cœur et ces mouvements de dévotion fort ordinaires, qui veulent éclater au dehors, et semblent devoir suffoquer l'esprit. Cette sorte d'oraison est très basse. Il faut éviter ces élans immodérés, en tâchant doucement de les retenir en soi-même, et s'efforcer d'apaiser l'âme ; de même, quand

1. Au ch. xx.

les enfants pleurent avec tant de violence qu'ils semblent devoir en perdre la respiration, on fait passer cette émotion excessive en leur donnant à boire. La raison doit tenir la bride pour modérer ces mouvements impétueux, parce que la nature pourrait y avoir sa part; il est à craindre qu'il ne s'y mêle de l'imperfection, et que ces mouvements ne soient en grande partie l'ouvrage des sens. Ainsi, il faut calmer l'âme, comme le petit enfant, par une caresse d'amour, et la porter à aimer Dieu d'une manière suave, et non avec une impétueuse violence¹. Cette âme doit s'appliquer à recueillir son amour au dedans d'elle-même, sans le laisser se répandre au dehors, comme un vase qui bout trop fort et déborde de tous côtés, parce qu'on a jeté du bois au feu sans discrétion. Enfin, on doit diminuer la cause, c'est-à-dire éloigner de son esprit les pensées qui ont excité cette flamme subite, et tâcher de l'éteindre par quelques larmes douces, et non péniblement arrachées, comme celles qui naissent de ces sentiments si vifs et qui nous font beaucoup de mal. J'en répandais de semblables dans les commencements; elles me laissaient la tête si épuisée et l'esprit si fatigué, que quelquefois je restais plus d'un jour sans pouvoir revenir à l'oraison. C'est ce qui me fait dire qu'il faut dans les commencements une grande discrétion, afin d'accoutumer l'esprit à n'agir qu'avec douceur et intérieurement; on doit éviter avec grand soin tout ce qui n'est qu'extérieur.

Mais entre ces mouvements de dévotion et les transports dont je traite, il y a une complète différence. Ici, ce n'est pas nous qui mettons le bois au feu; on dirait que le feu se trouvant allumé, on nous y jette tout à

1. *Y no a puñadas, como dicen*, littéralement : et non à coups de poings, comme l'on dit.

coup afin que sa flamme nous consume. L'âme ne doit point à ses efforts cette blessure qu'elle ressent de l'absence de son Dieu ; elle lui est faite par une flèche que de temps en temps on lui enfonce au plus vif des entrailles, et qui lui traverse le cœur, en sorte qu'elle ne sait plus ni ce qu'elle a, ni ce qu'elle veut. Elle connaît bien qu'elle ne veut que Dieu, et que la flèche qui l'a blessée était trempée dans le suc d'une herbe qui la porte à s'abhorrer elle-même, pour l'amour de ce Dieu auquel elle ferait avec joie le sacrifice de sa vie.

Nul langage ne saurait représenter ni exprimer la manière dont Dieu fait de telles blessures, ni cet excès de douleur qui transporte l'âme blessée ; mais cette peine est si délicieuse qu'il n'y a point de plaisir dans la vie qui la dépasse. Je le répète, l'âme voudrait se sentir toujours mourante d'un tel mal.

Cette peine unie à cette gloire me jetait dans un profond étonnement, et je ne pouvais comprendre comment cela pouvait être. Quel spectacle qu'une âme ainsi blessée ! Elle comprend combien est excellente la source de cette blessure, et elle voit clairement qu'un tel amour ne lui vient pas de ses efforts. C'est, lui semble-t-il, de l'amour excessif que le Seigneur lui porte, qu'est tombée l'étincelle qui l'embrase tout entière. Oh ! combien de fois, livrée à ce suave tourment, me suis-je souvenue de ces paroles de David : « Comme le cerf soupire après une source d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu ¹ » ! Elles étaient, ce me semble, l'expression fidèle de ce que je sentais.

Lorsque l'impétuosité de ces transports n'est pas si grande, il semble que la douleur de cette blessure diminue un peu par l'usage de quelques pénitences :

1. *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.* (Ps. xli.)

du moins l'âme, qui ne sait que faire à son mal, y cherche-t-elle par cette voie un allègement. Mais elle ne les sent pas, et faire couler le sang de ses membres lui est aussi indifférent que si son corps était privé de la vie. En vain elle se fatigue à inventer de nouveaux moyens de souffrir quelque chose pour son Dieu : la première douleur est si grande qu'il n'y a point, selon moi, de tourment corporel qui puisse lui en enlever le sentiment; car le remède n'est point là, et il serait trop bas pour un mal si relevé. Une seule chose adoucit tant soit peu la souffrance de l'âme, c'est d'en demander à Dieu le remède; mais elle n'en voit point d'autre que la mort, parce qu'elle seule peut la faire entrer dans la pleine jouissance de son souverain bien. D'autres fois, la douleur se fait sentir à un tel excès, qu'on n'est plus capable ni de cette prière, ni de quoi que ce soit. Le corps en perd tout mouvement; on ne peut remuer ni les pieds, ni les mains. Si l'on est debout, les genoux fléchissent, on tombe sur soi-même, et l'on peut à peine respirer. On laisse seulement échapper quelques soupirs, très faibles, parce que toute force extérieure manque, mais très vifs par l'intensité de la douleur.

Tandis que j'étais dans cet état, voici une vision dont le Seigneur daigna me favoriser à diverses reprises. J'apercevais près de moi, du côté gauche, un ange sous une forme corporelle. Il est extrêmement rare que je les voie ainsi. Quoique j'aie très souvent le bonheur de jouir de la présence des anges, je ne les vois que par une vision intellectuelle, semblable à celle dont j'ai parlé précédemment¹. Dans celle-ci, le Seigneur voulut que l'ange se montrât sous cette forme : il

1. C'est-à-dire la vision intellectuelle de Notre-Seigneur, dont elle parle au ch. xxvii

n'était point grand, mais petit et très beau; à son visage enflammé, on reconnaissait un de ces esprits d'une très haute hiérarchie, qui semblent n'être que flamme et amour. Il était apparemment de ceux qu'on nomme chérubins¹; car ils ne me disent pas leurs noms. Mais je vois bien que dans le ciel il y a une si grande différence de certains anges à d'autres, et de ceux-ci à d'autres, que je ne saurais le dire. Je voyais dans les mains de cet ange un long dard qui était d'or, et dont la pointe en fer avait à l'extrémité un peu de feu. De temps en temps il le plongeait, me semblait-il, au travers de mon cœur, et l'enfonçait jusqu'aux entrailles; en le retirant, il paraissait me les emporter avec ce dard, et me laissait tout embrasée d'amour de Dieu.

La douleur de cette blessure était si vive, qu'elle m'arrachait ces gémissements dont je parlais tout à l'heure : mais si excessive était la suavité que me causait cette extrême douleur, que je ne pouvais ni en désirer la fin, ni trouver de bonheur hors de Dieu. Ce n'est pas une souffrance corporelle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y participer un peu, et même à un haut degré. Il existe alors entre l'âme et Dieu un commerce d'amour ineffablement suave. Je supplie ce Dieu de bonté de le faire goûter à quiconque refuserait de croire à la vérité de mes paroles. Les jours où je me trouvais dans cet état, j'étais comme hors de moi; j'aurais voulu ne rien voir, ne point parler, mais m'absorber délicieusement dans ma peine, que je considérais comme une gloire bien supérieure à toutes les gloires créées².

1. On lit en marge, de l'écriture du P. Bañès : *Il semble plutôt que ce devait être l'un de ceux que l'on nomme séraphins.*

2. La sainte était âgée de quarante-quatre ans lorsqu'elle reçut, au mo

Telle était la faveur que le divin Maître m'accordait de temps en temps, lorsqu'il lui plut de m'envoyer ces grands ravissements, contre lesquels, même en présence d'autres personnes, toutes mes résistances étaient vaines; ainsi j'eus le regret de les voir bientôt connus du public. Depuis que j'ai ces ravissements, je sens moins cette peine qu'une autre dont j'ai parlé précédemment, je ne me souviens plus en quel chapitre ¹. Cette dernière est différente sous plusieurs rapports et d'une plus haute excellence. Quant à celle dont je parle maintenant, elle dure peu : à peine commence-t-elle à se faire sentir que Notre-Seigneur s'empare de mon âme et la met en extase; elle entre si promptement dans la jouissance, qu'elle n'a pas le temps de souffrir beaucoup. Béni soit à jamais Celui qui comble de ses grâces une âme qui répond si mal à de si grands bienfaits!

nastère de l'Incarnation d'Avila, une faveur si extraordinaire. Dieu devait faire éclater un jour dans son Église la gloire de cette mystérieuse blessure. Au commencement du XVIII^e siècle, les carmes réformés d'Espagne et d'Italie ayant demandé au saint-siège l'institution d'une fête particulière pour honorer la blessure faite par l'ange au cœur de leur sainte fondatrice, le pape Benoît XIII accéda à leur demande, et accorda le 25 mai 1726, aux religieux et religieuses du Carmel réformé, un office propre pour la fête de la *Transverbération du cœur de sainte Thérèse*. Cet office ne contenait d'abord que l'oraison et les leçons; mais ensuite le même souverain pontife permit de composer une messe et un office complets pour cette fête. Cet office est récité même par les carmes de la commune observance, et l'Espagne tout entière l'a adopté. Benoît XIV, dans son bref *Dominici gregis*, du 8 août 1744, a accordé à perpétuité une indulgence plénière à tous les fidèles qui visiteraient les églises du Carmel depuis les premières vêpres de la *Transverbération* jusqu'au coucher du soleil du jour de la fête, qui se célèbre le 27 du mois d'août.

1. Au ch. xx.

CHAPITRE XXX

Elle reprend le récit de sa vie, et explique comment le Seigneur la délivra d'une grande partie de ses peines, en conduisant dans la ville où elle était le saint homme Frère Pierre d'Alcantara, de l'ordre de Saint-François. Elle expose les grandes tentations et les épreuves intérieures qu'elle endurait parfois.

Voyant que je ne pouvais rien ou presque rien contre ces grands transports d'amour, ils devinrent pour moi un sujet de crainte. Le plaisir et la peine qu'ils me faisaient simultanément éprouver étaient pour moi un mystère. Je savais bien que la souffrance du corps est compatible avec la joie de l'esprit; mais une peine spirituelle si excessive unie à un bonheur si ravissant, voilà où ma raison se perdait. Cependant je continuais à faire effort pour résister, mais en vain, et souvent je me sentais épuisée. Infortunée, je m'armais de la croix pour me défendre contre Celui qui nous l'a laissée à tous comme notre défense! Je voyais clairement que personne ne me comprenait. Je n'osais néanmoins le dire qu'à mon confesseur; en parler à d'autres eût été déclarer que je n'avais pas d'humilité.

Il plut à Notre-Seigneur de remédier en partie à mes peines, et même de les faire cesser pendant quelque temps, en conduisant dans cette ville le béni

frère Pierre d'Alcantara. J'ai déjà parlé de lui, et dit quelque chose de sa pénitence ¹. J'ai appris qu'entre autres austérités, il avait porté pendant vingt années un cilice en lames de fer-blanc, sans jamais le quitter. Il a composé en castillan de petits traités d'oraison, qui sont maintenant entre les mains de tout le monde. L'oraison étant sa vie depuis tant d'années, il en a écrit d'une manière très utile pour les âmes qui s'y adonnent. Il avait gardé dans toute sa rigueur la première règle de Saint-François, et pratiqué cette pénitence que j'ai racontée plus haut.

Cette dame veuve dont j'ai parlé, si digne servante de Dieu et mon intime amie ², ayant appris l'arrivée de ce grand personnage, désira que je le visse. Elle savait le besoin que j'en avais; elle était témoin de mes peines, et ne réussissait pas peu à les adoucir. Pleine d'une foi vive, elle ne pouvait s'empêcher de voir l'esprit de Dieu dans ce que tous les autres regardaient comme l'ouvrage du démon. Elle joignait à un jugement excellent une discrétion parfaite. C'était une âme à laquelle Notre-Seigneur aimait à se communiquer dans l'oraison : aussi daignait-il lui faire connaître ce que les savants ignoraient. Mes confesseurs me permettaient de chercher auprès d'elle un adoucissement à mes peines, et elle pouvait me consoler sous bien des rapports. Souvent elle avait sa part dans les grâces que je recevais, et Notre-Seigneur lui donnait par mon intermédiaire des avis très utiles à son âme.

Pour faciliter mes rapports avec un homme aussi saint que frère Pierre d'Alcantara, elle obtint de mon provincial, sans m'en rien dire, la permission de m'avoir huit jours chez elle. Ce fut dans sa maison, et

1. A la fin du ch. xxvii.

2. Guiomar de Ulloa.

dans quelques églises, que j'eus de nombreux entretiens avec ce religieux. Depuis, il m'a encore été donné, à diverses époques, de communiquer souvent avec lui. J'ai toujours eu l'habitude de manifester à mes guides, avec pleine clarté et sincérité, l'état de mon âme, et jusqu'à mes premières impressions que je voudrais voir connues de tous; et dans les choses douteuses, j'ai toujours dit ce qui pouvait m'être contraire. Ainsi je lui rendis compte de toute ma vie et de ma manière d'oraison, le plus clairement qu'il me fut possible. Je vis tout d'abord qu'il m'entendait par l'expérience qu'il avait de ces voies, et c'était ce dont j'avais besoin : car Dieu ne m'avait pas encore fait la grâce qu'il m'a accordée depuis, de savoir faire comprendre aux autres les faveurs dont il me comble; ainsi, pour les connaître et pour en porter un jugement sûr, il fallait en avoir reçu de semblables.

Il me donna une très grande lumière; car, jusqu'à ce moment, les visions intellectuelles, et même les imaginaires qui se voient des yeux de l'âme, avaient été pour moi quelque chose d'incompréhensible. Je croyais, comme je l'ai dit, qu'on ne devait estimer que celles qui frappent les yeux du corps; et je n'en avais point de celles-là. Ce saint homme m'éclaira sur tout, et me donna une parfaite intelligence de ces visions; il me dit de ne plus craindre, mais de louer Dieu, m'assurant qu'il en était l'auteur, et qu'après les vérités de la foi, il n'y avait point de chose plus certaine ni à laquelle je dusse donner une plus ferme créance. Il se consolait extrêmement avec moi, me témoignant beaucoup de bonté et de bienveillance, et il m'a toujours depuis fait part de ses pensées les plus intimes et de ses desseins. Heureux de voir que Notre-Seigneur m'inspirait une si ferme résolution, et tant de courage pour entrepren-

dre les mêmes choses qu'il lui faisait la grâce d'exécuter, il goûtait un grand contentement dans cette mutuelle communication de nos âmes. Car dans l'état auquel le divin Maître l'avait élevé, le plus grand plaisir, comme la plus pure consolation, est de rencontrer une âme en qui l'on croit découvrir le commencement des mêmes grâces. Je ne faisais alors, ce me semble, que d'entrer dans une si sainte voie. Dieu veuille que j'y marche maintenant!

Ce saint homme fut pénétré de la plus vive compassion pour moi. Il me dit qu'une des plus grandes peines dans cet exil était celle que j'avais endurée, c'est-à-dire cette contradiction des gens de bien; il ajouta qu'il me restait encore beaucoup à souffrir, parce que j'avais besoin d'une continuelle assistance, et qu'il n'y avait personne dans cette ville qui me comprît. Il me promit de parler à mon confesseur, et à un de ceux qui me causaient le plus de peine. Ce dernier était ce gentilhomme dont j'ai fait mention. Son dévouement sans bornes pour moi était la cause de toute cette guerre qu'il me faisait. C'était une âme sainte, mais craintive; et comme il m'avait vue naguère si imparfaite, il ne parvenait pas à se rassurer à mon sujet.

Ce grand serviteur de Dieu accomplit sa promesse; il parla à tous les deux, et leur montra par de puissantes raisons qu'ils devaient se rassurer, et ne plus m'inquiéter à l'avenir. Mon confesseur n'en avait pas grand besoin; mais pour le gentilhomme, il n'en était pas de même; car une telle autorité ne put entièrement le convaincre : elle fit néanmoins qu'il ne m'effrayait plus autant qu'auparavant.

Il fut convenu entre ce saint religieux et moi que je lui écrirais à l'avenir ce qui m'arriverait, et que nous prierions beaucoup Dieu l'un pour l'autre. Dans sa

profonde humilité, il voulait bien attacher quelque prix aux prières d'une créature aussi misérable que moi, ce qui me couvrait d'une extrême confusion. Il me laissa fort contente et fort consolée, par l'assurance qu'il me donna que l'esprit de Dieu agissait dans mon âme : il ajouta que je pouvais sans crainte continuer à faire oraison ; que s'il me survenait des doutes, je n'avais, pour plus de sûreté, qu'à les communiquer à mon confesseur, et que désormais je devais vivre dans la paix.

Néanmoins, comme Notre-Seigneur me conduisait par la voie de la crainte, je ne pouvais ouvrir mon âme ni à une sécurité parfaite quand on me rassurait, ni à une crainte sérieuse quand on me disait que j'étais trompée. Ainsi, que l'on m'inspirât de la crainte ou de la confiance, nul ne pouvait obtenir de moi une foi plus grande que celle que Notre-Seigneur mettait dans mon âme. Sans doute, les paroles de l'homme de Dieu me laissèrent consolée et tranquille ; je ne leur donnai pourtant pas assez de créance pour être tout à fait sans appréhension, principalement lorsque le divin Maître me faisait sentir les tourments intérieurs dont je vais parler. Malgré tout, je demeurai, comme je l'ai dit, très consolée.

Je ne pouvais me lasser de rendre grâces au Seigneur et de bénir mon glorieux père saint Joseph, à qui j'attribuais l'arrivée de ce grand religieux, qui était commissaire général de la custodie qui porte son nom ¹. Je n'avais cessé de me recommander très instamment à ce glorieux patriarche, ainsi qu'à la très sainte Vierge.

Il m'arrivait quelquefois, comme il m'arrive encore, mais plus rarement, d'éprouver simultanément de si grandes peines spirituelles et de si accablantes douleurs

1. On appelle custodie, dans l'ordre de Saint-François, un certain nombre de maisons qui ne suffisent pas pour former une province.

corporelles, que je ne savais que devenir. D'autres fois, quoique ces souffrances du corps fussent plus cruelles, mon esprit ne souffrant point, je leur faisais face avec beaucoup d'allégresse ; mais lorsque j'endurais les deux à la fois, j'éprouvais un véritable martyre.

Toutes les grâces que le Seigneur m'avait faites s'effaçaient alors de ma mémoire ; il ne m'en restait, comme d'un songe, qu'un vague souvenir qui ne servait qu'à me tourmenter. Mon esprit était tellement obscurci, que je roulais de doute en doute, de crainte en crainte ; il me semblait que je n'avais pas su comprendre ce qui se passait en moi ; peut-être étais-je victime d'une illusion ; il devait me suffire d'être trompée, sans tromper encore des gens de bien ; enfin, je me trouvais si mauvaise, que je m'imaginais être cause par mes péchés de tous les maux et de toutes les hérésies qui désolaient le monde. Ce n'était là qu'une fausse humilité, inventée par l'ennemi pour me troubler et essayer de me jeter dans le désespoir. Maintenant qu'une longue expérience m'a dévoilé ses artifices, il ne me tente plus autant de ce côté-là.

On reconnaît à des marques évidentes que cette fausse humilité est l'ouvrage du démon. Elle commence par l'inquiétude et le trouble ; puis, tout le temps qu'elle dure, ce n'est que bouleversement intérieur, obscurcissement et affliction de l'esprit, sécheresse, dégoût de l'oraison et de toute bonne œuvre. Enfin, l'âme se sent comme étouffée, et le corps comme lié, de telle sorte qu'ils sont incapables d'agir.

Quand l'humilité vient de Dieu, l'âme reconnaît, il est vrai, sa misère ; elle en gémit, elle se représente vivement sa propre malice, et voit que ces sentiments qu'elle a d'elle-même ne sont que la pure vérité : mais cette vue ne lui cause ni trouble, ni inquiétude, ni ténè-

bres, ni sécheresse; elle répand au contraire en elle la joie, la paix, la douceur, la lumière. Si elle sent de la peine, c'est une peine qui la réconforte, parce qu'elle connaît qu'elle vient de Dieu, et qu'elle la considère comme une grâce insigne et d'une immense utilité. En même temps qu'elle éprouve de la douleur d'avoir offensé Dieu, elle se sent dilatée par le sentiment de ses miséricordes; et si la lumière qu'elle reçoit la confond, elle la porte en même temps à bénir Dieu de l'avoir si longtemps soufferte.

Dans cette autre humilité dont le mauvais ange est l'auteur, l'âme n'a de lumière pour aucun bien. Elle se représente son Dieu comme armé pour mettre tout à feu et à sang; elle n'a sous les yeux que l'image de sa justice. La foi à la miséricorde lui reste, il est vrai, parce que tous les efforts du démon ne sauraient la lui ravir; mais ce rayon de la foi, loin de la consoler, ne fait qu'accroître son tourment, en lui montrant dans une plus vive lumière la grandeur de ses obligations envers Dieu.

A mon avis, cet artifice est l'un des plus subtils du démon, l'un des plus cachés, et des plus pénibles à l'âme. C'est pourquoi j'ai cru, mon père, devoir vous en parler, afin que si l'ennemi vous tente de ce côté, et que l'entendement vous demeure libre, il vous soit plus facile de le reconnaître. Ne pensez pas que ce discernement dépende de l'étude et de la science; car moi qui en suis si dépourvue, je n'ai pas laissé de comprendre, une fois sortie du tourment de cette fausse humilité, que ce n'était qu'une pure chimère. J'ai clairement vu que cette épreuve n'arrive que par la permission et la volonté du Seigneur. Il donne pouvoir au démon de me tenter, comme il le lui donna de tenter Job; mais à cause de ma faiblesse, il ne lui permet pas de me traiter avec une pareille rigueur.

Un de ces terribles assauts me fut livré, je m'en souviens, l'avant-veille de la fête du très saint Sacrement, pour laquelle j'ai beaucoup de dévotion, mais pas autant que je devrais. Il ne dura cette fois que jusqu'au jour de la solennité. Mais d'autres fois il a duré huit jours, quinze jours, trois semaines, peut-être même plus longtemps. Cela m'est arrivé en particulier durant ces saintes semaines qui terminent le carême, époque où j'avais coutume de faire mes délices de l'oraison. Le démon remplissait tout à coup mon esprit de choses si frivoles, qu'en un autre temps je n'aurais fait qu'en rire. Il paraît être alors maître de l'âme pour l'occuper, ainsi qu'il lui plaît, de mille folies, sans qu'elle puisse penser à rien de bon. Il ne lui représente que des choses vaines, insensées, inutiles à tout, qui ne servent qu'à l'embarasser et comme à l'étouffer, de telle sorte qu'elle n'est plus à elle-même. Pour donner une idée de ce supplice, je dirai que les démons jouaient avec ma personne comme ils auraient joué avec une balle, et sans qu'il me fût possible de m'échapper de leurs mains.

Qui pourrait exprimer ce que l'on souffre en cet état? L'âme cherche du secours, et Dieu ne permet pas qu'elle en trouve. Il ne lui reste que la lumière du libre arbitre, mais si obscurcie, qu'elle est comme une personne qui aurait un bandeau sur les yeux. On peut alors la comparer à celui qui, marchant durant une nuit très obscure dans un chemin où il y aurait des endroits fort dangereux, éviterait d'y tomber parce qu'il y aurait très souvent passé et les aurait vus pendant le jour. De même, si l'âme ne tombe pas dans quelque offense, elle le doit à la bonne habitude de s'en préserver, et surtout à l'assistance particulière que Dieu lui prête.

Dans cet état, on ne perd ni la foi ni les autres vertus, puisqu'on croit ce qu'enseigne l'Église; mais la foi est

comme amortie et endormie, et les actes qu'on en produit semblent ne partir que du bout des lèvres. L'âme est saisie par je ne sais quelle angoisse et quelle torpeur ; ce qu'elle garde de connaissance de Dieu est comme un son vague qui vient de loin. Son amour est si tiède, qu'en entendant parler de Dieu, l'unique chose en son pouvoir est d'écouter, et de croire ce qu'on dit, parce que c'est la croyance de l'Église ; mais elle n'a aucun souvenir de ce qu'elle a éprouvé intérieurement.

Cherche-t-elle alors dans la prière ou dans la solitude quelque adoucissement, elle n'y rencontre que des angoisses plus cruelles. Elle éprouve au dedans d'elle-même un tourment intolérable, dont la nature lui est inconnue. C'est, selon moi, une faible mais fidèle image de l'enfer ; Notre-Seigneur a daigné lui-même dans une vision me faire connaître cette vérité. L'âme sent en soi un feu qui la brûle, mais elle n'en connaît ni l'origine, ni l'auteur, et ne sait ni comment le fuir, ni comment l'éteindre. Veut-elle recourir à la lecture pour se soulager, elle en retire aussi peu de secours que si elle ne savait pas lire. Voici ce qui m'est arrivé : un jour, prenant la vie d'un saint dans l'espoir que le récit de ses peines adoucirait les miennes et me consolerait, j'en lus quatre ou cinq fois de suite quatre à cinq lignes, et voyant que je les comprenais moins à la fin qu'au commencement, quoiqu'elles fussent écrites en castillan, je laissai là le livre. La même chose m'est arrivée diverses fois ; mais celle-ci est plus particulièrement présente à ma mémoire.

S'entretenir avec quelqu'un est pire encore, parce que le démon nous rend si colères et de si mauvaise humeur, qu'il n'y a personne qui ne nous devienne insupportable, sans qu'il soit possible de faire autrement. Nous ne croyons pas peu faire en n'éclatant pas :

disons plus vrai, c'est Dieu qui, par sa grâce, nous retient et nous empêche de rien dire ni de rien faire qui l'offense ou qui préjudicie à notre prochain.

Aller trouver son confesseur n'apporte pas plus de consolation. Voici du moins ce qui m'est arrivé bien des fois. Quoique ceux qui étaient alors et qui sont encore mes confesseurs, fussent des hommes fort saints, ils m'adressaient des paroles et des réprimandes d'une telle apreté, que lorsque ensuite je les rappelais à leur souvenir, ils en étaient eux-mêmes étonnés; ils m'avouaient que, malgré leur résolution contraire, ils n'avaient pu s'empêcher de me traiter de la sorte. Bien des fois, émus de compassion à la vue des souffrances d'âme et de corps que j'endurais, et n'étant pas sans scrupule de m'avoir parlé si durement, ils se sentaient très résolus à me consoler; mais cela n'était pas en leur pouvoir. A la vérité, leurs paroles n'avaient rien de blâmable, je veux dire rien d'offensant pour Dieu; mais c'était bien les plus désagréables que l'on puisse entendre de la bouche d'un confesseur. Leur dessein était sans doute de me mortifier. Dans une disposition d'âme différente, j'aurais supporté l'épreuve avec courage, et même avec joie; mais alors tout m'était tourment. J'étais quelquefois poursuivie par la pensée que je les trompais; j'allais alors les trouver, et je les avertissais très sérieusement de se tenir en garde contre moi et de se défier de mes paroles. Je voyais bien que je n'aurais voulu pour rien au monde leur dire un mensonge de propos délibéré; mais tout me donnait de la crainte. Un d'eux, voyant bien que ce n'était qu'une tentation, me dit un jour de ne pas m'en mettre en peine; que quand bien même je voudrais le tromper, il avait assez de tête pour ne pas se laisser abuser par mes paroles. Cette réponse me consola beaucoup.

Quelquefois et même très ordinairement, ou du moins le plus souvent, aussitôt après avoir reçu la communion et quelquefois en allant la recevoir, je me trouvais si bien d'esprit et de corps, que je ne pouvais assez m'en étonner. Il semblait que dans le moment même où ce divin Soleil venait à paraître, il dissipait toutes les ténèbres de mon âme, et me faisait voir clairement que ce n'étaient que de vaines terreurs.

En certains jours, une vision, ou, comme je l'ai dit ailleurs¹, une seule parole de Notre-Seigneur telle que celle-ci : « Ne t'afflige point; n'aie point de crainte », faisait naître en mon âme une sérénité parfaite, comme si aucun trouble n'eût précédé. Prenant alors mes délices avec Dieu, je me plaignais à lui de ce qu'il me laissait endurer de tels tourments, mais il faut avouer qu'il savait bien les compenser; car presque toujours il les faisait suivre d'une grande abondance de grâces. L'âme se purifie dans ces peines comme l'or dans le creuset; elle en sort plus spirituelle, et plus capable de contempler le Seigneur au dedans d'elle-même. Elle trouve alors légères ces peines qui auparavant lui semblaient insupportables, et elle les souhaite de nouveau si Dieu doit en être plus glorifié. Quelque nombreuses que soient les tribulations et les persécutions, pourvu qu'il n'y ait point d'offense du Seigneur, elle les endure avec joie pour lui, parce qu'elle en connaît les précieux avantages : mais hélas! je ne les supporte pas comme il le faudrait, je ne le fais que fort imparfaitement.

J'éprouvais, à certains temps, des peines différentes de celles que je viens de rapporter, et je les éprouve encore. Je sens alors une impuissance absolue de former la pensée ou le désir d'une bonne œuvre; corps et âme,

1. Au ch. xxv, p. 273.

je suis inutile à tout, et un vrai fardeau pour moi-même; mais je n'ai pas ces autres tentations et ces troubles dont j'ai parlé; c'est seulement je ne sais quel dégoût qui fait que mon âme n'est contente de rien; je tâche alors, moitié de gré, moitié de force, de m'occuper à de bonnes œuvres extérieures. Cet état fait bien connaître le peu que nous sommes lorsque la grâce vient à se cacher. Il ne me cause pourtant pas beaucoup de peine, parce que cette vue de ma bassesse ne laisse pas d'avoir un certain charme pour moi.

Il est encore des jours où, même dans la solitude, je ne puis avoir aucune pensée fixe et arrêtée de Dieu ni d'aucun bien, ni faire oraison; mais je sens que j'en discerne la cause. Je vois clairement que tout le mal vient de l'entendement et de l'imagination; car pour la volonté, elle est droite, me semble-t-il, et il n'est point de bonne œuvre qu'elle ne soit disposée à embrasser. Mais telles sont les divagations de l'esprit, qu'il ressemble à un fou furieux que personne ne peut enchaîner; et il n'est pas en mon pouvoir de le fixer l'espace même d'un *Credo*. Quelquefois j'en ris, et, pour jouir du spectacle de ma misère, je le laisse aller au gré de ses caprices, et me plais à le suivre de l'œil pour voir ce qu'il fera. Presque jamais, grâce à Dieu, il ne se porte à rien de mauvais, mais seulement à des choses indifférentes, par exemple, sur ce qu'il y aurait à faire ici, ou là, ou dans cet autre endroit. Je comprends alors bien mieux la grandeur de la grâce que Dieu m'accorde, lorsque, tenant ce fou enchaîné, il me met dans une parfaite contemplation; et je pense aussi à ce que diraient de moi ceux qui me croient bonne, s'ils me voyaient dans un tel égarement d'esprit. Je suis émue de la plus vive compassion en voyant l'âme en si mauvaise compagnie, et je désire si ardemment la voir libre, que je ne puis quel-

quefois m'empêcher de dire à Notre-Seigneur : Quand donc mon âme se verra-t-elle enfin occupée tout entière à célébrer vos louanges? Quand toutes ses puissances jouiront-elles de vous? Ne permettez pas, Seigneur, qu'elle soit plus longtemps divisée, et comme déchirée en lambeaux!

C'est là une souffrance que j'éprouve fort souvent. J'ai reconnu que quelquefois mon peu de santé en était cause en grande partie. Je suis alors vivement frappée des ravages du péché originel; car c'est de lui, me paraît-il, que nous vient cette impuissance de tenir notre pensée fixée en Dieu. Chez moi, elle vient sans doute encore de mes propres péchés; s'ils n'avaient pas été si nombreux, j'aurais été plus stable dans le bien.

Je vais rapporter une autre de mes peines, qui ne fut pas petite. Ayant reçu de Notre-Seigneur, sur l'oraison, toutes les lumières que me donnaient les livres qui en traitent, j'abandonnai une lecture que je croyais sans profit pour moi. Je ne lisais plus que les vies des saints; me trouvant si imparfaite à côté d'eux, je me sentais excitée et encouragée par leurs exemples. Je craignis de pécher contre l'humilité, en me croyant ainsi parvenue à un tel degré d'oraison. J'avais beau faire, je ne pouvais me défendre de cette pensée; et elle ne cessa de me causer une peine fort vive, jusqu'à ce que des hommes savants, et en particulier le bienheureux frère Pierre d'Alcantara, m'eurent dit de ne plus m'en inquiéter.

Voici pour moi un nouveau sujet de peine. Déjà au rang des âmes privilégiées du côté des grâces reçues, je n'ai pourtant pas encore commencé à servir Dieu; je ne suis qu'imperfection, je le vois. Néanmoins, en fait de désirs et d'amour de mon Dieu, je me sens, grâce à lui, capable de lui rendre quelque petit service. Mon cœur me dit que je l'aime, mais hélas! la faiblesse des

œuvres et la multitude de mes imperfections me désolent.

Il m'arrive aussi parfois de me trouver dans une sorte de stupidité, c'est le nom que je lui donne. Je ne fais ni bien ni mal; je marche, comme on dit, à la suite des autres, n'éprouvant ni peine ni consolation, insensible à la vie comme à la mort, au plaisir comme à la douleur; en un mot, rien ne me touche. A mon avis, l'âme est alors comme le petit ânon qui va paissant, et qui, sans presque le sentir, se sustente et grandit à l'aide de la nourriture qu'il trouve. Dieu, je n'en doute pas, soutient cette âme par quelques grandes grâces, puisqu'elle supporte avec une tranquille résignation le fardeau d'une si misérable vie; mais comme il n'y a ni mouvements ni effets intérieurs, elle n'a pas conscience de ce qui se passe en elle. Il me vient en ce moment dans l'esprit que ce progrès, insensible et caché, est comme la marche du vaisseau en pleine mer par un vent doux et favorable : il fait beaucoup de chemin sans que l'on s'en aperçoive.

Il n'en est pas ainsi de ces autres états intérieurs dont j'ai parlé : les effets de la grâce sont si grands, que soudain, en quelque sorte, l'âme s'aperçoit de son progrès. A l'instant, les saints désirs bouillonnent en elle, et rien ne peut plus la satisfaire. C'est là ce qu'elle éprouve quand Dieu lui donne ces grands transports d'amour, dont j'ai parlé¹. Elle ressemble à ces petites fontaines que j'ai vues quelquefois : elles jaillissent de terre en bouillonnant, et elles ne cessent de lancer en haut le sable avec leurs ondes. Cette comparaison peint parfaitement au naturel ce qui se passe dans une âme élevée à cet état. L'amour qui la possède est dans un

1. Au chapitre précédent.

perpétuel mouvement, et lui suggère sans cesse de nouveaux desseins; ne pouvant rester concentré, il aspire à se répandre, pareil à cette source qui, impatiente d'être sous terre, lance au dehors ses eaux. La plus grande partie du temps, cette âme ne peut ni rester en repos ni se contenir, tant est fort l'amour qui la transporte. Comme elle est plongée dans cet amour et le boit à souhait, elle désire que les autres s'abreuvent à la même source, pour célébrer ensuite avec elle les louanges de Dieu.

Que de fois, à ce sujet, me suis-je souvenue de cette eau vive dont Notre-Seigneur parla à la Samaritaine! Que j'aime cet endroit de l'Évangile! Dès ma plus tendre enfance, sans comprendre comme maintenant le prix de ce que je demandais, je suppliais très souvent le divin Maître de me donner de cette eau; et partout où j'étais, j'avais toujours un tableau qui me représentait Notre-Seigneur auprès du puits de Jacob, avec ces paroles écrites au bas : *Domine, da mihi hanc aquam*, Seigneur, donnez-moi de cette eau ¹.

On peut aussi comparer cet amour divin qui transporte, à un grand feu dont l'activité réclame sans cesse une matière nouvelle. L'âme voudrait, à quelque prix que ce fût, mettre continuellement du bois dans ce feu pour l'empêcher de s'éteindre. Pour moi, quand je n'aurais que de petites pailles à y jeter, je serais contente; très souvent, je n'ai point autre chose. Quelquefois j'en ris; mais d'autres fois, je m'en afflige beaucoup. Je me sens intérieurement pressée de servir Dieu en quelque chose, et, ne pouvant faire davantage, je m'occupe à orner de verdure et de fleurs quelques images, à balayer, à parer un oratoire, ou à d'autres petits travaux

1. Jean, iv, 15.

si bas, que j'en demeure ensuite toute confuse. M'arrive-t-il de faire quelque pénitence, elle en mérite à peine le nom ; et, à moins que Notre-Seigneur n'ait égard à ma volonté, je vois que ce n'est rien, et je suis la première à rire de moi-même.

Ah ! combien souffrent des âmes embrasées de cet amour, lorsque, par défaut de forces corporelles, elles se voient incapables de rien faire pour le service de Dieu ! Quelle peine elles éprouvent ! Mourir d'appréhension de voir ce feu s'éteindre, et se trouver en même temps dans l'impuissance d'y jeter du bois pour l'entretenir ! L'âme alors se consume au dedans d'elle-même, et son propre feu la réduit en cendres ; elle fond en larmes, elle brûle ; c'est un tourment, mais un tourment délicieux.

Quelles actions de grâces ne doivent point au Seigneur ceux qui, arrivés à cet état, ont reçu de lui des forces pour faire pénitence, ou bien de la science, du talent, de la liberté, pour prêcher, pour confesser, pour gagner des âmes à son service ! Non, ils ne savent pas, ils ne comprennent pas le prix du trésor qu'ils possèdent, s'ils n'ont éprouvé ce que c'est que recevoir sans cesse de grandes grâces du Seigneur, et se voir dans l'impuissance de rien faire pour son service. Qu'il soit béni de tout, et que les anges chantent à jamais sa gloire ! Amen.

Je ne sais, mon père, si j'ai bien fait de rapporter tant de particularités ; mais comme vous m'avez de nouveau envoyé l'ordre de ne pas craindre de m'étendre, et de ne rien omettre, j'écris, avec toute la clarté et toute la sincérité dont je suis capable, ce que ma mémoire me rappelle. Il y aura néanmoins bien des choses involontairement omises ; pour les raconter, il me faudrait beaucoup de temps, et, comme je l'ai dit, j'en ai fort peu ; d'ailleurs l'utilité n'en serait peut-être pas grande.

CHAPITRE XXXI

Elle parle de tentations extérieures, d'apparitions et de tourments qui lui venaient du démon. Elle explique aussi certaines choses excellentes pour l'instruction des personnes qui marchent dans le chemin de la perfection.

Après avoir parlé de quelques tentations et de quelques troubles intérieurs et secrets qui me venaient du démon, je veux en rapporter d'autres dont j'étais assaillie presque en public, et où l'action de cet esprit de ténèbres était visible.

Je me trouvais un jour dans un oratoire, lorsqu'il m'apparut, à mon côté gauche, sous une forme affreuse. Pendant qu'il me parlait, je remarquai particulièrement sa bouche, elle était horrible. De son corps sortait une grande flamme, claire, et sans mélange d'ombre. Il me dit, d'une voix effrayante, que je m'étais échappée de ses mains, mais qu'il saurait bien me ressaisir. Ma crainte fut grande : je fis comme je pus le signe de la croix, et il disparut; mais il revint aussitôt. La même chose eut lieu par deux fois. Je ne savais que devenir : enfin je pris de l'eau bénite qui se trouvait là, j'en jetai où il était, et il ne revint plus.

Un autre jour, il me tourmenta durant cinq heures par des douleurs si terribles et par un trouble d'esprit et

de corps si affreux, que je ne croyais pas pouvoir plus longtemps y résister. Les sœurs qui étaient présentes en furent épouvantées, et cherchaient en vain, comme moi, un remède à ma torture. J'ai la coutume, dans ces moments d'intolérables souffrances corporelles, de faire de mon mieux des actes intérieurs, pour demander au Seigneur la grâce de la patience, et pour m'offrir, s'il y va de sa gloire, à rester dans cet état jusqu'à la fin du monde. Je cherchais donc par cette pratique quelque allègement au tourment cruel que j'endurais, lorsqu'il plut au Seigneur de me faire voir qu'il venait du démon; car j'aperçus près de moi un petit nègre d'une figure horrible, qui grinçait des dents, désespéré d'essuyer une perte là où il croyait trouver un gain. En le voyant, je me mis à rire, et n'eus point peur, parce que plusieurs sœurs se trouvaient auprès de moi. Pour elles, saisies d'effroi, elles ne savaient que faire, ni quel remède apporter à un si grand tourment. Par un mouvement irrésistible que l'ennemi m'imprimait, je me donnais de grands coups, heurtant de la tête, des bras et de tout le corps contre ce qui m'entourait; pour surcroît de souffrance, j'étais livrée à un trouble intérieur plus pénible encore, qui ne me laissait pas un seul instant de repos; je n'osais néanmoins demander de l'eau bénite, de peur d'effrayer mes compagnes, et de leur faire connaître d'où cela venait.

Je l'ai éprouvé bien des fois, rien n'égale le pouvoir de l'eau bénite pour chasser les démons et les empêcher de revenir; ils fuient aussi à l'aspect de la croix, mais ils reviennent¹. La vertu de cette eau doit donc être bien

1. Ribera fait judicieusement observer que par ces paroles la sainte n'établit point de règle, et n'affirme point que la croix ait moins de vertu contre le démon que l'eau bénite, puisque le contraire peut arri-

grande ! Pour moi, je goûte une consolation toute particulière et fort sensible lorsque j'en prends ; d'ordinaire, elle me fait sentir comme un renouvellement de mon être que je ne saurais décrire, et un plaisir intérieur qui fortifie toute mon âme. Ceci n'est pas une illusion, je l'ai éprouvé non point une fois, mais un très grand nombre de fois, et j'y ai fait une attention fort sérieuse. Je compare volontiers une impression si agréable à ce rafraîchissement que ressent dans toute sa personne celui qui, excédé de chaleur et de soif, boit un verre d'eau froide. Je considère à ce sujet quel caractère de grandeur l'Église imprime à tout ce qu'elle établit ; j'éprouve une joie bien vive en voyant la force que ses paroles communiquent à l'eau, et l'étonnante différence qui existe entre celle qui est bénite et celle qui ne l'est pas.

Comme mon tourment ne cessait point, je dis à mes sœurs que si elles ne devaient pas en rire, je demanderais de l'eau bénite. Elles m'en apportèrent et en jetèrent sur moi, mais cela ne fit aucun effet ; j'en jetai moi-même du côté où était l'esprit de ténèbres, et à l'instant il s'en alla. Tout mon mal me quitta, de même que si on me l'eût enlevé avec la main ; je restai néanmoins toute brisée, comme si j'avais été rouée de coups de bâton. Une leçon bien utile venait de m'être donnée : je pouvais me former une idée de l'empire exercé par le démon sur ceux qui sont à lui, puisqu'il peut, quand Dieu le lui permet, torturer à ce point une âme et un corps qui ne lui appartiennent pas ; cela me donna un nouveau désir de me délivrer d'une si détestable compagnie.

Il y a peu de temps, la même chose m'arriva ; mais ver à d'autres ; mais qu'elle rapporte seulement ce qui lui est quelquefois arrivé à elle-même. (*Vie de sainte Thérèse*, liv. IV, ch. ix.)

le tourment ne fut pas si long. J'étais seule, je pris de l'eau bénite. A l'instant, deux religieuses qui venaient de me quitter rentrèrent, et sentirent une odeur très mauvaise, comme de soufre. Elles étaient toutes deux très dignes de foi et n'auraient voulu pour rien au monde dire un mensonge. Pour moi, je ne sentis point cette odeur ; mais elle dura assez longtemps pour qu'on eût tout le loisir de s'en apercevoir.

Une autre fois, étant au chœur, je fus tout à coup saisie d'un très profond recueillement ; je m'en allai, pour qu'on ne s'en aperçût pas. Cependant les religieuses entendirent de grands coups dans l'endroit voisin, où je m'étais retirée. J'entendis aussi des voix auprès de moi, et il me semblait qu'on formait quelque complot ; mais il n'arriva à mon oreille qu'un bruit confus, parce que j'étais trop absorbée dans l'oraison ; ainsi, je n'éprouvai aucune crainte.

Ces attaques se renouvelaient presque toujours lorsque Dieu me faisait la grâce d'être utile à quelque âme par mes avis. Je veux en rapporter un exemple, dont plusieurs témoins peuvent attester la vérité : de ce nombre est mon confesseur actuel ; il en vit la preuve dans une lettre ; je ne lui avais nullement dit de qui elle était, mais il connaissait parfaitement la personne.

Un ecclésiastique qui, depuis deux ans et demi, vivait dans un péché mortel des plus abominables dont j'aie jamais entendu parler, et qui durant ce temps, sans se faire absoudre et sans se corriger, n'avait pas laissé de dire la messe, vint me déclarer le triste état de son âme. Il me dit qu'en confession il accusait tous ses péchés à l'exception de celui-là, tant il avait de honte d'avouer une chose si horrible ; mais qu'il désirait ardemment sortir de cet abîme, et n'en avait pas la force. Je fus très vivement touchée de son sort, et de la gran-

deur de l'offense commise envers Dieu ; je lui promis de demander et de faire demander instamment au Seigneur, par des personnes meilleures que moi, qu'il lui plût d'avoir pitié de lui. J'écrivis à quelqu'un à qui il me dit qu'il n'aurait pas de peine à remettre mes lettres. Or, dès la première, il alla se confesser, et Dieu lui fit la grâce de le recevoir dans sa miséricorde, en faveur de tant de saintes personnes qui, sur ma recommandation, l'en avaient supplié ; de mon côté, malgré ma misère, j'avais fait avec soin tout ce qui était en mon pouvoir. Cet ecclésiastique m'écrivit que, grâce au changement opéré en lui, il n'était plus depuis quelques iours retombé dans ce péché, mais que la tentation lui causait un supplice tel qu'il lui semblait être en enfer ; il me conjurait de continuer de le recommander à Dieu. Je fis de nouveau appel au zèle de mes sœurs, et c'était à la ferveur de leurs prières que Dieu devait accorder cette grâce. Au reste, elles ignoraient complètement pour qui elles priaient, et nul n'aurait jamais pu le soupçonner.

Pressée par ma commisération pour cette âme, je suppliai Notre-Seigneur de vouloir faire cesser ces tentations et ces tourments, et de permettre que les démons vinssent m'attaquer moi-même, pourvu que cela n'entraînât aucune offense de ma part. Je me vis ainsi pendant un mois tourmentée de la manière la plus cruelle ; ce fut alors qu'eurent lieu ces deux attaques dont j'ai parlé. J'en donnai avis à cet ecclésiastique, et il me fit savoir que par la miséricorde de Dieu il était délivré. Il s'affermir de plus en plus dans le bien, et resta libre de ses peines. Il ne pouvait se lasser de rendre grâces à Dieu et de me témoigner sa reconnaissance, comme si j'avais fait quelque chose. A la vérité, la pensée que Notre-Seigneur me favorisait de ses grâces avait pu lui

être utile. Il disait que lorsqu'il se voyait serré de plus près par la tentation, il lisait mes lettres, et qu'elle le quittait aussitôt. Il ne pouvait considérer sans un profond étonnement ce que j'avais enduré à son sujet, et comment il était resté affranchi de son épreuve. Je n'en étais pas moins étonnée que lui ; et si, pour le voir délivré de la tentation, il m'eût fallu souffrir plusieurs années encore, je m'y serais dévouée de bon cœur. Dieu soit béni de tout ! On voit par là combien est puissante la prière des âmes qui le servent, et de ce nombre sont, je n'en doute pas, les sœurs de ce monastère. Comme je les avais engagées à prier, les démons devaient être plus indignés contre moi, et le Seigneur le permettait ainsi à cause de mes péchés.

Vers ce même temps, je crus une nuit que ces maudits esprits allaient m'étouffer ; on leur jeta beaucoup d'eau bénite, et j'en vis soudain fuir une multitude comme s'ils se précipitaient du haut d'un lieu élevé. Ces maudits m'ont souvent attaquée ; mais je les crains peu, car je vois que sans la permission du Seigneur, ils ne peuvent faire le moindre mouvement. Un plus long récit de ces sortes de tourments vous fatiguerait, mon père, et me fatiguerait moi-même. Ce que je viens de dire suffit pour montrer au vrai serviteur de Dieu le mépris qu'il doit faire de ces fantômes, par lesquels les démons cherchent à l'épouvanter. Qu'il le sache, toutes les fois qu'une âme méprise ces adversaires, elle les affaiblit, et acquiert sur eux de l'empire ; chacune de leurs attaques lui apporte toujours quelque grand avantage ; comme il serait trop long d'en parler ici, je me contenterai de rapporter ce qui m'arriva une veille des Trépassés.

J'étais dans un oratoire, et je venais de réciter un nocturne ; je disais quelques oraisons fort dévotes qui

se trouvent à la fin de notre bréviaire, lorsque le démon se mit sur le livre pour m'empêcher d'achever. Je fis le signe de la croix, et il disparut; il revint presque aussitôt, et je le mis en fuite de la même manière; ce fut trois fois, ce me semble, qu'il me contraignit ainsi à recommencer l'oraison; enfin je lui jetai de l'eau bénite, et je pus terminer. Je vis à l'instant même sortir du purgatoire quelques âmes à qui il devait sans doute rester peu à souffrir, et il me vint en pensée que cet ennemi avait peut-être voulu par là retarder leur délivrance. Je l'ai vu rarement sous quelque figure, mais il m'est souvent apparu sans en avoir aucune, comme il arrive dans les visions intellectuelles, où, ainsi que je l'ai dit, l'âme voit clairement quelqu'un présent, bien qu'elle ne l'aperçoive sous aucune forme.

Je veux rapporter une autre chose qui m'étonna beaucoup. Le jour de la fête de la très sainte Trinité, étant entrée en extase dans le chœur d'un certain monastère, je vis une grande lutte entre des démons et des anges, sans pouvoir comprendre le sens de cette vision; je le connus clairement, lorsque, environ quinze jours après, il s'engagea une lutte entre des personnes d'oraison et d'autres en grand nombre qui ne s'y adonnaient point. Ce démêlé dura longtemps, et causa beaucoup de trouble dans la maison où il arriva.

Une autre fois, je me vis entourée d'une multitude de ces esprits ennemis, mais j'étais en même temps environnée d'une vive lumière qui les empêchait de venir jusqu'à moi. Je compris que Dieu me protégeait contre eux, et qu'ils ne pourraient m'entraîner à aucune faute. Ce que j'ai éprouvé en moi-même diverses fois m'a fait comprendre la vérité de cette vision. J'ai vu clairement combien ils sont impuissants lorsque je suis fidèle à Dieu. Aussi, je n'en ai presque aucune frayeur. Ils ne

sont forts que contre ces âmes lâches qui capitulent sans combat ; celles-là, ils les traitent en despotes.

Au milieu des tentations que j'ai rapportées, je sentais de temps en temps se réveiller en moi toutes les vanités et les faiblesses de ma vie passée ; j'éprouvais à cette vue un grand besoin de me recommander à Dieu. Le seul retour de pareilles pensées me semblait une preuve que le démon était l'auteur de tout ce qui s'était passé en moi ; car je croyais qu'après avoir reçu tant de grâces de Dieu, je ne devais pas même ressentir ces premiers mouvements en des choses contraires à sa loi : j'endurais un véritable tourment, jusqu'à ce que mon confesseur rendît la paix à mon âme.

Je trouvais un tourment non moins cruel dans l'estime et les éloges, surtout venant des personnes d'un rang élevé. Combien j'en ai souffert, et combien j'en souffre encore ! Jetant les yeux sur la vie de Jésus-Christ et des saints, et me voyant si loin de cette voie du mépris et des injures où ils ont marché, je tremble, je n'ose de honte lever la tête, et voudrais pouvoir me cacher à tout le monde. Quand je suis persécutée, c'est tout autre chose. La nature, il est vrai, souffre et s'afflige, mais mon âme s'élève au-dessus de ces persécutions, et elle est comme une reine à qui tout est soumis dans son empire. Je ne comprends pas comment ces deux choses peuvent s'accorder, mais je sais bien que cela se passe de la sorte.

Souvent, je suis restée plusieurs jours de suite dans un trouble et une peine excessifs, à la pensée que ces grandes faveurs de Dieu seraient connues du public. Cela me semblait en partie de la vertu et de l'humilité ; et maintenant, je vois clairement que c'était une tentation. Un père dominicain très savant me l'a fort bien montré. Cette appréhension vint à un tel point, qu'à cette seule pensée j'aurais mieux aimé me laisser en-

terror toute vive. Aussi, lorsque le Seigneur m'envoya ces grands ravissements auxquels, même en compagnie, je ne pouvais résister, j'en demeurais si confuse, que je n'aurais plus voulu paraître devant qui que ce fût au monde.

Notre-Seigneur me voyant un jour en proie à cette peine, me demanda ce que je craignais, ajoutant qu'il ne pouvait arriver que deux choses : ou l'on dirait du mal de moi, ou on le glorifierait. Il me faisait connaître par là que ceux qui ajouteraient foi à ces grandes faveurs lui en rapporteraient la gloire, et que ceux qui n'y croiraient pas me blâmeraient sans fondement. Des deux côtés il y avait un gain pour moi ; ainsi, je n'avais nul sujet de m'affliger. Ces paroles me rendirent le calme, et elles me consolent encore toutes les fois que j'y pense.

Entraînée par cette tentation, je voulus sortir du monastère où j'étais, et m'en aller avec ma dot dans un autre du même ordre. Je savais que la clôture y était beaucoup mieux gardée, et qu'on y pratiquait de très grandes austérités ; de plus, il était fort éloigné, ce qui me souriait beaucoup, par l'espoir d'y vivre inconnue ; mais mon confesseur ne voulut jamais me le permettre. Ces craintes m'enlevaient grandement la liberté d'esprit, et je reconnus depuis qu'une humilité qui donnait naissance à tant de trouble n'était pas la bonne. Notre-Seigneur m'enseigna lui-même cette vérité : puisque j'étais pleinement convaincue que tous les biens me venaient de Dieu seul, et que, d'autre part, loin de m'affliger en entendant louer les autres, je me réjouissais de voir briller en eux les dons de Dieu, je n'aurais pas dû m'attrister qu'ils resplendissent également en moi.

Je tombai dans un autre extrême : j'adressais des prières particulières à Dieu, pour le conjurer de faire

connaître mes péchés aux personnes qui auraient bonne opinion de moi, afin qu'elles vissent combien j'étais indigne des faveurs que je recevais de lui; et ce désir, je l'ai encore bien vif. Mais mon confesseur me défendit de continuer. Voici néanmoins ce que j'ai fait jusque dans ces derniers temps. Lorsque je voyais une personne me juger très favorablement, je tâchais, par des détours ou de quelque autre manière, de lui donner connaissance de mes péchés, et par là mon âme se sentait soulagée; on m'a également inspiré sur ce point beaucoup de scrupules. Je vois maintenant que cela ne procédait pas de l'humilité, mais d'une véritable tentation. J'en avais d'autres encore. Il me semblait que je trompais tout le monde, et de fait, l'on s'abuse si l'on se persuade qu'il y a quelque bien en moi; néanmoins, je n'eus jamais le dessein de tromper personne. Notre-Seigneur permet sans doute pour quelque raison qu'on s'illusionne ainsi sur mon compte. Je n'ai jamais parlé, même à mes confesseurs, d'aucune de ces grâces à moins de le croire nécessaire, et je m'en serais fait un grand scrupule.

Aujourd'hui je vois clairement que ces vaines craintes, ces peines, et cette prétendue humilité, ne sont que des imperfections qui montrent que l'on n'est pas assez mortifié. Une âme qui s'abandonne entièrement à Dieu et qui juge sainement des choses, n'est pas plus touchée du bien que du mal qu'on dit d'elle; instruite par le divin Maître, elle a trop bien compris que de son propre fonds elle n'a rien. Ainsi, qu'elle se confie à Celui de qui tout lui vient. S'il fait éclater ses dons au dehors, elle doit penser qu'il a ses raisons pour cela. Mais en même temps, qu'elle se prépare à la persécution; car, de nos jours, elle est inévitable pour ceux en qui le Seigneur trouve bon de manifester de semblables grâces. Mille

yeux seront ouverts sur une de ces âmes, tandis que sur mille autres, marchant dans une voie différente, pas un œil n'est ouvert. A la vérité, il y a, sous ce rapport, bien des raisons de craindre; sans doute ma crainte était de cette nature, et elle procédait moins de l'humilité que d'un défaut de courage.

L'âme que Dieu expose ainsi aux regards peut se préparer à être martyre du monde; et si, de son propre choix, elle ne meurt à tout ce qui est de lui, le monde saura bien la faire mourir. A mes yeux, l'unique mérite du monde, c'est de ne pouvoir souffrir les moindres imperfections dans les gens de bien, et de les contraindre, à force de murmures, à devenir meilleurs. J'ose le dire, il faut plus de courage pour suivre le chemin de la perfection, lorsqu'on n'est pas parfait, que pour se dévouer à un prompt martyre. En effet, à moins d'une faveur toute particulière de Dieu, l'on ne devient parfait qu'en beaucoup de temps. Les gens du monde néanmoins ne voient pas plus tôt une personne entrer dans ce chemin, qu'ils veulent qu'elle soit sans aucun défaut : de mille lieues, ils découvrent la moindre faute qui lui échappe et qui est peut-être en elle une vertu; mais comme chez eux une pareille faute viendrait d'un vice, ils jugent des autres par eux-mêmes. Vraiment, à les entendre, l'aspirant à la perfection ne devrait plus manger, ni dormir, ni même respirer, comme l'on dit. Plus le monde accorde d'estime à ces âmes, plus il oublie que, malgré toute leur perfection, elles sont enchaînées dans un corps, et forcément assujetties à ses misères tant qu'elles vivent sur cette terre, que du reste elles foulent aux pieds. Il leur faut donc, je le répète, un grand courage; car elles n'ont pas encore commencé à marcher, et l'on veut qu'elles volent; elles n'ont pas encore vaincu leurs passions, et l'on veut que dans les

combats les plus difficiles, elles restent aussi fermes que les saints confirmés en grâce, dont on a lu la vie. Il y a de quoi louer Dieu de voir ce qu'elles ont alors à souffrir. Mais en même temps, quel sujet d'affliction ! Combien de ces pauvres âmes retournent en arrière, parce qu'elles n'ont point la force de soutenir ces assauts ! Ainsi, je crois bien, se serait découragée la mienne, si, dans sa très grande miséricorde, Notre-Seigneur n'eût tout fait de son côté ; et jusqu'au jour où, par pure bonté, il a enrichi mon néant de ses biens, vous verrez, mon père, que je n'ai fait que tomber et me relever.

Je souhaiterais savoir bien m'expliquer, car beaucoup d'âmes, je le crois, sont ici dans l'erreur. Elles veulent voler avant que Dieu leur ait donné des ailes. Je me suis déjà servie, il me semble, de cette comparaison ; mais comme elle rend parfaitement ma pensée, je vais la développer ici. Je connais plusieurs âmes qui se trouvent, à cause de cette erreur, en grande affliction. Elles commencent par de grands désirs, une grande ferveur, et une ferme résolution d'avancer dans la vertu ; plusieurs même abandonnent pour Dieu toutes les choses extérieures. Mais elles voient d'autres âmes plus avancées, déjà élevées par la grâce du Seigneur à des vertus difficiles, et elles sentent qu'elles ne peuvent y atteindre. Ce n'est pas tout : elles lisent dans les traités d'oraison divers moyens pour s'élever à la contemplation, et n'ayant pas encore la force de les mettre en pratique, elles s'affligent et perdent courage. Il faut, leur disent ces livres, mépriser les jugements du monde, et être plus content qu'il dise du mal que du bien de nous ; on ne doit faire aucun cas de l'honneur ; le détachement des parents doit être absolu, en sorte que s'ils ne s'adonnent à l'oraison, leurs rapports n'aient pour nous aucun attrait, et nous causent plutôt du déplaisir ; et plusieurs autres choses

de ce genre. Mais, à mon avis, ce sont là de purs dons du Seigneur ; et des sentiments si contraires à nos inclinations doivent être mis au rang des biens surnaturels. Ainsi, que ces âmes ne s'affligent point si elles ne peuvent tout à coup s'élever si haut ; qu'elles se confient sans réserve en la bonté de Dieu : un jour, il changera leurs désirs en effets, pourvu qu'elles persévèrent dans l'oraison, et fassent de leur côté tout ce qui est en leur pouvoir. Étant si faibles, nous avons un extrême besoin d'ouvrir notre âme à une grande confiance ; ne nous laissons jamais abattre, et animons-nous sans cesse par la pensée que de constants efforts nous assurent la victoire.

Voici, mon père, ce que m'a appris une longue expérience, et qu'il me semble utile de vous dire : quelles que soient les apparences, on ne doit pas se flatter de posséder une vertu avant de l'avoir éprouvée par son contraire. Nous devons toujours, dans cette vie, nous défier de nous-mêmes et nous tenir sur nos gardes ; nous sommes bien vite entraînés vers la terre, si Dieu ne nous a pas entièrement donné sa grâce pour nous faire connaître le néant de toutes choses ; enfin, il n'y a jamais de pleine sûreté dans ce monde. Il me semblait, il y a peu d'années, que j'étais non seulement détachée de mes parents, mais que leurs visites me causaient de la peine ; et en vérité m'entretenir avec eux m'était à charge. Je me vis obligée, à cause d'une affaire importante, d'aller passer quelques jours chez une de mes sœurs qui est mariée, et que j'aimais autrefois de la plus tendre affection. Quoiqu'elle eût plus de vertu que moi, les conversations que j'avais avec elle ne m'étaient pas très agréables, le sujet de l'entretien, vu la différence de notre état, ne pouvant toujours être au gré de mes désirs. Je restais donc le plus que je pouvais dans la solitude. Je vis toutefois que ses peines me touchaient beaucoup plus vive-

ment que ne l'auraient fait celles d'une autre personne, et ne laissaient pas de me donner quelque souci. Enfin, je fus forcée de reconnaître que je n'étais pas aussi libre que je pensais, mais que j'avais encore besoin de fuir les occasions, afin de me fortifier dans cette vertu de détachement dont le Seigneur avait mis en moi le germe; et avec le concours de sa grâce, j'ai toujours tâché depuis cette époque d'y être fidèle.

Lorsque le Seigneur commence à nous donner quelque vertu, nous devons la cultiver avec le plus grand soin, et ne pas nous exposer au danger de la perdre. Cela est vrai en bien des choses, et en particulier pour ce qui regarde l'honneur; car, soyez-en persuadé, mon père, tous ceux qui pensent en être entièrement détachés ne le sont pas. Il faut se tenir sans cesse sur ses gardes, et pour peu qu'une personne s'y sente encore attachée, qu'elle m'en croie et s'efforce de briser ce lien, si elle veut avancer. C'est une chaîne tellement forte qu'il n'y a lime qui la rompe. Dieu seul peut le faire; mais il faut pour cela l'oraison et de grands efforts de notre part. C'est un lien qui arrête dans le chemin de la perfection, et il cause un tel dommage que j'en suis épouvantée. Je vois des personnes qui, par la sainteté et l'éclat de leurs œuvres, jettent les peuples dans l'admiration. Grand Dieu! pourquoi de telles âmes tiennent-elles encore à la terre? Comment ne sont-elles pas déjà à la cime de la perfection? Quel est ce mystère? Qui donc les retient, elles qui font pour Dieu de si grandes choses? Ah! c'est qu'elles sont encore attachées à quelque point d'honneur; et, ce qui est pis, c'est qu'elles ne veulent pas en convenir, c'est que parfois le démon leur persuade qu'elles sont obligées de ne pas y renoncer. Mais, pour l'amour de Notre-Seigneur, qu'elles ajoutent foi à mes paroles; qu'elles écoutent cette petite fourmi à qui ce divin Maître

lui-même commande de parler : si elles ne se corrigent de ce défaut, il sera comme une chenille qui, sans endommager tout l'arbre, car quelques vertus resteront encore, en rongera du moins une grande partie. Cet arbre perdra sa beauté, il ne croîtra plus ; il empêchera le développement de ceux qui l'avoisinent ; ses fruits seront gâtés, c'est-à-dire que le bon exemple donné par ces personnes sera sans force et de peu de durée.

Je le répète encore : pour petit que soit cet attachement à l'honneur, c'est comme une fausse note ou un manque de mesure dans un chœur de musique : toute l'harmonie en est déconcertée. Il nuit toujours beaucoup dans les divers états de la vie chrétienne, mais c'est une véritable peste dans les voies de l'oraison. Votre désir, dites-vous, est de vous unir étroitement à Dieu et de suivre les conseils de Jésus-Christ ; mais, tandis que ce divin Maître est chargé d'injures et de faux témoignages, vous prétendez conserver intacts votre honneur et votre réputation. Il n'est pas possible de se rencontrer en marchant par deux routes si différentes. C'est lorsque l'âme fait des efforts, et qu'en beaucoup de choses elle est contente de perdre de son droit, que Notre-Seigneur s'approche d'elle. Mais, dira quelqu'un, je n'ai aucune occasion de donner à Dieu de telles preuves de ma fidélité. Je réponds que si votre détermination est véritable, le Seigneur ne permettra pas que vous soyez privé d'un si grand bien ; il vous ménagera même tant d'occasions d'acquérir l'humilité, que vous les trouverez trop nombreuses ; il n'y a seulement qu'à mettre la main à l'œuvre.

Je veux, à ce propos, rapporter quelques-unes des petites choses que je faisais au commencement ; ces riens sont, comme je l'ai dit, les petites pailles que je jetais dans le feu, étant incapable de faire davantage. Notre-Seigneur reçoit tout : qu'il en soit béni à jamais !

Entre mes autres imperfections, j'avais celle de savoir peu les rubriques du bréviaire, le chant et les cérémonies du chœur : c'était par pure négligence, et parce que je donnais mon temps à de vaines occupations. Je voyais de simples novices qui étaient capables de m'instruire, et je me gardais bien de leur demander ce que je ne savais pas, de peur de leur faire connaître mon ignorance; le prétexte du bon exemple que je leur devais se présentait à mon esprit, comme c'est l'ordinaire. Mais, lorsque le Seigneur m'eut un peu ouvert les yeux, je changeai de conduite; car dès que j'hésitais tant soi peu sur les choses même que je savais, je ne balançais pas à les demander aux plus jeunes. Je ne perdis par là ni honneur ni crédit, et il plut même à Notre-Seigneur de me donner plus de mémoire que je n'en avais auparavant.

Pour le chant, à moins d'avoir étudié à l'avance, comme on me le recommandait, je m'en tirais mal. J'en étais bien fâchée, non de crainte d'y faire des fautes en la présence de Dieu, ce qui aurait été une vertu, mais à cause des personnes qui m'écoutaient; et ce sentiment de vanité me troublait de telle sorte, que je chantais encore moins bien que je ne savais. Dans la suite, je m'arrêtai à ce parti : lorsque je n'étais pas très bien préparée, je disais que je ne savais pas. Il m'en coûta beaucoup au commencement; ensuite je le faisais avec plaisir. Mais dès que je commençai à ne plus me soucier que l'on connût mon ignorance, et à fouler aux pieds ce malheureux point d'honneur, que je me figurais en cela et que chacun met où il veut, je chantai beaucoup mieux qu'auparavant.

Voilà des riens, je l'avoue, et ils sont la preuve que je ne suis rien moi-même, puisqu'ils me donnaient de la peine. Ils ne laissent pas néanmoins de nous faire pra-

tiquer de petits actes de vertu. Ces petites choses, quand on les fait pour Dieu, ont leur prix à ses yeux, et sa Majesté nous assiste pour en entreprendre de plus grandes.

Toutes les sœurs, excepté moi, faisant des progrès dans la vertu, car je n'ai jamais été bonne à rien, je m'avisai de ce petit exercice d'humilité : je pliais secrètement leurs manteaux lorsqu'elles étaient sorties du chœur, et il me semblait servir en cela ces anges qui venaient de chanter les louanges de Dieu. Elles le découvrirent, je ne sais comment, et je n'en eus pas peu de confusion ; car ma vertu n'allait pas jusqu'à voir avec plaisir qu'elles en eussent connaissance, non par humilité, mais de crainte que de si petites choses ne leur prêtassent à rire sur mon compte.

O mon Seigneur, quelle n'est pas ma honte de me voir coupable de tant d'offenses, et de rapporter ces petits actes de vertu, vrais grains de sable que je n'avais pas même la force de soulever de terre, et qui étaient mêlés de tant d'imperfections ! L'eau de votre grâce n'avait pas encore jailli pour les faire monter jusqu'à vous ! O mon Créateur, pourquoi faut-il que parmi les infidélités sans nombre de ma vie, je ne trouve pas une seule action tant soit peu digne de figurer dans ce récit des grâces insignes que j'ai reçues de vous ? Je ne sais, ô mon tendre Maître, comment mon cœur ne se brise pas de regret, ni comment ceux qui liront ces pages pourront se défendre d'un sentiment d'horreur pour moi, en voyant qu'après avoir si mal répondu à de si grands bienfaits, je n'ai pas rougi de raconter de si misérables services : venus de moi, c'est tout dire ! Quelle honte j'en éprouve, Seigneur ! Mais faute de mieux, je les ai écrits pour montrer à ceux qui vous en rendront de plus signalés, quelle récompense ils doivent attendre

de vous, puisque vous n'avez pas dédaigné les miens. Plaise à votre Majesté de me donner sa grâce, pour que je n'en demeure pas toujours à ces débuts! Amen.

CHAPITRE XXXII

Comment il plut au Seigneur de la transporter en esprit dans un endroit de l'enfer, qu'elle avait mérité par ses péchés. Ce qu'elle en rapporte n'est presque rien auprès de la réalité. Elle commence à raconter la fondation du monastère de Saint-Joseph, où elle se trouve maintenant.

Déjà, depuis longtemps, Notre-Seigneur m'avait accordé la plupart des grâces dont j'ai parlé et d'autres encore fort insignes, lorsqu'un jour, étant en oraison, je me trouvai en un instant, sans savoir de quelle manière, transportée dans l'enfer. Je compris que Dieu voulait me faire voir la place que les démons m'y avaient préparée, et que j'avais méritée par mes péchés. Cela dura très peu; mais quand je vivrais encore de longues années, il me serait impossible d'en perdre le souvenir.

L'entrée de ce lieu de tourments me parut semblable à une de ces petites rues très longues et étroites, ou, pour mieux dire, à un four extrêmement bas, obscur, resserré. Le sol me semblait être une eau fangeuse, très sale, d'une odeur pestilentielle, et remplie de reptiles venimeux. A l'extrémité s'élevait une muraille, dans laquelle on avait creusé un réduit très étroit où je me vis enfermer. Tout ce qui, jusqu'à ce moment, avait frappé ma vue, et dont je n'ai tracé qu'une faible pein-

ture, était délicieux en comparaison de ce que je sentis dans ce cachot. Nulle parole ne peut donner la moindre idée d'un tel tourment, il est incompréhensible. Je sentis dans mon âme un feu dont, faute de termes, je ne puis décrire la nature, et mon corps était en même temps en proie à d'intolérables douleurs. J'avais enduré de très cruelles souffrances dans ma vie, et, de l'aveu des médecins, les plus grandes que l'on puisse endurer ici-bas ; j'avais vu tous mes nerfs se contracter à l'époque où je perdis l'usage de mes membres ; en outre, j'avais été assaillie par divers maux dont quelques-uns, comme je l'ai dit, avaient le démon pour auteur. Tout cela, néanmoins, n'est rien en comparaison des douleurs que je sentis alors ; et ce qui y mettait le comble, c'était la vue qu'elles seraient sans interruption et sans fin.

Mais ces tortures du corps ne sont rien à leur tour auprès de l'agonie de l'âme. C'est une étreinte, une angoisse, une douleur si sensible, c'est en même temps une si désespérée et si amère tristesse, que j'essaierais en vain de les dépeindre. Si je dis qu'on se sent continuellement arracher l'âme, c'est peu ; car dans ce cas, c'est une puissance étrangère qui semble ôter la vie, mais ici, c'est l'âme qui se déchire elle-même. Non, jamais je ne pourrai trouver d'expression pour donner une idée de ce feu intérieur et de ce désespoir, qui sont comme le comble de tant de douleurs et de tourments. Je ne voyais pas qui me les faisait endurer, mais je me sentais brûler et comme hacher en mille morceaux : je ne crains pas de le dire, le supplice des supplices, c'est ce feu intérieur et ce désespoir de l'âme.

Toute espérance de consolation est éteinte dans ce pestilentiel séjour ; on ne peut ni s'asseoir ni se coucher, car l'espace manque dans cette sorte de trou pratiqué dans la muraille ; et les parois elles-mêmes, effroi des

yeux, vous pressent de leurs poids. Là, tout vous étouffe; point de lumière; ce ne sont que ténèbres épaisses; et cependant, ô mystère! sans qu'aucune clarté brille, on aperçoit tout ce qui peut être pénible à la vue.

Il ne plut pas à Notre-Seigneur de me donner alors une plus grande connaissance de l'enfer. Il m'a montré depuis, dans une autre vision, des choses épouvantables, des châtimens encore plus horribles à la vue, infligés à certains vices; mais comme je n'en souffrais point la peine, mon effroi fut moindre. Dans la première vision, au contraire, ce divin Maître voulut que j'éprouvasse véritablement ces tourmens et cette peine dans mon esprit, comme si mon corps les eût soufferts. J'ignore la manière dont cela se passa, mais je compris bien que c'était une grâce insigne, et que le Seigneur avait voulu me faire voir, de mes propres yeux, de quel supplice sa miséricorde m'avait délivrée. Car tout ce qu'on peut entendre dire de l'enfer, ce que j'en avais lu ou appris dans mes propres méditations, quoique j'aie assez rarement approfondi ce sujet, la voie de la crainte ne convenant pas à mon âme, tout ce que les livres nous disent des déchiremens et des supplices divers que les démons font subir aux damnés, tout cela n'est rien auprès de la peine, d'un tout autre genre, dont j'ai parlé; il y a entre l'un et l'autre la même différence qu'entre un portrait inanimé et une personne vivante; et brûler en ce monde est très peu de chose, en comparaison de ce feu où l'on brûle dans l'autre.

Je demeurai épouvantée, et quoique six ans à peu près se soient écoulés depuis cette vision, je suis en cet instant saisie d'un tel effroi en l'écrivant, que mon sang se glace dans mes veines. Au milieu des épreuves et des douleurs, j'évoque ce souvenir, et dès lors tout ce qu'on peut endurer ici-bas ne me semble plus rien, je trouve

même que nous nous plaignons sans sujet. Je le répète, cette vision est à mes yeux une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites; elle a contribué admirablement à m'enlever la crainte des tribulations et des contradictions de cette vie; elle m'a donné du courage pour les souffrir; enfin, elle a mis dans mon cœur la plus vive reconnaissance envers ce Dieu qui m'a délivrée, comme j'ai maintenant sujet de le croire, de maux si terribles et dont la durée doit être éternelle.

Depuis ce jour, encore une fois, tout me paraît facile à supporter, en comparaison d'un seul instant à passer dans le supplice auquel je fus alors en proie. Je ne puis assez m'étonner de ce qu'ayant lu tant de fois des livres qui traitent des peines de l'enfer, j'étais si loin de m'en former une idée juste, et de les craindre comme je l'aurais dû. A quoi pensais-je alors, et comment pouvais-je goûter quelque repos dans un genre de vie qui m'entraînait à un si effroyable abîme? O mon Dieu, soyez-en éternellement béni! Vous avez montré que vous m'aimiez beaucoup plus que je ne m'aime moi-même. Combien de fois m'avez-vous délivrée de cette prison si redoutable, et combien de fois n'y suis-je point rentrée contre votre volonté!

Cette vision a fait naître en moi une indicible douleur à la vue de tant d'âmes qui se perdent, et en particulier de ces luthériens que le baptême avait rendus membres de l'Église. Elle m'a donné en outre les plus ardents désirs de travailler à leur salut : pour arracher une âme à de si horribles supplices, je le sens, je serais prête à immoler mille fois ma vie. Je m'arrête souvent à cette pensée : nous sommes naturellement touchés de compassion quand nous voyons souffrir une personne qui nous est chère, et nous ne pouvons nous empêcher de ressentir vivement sa douleur quand elle est grande. Qui pour-

rait donc soutenir la vue d'une âme en proie pour une éternité à un tourment qui surpasse tous les tourments? Quel cœur n'en serait déchiré? Émus d'une commisération si grande pour des souffrances qui finiront avec la vie, que devons-nous sentir pour des douleurs sans terme? Et pouvons-nous prendre un moment de repos, en voyant la perte éternelle de tant d'âmes que le démon entraîne chaque jour avec lui dans l'enfer?

Je puise encore là un désir non moins ardent : c'est que l'affaire si importante de notre propre salut nous occupe tout entiers. Non, point de réserve : faisons tout ce qui dépend de nous, et ne cessons de demander à cette fin le secours de la grâce. Voici la réflexion que je fais : Toute méchante que j'étais, j'avais quelque soin de servir Dieu ; j'évitais certaines fautes que l'on compte pour rien dans le monde ; Notre-Seigneur me faisait aussi la grâce de supporter de grandes maladies avec une inaltérable patience ; je n'étais portée ni à murmurer ni à médire ; il m'aurait été, ce me semble, impossible de vouloir du mal à qui que ce fût ; je n'étais point travaillée par la convoitise ; mon cœur ne connaissait pas l'envie, ou s'il en éprouva quelque atteinte, jamais du moins je ne me sentis coupable en cela d'aucune faute grave ; il y avait en moi quelques autres dispositions à la vertu ; enfin, quoique très misérable, j'avais presque toujours devant les yeux la crainte du Seigneur ; malgré tout cela, j'ai vu la triste demeure que les démons m'avaient préparée ; et si le supplice que j'endurai fut terrible, il me semble, en vérité, que par mes fautes j'en avais mérité un plus grand. N'ai-je donc pas raison de dire qu'il est dangereux de croire qu'on fait assez pour le service de Dieu ? Comment surtout une âme qui, à chaque pas, tombe en péché mortel, peut-elle goûter un seul moment de repos et de bonheur ? Pour l'amour de Dieu, qu'elle se hâte de

fuir les occasions, et ce Dieu de bonté ne manquera pas de venir à son secours, comme il l'a fait à mon égard. Plaise au Seigneur de me soutenir désormais, afin que je ne tombe plus ! car j'ai vu où mes chutes me feraient descendre. Qu'il me préserve d'un tel malheur, je l'en conjure au nom de sa bonté infinie ! Amen.

Cette vision et d'autres grands secrets qu'il plut au Seigneur de me découvrir, relativement à la félicité future des justes et aux peines des méchants, me faisaient soupirer après un genre de vie où je pusse faire pénitence de mes péchés, et me rendre tant soit peu digne de cette gloire du ciel qui m'avait été montrée. Fuir tout commerce avec les créatures, et me séparer entièrement du monde, était mon unique vœu. Cette pensée occupait sans cesse mon esprit ; mais loin de le troubler, elle y versait une paix délicieuse : il était manifeste qu'elle venait de Dieu, et que sa divine Majesté donnait à mon âme cette nouvelle chaleur pour digérer une nourriture plus forte que celle dont elle s'était nourrie jusque-là. Recherchant donc ce que je pourrais faire pour sa gloire, il me sembla que je devais commencer par satisfaire aux devoirs de ma vocation, en gardant ma règle avec la plus parfaite fidélité dont je serais capable.

Quoique le monastère où j'étais comptât un grand nombre de servantes de Dieu et que Notre-Seigneur y fût très bien servi, la pauvreté y était si grande, que les religieuses se voyaient souvent obligées d'en sortir, pour aller passer quelque temps dans des maisons où toujours, du reste, elles pouvaient se conduire en tout honneur et toute religion. Ce monastère n'avait pas non plus été fondé dans la rigueur de la première règle ; on y vivait, comme dans tout l'ordre, conformément à la bulle de mitigation. Outre plusieurs autres inconvénients, je menais, me semblait-il, une vie trop commode, parce

que la maison était vaste et fort agréable. Mais, de tous les dommages, le plus grave à mes yeux était ces fréquentes sorties dont j'usais plus que d'autres; car certaines personnes, à qui nos supérieurs ne pouvaient le refuser, souhaitant m'avoir en leur compagnie, l'obtenaient d'eux par leur importunité. Il résultait de là que je restais peu dans mon monastère. Le démon devait sans doute y contribuer aussi, jaloux du grand bien que je faisais à quelques-unes de mes sœurs, en leur communiquant les instructions des maîtres spirituels que je consultais.

Je m'entretenais une fois avec quelques personnes, lorsqu'une d'entre elles nous dit que si nous étions déterminées à vivre comme les religieuses déchaussées, il serait possible de fonder un monastère ¹. Cette proposition répondant parfaitement à mes désirs, j'en parlai à cette dame veuve qui était de mes amies ², et dans les mêmes sentiments que moi. Elle s'occupa aussitôt des moyens d'assurer des revenus au nouveau monastère. Comme je le vois maintenant, il n'y avait guère d'apparence de succès; mais avec l'ardeur de nos désirs, la chose nous semblait possible. D'un autre côté, vivant très contente dans la maison où j'étais, la trouvant fort à mon goût, et ma cellule tout à fait au gré de mes désirs, je balançais encore; il fut néanmoins convenu entre cette dame et moi que nous recommanderions beaucoup l'affaire à Dieu.

1. Ces paroles furent prononcées par Marie de Ocampo, nièce de sainte Thérèse, et qui, dans le Carmel, porta le nom de Marie-Baptiste. Les autres personnes réunies en cette occasion étaient Éléonore de Cepeda, sœur de Marie de Ocampo; Agnès et Anne de Tapia, cousines germaines de la sainte; Isabelle de Saint-Paul et Jeanne Suarez. Nous donnons leur biographie à la fin de ce chapitre.

2. Guiomar de Ulloa, dont la sainte aura encore si souvent à parler. Voir ce qui est dit d'elle, page 231.

Un jour, au moment où je venais de communier, Notre-Seigneur me commanda expressément de m'employer de toutes mes forces à l'établissement de ce monastère, me donnant la formelle assurance qu'il réussirait, et que la ferveur avec laquelle il y serait servi lui procurerait beaucoup de gloire. Il voulait qu'il fût dédié sous le nom de saint Joseph; ce saint veillerait à notre garde à l'une des portes, et la très sainte Vierge à l'autre, tandis que lui, Jésus-Christ, serait au milieu de nous; cette maison serait une étoile qui jetterait une grande splendeur; quoique les ordres religieux fussent relâchés, je ne devais pas croire qu'il en tirât peu de gloire ni peu de service : et que deviendrait le monde, s'il n'y avait des religieux? Enfin il m'ordonnait de déclarer à mon confesseur ¹ le commandement qu'il venait de me faire, et de lui dire qu'il le priait de ne pas s'y opposer et de ne pas m'en détourner.

Cette vision et ces paroles agirent d'une manière si puissante sur mon âme, que je ne pus douter que Dieu n'en fût l'auteur. Je ne laissai pas néanmoins de ressentir une peine très vive, parce que mon esprit me représenta en ce moment une partie des travaux et des croix que devait me coûter une pareille entreprise. Je me trouvais d'ailleurs très contente dans le monastère où j'étais; et si j'avais commencé à traiter de cette affaire, ce n'aurait été ni avec une détermination arrêtée, ni avec certitude qu'elle réussirait. Ici Notre-Seigneur me donnait un ordre pressant; et comme j'entrevois les grandes difficultés que j'allais rencontrer, je balançais encore sur ce que j'avais à faire. Mais le divin Maître me commanda tant de fois la même chose, et me présenta des raisons si nombreuses et si évidentes pour l'entreprendre, que,

1. Le P. Balthasar Alvarez.

ne pouvant douter que ce ne fût sa volonté, je n'osai différer davantage d'en parler à mon confesseur. Je lui donnai par écrit la relation de tout ce qui s'était passé. Quoique, d'après les lumières de la raison, il ne vît guère d'apparence de succès dans un tel dessein, à cause du peu de ressources de mon amie pour subvenir aux frais de la fondation, il n'osa pas m'en détourner formellement; il me dit de le proposer au provincial de notre ordre ¹, et de m'en remettre à sa décision.

Je me conformai à cet avis; mais comme je n'avais pas coutume de parler à ce supérieur des visions dont j'étais gratifiée, ce fut cette dame qui lui déclara notre dessein de fonder un couvent. Ce père, qui est ami de tout ce qui tient à la perfection de l'état religieux, entra aussitôt dans les intentions de ma compagne, lui promit de l'aider et de prendre le monastère sous sa juridiction. Ils parlèrent du revenu nécessaire au nouvel établissement, et il fut convenu pour diverses raisons que le nombre des religieuses ne dépasserait jamais celui de treize. Avant d'en venir là, nous avions écrit au saint frère Pierre d'Alcantara pour l'informer de l'état des choses; il nous avait conseillé de poursuivre cette entreprise, et donné ses avis sur la conduite à tenir ².

1. Le P. Ange de Salazar, provincial de Castille.

2. Voici, d'après Ribera, l'adresse que portait une des lettres de saint Pierre d'Alcantara à sainte Thérèse :

« A la très magnifique et religieuse dame doña Teresa de Ahumada, à Avila : que Notre-Seigneur fasse d'elle une sainte. »

La sainte consulta aussi, vers cette époque, saint Louis Bertrand, cette grande lumière de l'ordre de Saint-Dominique. Le saint était alors à Valence, en Espagne, où il exerçait la charge de maître des novices. Après avoir recommandé à Dieu, pendant trois ou quatre mois, une aussi importante affaire, il répondit en ces termes :

« Mère Thérèse, j'ai reçu votre lettre; et parce que l'affaire sur laquelle vous me demandez mon avis est de si haute importance au ser-

Notre projet fut à peine connu dans la ville, qu'il s'éleva contre nous une persécution qui serait bien longue à raconter. Que de mots piquants, que de railleries ! On disait de moi que j'étais folle de songer à sortir d'un monastère où je me trouvais si bien ; on se déchaînait aussi avec violence contre ma compagne. Elle avait peine à le supporter, et je ne savais que devenir, voyant qu'en certaines choses on avait raison. L'âme navrée de douleur, je me recommandai au divin Maître ; il daigna me consoler et relever mon courage, disant que je verrais par là ce qu'avaient souffert les saints qui avaient fondé des ordres religieux ; il me restait encore beaucoup plus de persécutions à essuyer que je ne pouvais penser ; mais nous ne devons point nous en mettre en peine. Il ajouta quelques paroles particulières pour ma compagne, m'ordonnant de les lui transmettre. A notre grand étonnement, nous nous trouvâmes soudain consolées de tout le passé, et pleines de courage pour résister à tous nos adversaires. Il faut le dire, il n'y avait dans la ville presque personne, même parmi les personnes d'oraison, qui ne nous fût contraire, et qui ne regardât notre projet comme une très grande folie.

vice de Notre-Seigneur, j'ai voulu la lui recommander dans mes pauvres prières et au saint sacrifice : c'est la raison pour laquelle j'ai tardé à vous répondre. Maintenant je vous dis, au nom du même Seigneur, de vous armer de courage pour exécuter une si grande entreprise, dans laquelle il vous aidera et vous favorisera ; et je vous assure de sa part qu'avant que cinquante ans se soient écoulés, votre ordre sera un des plus illustres de l'Eglise de Dieu, lequel vous ait en sa sainte garde. »

« FRÈRE LOUIS BERTRAND. »

« A Valence. »

Les Bollandistes, dans la vie de saint Louis Bertrand, rapportent que la vérité de cette prédiction a été regardée, dans le procès de canonisation de ce saint, comme une preuve authentique de l'esprit prophétique dont Dieu l'avait favorisé.

Cette affaire fit tant de bruit, et causa tant de trouble dans mon propre monastère, qu'il parut ardu au provincial de lutter seul contre tous; il changea donc d'avis et ne voulut plus consentir à cette nouvelle fondation. Il nous dit que les revenus proposés n'étaient ni sûrs ni suffisants, et que l'opposition à notre projet était trop grande. En tout cela, il semblait bien qu'il avait raison. Enfin, il rétracta sa promesse et le consentement qu'il avait d'abord donné. Comme nous croyions être venues à bout des plus grandes difficultés, notre peine fut bien vive. J'en eus surtout beaucoup de voir que le provincial nous était contraire, car son approbation m'aurait suffi pour me justifier aux yeux de tout le monde. Quant à ma compagne, on ne voulait plus lui donner l'absolution si elle ne renonçait à ce dessein, parce que, disait-on, elle était obligée de faire cesser le scandale.

Avant que notre provincial eût ainsi changé d'avis, et dans le temps où personne dans la ville ne voulant nous donner de conseil, on nous accusait de ne suivre que nos têtes, cette dame était allée trouver un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, grand serviteur de Dieu et très savant¹. Elle avait informé ce saint homme de

1. Ce saint religieux était Pierre Ybáñez, une des gloires de cet ordre qui a donné à l'Église tant de grands hommes, tant d'apôtres et de saints. Il professa la théologie avec distinction, et il sut toujours allier la sainteté de la vie avec les labeurs de la science. Nous avons de lui un traité fort estimé, écrit en castillan, sur le *Discernement des esprits*. Jacques Echard, dans sa *Bibliothèque des écrivains de l'ordre de Saint-Dominique*, nous a laissé de cet éminent théologien un portrait que les Bollandistes ont reproduit dans leur ouvrage sur sainte Thérèse.

Nous aimons à le dire avec un historien de la sainte : si le P. Ybáñez fut utile à Thérèse pour le bien de son âme, et pour l'établissement du premier monastère de la Réforme, il dut de son côté aux grands exemples de notre sainte les admirables progrès qu'il fit dans la vie spirituelle. Maître et disciple tout ensemble de Thérèse, il s'éleva en peu

toute l'affaire, lui disant ce qu'elle pouvait donner de son patrimoine pour la fondation; elle désirait beaucoup être aidée de ses lumières, car c'était l'homme le plus instruit qui fût alors dans la ville, et bien peu dans son ordre lui étaient supérieurs. De mon côté, je lui fis connaître tout notre dessein et quelques-uns des motifs qui nous déterminaient, mais sans lui parler des révélations que j'avais eues; je me contentai de lui dire les raisons naturelles qui nous faisaient agir, désirant qu'il ne prononçât que d'après cet exposé. Il demanda huit jours pour y réfléchir, et voulut savoir si nous étions résolues de suivre ses avis. Je lui répondis que oui; mais malgré cette réponse qui était, ce me semble, l'expression vraie de mes sentiments, je demeurais toujours dans une ferme assurance que l'affaire réussirait. La foi de ma compagne était plus vive que la mienne; rien de tout ce qu'on aurait pu lui dire n'aurait été capable de lui faire abandonner ce dessein. Quant à moi, je croyais, je le répète, qu'il ne pouvait manquer de réussir; mais, tout en regardant comme vraie la révélation que j'avais eue, je n'y ajoutais foi qu'autant qu'elle n'aurait rien de contraire à la sainte Écriture et aux lois de l'Église que nous sommes tenus de suivre. Si ce savant religieux eût dit que nous ne pouvions, sans offenser Dieu et sans blesser notre conscience, poursuivre ce dessein, il me semble que je m'en serais départie à l'heure même, et que j'aurais cherché d'autres voies pour le faire réussir. Le Seigneur ne

d'années à la plus haute sainteté. Dieu se plut à le récompenser avec libéralité de tout ce qu'il avait fait pour la réformatrice du Carmel.

Sainte Thérèse, dans ce livre de sa *Vie*, nous fait connaître quelques-unes des grâces extraordinaires dont Dieu favorisa ce glorieux fils de saint Dominique, et elle nous a laissé au chap. xxxviii le touchant tableau de sa sainte mort, arrivée en 1565, dans le couvent de Trianos.

me donnait pas d'autres lumières pour ma conduite.

Ce grand serviteur de Dieu m'a avoué depuis qu'en acceptant de s'occuper de notre projet, il était bien déterminé à faire tout son possible pour nous empêcher de le réaliser. Il connaissait déjà le bruit que la chose avait fait dans la ville, et, comme à tout le monde, ce projet lui paraissait une folie. Il ajouta qu'un gentilhomme, ayant appris que nous l'avions consulté, lui avait envoyé dire de bien réfléchir à ce qu'il allait faire, et de ne nous seconder en aucune manière; mais qu'avant de nous répondre, ayant examiné l'affaire avec grand soin, considéré notre intention et la régularité que nous voulions établir dans ce nouveau monastère, il était demeuré persuadé que ce dessein était fort agréable à Dieu, et qu'il ne fallait pas y renoncer. Ainsi, il nous répondit que nous devions nous hâter de le mettre à exécution; il nous indiqua même la manière de nous y prendre et la conduite à tenir. Il nous dit encore que le revenu qu'on y affectait était insuffisant à la vérité, mais qu'il fallait bien donner quelque chose à la confiance en Dieu. Enfin, il s'offrait à répondre aux difficultés de tous ceux qui s'opposeraient à notre dessein. Depuis ce moment, en effet, il n'a jamais cessé de nous prêter son appui, comme je le dirai dans la suite.

Extrêmement consolées par cette réponse, nous ne le fûmes pas moins en voyant quelques personnes de sainte vie, qui auparavant nous étaient contraires, non seulement s'adoucir, mais nous donner même leur concours. De ce nombre était ce saint gentilhomme dont j'ai fait mention ¹. Notre dessein lui semblait d'une perfection très relevée, attendu qu'il reposait tout entier sur le fondement de l'oraison; et si l'exécution avait à

1. François de Salcedo

ses yeux de grandes difficultés et semblait comme impossible, il ne laissait pas de juger que Dieu pouvait bien en être l'auteur. Je ne doute pas que Notre-Seigneur ne lui ait inspiré des sentiments si favorables, de même qu'à cet ecclésiastique auquel je m'étais d'abord adressée, et dont j'ai parlé plus haut ¹. C'était un homme dont tout le monde admirait la vertu, et que Dieu avait visiblement établi dans cette ville pour le salut et la perfection d'un grand nombre d'âmes. Il m'aida beaucoup dans toute cette affaire.

Les choses en étaient là, grâce aux prières que l'on faisait pour nous, et nous avions acheté une maison. Elle était dans un site favorable, mais fort petite; c'est de quoi je n'avais nulle peine, parce que Notre-Seigneur m'avait dit d'entrer comme je pourrais et que je verrais ensuite ce qu'il saurait faire. Et certes, je l'ai admirablement vu. Aussi, malgré la modicité du revenu, j'avais la ferme conviction que le divin Maître viendrait à notre secours par d'autres voies, et qu'il favoriserait notre entreprise.

1. Le maître Gaspard Daza.

NOTICE

SUR

MARIE DE OCAMPO ET ÉLÉONORE DE CEPEDA

NIECES DE SAINTE THÉRÈSE.

Marie de Ocampo et Éléonore de Cepeda étaient filles de Jacques de Cepeda et de Béatrix de la Cruz y Ocampo. Elles furent placées dans le monastère de l'Incarnation d'Avila, pour y être élevées sous les yeux de leur tante. Thérèse cultiva ces deux âmes avec tout le dévouement de la sainteté, et eut le bonheur de préparer à Jésus-Christ deux épouses dignes de lui. La jeune Marie devait néanmoins, avant de se lier à lui par des nœuds éternels, remporter sur elle-même une éclatante victoire. Comme elle avait reçu de Dieu les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, et qu'en outre elle était douée de toutes les grâces de la nature, elle se laissa entraîner par un sentiment de secrète complaisance en elle-même. Cédant à la légèreté irréfléchie de son âge, elle s'appliquait à relever ses avantages extérieurs; elle aimait à se parer avec élégance et trouvait, pour y réussir, de merveilleuses industries. Elle ne voyait pas sans doute grand mal dans une pareille conduite. Cependant le moment de la grâce n'était pas loin.

A peine âgée de dix-sept ans, elle allait être tout à Jésus-Christ, et coopérer à l'accomplissement d'un de ses plus grands desseins.

Elle se trouvait un jour dans la cellule de sa tante, en

compagnie de sa sœur Éléonore de Cepeda, et de plusieurs religieuses, leurs parentes. Jeanne Suarez y était aussi. La conversation s'étant engagée sur les obstacles qu'on rencontrait à une vie sainte et recueillie dans un monastère si nombreux, Marie de Ocampo prit soudain la parole et dit avec une admirable vivacité : « Eh bien ! nous toutes ici réunies, allons ailleurs pour mener une vie solitaire, à la manière des ermites du désert ; si vous vous sentez le courage de vivre comme les franciscaines déchaussées, il y aura bien moyen de fonder un monastère. » Ces paroles venaient du ciel à l'insu de celle qui les prononçait ; leur portée devait être immense. La conversation devint plus vive, déjà l'on parlait de trouver des fonds ; Marie trancha d'un mot la difficulté : « J'offre, dit-elle, mille ducats de mes biens. » Au même moment, comme elle l'a rapporté elle-même dans une relation, Jésus-Christ lui apparut, lié à la colonne et couvert de meurtrissures, et il lui témoigna sa satisfaction. A cette vue, elle prit la résolution de se consacrer tout entière à son Dieu dans la vie religieuse.

Six mois après la fondation de Saint-Joseph d'Avila, vers la fin de février de l'an 1563, elle eut le bonheur de recevoir le saint habit ; l'année suivante, le 21 octobre, elle fit profession. Elle porta dans le Carmel le nom de Marie-Baptiste. Sainte Thérèse ne pouvait se lasser d'admirer ses rapides progrès dans la perfection. Elle la regardait, à juste titre, comme une des plus fortes colonnes de la réforme naissante. On voit, par les lettres qu'elle lui écrivit, la tendre affection qu'elle lui portait. Tous ceux qui la connurent étaient ravis de trouver en elle, avec les plus riches trésors de la grâce céleste, une telle grandeur d'âme, un esprit si élevé et une sagesse si consommée. Le couvent de Valladolid eut le bonheur de l'avoir longtemps pour prieure. Telle était l'idée qu'on avait de sa sainteté, que Philippe III et la reine sa femme s'estimèrent heureux de voir au Carmel de Valladolid cette grande servante de Dieu sur son lit de mort, et de recommander à ses prières leurs personnes et leurs États. Quand la gloire du ciel commença à lui apparaître, quel

souvenir pour elle que ces paroles prononcées à dix-sept ans ! Quel magnifique enchaînement de grâces Dieu attache parfois à une résolution généreuse prise à cet âge de la vie !

Les ossements de Marie de Ocampo sont conservés au Carmel de Valladolid ; l'urne qui les renferme est placée au haut de la grande grille du chœur, ayant à droite et à gauche les urnes où sont les ossements de quelques autres carmélites, mortes en odeur de sainteté.

Environ douze années après le mémorable entretien de l'Incarnation, et tandis que la sainte, par ordre des visiteurs apostoliques, se trouvait pour trois ans chargée de la conduite de ce monastère, Éléonore de Cepeda, qui s'y était consacrée à Dieu, expirait sous les yeux de sa mère bien-aimée. Elle avait toujours été tendrement chérie de Thérèse, à cause de sa pureté angélique, et parce que, de bonne heure, elle avait fait d'admirables progrès dans l'oraison.

La veille de sa mort, Thérèse connut qu'elle irait droit au ciel, sans passer par le purgatoire. Qu'on juge de ce que dut éprouver la sainte, lorsque tenant entre ses bras Éléonore mourante, elle la remettait en quelque sorte à l'Époux des vierges ! Au moment où les sœurs transportaient ce corps virginal au chœur pour les funérailles, Thérèse vit une multitude d'anges qui soutenaient avec elles le saint fardeau, circonstance qui lui faisait dire plus tard, racontant cette vision : « C'est afin que l'on voie combien Dieu honore les corps où ont été des âmes justes. » Aussi voulut-elle que l'enterrement se changeât en une pompe triomphale. La circonstance était parfaite pour son dessein : on était dans l'octave de la Fête-Dieu ; l'église du monastère était magnifiquement parée. Au lieu d'une messe des morts, on dit la messe du très saint Sacrement, qui était celle du jour ; elle fut solennellement chantée, avec accompagnement d'orgue. L'Alleluia, plusieurs fois répété, semblait célébrer l'entrée de cette âme dans le séjour des joies éternelles. La procession du

1. Ribera, *Vie de sainte Thérèse*, liv. I^{re}, ch. xiii. — *Reforma de los Descalzos*, t. III, liv. XI, ch. xxxiii.

très saint Sacrement, qui devait avoir lieu, acheva de donner à ces funérailles l'aspect d'une fête du ciel.

Le cortège fit lentement le tour du cercueil, et après que Jésus-Christ, ainsi porté en triomphe, eut lui-même béni la sainte dépouille de son épouse, les religieuses la descendirent dans les caveaux du monastère, où elle repose.

Comme l'angélique Éléonore de Cepeda, Jeanne Suarez, la fidèle amie de Thérèse, précéda la sainte dans le séjour de la félicité. Après sa mort, elle lui apparut et lui adressa ces paroles : « Par toi, Thérèse, je suis sauvée ? *Por ti, soy salva* ¹. »

ISABELLE DE SAINT-PAUL

PREMIÈRE PROFESSE PARMI LES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES
ET NIÈCE DE SAINTE THÉRÈSE.

Il y a entre Marie-Baptiste et Isabelle de Saint-Paul un lien mystérieux qui ne nous permet pas de les séparer. Elles sont doublement unies par la parenté, du côté de leur père et du côté de leur mère; élevées au même couvent, formées par la même main, par celle de sainte Thérèse, toutes deux ayant fait le même jour profession de la règle primitive à Saint-Joseph d'Avila; toutes deux types parfaits d'une vraie carmélite; c'est donc ici à côté l'une de l'autre qu'elles doivent nous apparaître.

Isabelle de Saint-Paul, nommée dans le monde Isabelle de la Peña, était fille de François de Cepeda et de Marie de Ocampo. Elle naquit à Torrijos. Du toit paternel, elle passa au monastère de l'Incarnation où elle fut élevée. Ses compagnes furent Marie de Ocampo et Éléonore de Cepeda. Isabelle aspira de bonne heure à être comptée parmi les épouses de Jésus-Christ. Déjà novice à l'Incarnation d'Avila, sans doute elle était présente à l'entretien où fut émise la

1. Ribera, *Vie de sainte Thérèse*, liv. IV, ch. v e' 13

première idée de la réforme; sans doute aussi, elle conçut alors le désir de suivre sa sainte parente dans le nouveau monastère qu'elle fonderait, et de ne faire ses vœux que dans le Carmel réformé.

Lorsqu'en décembre 1562, sainte Thérèse fut enfin autorisée par son provincial à aller habiter dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila, qu'elle avait fondé le 24 août de cette même année, elle amena avec elle quatre religieuses du monastère de l'Incarnation, parmi lesquelles se trouvait Isabelle de Saint-Paul. Ce fut le 21 octobre 1564 qu'Isabelle y fit profession. Le monastère de Saint-Joseph d'Avila voyait pour la première fois des filles de Sainte-Thérèse prononcer les vœux solennels de religion. Pour donner plus d'éclat à cette cérémonie et pour qu'il en restât un plus grand souvenir, la sainte réformatrice voulut que quatre de ses filles fissent profession le même jour. Les heureuses novices sur lesquelles tomba son choix furent Isabelle de Saint-Paul, Ursule des Saints, Antoinette du Saint-Esprit, et Marie-Baptiste. Sainte Thérèse décerna à Isabelle de Saint-Paul l'honneur de prononcer la première ses serments de fidélité à Jésus-Christ. Ursule des Saints les prononça après elle; ensuite Antoinette du Saint-Esprit, et enfin Marie-Baptiste. La sainte réformatrice reçut elle-même leurs vœux¹.

La sainte nous révèle quelle fut la vie d'Isabelle de Saint-Paul et de ses compagnes dans la solitude de Saint-Joseph d'Avila, et comment, par leur sainteté, elles charmaient les regards et le cœur de leur divin Époux.

« Je ne puis, dit-elle au xxxv^e chapitre de sa Vie, me rappeler sans ravissement le secours si particulier que sa Majesté se plaisait à m'accorder pour l'établissement de ce petit coin divin. Il me semble pouvoir le nommer ainsi, car je le crois, c'est un séjour où Notre-Seigneur prend ses divines complaisances, puisque lui-même me dit un jour dans l'oraison que cette maison était le paradis de ses délices. Il a choisi lui-même les âmes qu'il y a attirées, et en

1. *Reforma de los Descalzos*, t. I, liv. I, ch. LV.

la compagnie desquelles je ne me vois qu'avec une grande, une très grande confusion. »

Le 14 mai 1574, dix ans après la profession d'Isabelle de Saint-Paul, sainte Thérèse traça à sa louange les lignes qui terminent la lettre adressée de Ségovie à sa nièce, Marie-Baptiste : « Je ne puis vous dire le bien qu'elle m'a fait dans cette dernière maladie. Son caractère et sa joie me donnaient de l'allégresse; et en récitant l'office divin avec moi, elle m'a en quelque sorte rendu la vie. Je vous assure qu'elle réussirait en tout comme elle fait en ceci, et que si elle avait de la santé, on pourrait très bien lui confier le gouvernement d'une maison. »

En 1578, pendant le carême, la sainte écrit d'Avila à un de ses parents, qui semble être le père ou le frère d'Isabelle de Saint-Paul, et elle achève de faire connaître combien elle aimait cette angélique épouse de Jésus-Christ et combien elle en était aimée : « Je suis très sensible à toutes vos attentions pour moi, mais la sœur Isabelle de Saint-Paul m'aime d'une affection si extraordinaire, qu'elle y est encore beaucoup plus sensible. C'est pour moi une bien douce consolation de me trouver ici avec elle, il me semble être dans la compagnie d'un ange. »

Nous emprunterons encore quelques mots à une relation autographe de la vénérable mère Isabelle de Saint-Dominique : « Isabelle de Saint-Paul était une âme très candide; c'est ce que disaient quelques-uns de ses confesseurs, lesquels étaient convaincus qu'elle avait son innocence baptismale. » Elle ajoute ailleurs : « J'appris qu'elle était morte avec une telle paix et un tel courage, qu'elle régla elle-même tout son extérieur pour mourir, qu'elle demanda le cierge béni, et qu'elle dit qu'on fit entrer le père Julien d'Avila. »

Elle mourut le 4 février 1582, huit mois juste avant sainte Thérèse, suivant les documents du couvent primitif, conservés dans les archives.

AGNÈS ET ANNE DE TAPIA

COUSINES GERMAINES DE SAINTE THÉRÈSE.

Agnès de Tapia et Anne, sa sœur, furent placées dès leur plus tendre enfance au couvent de l'Incarnation d'Avila, et ce fut sainte Thérèse qui les forma à la piété chrétienne. Elle n'eut pas de peine à communiquer à ces deux âmes innocentes le goût des choses de Dieu; elle leur apprit à faire oraison; elle leur fit connaître Notre-Seigneur, et les enflamma d'un tendre amour pour lui. Avec cet amour, toutes les vertus germèrent en elles et prirent de rapides accroissements. La lumière de la grâce devenant plus vive, Agnès et Anne de Tapia connurent de bonne heure le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Ainsi, foulant aux pieds le monde qui n'eut jamais d'elles ni un regard ni un regret, elles résolurent de se consacrer à Jésus-Christ, et Thérèse les vit avec joie former les nœuds qui devaient éternellement les unir à lui.

Dès que la sainte réformatrice du Carmel eut conçu le désir de fonder un couvent de la règle primitive, ses deux cousines montrèrent la plus ferme détermination de s'associer à elle, et d'embrasser ce nouveau genre de vie. Le jour de la fondation de Saint-Joseph d'Avila, elles eurent le bonheur d'assister à la cérémonie. Ce ne fut que peu de temps avant la fondation de Medina del Campo que sainte Thérèse les fit venir au monastère de Saint-Joseph. Elle leur donna le saint habit, et, dès ce jour, après lequel elles avaient tant soupiré, Agnès de Tapia prit le nom d'Agnès de Jésus, et Anne de Tapia celui d'Anne de l'Incarnation.

Un incident signala le jour où Agnès de Tapia devait se rendre de l'Incarnation à Saint-Joseph. Elle fut saisie des plus violentes souffrances. Thérèse douta qu'elle pût exécuter son dessein; elle eut recours à Notre-Seigneur dans la prière,

et le divin Maître lui fit entendre ces paroles : « Elle ne mourra pas, je la garde pour de plus grandes choses. »

Sainte Thérèse conduisit les deux sœurs à la fondation de Medina del Campo; elle établit la mère Agnès de Jésus prieure de ce monastère, et la mère Anne de l'Incarnation sous-prieure; elle n'eut qu'à s'applaudir d'un tel choix.

Agnès de Jésus montra toutes les qualités d'une supérieure accomplie, et toute la ferveur d'une sainte religieuse. La haute idée que sainte Thérèse s'était formée de son talent et de sa sagesse lui fit dire un jour « qu'Agnès de Jésus était plus capable qu'elle de gouverner un monastère ». Aussi la laissa-t-elle dix ans de suite à la tête de celui de Medina del Campo. C'est à Agnès de Jésus qu'appartient, en grande partie, d'avoir fait fleurir dans cette maison la beauté du Carmel, et d'y avoir implanté l'esprit de Saint-Joseph d'Avila.

Cette grande servante de Dieu devait quatorze années encore édifier le Carmel par ses exemples. Medina del Campo ne fut pas le seul monastère qui eut le bonheur de vivre sous sa conduite et d'admirer ses vertus. Durant ce temps, Agnès de Jésus n'eut pas toujours à porter le fardeau de la supériorité. Elle était si humble, qu'elle tremblait de tous ses membres quand il lui était imposé. Pour l'éviter, elle eut recours à tous les moyens, allant même jusqu'à simuler que la raison était affaiblie en elle; mais ce fut en vain.

Cette humble servante du Seigneur exerçait néanmoins une autorité admirable; son extérieur était plein d'une noble gravité. La moindre de ses paroles inspirait le respect, mais on sentait en même temps qu'elle tombait du cœur d'une mère. Son seul regard, où brillait à la fois tant de douceur et de majesté, suffisait pour ramener la sérénité dans les âmes et pour faire aimer les ordres de l'obéissance.

Notre-Seigneur voulut la préparer aux noces éternelles en lui imprimant les marques de sa croix. Elle était alors au monastère de Medina del Campo. Neuf mois entiers, elle se vit frappée de paralysie et en proie aux douleurs de la goutte. Ni ses mains ni ses pieds n'avaient plus de mouvement; son corps se contracta d'une manière effrayante. Vivante image

de son Époux crucifié, elle allait enfin passer avec lui, du Calvaire et du tombeau, à la gloire du ciel. Le saint jour de Pâques, en présence de ses sœurs, elle reçut les derniers sacrements et entra au séjour de la béatitude.

Dès que le monastère de Salamanque fut fondé, sainte Thérèse y appela la mère Anne de l'Incarnation ; là, comme à Medina del Campo, Anne se montra un modèle de toutes les vertus. Elle gouverna le monastère de Salamanque pendant plusieurs années, et on put voir alors les dons admirables que le Seigneur avait mis en cette âme d'élite. Elle semblait moins former des novices qu'instruire des fondatrices ; car un grand nombre de celles qu'elle forma furent choisies pour aller fonder d'autres monastères. Aussi sainte Thérèse avait-elle coutume de lui dire : « Dieu vous récompense, ma chère fille, de ce que vous me formez de si parfaites religieuses ! »

Le mépris d'elle-même, la charité envers les autres, l'estime pour ses sœurs, la compassion pour les souffrances et les peines du prochain, furent les traits caractéristiques de la mère Anne de l'Incarnation. Aussi, le respect de ses filles pour elle n'avait d'égal que leur amour.

Par un principe de charité, afin d'épargner la sainte fondatrice, elle ne lui écrivait jamais les affaires pénibles qu'elle pouvait régler elle-même. Touchée de cette délicatesse, Thérèse se plaisait à en faire l'éloge : « Aucune prieure, disait-elle, ne m'allège autant le poids de ma charge que la mère Anne de l'Incarnation ; elle ne m'écrit jamais rien de pénible ; elle souffre seule, entre elle et Dieu, les afflictions qu'il lui envoie. »

Ce fut dans l'oraison qu'elle puisa cette rare sagesse et cette tendre charité. L'oraison était comme sa vie ; outre les heures qu'elle y consacrait avec la communauté, elle savait en trouver d'autres pour s'entretenir avec son Dieu. Souvent, durant ce saint exercice, on la vit en extase et la face rayonnante de lumière.

Avant de lui donner la couronne de ses vertus, Jésus-Christ acheva de purifier son âme par la souffrance. Les six derniers

mois de sa vie, Anne de l'Incarnation fut sur la croix; comme Agnès de Jésus, elle ne vit dans les souffrances qu'un présent de son divin Maître. Lorsque le médecin lui annonça que la mort approchait, elle en conçut une grande joie et en rendit à Dieu de vives actions de grâces. Comme les religieuses lui disaient que le moment du départ pour le ciel n'était pas loin, elle répondit : « Ma sœur mourra encore avant moi, à Medina del Campo. » Parole prophétique dont on ne tarda pas à reconnaître la vérité. Enfin, pour elle comme pour sa sœur, le moment des joies éternelles était venu : l'une, du monastère de Medina, l'autre, de celui de Salamanque, allaient avec Jésus-Christ ressuscité prendre la route du ciel. Leur bienheureuse mort arriva en l'année 1601¹.

1. *Reforma de los Descalzos*, t. III, liv. XI, ch. x.

CHAPITRE XXXIII

Suite du récit de la fondation du monastère de Saint-Joseph.
Comment on lui défendit de s'occuper de ce projet, et combien de temps elle y renonça. Elle parle de quelques-unes de ses peines, et des consolations par lesquelles le Seigneur la soutenait.

Ainsi, l'affaire allait se conclure, et l'on était à la veille de passer le contrat, lorsque notre provincial changea d'avis. Ce fut, je crois, par une conduite toute particulière de la Providence, comme les suites l'ont montré. Le Seigneur, touché de tant de prières, devait rendre son œuvre plus parfaite, en la faisant réussir d'une autre manière. Notre supérieur n'eut pas plus tôt retiré son consentement, que mon confesseur m'ordonna de ne plus penser à cette affaire; et Dieu sait avec quelle peine et au prix de quelles souffrances je l'avais conduite jusqu'à ce point! Dès qu'on apprit dans la ville que nous l'avions abandonnée, on se confirma dans la pensée que ce n'avait été qu'une rêverie de femmes; et les murmures redoublèrent contre moi, quoique je n'eusse rien fait que de l'avis du provincial.

J'étais très mal vue de tout mon monastère, pour avoir entrepris d'en établir un où la clôture serait mieux gardée. Les sœurs disaient que c'était leur faire affront; que rien ne m'empêchait de bien servir Dieu dans mon

couvent, comme tant d'autres meilleures que moi; que je n'étais pas affectionnée à la maison, et que j'aurais mieux fait de lui procurer du revenu que de vouloir le porter ailleurs. Quelques-unes étaient d'avis qu'on me mît en prison; d'autres, en petit nombre, prenaient faiblement ma défense. Je sentais que celles qui m'étaient opposées avaient raison en bien des choses : je leur exposais quelquefois les motifs de ma conduite; mais, ne pouvant leur déclarer le principal, qui était le commandement que j'avais reçu de Notre-Seigneur, je ne savais que faire, et d'ordinaire je gardais le silence. D'autres fois, Dieu m'accordait la très grande grâce de n'éprouver de tout cela aucune inquiétude. Je me désistai donc de mon entreprise avec autant de facilité et de contentement que si elle ne m'eût rien coûté. Nul ne pouvait croire qu'il en fût ainsi, pas même les personnes d'oraison avec qui je traitais. On s'imaginait, au contraire, que j'en étais extrêmement peinée et confuse; et mon confesseur lui-même était dans cette pensée. Pour moi, comme je croyais avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir pour mettre à exécution ce que Notre-Seigneur m'avait commandé, il me semblait que je n'étais pas obligée à davantage; je demeurais donc tranquille et contente dans le monastère où j'étais, toujours fermement convaincue que ce dessein s'exécuterait, quoique je ne visse ni quand ni par quel moyen cela pourrait être.

Cependant je fus vivement affligée d'un reproche que me fit mon confesseur, comme si, dans cette affaire, j'avais agi contre sa volonté. Notre-Seigneur voulait sans doute ajouter à tant d'autres peines celle qui devait m'être la plus sensible. Au milieu de cette multitude de persécutions, lorsque mon confesseur aurait dû, ce semble, me consoler, il m'écrivit que je devais enfin reconnai

tre, par ce qui venait d'arriver, que mon projet n'était qu'une rêverie; qu'instruite par cette leçon, je ne devais plus à l'avenir penser à de telles entreprises ni même parler de celle-là, puisque je voyais le scandale qui en était résulté; et d'autres choses semblables, faites pour donner de la peine. Cette lettre m'affligea plus que tout le reste ensemble; je craignis qu'à mon occasion et par ma faute, Dieu n'eût été offensé; il me vint encore à l'esprit que si ces visions étaient fausses, toute mon oraison n'était qu'une chimère, et que j'étais moi-même bien abusée et bien misérable. Ces alarmes me serrèrent tellement le cœur, que j'en étais toute troublée et dans une incroyable affliction. Mais Notre-Seigneur, qui ne m'avait jamais manqué dans toutes ces peines dont j'ai fait le récit, me donnait fort souvent des consolations et des encouragements qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici. Dans l'occasion dont je parle, il me dit de ne point m'affliger, que loin de l'avoir offensé, je lui avais rendu un grand service; je devais exécuter ce que mon confesseur me commandait, en gardant maintenant le silence sur cette affaire, jusqu'à ce qu'il fût temps de la reprendre.

Ces paroles répandirent tant de calme et de joie dans mon âme, que je ne comptai plus pour rien la persécution soulevée contre moi. Notre-Seigneur me fit connaître alors le prix immense des peines et des persécutions que l'on souffre pour son service; car, sans parler de tant d'autres précieux avantages que j'en retirais, je vis dès cette époque mon amour pour Dieu prendre des accroissements tels, que j'en étais saisie d'étonnement; et voilà l'origine de ce désir des souffrances que je ne puis maîtriser. Tandis que je jouissais d'un si grand bonheur, on se figurait que j'étais tout abattue; il en eût été ainsi, je l'avoue, si Notre-Seigneur ne m'eût

soutenue et favorisée par des grâces si extraordinaires. C'est alors que s'accrurent ces transports d'amour de Dieu et ces ravissements dont j'ai parlé; mais je gardais pour moi le secret de ces faveurs, sans le communiquer à personne.

Ce saint religieux dominicain¹ persistait à croire comme moi que la fondation aurait lieu. Me voyant fermement résolue à ne plus m'en mêler pour ne pas aller contre les ordres de mon confesseur, il s'en occupait de concert avec cette dame, mon amie, que Dieu m'avait associée dans cette œuvre; ils écrivirent à Rome, et ils ne négligeaient rien pour en venir à l'exécution.

Le démon parvint, de son côté, à faire savoir que j'avais eu sur cela quelque révélation; ce bruit se communiquant d'une personne à l'autre, on vint me dire avec grand effroi que les temps étaient fâcheux, qu'on pourrait bien intenter quelque accusation contre moi, et me dénoncer aux inquisiteurs. L'avis me parut plaisant, et je ne pus m'empêcher d'en rire; car j'étais sûre de mes dispositions intérieures pour tout ce qui regarde la foi, et je me sentais prête à donner mille fois ma vie, non seulement pour chacune des vérités de l'Écriture sainte, mais encore pour la moindre des cérémonies de l'Église. Ma réponse fut donc que sur ce point on pouvait être sans crainte; mon âme serait en bien mauvais état si j'avais quelque chose à redouter de l'inquisition; si j'en avais le moindre soupçon, j'irais moi-même me présenter pour être examinée; mais si l'on m'accusait fausement, Notre-Seigneur saurait me justifier et faire tourner l'accusation à mon avantage.

1. Le P. Pierre Ybáñez.

Je rendis compte de ceci à ce père dominicain, notre ami dévoué, et si savant que je pouvais être bien tranquille en suivant ses avis. Je lui fis connaître en même temps, avec le plus de clarté qu'il me fut possible, toutes les visions que j'avais eues, ma manière d'oraison, et les grâces extraordinaires que Dieu me faisait ; je le suppliai de tout examiner avec attention, de me dire ensuite s'il y trouvait quelque chose de contraire à l'Écriture sainte, et ce qu'il en pensait lui-même. Il me rassura beaucoup ; et j'ai lieu de croire que cette communication fut aussi très utile à son âme. Car, bien qu'il fût déjà excellent religieux, il s'adonna dès ce moment beaucoup plus à l'oraison. Pour s'y exercer plus librement, il se retira dans un monastère de son ordre, bâti en un endroit fort solitaire. Il y avait passé plus de deux ans, lorsque, à son grand regret, l'obéissance vint l'en arracher, les besoins de l'ordre appelant ailleurs un homme d'un tel mérite. Son éloignement, qui me privait d'un si grand secours, me fut très sensible ; néanmoins je n'y mis aucun obstacle, sachant le profit qu'il devait en retirer ; car Notre-Seigneur, me voyant fort affligée de son départ, m'avait dit de me consoler et de n'en avoir point de peine, parce qu'il marchait sous la conduite d'un bon guide. En effet, il était à son retour si avancé dans la perfection et dans les voies intérieures, qu'il me disait que pour rien au monde il ne voudrait n'avoir pas été dans cette solitude. Je pouvais en dire autant de mon côté ; car si auparavant il ne me rassurait et ne me consolait que par les lumières de la science acquise, depuis son retour, il le faisait encore par une grande expérience des choses spirituelles, et en particulier des grâces surnaturelles. Notre-Seigneur, qui voulait la fondation de ce monastère, nous ramena ce saint religieux, juste au moment où son concours nous

était nécessaire pour consommer notre entreprise.

Je me renfermai durant cinq ou six mois dans un silence absolu, m'interdisant toute démarche et même toute parole sur cette affaire. Notre-Seigneur, dans cet intervalle, ne m'en dit jamais rien. Je n'en comprenais pas la cause, mais je ne pouvais m'ôter de l'esprit que ce dessein s'accomplirait. Au bout de ce temps, le recteur du collège de la compagnie de Jésus¹ ayant quitté cette ville, Notre-Seigneur lui substitua dans cette charge un homme profondément versé dans les voies spirituelles, et qui, à un grand courage et à un excellent esprit, joignait les lumières de la science². Un tel secours m'était alors bien nécessaire; car mon confesseur dépendant du recteur, et tous ceux de la Compagnie se faisant un devoir rigoureux de ne rien entreprendre sans l'avis de leur supérieur, il en résultait que bien qu'il eût une parfaite connaissance de mes dispositions et un grand désir de me faire avancer à grands pas, il n'osait néanmoins décider sur certaines choses, et il avait bien des raisons d'agir de la sorte. D'un autre côté, mon âme se sentait comme emportée par l'impétuosité de ses transports; je souffrais beaucoup de la voir ainsi liée par mon confesseur; cependant je ne m'écartais en rien de ce qu'il me commandait.

Étant un jour dans une profonde affliction, parce qu'il me semblait que ce père n'ajoutait pas foi à mes paroles, Notre-Seigneur me dit de ne point m'affliger, que cette peine finirait bientôt. Ces paroles me causèrent une vive allégresse, dans la pensée qu'elles annonçaient ma mort prochaine, et je ne pouvais me les rap-

1. Le P. Denys Vasquez, qui ne fut qu'un an et demi à la tête du collège de Saint-Gilles d'Avila.

2. Le P. Gaspard de Salazar, dont la sainte parlera souvent dans le cours de cet ouvrage.

peler sans une grande joie. Mais je ne tardai pas à voir clairement que c'était de l'arrivée du recteur mentionné plus haut que le divin Maître entendait parler; car il ne fut pas plus tôt venu, que cette peine cessa, sans que je l'aie jamais éprouvée depuis. En voici la raison : loin de vouloir restreindre la liberté du père ministre qui était mon confesseur, le nouveau recteur lui dit au contraire de me consoler, l'assurant qu'il n'y avait rien à craindre, et de ne plus me conduire par une voie si resserrée, mais de laisser agir en liberté l'esprit de Dieu dans mon âme; car quelquefois, au milieu des grands transports qui la saisissaient, il semblait qu'elle pouvait à peine respirer.

Ce recteur vint me voir. Je devais, d'après l'ordre de mon confesseur, lui ouvrir mon âme avec toute la liberté et toute la clarté possibles. D'ordinaire, j'éprouvais une extrême répugnance pour ces sortes d'ouvertures; il n'en fut pas de même cette fois : en entrant dans le confessionnal, je sentis dans l'intime de mon âme un je ne sais quoi, que je ne me souviens point d'avoir jamais senti, ni auparavant, ni depuis, pour nulle autre personne. Je ne saurais représenter ni faire comprendre par aucune comparaison de quelle manière cela se passait : ce fut une joie spirituelle, et une vue intérieure que cet homme de Dieu me comprendrait, et qu'il y avait du rapport entre son âme et la mienne. C'était là pour moi un mystère; si auparavant je lui eusse parlé, ou si l'on m'eût fait de lui de grands éloges, la joie que j'éprouvais, en voyant qu'il me comprendrait, n'aurait eu rien d'étonnant; mais entre lui et moi aucune parole n'avait été échangée, et personne ne m'avait parlé de lui. J'ai parfaitement reconnu depuis que je ne m'étais pas trompée, mon âme ayant sous tous les rapports tiré un très grand profit des com-

munications que j'eus avec lui. Il dirige parfaitement les âmes déjà avancées dans les voies de Dieu; il ne se contente point de les faire marcher pas à pas, il les fait courir. Dieu lui a accordé, entre autres dons, un talent très particulier pour les porter à la mortification et à un détachement universel des choses de ce monde. Je n'eus pas plus tôt commencé à traiter avec lui, que je compris sa manière d'agir; je vis que c'était une âme pure, sainte, et qui avait reçu du Seigneur une grâce toute spéciale pour discerner les esprits. Grande fut donc ma consolation.

Il y avait peu de temps que j'étais en relation avec ce père, lorsque Notre-Seigneur commença à me presser de reprendre l'affaire de la fondation. Il me chargea d'en dire les raisons et de faire part de certaines particularités au recteur et à mon confesseur, afin qu'ils ne m'en détournassent pas. Quelques-unes de ces raisons leur inspirèrent des craintes, principalement au recteur, qui, considérant avec soin et attention tout ce qui s'était passé, n'avait jamais douté que ce dessein ne vînt de Dieu.

Enfin, pour bien des motifs, ils n'osèrent ni l'un ni l'autre me détourner de poursuivre mon entreprise, et mon confesseur me permit de nouveau de m'y employer de tout mon pouvoir¹. Mais mon pouvoir était fort pe-

1. Voici comment il plut à Notre-Seigneur de faire évanouir tous les doutes du P. Balthasar Alvarez. Il dit un jour à la sainte : « Dis à ton confesseur de faire demain sa méditation sur ce verset : *Quam magnificata sunt opera tua, Domine, nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ, Que vos œuvres sont grandes et magnifiques, ô mon Dieu, et que vos pensées sont profondes!* » (Psal. xci.)

La sainte lui écrivit aussitôt un billet qui contenait ce que Notre-Seigneur lui avait dit. Le P. Balthasar ayant exécuté cet ordre du divin Maître, fut éclairé d'une lumière toute céleste; il vit que cette fondation était l'œuvre de Dieu, et que ce grand Dieu voulait se servir d'une femme pour faire éclater ses merveilles. Dès ce moment, il dit à sa sainte péni-

tit, et me trouvant presque seule, je ne pouvais m'empêcher de voir clairement les peines que j'allais rencontrer. Il fut convenu entre nous de conduire l'affaire dans le plus grand secret. Dans ce dessein, je priai l'une de mes sœurs¹, qui ne demeurait pas dans la ville, d'acheter la maison, et de la faire arranger comme si c'eût été pour elle; quant à l'argent, il plut au Seigneur de nous l'envoyer par des voies qu'il serait trop long de rapporter². En tout ceci, je veillais à ne rien faire contre l'obéissance; mais je savais que, si j'en parlais à mes supérieurs, tout serait perdu, comme la première fois, et même qu'il adviendrait pire encore.

Il est incroyable combien j'eus de peines à essayer, soit pour me procurer de l'argent, soit pour trouver la maison, traiter du prix, et la faire accommoder. Je portais le poids de tout, quoique ma compagne fît ce qu'elle pouvait pour me soulager; mais ce qu'elle pouvait était si peu de chose que ce n'était presque rien. Elle prêtait seulement son nom et son entremise; tout

tente qu'il n'y avait plus à hésiter, mais qu'elle devait s'employer de toutes ses forces à exécuter un dessein dont Dieu était visiblement l'auteur.

Ribera, *Vie de sainte Thérèse*, liv. I, ch. xiv.

Yepès, *Vie de sainte Thérèse*, I^{re} partie, liv. II, ch. III.

1. Jeanne de Ahumada, dont on trouvera la notice à la fin de ce chapitre, à la suite de celle de Laurent de Cepeda.

2. Sainte Thérèse fait ici allusion à la somme considérable que son frère Laurent de Cepeda, sans rien savoir de son dessein, lui envoya du Pérou en 1581. On peut voir dans le recueil des lettres de la sainte, celle qu'elle écrivit à son frère à la fin de cette même année, pour le remercier de cet envoi et lui apprendre l'usage qu'elle en avait fait. De retour en Espagne, Laurent de Cepeda rendit encore à sa sœur les plus grands services.

On verra dans sa notice, à la fin du chapitre, quelle fut l'éminente piété de Laurent de Cepeda, de sa femme et de ses enfants. Nous ferons connaître en particulier la jeune Teresita, sa fille, que sainte Thérèse aimait avec prédilection, et qui, par sa vie tout angélique, fut elle-même un des ornements du Carmel.

le reste retombait sur moi, et je ne comprends pas aujourd'hui comment j'ai pu y résister. Quelquefois, tout affligée, je disais à Notre-Seigneur : Mon divin Maître, pourquoi me commandez-vous des choses qui semblent impossibles ? Encore, toute femme que je suis, si j'avais la liberté ! Mais liée en tant de manières, sans argent, et sans savoir où en trouver pour le bref et pour tout le reste, que puis-je faire, Seigneur ?

Un jour, dans l'impuissance de rien donner à certains ouvriers, je ne savais plus que devenir : saint Joseph, mon véritable père et protecteur, m'apparut, et me dit de ne point craindre de faire marché avec eux ; j'aurais de quoi les payer. J'obéis, sans avoir un denier dans ma bourse, et Notre-Seigneur y pourvut d'une manière qui étonna ceux qui le surent.

La maison me paraissait tellement petite, que je désespérais d'y établir un couvent. Je voulais en acheter une autre, également fort petite, qui était adjacente, et dont nous aurions fait l'église ; mais je n'avais pas de quoi, et je ne savais comment m'y prendre pour y réussir. Un jour, au moment où je venais de communier, Notre-Seigneur me dit : « Je t'ai déjà commandé d'entrer comme tu pourras. » Puis, par forme d'exclamation, il ajouta : « O cupidité du genre humain, qui as peur que la terre même te manque ! Combien de fois ai-je dormi au serein, pour n'avoir pas où me retirer ! » Effrayée de ce juste reproche, je dirigeai mes pas vers la maisonnette, j'en pris le plan, et je trouvai qu'on pouvait y établir un monastère, quoique bien petit. Sans plus penser à acheter une autre maison, je fis arranger celle-là grossièrement et sans recherche, me contentant qu'on y pût vivre et qu'elle ne fût pas malsaine, ce à quoi il faut toujours prendre garde ¹.

1. La maison achetée par la sainte était située non dans la ville, parce

Le jour de la fête de sainte Claire¹, comme j'allais communier, cette sainte m'apparut tout éclatante de beauté ; elle me dit de poursuivre avec courage ce que j'avais commencé, et qu'elle m'assisterait. Je conçus une grande dévotion pour elle, et j'ai vu par les effets la vérité de sa promesse : car un monastère de son ordre, qui est proche du nôtre, nous aide à vivre ; et, ce qui est beaucoup plus important, elle a peu à peu conduit mon désir à une si grande perfection, que l'on pratique dans cette nouvelle maison la pauvreté qui s'observe dans les siennes. Nous vivons d'aumônes, et il ne m'en a pas peu coûté pour faire confirmer ce point par l'autorité du Saint-Père, de telle sorte qu'on n'y puisse contrevenir ni nous imposer jamais des revenus². C'est sans doute aux prières de cette bienheureuse sainte que nous sommes encore redevables de la fidélité avec laquelle la divine Majesté nous procure le nécessaire, sans que nous demandions rien à personne. Que le Seigneur soit béni de tout ! Amen.

A la même époque, le jour de l'Assomption de Notre-Dame, étant dans l'église d'un monastère du glorieux

que sans doute une acquisition de ce genre y aurait été trop dispendieuse, mais dans un faubourg. De la partie la plus convenable on fit une chapelle. Il y avait une chambre à côté de ce sanctuaire ; dans le mur de séparation on perça une fenêtre qu'on munit d'une double grille en bois, et cette chambre devint le chœur des religieuses. Les autres dépendances furent à l'avenant. Un petit vestibule servit de passage pour entrer dans l'église et dans le couvent. Conformément à la parole de Notre-Seigneur, on plaça sur l'une des portes la statue de saint Joseph et sur l'autre celle de la Reine du ciel, et une clochette de trois livres compléta l'indispensable mobilier de cette modeste demeure. Tout y rappelait l'humilité, la pénitence, la pauvreté. (Yepès, *Vie de sainte Thérèse*, l. II, ch. VIII.)

1. Le 12 août de l'année 1561.

2. Ce bref de Pie IV fut expédié le 5 décembre 1562. Sainte Thérèse, d'après le conseil de savants théologiens et sur l'ordre de Notre-Seigneur lui-même, admit néanmoins dans la suite des maisons rentées.

saint Dominique ¹, je pensais aux nombreux péchés que j'y avais autrefois confessés, et à certaines circonstances de ma vie imparfaite. Je fus tout à coup saisie d'un si grand ravissement que je me trouvai presque hors de moi-même. Je m'assis, et il me semble que je ne pus voir élever la sainte hostie, ni être attentive à la messe, ce qui me laissa du scrupule. En cet état, il me sembla que je me voyais revêtir d'une robe éblouissante de blancheur et de lumière; je ne distinguai pas d'abord par qui, mais bientôt j'aperçus Notre-Dame à mon côté droit, et mon père saint Joseph à mon côté gauche, qui m'en revêtaient; je compris que j'étais purifiée de mes péchés. Étant donc revêtue de cette robe et toute inondée de délices et de gloire, il me sembla que Notre-Dame me prenait les mains. Elle me dit que je lui causais un grand plaisir par ma dévotion au glorieux saint Joseph; je devais croire que mon dessein concernant la fondation s'exécuterait; Notre-Seigneur ainsi qu'elle et saint Joseph seraient très honorés dans ce monastère; je ne devais pas craindre de jamais voir d'affaiblissement sur ce point, quoique je me misse sous une obéissance qui n'était pas de mon goût, parce qu'elle et son glorieux Époux nous protégeraient. Son Fils nous avait déjà promis d'être toujours au milieu de nous; et, pour gage de la vérité de sa divine promesse, elle me faisait don de ce joyau.

En achevant ces paroles, elle me parut mettre à mon cou un collier d'or très beau, d'où pendait une croix d'une valeur inestimable. Cet or et ces pierreries différaient infiniment de tout ce que l'œil voit ici-bas; et l'imagination même ne saurait rien concevoir qui approche d'une telle beauté. Il était également impossible de com-

1. Au monastère de Saint-Thomas, à Avila, l'an 1561.

prendre de quel tissu était cette robe, et de donner la moindre idée de sa blancheur éclatante : à côté d'elle, toute la blancheur d'ici-bas est, pour ainsi parler, noire comme de la suie. Notre-Dame était d'une ravissante beauté ; je ne pus néanmoins rien saisir de particulier dans ses traits ; je vis seulement en général la forme de son visage. Elle était vêtue de blanc, dont l'éclat, quelque extraordinaire qu'il fût, réjouissait la vue au lieu de l'éblouir. Je ne vis pas si clairement saint Joseph ; il m'était présent néanmoins, mais comme on l'est dans ces visions où nulle image ne frappe l'âme, et dont j'ai parlé plus haut. Il me sembla que la très sainte Mère de Dieu était dans toute la fleur de la jeunesse. Après qu'ils eurent passé quelques moments avec moi, versant dans mon âme une gloire et un bonheur qu'elle n'avait pas encore sentis, et dont elle eût voulu jouir sans fin, il me sembla les voir remonter au ciel, accompagnés d'une grande multitude d'anges. Je me trouvai par leur absence dans une extrême solitude ; mais je goûtais une consolation si pure, mon âme se sentait si élevée, si recueillie en Dieu, si attendrie, que je fus quelque temps comme hors de moi, sans pouvoir faire aucun mouvement, ni proférer une parole. J'en demeurai transportée du désir de me consumer tout entière pour la gloire de Dieu. Tout cela se passa de telle sorte et produisit en moi de si grands effets, que jamais je n'ai pu douter que cette vision ne vint de lui, malgré tous mes efforts pour me persuader le contraire. Elle me laissa extrêmement consolée et dans une grande paix.

Ce que la Reine des anges me dit sur l'obéissance venait de ce que j'avais de la peine à me soustraire à celle de mon ordre. Cependant Notre-Seigneur m'avait dit qu'il ne convenait point de soumettre le monastère aux religieux, me donnant même à connaître les raisons

pour lesquelles il ne convenait en aucune manière de le faire. Il m'avait ordonné d'envoyer à Rome par une certaine voie qu'il m'indiqua aussi, m'assurant qu'il nous en ferait venir une réponse favorable. Cet ordre ayant été fidèlement exécuté, tout réussit au gré de nos désirs; mais si nous n'avions pas suivi ce parti, jamais nous n'aurions vu le terme d'une pareille négociation.

Ce qui est arrivé depuis a fait voir combien il était important de nous mettre sous l'obéissance de l'évêque¹; mais je ne le connaissais pas alors, et je ne savais pas quel supérieur nous trouverions en lui. Notre-Seigneur a voulu qu'il fût non seulement plein de bonté, mais encore tel qu'il nous le fallait pour soutenir cette petite maison au milieu de la grande tempête dont j'ai à parler, et pour la mettre dans l'état où elle est aujourd'hui. Béni soit Celui qui a tout conduit si heureusement! Amen.

1. Don Alvaro de Mendoza, de la maison des comtes de Ribadavia; il fut successivement évêque d'Avila et de Palencia. Sainte Thérèse en parle souvent avec le plus grand éloge. On a plusieurs lettres de la sainte qui lui sont adressées. Il conserva un si grand attachement pour la réforme du Carmel, qu'il voulut être enterré au couvent de Saint-Joseph d'Avila, où l'on voit encore son tombeau et sa statue en marbre blanc, près du maître-autel, du côté de l'épître et en face du chœur des religieuses.

NOTICE

SUR LAURENT DE CEPEDA, FRÈRE DE SAINTE THÉRÈSE, ET SUR
THÉRÈSE DE JÉSUS, SA FILLE, MORTE EN ODEUR DE SAINTETÉ
AU MONASTÈRE DE SAINT-JOSEPH D'AVILA.

Laurent de Cepeda était parti pour l'Amérique vers l'an 1540; suivant comme ses frères la carrière des armes, il fut fait d'abord capitaine et ensuite trésorier général de la province de Quito. Le 18 mars 1556, il épousa Jeanne-Marie de Fuentes y Guzman, femme d'un rare mérite et d'une admirable piété. Pendant les onze années que dura leur union, don Laurent admira dans la compagne que Dieu lui avait donnée, un type parfait de l'épouse et de la mère chrétiennes. Jeanne-Marie de Fuentes y Guzman n'avait pas encore atteint sa trentième année, et déjà elle avait amassé d'immenses mérites pour le ciel; Dieu se hâta de poser sur son front la couronne de justice, et le 14 novembre de l'an 1567, son âme voyait s'ouvrir pour elle le séjour de la félicité.

Dieu, qui glorifie ceux qui l'ont glorifié ici-bas, a voulu que l'éloge de cette femme accomplie fût transmis aux âges futurs par la séraphique Thérèse, et par l'époux chrétien témoin de sa vie édifiante.

Voici en quels termes, dans un mémoire écrit de sa propre main, don Laurent de Cepeda nous parle d'elle : « La bienheureuse (la sainteté de sa vie et de sa mort me permettent de la nommer ainsi) n'avait que 28 ans, 4 mois et 20 jours, quand Dieu l'appela à lui. Sa mort fut si sainte, que je conjure le Seigneur, quand il daignera me tirer de cet exil, de

me faire mourir dans les mêmes dispositions. Jusqu'à son dernier soupir elle donna, comme elle l'avait fait toute sa vie, l'exemple des plus belles vertus. Elle me dit par deux fois qu'un jour je la suivrais, et que si je voulais être avec elle dans la gloire, je devais être fervent chrétien, et servir fidèlement Notre-Seigneur. Elle voulut mourir revêtue de l'habit des religieuses de Notre-Dame de la Merci, et être enterrée dans l'église du monastère de cet ordre, dans la chapelle de Saint-Jean de Latran. Elle l'avait ainsi souhaité pour bénéficier des grandes indulgences qui se gagnent dans ce sanctuaire. »

Après le témoin oculaire de tant de vertus, entendons sainte Thérèse, dans une lettre à Jeanne de Ahumada, sa sœur : « J'ai appris que Laurent a perdu sa femme; cette nouvelle ne doit point nous causer de peine, car je connaissais la vie qu'elle menait : déjà depuis longtemps elle était adonnée à l'oraison; et, d'après ce qui m'a été dit, sa mort a été si belle, qu'elle a jeté dans l'admiration tous ceux qui en ont été témoins¹. »

Les dernières paroles de Jeanne-Marie de Fuentes y Guzman laissèrent dans l'âme de Laurent de Cepeda une ineffaçable empreinte; et sainte Thérèse nous apprend dans ses écrits jusqu'à quel point il fut fidèle à la recommandation de son épouse mourante. Après un séjour de plus de trente-quatre ans en Amérique, sur le conseil de sa sœur, don Laurent revint en Espagne avec ses enfants, vers le milieu de l'année 1575; et pour pouvoir être tout à Dieu dans la solitude, il fixa son séjour à une lieue de distance d'Avila, dans une belle maison de campagne appelée la Serna. Il se mit sous la direction de sa sœur, consommée alors en sainteté, et en cinq années il s'éleva à la plus haute perfection. La sainte avait une si haute idée de ses connaissances dans les choses de Dieu, qu'elle l'appela à une conférence spirituelle où se trouvaient saint Jean de la Croix, Julien d'Avila et François de Salcedo, et où l'on de-

1. Lettre du 12 août 1575.

vait expliquer le sens de ces paroles : *Cherche-toi en moi*, que Notre-Seigneur lui avait adressées dans l'oraison. C'est à cette célèbre conférence qu'a rapport la lettre adressée en 1577 à don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila, l'une des plus spirituelles qui soient sorties de la plume de la sainte. Laurent de Cepeda fut un insigne bienfaiteur du Carmel de Séville et de toutes les maisons fondées par sa sœur; il s'endormit saintement dans le Seigneur le 26 juin 1580. Sainte Thérèse, dans ses lettres et dans son livre des *Fondations*, nous a laissé de lui un portrait achevé; il faut lire en particulier les deux lettres qu'elle écrivit sur sa mort, l'une à Marie de Saint Joseph, prieure du Carmel de Séville, l'autre à don Laurent, son neveu, fils de Laurent de Cepeda. Nous renvoyons le lecteur à ces sources; il n'y a rien à ajouter à ce que la sainte a dit.

Laurent de Cepeda, pour ne pas être séparé, après sa mort, de sa sainte sœur, voulut être inhumé dans l'église de Saint-Joseph d'Avila. Dans ce dessein, il fonda une des chapelles de cette église, qu'il dédia à saint Laurent, son patron, et c'est dans cette chapelle qu'il fut enterré. Voici l'inscription de son tombeau :

« Le XXVI juin de l'an 1580, s'endormit dans le Seigneur Laurent de Cepeda, frère de la sainte fondatrice de cette maison, et de toutes les carmélites déchaussées. Il repose dans cette chapelle qu'il a fait ériger. »

De sept enfants que Dieu avait donnés à Laurent de Cepeda et à Jeanne-Marie de Fuentes y Guzman, son épouse, quatre ayant été moissonnés dans l'âge d'innocence, avaient précédé leur mère au ciel. Elle laissait deux fils, Laurent et François de Cepeda, qui se montrèrent dignes de leurs parents; mais la perle de la famille fut Teresita, à la naissance de laquelle sa mère ne survécut que quelques jours.

Lorsque Laurent de Cepeda, de retour des Indes, alla avec ses trois enfants voir sa sœur à Séville, au mois d'août 1575, Teresita n'avait que sept ans accomplis, et Thérèse, de son côté, n'avait plus que sept ans à passer en cet exil. La sainte lui voua dès ce moment la tendresse d'une mère.

Elle l'adopta dès cet âge si tendre pour sa fille spirituelle; et après l'avoir gardée quelque temps avec elle à Séville et à Tolède, elle confia son éducation aux carmélites de Saint-Joseph d'Avila. Là, cette tendre fleur, loin de l'orage, fut cultivée avec des soins infinis; mais en retour elle embaumait de ses parfums la solitude du Carmel. On vit bientôt Teresita, dans un âge si peu avancé, allier à la candeur et à l'innocence les mâles vertus du christianisme : son humilité, son obéissance, son goût pour la prière, son exactitude à remplir tous ses devoirs, jetaient dans l'admiration les religieuses de Saint-Joseph d'Avila.

Ce qui achevait de les ravir, c'était de voir l'amour dont elle brûlait pour Dieu. Ce divin amour semblait colorer son front, animer ses regards, et donner à tous ses traits une beauté céleste. Déjà Teresita n'aspirait plus qu'à se consacrer tout entière à Notre-Seigneur. Une vertu si précocce, tant de précieuses qualités, la rendaient extrêmement chère à Thérèse : aussi la sainte l'aima d'un amour de prédilection ; elle a voulu, ce semble, faire connaître cet amour par ces paroles écrites à son frère Laurent de Cepeda : « Dites, s'il vous plaît, à Thérèse de ne pas craindre que j'en aime aucune autre autant qu'elle. *A Teresa diga V. M. que no haya miedo quiera a ninguna como a ella* ¹. » Elle se plaisait à lui faire raconter en présence des religieuses sa traversée du Pérou en Espagne, et toutes étaient enchantées de la grâce naïve de son récit; faisant allusion à cela, elle dit de sa nièce dans une lettre : « Elle a la grâce d'un ange. *Tiene una gracia como un angel*. » A peine la sainte la vit-elle entrer dans sa treizième année, qu'elle l'admit comme novice du Carmel. La jeune fille, au comble de ses vœux, justifia par ses progrès dans la perfection le privilège qu'on lui avait accordé en la recevant si jeune.

Voici le beau témoignage que la sainte fondatrice lui rend dans une lettre à son neveu don Laurent, fils de Laurent de Cepeda : « C'est auprès de la sœur Thérèse de Jésus que je

1. Lettre du 2 janvier 1877.

trouve ma consolation; elle est déjà une femme, et elle ne cesse de croître en vertu. Vous pouvez en toute sûreté prendre ses conseils ¹. »

Quelque temps auparavant, en annonçant à son neveu la mort de son père Laurent de Cepeda, elle avait dit : « Cette séparation m'a été extrêmement sensible, ainsi qu'à la bonne Teresita de Jésus, mais elle a fait paraître toute sa vertu, en supportant ce coup comme un ange, ce qu'elle est en effet. Elle est excellente religieuse, et fort contente du saint état qu'elle a embrassé. J'espère de la bonté de Dieu qu'elle ressemblera à son père ². »

La sainte emmena sa nièce avec elle à sa dernière fondation, qui fut celle de Burgos. Le 6 juillet 1582, elle écrivait de cette ville à la mère Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville : « Avec toutes vos filles, recommandez instamment à Notre-Seigneur la sœur Thérèse, qui est une petite sainte, et qui brûle du désir de se voir professe. *Encomiendenme a Dios a Teresa, que esta muy santita, y con mucho deseo de verse ya profesa.* »

Quelques jours plus tard, elle écrivait encore à la mère Marie de Saint-Joseph : « Je compte retourner à Avila le plus promptement que je pourrai pour recevoir la profession de Thérèse. L'année de son noviciat avance fort, et elle souhaite ardemment en voir la fin. Je vous demande donc, vous et toutes vos filles, d'ici à cette époque, de prier Notre-Seigneur avec ferveur de lui accorder ses grâces. Considérez qu'elle en a besoin : sans doute elle est charmante, mais enfin elle est encore bien jeune ³. »

Lorsque Thérèse se préparait à revenir à Avila pour les noces spirituelles de sa nièce, l'obéissance la séparant d'elle dirigea ses pas vers Albe, où Dieu avait marqué la fin de son pèlerinage. C'était du haut du ciel qu'elle devait, avec le père et la mère de Teresita, être témoin de sa profession

1. Lettre du 15 décembre 1581.

2. Lettre de décembre 1580.

3. Lettre du 14 juillet 1582.

religieuse, qui eut lieu au monastère de Saint-Joseph d'Avila, le 5 novembre 1582.

La jeune Thérèse de Jésus, qui, dans sa quatorzième année, venait de se lier par des nœuds éternels au céleste Époux, se montra la fidèle imitatrice de celle dont elle portait le nom. Elle justifia, par ses vertus et par la sainteté de sa vie, cet amour de prédilection que la sainte fondatrice avait eu pour elle. Le 10 septembre de l'année 1610, à l'âge de quarante-deux ans, elle quittait l'exil, et allait s'asseoir avec Thérèse et ses pieux parents au banquet de l'éternelle vie. Au moment même de sa mort, elle apparut à la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, qu'elle avait toujours tendrement aimée, et qui se trouvait alors en France. La dépouille virginale de cette épouse de Jésus-Christ fut déposée dans les caveaux du monastère de Saint-Joseph d'Avila.

Ainsi le même sanctuaire abrite les tombes du père et de la fille; et si Laurent de Cepeda ne repose point, comme il l'avait souhaité, à côté de Thérèse sa sainte sœur, il repose du moins à côté de sa fille bien-aimée, l'angélique Thérèse de Jésus.

JEANNE DE AHUMADA, SOEUR DE SAINTE THÉRÈSE; GONZALVE DE OVALLE, SON FILS, ET BÉATRIX DE JÉSUS, SA FILLE, MORTE EN ODEUR DE SAINTETÉ AU MONASTÈRE DES CARMÉLITES DE MADRID

Jeanne de Ahumada était le dernier des enfants d'Alphonse de Cepeda. Thérèse lui servit de mère, et l'éleva elle-même dans le monastère de l'Incarnation. Formée à la piété par une main si habile, Jeanne fut dans le monde un modèle de vertu. La sainte, dans ses lettres, se plaît à lui rendre ce témoignage. Dieu, qui forme dans le ciel les alliances chrétiennes, avait réservé à Jeanne de Ahumada un époux digne d'elle, Jean de Ovalle Godinez, gentilhomme de Salamanque.

qui avait fait la guerre avec distinction sous les drapeaux de Charles-Quint. Leur union fut bénie du ciel par la naissance de deux fils et de trois filles. La vie de ces époux chrétiens fut féconde en bonnes œuvres, mais leur plus beau titre de gloire devant Dieu est, sans contredit, le concours qu'ils prêtèrent à Thérèse pour la fondation de Saint-Joseph d'Avila. A sa prière, ils ne balancèrent pas à quitter Albe où ils faisaient leur séjour. Jean de Ovalle se rendit le premier à Avila; sa femme n'y arriva que le 10 août de l'an 1561. Leur zèle à seconder un dessein si agréable à Dieu mérita d'être récompensé par un grand miracle. Ce fait, sur lequel l'humilité de la sainte a soigneusement jeté le voile du silence, est attesté par tous ses historiens et par les actes de sa canonisation.

Un jour, pendant qu'on était occupé à faire dans la maison les réparations nécessaires, le jeune Gonzalve, fils de la sœur de Thérèse, et à peine âgé de cinq ans, fut atteint par les débris d'un mur qui s'écroulait. Jean de Ovalle, qui était sorti, rentrant quelques instants après, voit son petit Gonzalve étendu en travers du seuil de la porte, privé de tout sentiment, les membres raides et glacés. Le prenant soudain dans ses bras, il l'appelle; c'est en vain; l'enfant ne donne aucun signe de vie. Désolé, mais plein de foi, il l'apporte à Thérèse. En ce moment, Jeanne de Ahumada se trouvait dans un appartement voisin. Elle entend le bruit, un secret pressentiment l'agite, elle commence à s'alarmer : heureusement une dame accourue auprès d'elle, comme pour lui rendre visite, tâche avec adresse de lui cacher le terrible accident. Mais au trouble des domestiques qui entrent, son cœur de mère soupçonnant quelque malheur arrivé à son fils, elle se lève, court à l'appartement de sa sœur, fondant en larmes, jetant des cris déchirants et demandant son fils. La sainte, qui tenait sur ses genoux le jeune Gonzalve, fait signe à sa mère et à tous ceux qui étaient présents de se calmer. Baissant alors son voile, elle approche sa tête de celle de l'enfant, et reste ainsi quelque temps sans prononcer à l'extérieur aucune parole, mais priant du fond de

l'âme, comme un autre Moïse, et conjurant Dieu d'épargner une si grande affliction à ceux qui se dévouaient pour sa cause. Sa prière ne tarde pas à être exaucée. L'enfant rappelé des ombres de la mort, et comme réveillé d'un sommeil ordinaire, porte ses mains au visage de sa tante, et l'embrasse tendrement. La sainte s'adressant alors à la mère, ressuscitée en quelque sorte avec l'enfant : « Eh ! grand Dieu ! ma sœur, lui dit-elle, à quel trouble t'abandonnais-tu ? Voilà ton fils, embrasse-le. » Le petit Gonzalve éprouve d'abord quelque faiblesse dans ses membres, mais bientôt, recouvrant toutes ses forces, il court d'un pas joyeux dans l'appartement, et à diverses reprises vient se jeter dans les bras de Thérèse, l'embrasse, et par ses caresses veut, ce semble, témoigner sa reconnaissance à celle qui vient de le rendre à la vie.

J'ai souvent vu, dit Ribera, le jeune Gonzalve, et j'ai entendu de sa propre bouche, qu'il avait coutume de dire à la sainte qu'elle était tenue en conscience de lui obtenir de Notre-Seigneur la grâce d'aller au ciel, parce que, sans elle, il y serait déjà depuis longtemps. Thérèse ne trompa point son espoir. Soutenu par ses puissantes prières, Gonzalve traversa pur les années de sa jeunesse, et mena à la cour des ducs d'Albe la vie fervente d'un habitant du cloître. En 1587, à la vingt-huitième année de sa vie, et cinq ans après la mort de sainte Thérèse, Gonzalve, près de recevoir la palme, purifie une dernière fois son âme par une confession générale, et reçoit avec foi et piété les sacrements de l'Eglise. Dès ce moment, il ne cesse de s'entretenir doucement avec son Dieu ; il parle du ciel aux gentilshommes agenouillés autour de sa couche, et les avertit du néant des choses humaines. Il se plaint que la mort est trop lente à venir, non qu'il aspire à être affranchi de ses souffrances, mais parce qu'il brûle du désir de voir Dieu. Il envoie demander à sa sœur Béatrix, déjà carmélite au monastère d'Albe, le saint habit du Carmel. Il se revêt avec joie de l'habit de la Reine du ciel, demande qu'on lui récite ses litanies, auxquelles il répond lui-même *ora pro nobis*, et rend doucement son dernier soupir.

Au même instant son corps inanimé répand une suave odeur, semblable à celle qui s'était exhalée du corps virginal de Thérèse, au moment de sa mort.

Un mois s'était à peine écoulé depuis la miraculeuse résurrection de Gonzalve, lorsque Jeanne de Ahumada donna le jour à son second fils. Elle voulut l'appeler Joseph, à cause de la grande dévotion de sa sœur pour le glorieux saint Joseph. Thérèse, tenant de temps en temps le nouveau-né dans ses bras, disait : « Je prie Dieu, mon fils, si tu devais un jour t'éloigner de son service, qu'il te prenne ainsi, petit ange, avant que tu l'offenses. » Le petit ange n'avait vécu ici-bas que trois semaines, lorsqu'il fut atteint d'une maladie mortelle. Thérèse, voyant qu'il allait s'envoler vers la patrie, le prit dans ses bras et le regarda fixement. De son côté, Jeanne de Ahumada tenant ses regards attachés sur la sainte, vit tout à coup son visage s'enflammer et devenir beau comme celui d'un ange. En ce moment l'enfant expirait. Thérèse, emportant l'enfant, veut s'éloigner pour tempérer l'affliction de la mère; mais celle-ci, trouvant une force surhumaine dans la pensée que son fils est devant Dieu, dit à sa sœur : « Ne vous en allez pas; je vois bien que mon petit Joseph a cessé de vivre. » La sainte, encore ravie de ce qu'elle vient de contempler, lui répond avec un visage riant : « Oh! qu'il y a de quoi louer Dieu, quand on voit quelle multitude d'anges viennent recueillir l'âme d'un de ces petits enfants qui leur ressemblent! » C'était cette scène céleste qui venait de frapper les regards de Thérèse.

Pour consoler Jeanne de Ahumada, Dieu lui avait donné une fille qui devait être un des plus beaux ornements du Carmel. Elle porta dans le siècle le nom de Béatrix de Ahumada, qu'elle échangea dans la vie religieuse contre celui de Béatrix de Jésus. Thérèse l'aimait beaucoup; une lumière surnaturelle lui avait fait connaître ce que serait un jour cette enfant de bénédiction. Elle unit ses soins à ceux de sa mère pour qu'elle répondit aux desseins de Dieu sur elle. Grâce à une culture si intelligente et si sainte, la piété germa dans cette âme, et y jeta de profondes racines. Cependant, à l'âge où elle eût pu com-

mencer à avoir des pensées sérieuses sur sa vocation, Béatrix témoignait de l'éloignement pour l'état religieux. La sainte lui dit une fois : « Vous avez beau faire, Béatrix, vous serez un jour carmélite déchaussée. » Cette prophétie n'eut son accomplissement qu'après la mort de Thérèse, et voici comment. La duchesse d'Albe, Marie de Toledo, ayant fait célébrer une neuvaine solennelle au tombeau de la sainte, Béatrix vint souvent prier auprès du corps virginal de sa tante. Ce fut là qu'elle vit le néant du monde, et entendit la voix qui l'appelait à se consacrer à Dieu. Fidèle à la grâce, elle entra au monastère d'Albe, où elle prit le saint habit et fit profession. On put admirer pendant plusieurs années dans ce monastère les fruits de grâce et de sainteté produits en son âme. Le Seigneur voulut que d'autres Carmels jouissent à leur tour de l'exemple de ses vertus. Successivement prieure à Ocaña, à Tolède, à Madrid, ce fut dans ce dernier monastère que, pleine de jours et de mérites, elle vit la fin de son pèlerinage en l'année 1639. Au rapport des annalistes du Carmel, Béatrix de Jésus fut assistée à ses derniers moments par saint Joseph et par sainte Thérèse, et, après une longue extase, elle rendit son âme entre les bras de son Sauveur¹.

Jeanne de Ahumada et son époux terminèrent une vie consacrée au service du Seigneur par une mort précieuse devant lui. Ils avaient légué en mourant tous leurs biens aux carmélites d'Albe de Tormez. Aussi, à titre de bienfaiteurs insignes, furent-ils enterrés dans l'église de ce monastère. Dieu voulut qu'après leur mort ils eussent le bonheur de reposer dans le même sanctuaire que sainte Thérèse. Leur tombeau se trouve au fond de l'église, dans une chapelle latérale, en face de la porte d'entrée. Le jeune Gonzalve, qui avait d'abord été inhumé dans l'église de Saint-Pierre, fut transféré dans ce tombeau de famille. Les deux époux sont représentés couchés l'un auprès de l'autre. Leur fils est à

1. Ribera, *Vie de sainte Thérèse*, liv. I, ch. xv. — *Reforma de los Desalzos*, t. V, liv. XXI, ch. xxxi et suiv.

leurs pieds; sa tête repose sur son bras droit et regarde celles de son père et de sa mère. Voici l'inscription qu'on lit sur leur tombeau :

« Ici reposent Jean de Ovalle Godinez, doña Jeanne de Ahumada sa femme, sœur de la sainte mère Thérèse de Jésus, et don Gonzalve leur fils, lesquels laissèrent leurs biens à ce couvent, à la charge de deux messes par semaine, et de deux fêtes par an, à perpétuité. Ce monument fut terminé en l'an 1594. »

CHAPITRE XXXIV

Comment, à cette époque, il fut à propos qu'elle s'absentât de la ville; elle en donne les raisons. Sur l'ordre de son Supérieur, elle alla consoler une dame de haut rang qui était dans l'affliction. Événements qui se passèrent en ce lieu. Grâce que Dieu lui fit en se servant d'elle pour exciter un religieux de grande naissance à le servir véritablement; elle trouva dans la suite en lui secours et protection. Ce chapitre mérite beaucoup d'attention.

Malgré mes soins pour tenir la chose secrète, tout ne put se faire avec tant de mystère que quelques personnes n'en eussent connaissance; les unes y croyaient, les autres refusaient d'y croire. Je craignais beaucoup que mon provincial, à la moindre parole qu'on lui en dirait à son arrivée, ne me défendit de poursuivre mon dessein; car, à l'instant même, j'aurais tout abandonné. Voici de quelle manière Notre-Seigneur y pourvut.

Dans une grande ville ¹, distante de plus de vingt lieues de celle où j'étais, une dame de qualité venait de perdre son mari, et son extrême affliction l'avait réduite en tel état, que l'on craignait pour sa santé. On lui parla de cette chétive pécheresse, et le divin Maître

1. Tolède.

permet qu'on lui dît du bien de moi pour d'autres biens qui devaient en résulter ¹.

Cette dame, d'une naissance très illustre, connaissait beaucoup notre provincial. Elle apprit que les sorties étaient autorisées dans notre monastère, et Notre-Seigneur lui inspira un si grand désir de me voir, dans

1. Celle à qui Dieu inspira un si ardent désir de voir notre sainte, était fille de Jean de la Cerda, second duc de Medina-Cœli. Elle comptait parmi ses ancêtres saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon, et saint Louis, roi de France : la princesse Blanche, fille de ce dernier, avait épousé Ferdinand, quatrième neveu du saint roi du même nom. Une petite-nièce de Ferdinand et de Blanche, appelée Isabelle de la Cerda, eut pour époux Bernard de Foix, fils de Gustave, comte de Foix et vicomte de Béarn, lequel reçut de Henri II, roi de Castille et de Léon, le comté de Medina-Cœli, érigé depuis en duché l'année 1401 par Ferdinand et Isabelle, rois catholiques.

Louise était donc vraiment, comme le dit sainte Thérèse, une des premières dames du royaume. Elle avait épousé Antoine Arias Pardo, seigneur de Malagon et autres lieux, l'un des plus grands seigneurs de Castille. Ce fut dans les premiers jours de janvier de l'an 1562 qu'elle reçut sainte Thérèse dans sa maison, à Tolède. Par une faveur du ciel bien digne d'envie, elle eut le bonheur, pendant plus de six mois, de jouir de sa présence, de s'entretenir avec elle, de répandre son âme dans la sienne, de respirer le parfum de ses vertus, d'être témoin de sa vie. Elle entendit les paroles enflammées qui partaient de ce cœur où le Saint-Esprit avait établi sa demeure. Souvent, dans ces heures que la sainte destinait à l'oraison, elle la vit dans son oratoire solitaire, ravie en extase, et tout éclatante de lumière et de beauté. L'illustre veuve, à une pareille école, apprit bientôt le néant de tout ce qui passe; l'amour de Dieu lui apparut comme l'unique bien du ciel et de la terre, et elle n'aspira plus qu'à brûler de cette sainte flamme. Sa maison, grâce à l'apostolat de Thérèse, ne tarda pas à devenir un sanctuaire des vertus chrétiennes.

Thérèse devait, ce semble, procurer toutes les consolations à sa nouvelle amie; à sa prière, saint Pierre d'Alcantara, que Louise de la Cerda n'avait jamais vu, vint à Tolède, et passa quelques jours chez elle. Ainsi, privilège bien rare dans cet exil, il lui fut donné de posséder en même temps dans sa maison deux saints que l'Église devait placer sur les autels.

Louise de la Cerda garda toute sa vie pour Thérèse cette plénitude de dévouement et d'affection qu'il n'est qu'au pouvoir des saints d'inspirer, et elle lui en donna un gage éclatant en fondant à Malagon, ville de ses domaines, un monastère de Notre-Dame du Mont Carmel.

l'espérance de trouver consolation auprès de moi, qu'il ne fut pas en son pouvoir d'y résister. Soudain elle fit toutes les démarches possibles pour m'avoir chez elle, et en écrivit au provincial qui était alors fort éloigné d'elle. Celui-ci m'envoya un ordre, en vertu de la sainte obéissance, de partir sans retard avec une religieuse de mes compagnes. Sa lettre m'arriva la veille de Noël au soir. J'éprouvai quelque trouble et une peine excessive de voir que la bonne opinion conçue de moi était la cause de ce voyage, car, connaissant toute ma misère, cette pensée m'était insupportable.

Tandis que je me recommandais instamment à Dieu, je fus saisie d'un grand ravissement, qui dura tout le temps ou presque tout le temps des matines. Notre-Seigneur me dit de partir, et de ne pas écouter les avis des autres, parce que peu me conseilleraient sans témérité. Il ajouta que j'aurais à souffrir dans ce voyage, mais que mes souffrances tourneraient à sa gloire; il convenait pour l'affaire du monastère que je fusse absente jusqu'à la réception du bref, parce que le démon avait ourdi une grande trame pour l'arrivée du provincial, mais je ne devais rien craindre, car il m'aiderait. Je restai très consolée et encouragée. Le recteur du collège de la Compagnie ¹, auquel je rapportai ceci, m'assura qu'aucun motif ne pouvait me dispenser de partir. D'autres me disaient, au contraire, de m'en bien garder; que c'était une invention du démon pour me nuire, et que je devais en écrire à mon provincial. J'obéis au père recteur, et m'appuyant sur ce que Notre-Seigneur m'avait dit dans l'oraison, je partis sans crainte ², mais avec une confusion extrême, en voyant à

1. Le P. Gaspard de Salazar.

2. Elle fut accompagnée dans ce voyage par Jean de Ovalle, son beau-frère.

quel titre on me faisait venir, et combien on se trompait sur mon compte. C'est ce qui me portait à conjurer plus instamment mon divin Maître de ne pas m'abandonner. Je puisais une grande consolation dans la pensée qu'il y avait dans la ville où j'allais une maison de religieux de la compagnie de Jésus; car il me semblait qu'en me soumettant, là comme ici, à ce qu'ils m'ordonneraient, j'y serais avec quelque sûreté.

Il plut à Notre-Seigneur de faire éprouver à cette dame tant de consolation auprès de moi, qu'elle commença aussitôt à se porter beaucoup mieux. Son âme se dilatait de jour en jour. Ce changement frappa d'autant plus, que l'excès de sa douleur l'avait réduite, comme je l'ai dit, à un état déplorable. Le divin Maître accordait, sans doute, cette faveur aux prières redoublées que faisaient pour moi plusieurs personnes de piété que je connaissais.

Cette dame avait une très grande crainte de Dieu, et elle était si vertueuse, que sa foi et sa religion suppléaient à ce qui me manquait. Elle me prit en grande affection, et ses bontés à mon égard faisaient que je l'aimais beaucoup; mais tout en quelque sorte me devenait une croix : les attentions qu'on avait pour moi m'étaient un supplice, l'estime dont j'étais l'objet m'inspirait de vives craintes. Je veillais sans cesse sur mon âme, sans oser la perdre de vue un seul instant. Notre-Seigneur, de son côté, veillait sur moi, et durant mon séjour chez cette dame, il me fit de très grandes grâces : ces grâces me donnèrent une liberté extraordinaire et un profond mépris pour toutes ces vaines grandeurs de la terre; plus elles paraissaient imposantes à la vue, plus j'en découvrais le néant. Ainsi, en conversant chaque jour avec des femmes d'une naissance si illustre que j'aurais pu tenir à honneur de les servir, je me

sentais aussi libre que si j'avais été leur égale.

Je tirai de tout cela un grand profit spirituel, et je le disais à cette dame. Je ne tardai pas à reconnaître qu'elle était femme, et sujette comme moi aux passions et aux faiblesses. Je vis combien il faut faire peu de cas des grandeurs, puisque plus on est élevé, plus on a de soucis et de peines. La seule sollicitude de soutenir la dignité de sa condition ne laisse pas vivre un moment en repos. On mange hors de temps et de règle, parce que tout doit aller selon l'état et non selon le tempérament; et très souvent, dans le choix des mets, il faut écouter son rang plutôt que son goût. De tout cela je pris en souveraine horreur le désir d'être grande dame. Dieu me garde, au reste, de manquer au respect que méritent celles qui occupent ce rang! Quoique celle-ci soit une des premières du royaume, je crois qu'il y en a peu de plus humbles, et cette humilité s'allie chez elle à une admirable franchise de caractère. Je ne pouvais néanmoins voir sans compassion en combien de circonstances elle immolait ses goûts, pour soutenir la dignité de son rang. Ses officiers et ses domestiques étaient bons; mais enfin, jusqu'à quel point pouvait-elle s'y confier? Il ne fallait point parler à l'un plus qu'à l'autre, sous peine de voir ce témoignage de faveur exciter la jalousie de tous les autres. Certes, c'est là une servitude; et, selon moi, un des mensonges du monde est de qualifier du nom de seigneurs ces personnes qui sont esclaves en tant de manières.

Pendant mon séjour dans cette maison, tous ceux qui l'habitaient s'avancèrent, par la grâce de Dieu, dans son service¹. Je ne pus néanmoins échapper à certains en-

1. Dès lors, dit Ribera, il se fit un grand changement dans la maison de Louise de la Cerda. Tous ceux qui en composaient le personnel commencèrent à se confesser aux Pères de la compagnie de Jésus; ils s'ap-

nuis, et à l'envie de quelques personnes, jalouses de l'affection que cette dame me témoignait; elles s'imaginaient peut-être que j'avais en vue un intérêt humain. Dieu permit que ces choses et d'autres encore m'appor-

prochaient souvent des sacrements, et faisaient d'abondantes aumônes. Ils avaient pour Thérèse une vénération profonde, et étaient ravis de voir tant de sainteté. Plus d'une fois, dans le désir d'être témoins de ces merveilles de grâce qu'on disait que Dieu opérait en elle, ils cédèrent à une pieuse curiosité; et durant ces heures qu'elle donnait chaque jour à l'oraison, entr'ouvrant doucement la porte de son oratoire, ils eurent le bonheur de la voir en extase, couronnée de lumière et belle comme un ange. Leur admiration redoublait avec leur respect, quand ils la voyaient ensuite humble et sereine sortir de l'oratoire, et s'efforçant de tout son pouvoir de ne rien laisser paraître des faveurs reçues dans l'entretien céleste.

Dans la maison de Louise de la Cerda se trouvait une demoiselle d'un rare mérite, qui y avait été élevée, et qui s'appelait Marie de Salazar. Ce fut elle qui mit le mieux à profit les leçons de la sainte. Frappée du grand exemple qu'elle avait sous les yeux, elle vit bientôt le néant du monde, et forma le dessein d'être désormais toute à Dieu. Pour établir sa piété sur un fondement solide, elle fit une confession générale de toute sa vie, et commença à s'adonner à la solitude et à l'oraison. Le germe de la vocation à la vie religieuse était déjà dans son cœur, et l'on peut regarder les six mois qu'elle passa avec la sainte comme un véritable noviciat. Néanmoins elle devait acheter par six années de constance et de fidélité, la grâce inestimable de se voir l'épouse du Dieu des vierges. Ce ne fut qu'en 1568, lorsque la sainte passait à Tolède pour aller établir le monastère de Malagon, dont Louise de la Cerda était fondatrice, que Marie de Salazar conquist sa pleine liberté, et quitta le palais de la sœur du duc de Medina-Cœli pour aller s'enfermer, sous l'humble titre de Marie de Saint-Joseph, dans la solitude du Carmel. Dieu avait de grands desseins sur elle, et la destinait à être une des plus fermes colonnes, comme un des plus beaux ornements de la réforme naissante. Formée sous l'œil et par la main de la séraphique Thérèse, elle forma à son tour un grand nombre de vierges à la sainteté. L'esprit du Carmel, qu'elle avait puisé à sa source, débordait de son âme. Aussi le monastère de Séville, en Espagne, et celui de Lisbonne, en Portugal, furent-ils sous sa conduite une fidèle image de celui de Saint-Joseph d'Avila. Sainte Thérèse accorda toute sa vie à Marie de Saint-Joseph une confiance sans bornes, l'aima comme une des plus intimes amies que Dieu lui eût données en cet exil, et entretenit avec elle un commerce suivi de lettres jusqu'à sa mort. Ce sont ces lettres qu'il faut lire, pour se former une juste idée de cette grande servante de Dieu. (Voir Ribera, *Vie de sainte Thérèse*, l. I, ch. xvi.)

tassent quelque peine, pour m'empêcher de me laisser éblouir par tant d'égards dont j'étais entourée; et par cette conduite, il fit que mon âme tira profit de tout.

Il arriva alors en cette ville un religieux de haute naissance, avec lequel j'avais traité un certain nombre de fois plusieurs années auparavant¹. Comme j'entendais un jour la messe dans un monastère de son ordre, voisin de la maison où j'étais, l'ardeur avec laquelle je souhaitais qu'il fût un grand serviteur de Dieu, m'inspira le désir de connaître la disposition intérieure de son âme. Ainsi, étant déjà recueillie dans l'oraison, je me levai pour aller lui parler. Mais considérant ensuite de quoi je me mêlais, et craignant de perdre mon temps, je me rassis; cela m'arriva, ce me semble, par trois fois. Enfin le bon ange fut plus fort que le mauvais : je fis appeler ce religieux, et il vint me parler au confessionnal. Comme il y avait plusieurs années que nous ne nous étions vus, nous commençâmes par nous demander réciproquement les particularités de notre vie. Je fus la première à lui déclarer que la mienne avait été remplie

1. L'on ne sait pas d'une manière certaine quel était ce religieux. Les uns pensent avec Ribera et Yepès qu'il s'agit du P. Vincent Baron, d'autres, avec les PP. François de Sainte-Marie et Antoine de Saint-Joseph, qu'il est question du P. Garcia de Toledo, tous deux dominicains. La seconde opinion se trouve appuyée par ce que dit la sainte elle-même : que ce religieux était d'une illustre naissance, *persona muy principal*, ce qui convient parfaitement au P. Garcia de Toledo, qui était propre frère du duc d'Albe, don Ferdinand de Toledo. De plus, elle dit en tête de ce même chapitre xxxiv qu'elle trouva ensuite auprès de ce religieux des secours pour son âme. Or, nous savons que de longues années auparavant elle en avait reçu du P. Vincent Baron. Ce père fut le premier qui lui ouvrit les yeux et prit à cœur son avancement spirituel; elle le qualifie dès lors d'homme de grande vertu (ch. vii). Près de vingt ans se sont écoulés, et elle nous parle maintenant d'un religieux qu'elle excite à servir Dieu. Il est difficile de croire qu'il s'agisse d'une même personne.

La Fuente incline également à penser que la sainte désigne ici le P. Garcia de Toledo.

de grandes souffrances d'âme. Il me pressa vivement de les lui faire connaître; je lui répondis qu'elles étaient de nature à rester secrètes, et que je ne pouvais les lui dire. Il me répliqua que puisque ce père dominicain dont j'ai parlé¹, et qui était son intime ami, les savait, il ne les lui cacherait pas, et qu'ainsi je ne devais pas lui en faire mystère. La vérité est qu'il ne fut ni en son pouvoir de ne pas continuer ses instances, ni au mien de ne pas céder à ses désirs.

D'ordinaire, de telles ouvertures me causaient beaucoup d'ennui et de honte : je n'en éprouvai pas l'ombre avec lui, non plus qu'avec le recteur du collège de la Compagnie dont j'ai parlé². Ce fut au contraire pour moi une consolation très vive. Je lui déclarai sous le sceau de la confession tout ce qu'il souhaitait savoir. J'avais toujours eu une haute idée de ses lumières, mais il me parut alors plus habile que jamais. Je ne pouvais me lasser de considérer les merveilleux talents et les excellentes dispositions naturelles qu'il avait pour servir utilement les âmes, s'il se donnait à Dieu sans réserve. Car depuis quelques années, je dois le dire, je ne saurais rencontrer une personne dont les heureuses qualités me charment, que je ne me sente soudain pressée d'un violent désir de la voir tout à Dieu, et cela avec une telle ardeur que je ne puis y résister. Sans doute, je forme ce désir pour tout le monde; mais pour ces personnes que j'apprécie particulièrement, je le sens si impétueux, que je ne puis m'empêcher d'importuner sans cesse le divin Maître en leur faveur. C'est ce qui m'arriva à l'égard de ce religieux. Il me pria de le recommander instamment à Notre-Seigneur; mais il

1. Le P. Pierre Ybañez.

2. Le P. Gaspard de Salazar. La sainte parle de sa première entrevue avec lui au ch. xxxiii.

n'avait pas besoin de me le dire, attendu qu'il m'eût été impossible de faire autrement.

En le quittant, je me retirai dans l'endroit solitaire où j'avais coutume de faire oraison. Là, profondément recueillie, je commençai, comme je le fais très souvent, à m'adresser à Notre-Seigneur avec le plus grand abandon, et du style d'une personne qui, étant hors d'elle-même, ne sait pas ce qu'elle dit. Car alors, c'est l'amour qui parle ; l'âme est dans un tel transport, qu'elle n'aperçoit plus la distance qui la sépare de celui auquel elle s'adresse ; elle se voit aimée de son Dieu, et cette vue fait qu'elle s'oublie elle-même ; s'imaginant être tout en lui, et ne faire qu'un avec lui sans ombre de division, elle dit des folies. Ainsi, je me souviens qu'après avoir demandé au divin Maître, avec beaucoup de larmes, d'enchaîner sans réserve à son service ce religieux que j'avais toujours estimé bon, mais que je voulais voir parfait, je lui dis sans détour : Seigneur, vous ne devez point me refuser cette grâce ; considérez que c'est là un excellent sujet pour être de nos amis.

O bonté, ô condescendance infinie de Dieu ! Il paraît bien qu'il ne prend pas garde aux paroles, mais qu'il considère seulement les désirs et l'amour qui les dictent. Et il souffre qu'une pécheresse comme moi parle avec tant de hardiesse à sa Majesté ! Qu'il en soit à jamais béni !

Le soir même de ce jour, pendant les heures que je donnais à l'oraison, je me souviens que je me trouvais saisie d'une accablante tristesse. Elle était causée par la crainte d'être dans l'inimitié de mon Dieu, et l'impossibilité de savoir si j'étais ou non en état de grâce ; non que j'eusse la curiosité de l'apprendre, mais parce que je désirais mourir pour ne plus me voir dans une vie, où je n'étais pas sûre de n'être pas morte. De toutes

les morts, la plus cruelle pour moi était cette pensée que peut-être j'avais offensé mon Dieu. Sous l'étreinte de cette peine, toute transportée d'amour et fondant en larmes, je suppliais mon divin Maître de vouloir me préserver d'un tel malheur. Il me fut dit alors que je pouvais bien me consoler, et être certaine¹ que j'étais en état de grâce, car un si grand amour de Dieu, des faveurs aussi extraordinaires que celles qu'il me faisait, et des sentiments tels que ceux qu'il me donnait, ne pouvaient compatir avec le péché mortel.

Quant à la grâce que j'avais demandée pour ce religieux, j'avais la confiance qu'elle lui serait accordée. Notre-Seigneur me chargea de lui dire de sa part certaines paroles. Cela me mit en grande peine, parce que je ne savais comment m'y prendre; d'ailleurs, il m'en coûte toujours beaucoup d'avoir à transmettre à un autre des paroles de ce genre, surtout quand j'ignore comment elles seront reçues et si l'on ne se moquera point de moi. Un tel message me jetait donc dans une étrange angoisse. Enfin, voyant si clairement que Dieu voulait cela de moi, je lui promis, à ce qu'il me semble, de n'y pas manquer, mais à cause de la grande confusion que j'en éprouvais, je mis ces paroles par écrit et les donnai à ce religieux. L'impression qu'elles firent sur lui montra bien d'où elles venaient : il résolut de s'adonner désormais à l'oraison de la manière la plus sérieuse, sans toutefois en venir à l'exécution à l'instant même.

Comme Notre-Seigneur le voulait tout à lui, il se

1. Toutes les éditions espagnoles portent : *confiar*, avoir confiance; dans l'édition photo-lithographique de La Fuente elle-même, la transcription mise en regard du texte original porte également : *confiar*. Mais c'est là une méprise évidente. Dans le texte de la sainte on lit clairement : *bien me podia consolar y estar cierta*.

servait de moi pour lui dire certaines vérités qui, à mon insu et à son grand étonnement, répondaient aux besoins les plus intimes de son âme ; il le disposait sans doute en même temps à croire que ces avis émanaient de lui. De mon côté, malgré toute ma misère, je suppliais le divin Maître de l'attirer entièrement à lui, et de lui donner de l'horreur pour tous les biens et les contentements de cette vie. Qu'il soit béni à jamais d'avoir si pleinement exaucé ma prière ! Toutes les fois qu'à partir de cette époque ce religieux s'est entretenu avec moi, sa parole m'a laissée comme ravie ; si je n'avais vu de mes yeux ses admirables progrès, j'hésiterais à croire que Dieu lui ait fait en si peu de temps de si grandes grâces. Il est habituellement si absorbé en Dieu, qu'il paraît mort à toutes les choses de la terre. Je prie la divine Majesté de le soutenir toujours de sa main. S'il travaille à se perfectionner de plus en plus, comme la profonde connaissance qu'il a de lui-même me donne sujet de l'espérer, il sera un des plus remarquables serviteurs de Dieu, et il rendra des services signalés aux âmes, par l'expérience qu'il a si promptement acquise des choses spirituelles.

Cette expérience est un don du Seigneur, qu'il accorde quand il lui plaît et comme il lui plaît ; le temps et les services n'y font rien. Je ne nie pas qu'ils ne puissent y contribuer beaucoup, mais je dis que souvent Dieu, dans l'espace d'un an, élève certaines âmes à une plus haute contemplation que d'autres en vingt années. Lui seul en sait la raison. C'est une erreur de croire que le temps puisse nous faire comprendre ce que nous ne pouvons savoir absolument que par l'expérience. Ainsi, il ne faut point s'étonner si plusieurs se trompent, en voulant prononcer sur la spiritualité sans être spirituels. Je ne dis pas qu'un savant qui n'est pas dans ces

voies ne puisse conduire les âmes qui y sont, pourvu que dans les choses ordinaires, tant intérieures qu'extérieures, il se règle d'après les lumières de la raison, et que pour les surnaturelles, il se conforme à l'Écriture sainte. Pour le reste, qu'il ne se mette pas la tête à la torture, et ne se flatte pas d'entendre ce qu'il n'entend point. Qu'il se garde d'étouffer les attraites extraordinaires dans les âmes : elles ont dans ces voies un plus grand maître qui les régit, et elles ne sont point sans supérieur. Il doit, au lieu de s'en étonner et de considérer cela comme impossible, se souvenir que tout est possible à Dieu, ranimer sa foi, ets'humilier en voyant que, dans cette science, Notre-Seigneur donne peut-être à une pauvre petite vieille plus de lumière qu'à lui, malgré toute sa doctrine. Par ces sentiments d'humilité, il procurera plus de bien aux âmes qu'il conduit, et à lui-même, que s'il faisait le contemplatif, ne l'étant pas. Je le répète, si le directeur n'a pas d'expérience, et s'il n'a une profonde humilité pour reconnaître que ces choses sont au-dessus de sa portée et que cependant elles ne sont pas impossibles, il gagnera peu pour son propre compte, et donnera encore moins à gagner aux âmes soumises à sa conduite. Mais s'il est vraiment humble, il ne doit pas craindre que Dieu permette qu'il se trompe ni qu'il trompe les autres.

Comme ce religieux a sur bien des points, par la grâce de Notre-Seigneur, cette humilité dont je parle, il s'est efforcé d'apprendre par l'étude tout ce qui, en cette matière, peut s'acquérir par cette voie. Il est en effet très savant ; et ce qu'il n'entend pas, faute d'expérience, il le demande à ceux qui en ont. Dieu lui a aussi donné une foi très vive : il a fait ainsi de grands progrès, et en a fait faire à quelques âmes, du nombre desquelles est la mienne. Le divin Maître, voyant les peines qui

m'attendaient, et devant appeler à lui quelques-uns de mes guides spirituels, a voulu, dans sa bonté, m'en donner d'autres pour alléger mes épreuves, et pour me faire un très grand bien. Il a tellement changé celui dont je parle, qu'il ne se reconnaît pour ainsi dire plus lui-même. Il lui a enlevé les infirmités qu'il avait, et lui a donné des forces pour faire pénitence; le courage dont il l'a rempli pour entreprendre toutes sortes de bonnes œuvres, et d'autres signes encore, montrent manifestement une vocation très particulière : que sa souveraine Majesté en soit louée à jamais ! Je crois que tous ces avantages lui sont venus des grâces que Notre-Seigneur lui a faites dans l'oraison. Ces faveurs sont réelles, et non pas apparentes. Dieu a voulu qu'on ait pu le constater en plusieurs épreuves, dont il est sorti bien instruit de l'avantage qu'apportent les persécutions. J'espère de la divine bonté qu'il sera l'instrument d'un très grand bien, non seulement pour quelques membres de son ordre, mais pour l'ordre entier : déjà même on commence à s'en apercevoir.

Dans des visions très élevées que j'ai eues, Notre-Seigneur m'a dit des choses admirables de lui, du père recteur de la compagnie de Jésus ¹, et de deux autres religieux de l'ordre de Saint-Dominique : sur l'un de ces derniers il m'a révélé certaines choses importantes que l'on a vues depuis s'accomplir, et qui ont mis au grand jour sa haute vertu.

J'ai néanmoins reçu, sur le compte de celui dont je parle en ce chapitre, un plus grand nombre de lumières. Je veux rapporter ici un fait qui le concerne.

Étant un jour au parloir avec lui, mon âme vit la sienne brûler d'un tel amour de Dieu, que j'en étais

1. Le P. Gaspard de Salazar.

presque hors de moi. J'étais ravie à la vue de l'état sublime auquel ce grand Dieu l'avait si promptement élevé. J'éprouvais aussi une grande confusion de l'humilité avec laquelle ce religieux écoutait certaines choses que je lui disais sur l'oraison, et je me demandais comment j'en avais assez peu, pour oser traiter d'un sujet si élevé avec un homme d'un tel mérite : Notre-Seigneur le pardonnait, je veux le croire, à mon grand désir de son avancement. Sa conversation m'était si utile, qu'il me semblait qu'elle excitait en mon âme une nouvelle ardeur de servir Dieu, comme si je n'eusse fait que de commencer.

O mon Jésus ! qu'elle est puissante l'action qu'exerce une âme embrasée de votre amour ! Quelle estime ne devons-nous pas faire d'elle ! et avec quelles instances ne devrions-nous pas vous supplier de la laisser longtemps en cette vie ! Quiconque brûle du même amour devrait, s'il le pouvait, s'en aller à la suite de ces âmes. Quel avantage immense pour un malade du divin amour, d'en trouver un autre atteint du même mal ! Quelle consolation pour lui de n'être plus seul ! Comme ils s'excitent l'un l'autre à souffrir et à mériter ! Comme ils se fortifient dans la résolution d'exposer pour Dieu mille vies, et dans le désir de trouver l'occasion de la perdre effectivement pour son amour ! Ils ressemblent à ces soldats qui, impatients de s'enrichir de la dépouille des ennemis, appellent la guerre de tous leurs vœux. comme l'unique moyen d'arriver à leur but. Souffrir, voilà le métier de ces âmes. Oh ! quelle grande chose que de recevoir de Dieu la lumière, pour comprendre ce que l'on gagne à souffrir pour lui ! Mais on ne peut bien le comprendre qu'après avoir tout quitté : car tant que l'on demeure attaché à quelque chose, c'est une marque qu'on l'estime ; et l'on ne saurait l'es-

timer sans avoir de la peine à le quitter, ce qui est une imperfection qui ruine tout. Ici vient à propos le proverbe : Celui-là est perdu qui court après une chose perdue. En effet, quelle perte plus grande, quel aveuglement plus préjudiciable, quel malheur plus déplorable, que celui d'une âme qui estime beaucoup ce qui n'est rien !

Pour revenir à mon sujet, j'étais au comble de la joie en considérant cette âme, car Notre-Seigneur, semblait-il, voulait me faire connaître clairement de combien de trésors il l'avait enrichie, et quelle était la grâce qu'il m'avait faite de se servir en cela de moi, quoique j'en fusse si indigne. J'étais plus heureuse et plus reconnaissante des faveurs dont il comblait ce religieux, que s'il me les eût accordées à moi-même : je ne pouvais me lasser de le remercier d'avoir accompli mes désirs, et exaucé la prière que je lui avais faite d'appeler à son service des personnes d'un tel mérite. Succombant alors à l'excès de sa joie, mon âme sortit d'elle-même pour se perdre dans une plus haute jouissance. Les considérations cessèrent pour elle, et elle n'entendit plus cette langue divine, par laquelle l'Esprit-Saint lui-même semblait parler. J'entrai dans un grand ravissement, qui m'enleva presque entièrement la connaissance, mais qui fut de courte durée. Jésus-Christ m'apparut avec une majesté et une gloire ineffables, me témoignant qu'il était très content de notre entretien ; il me fit clairement connaître aussi qu'il se trouvait toujours présent à de semblables conversations, et que c'était une excellente manière de le glorifier, que de mettre ainsi ses délices à s'entretenir de lui.

Une autre fois, me trouvant éloignée de cette ville, je vis ce religieux tout éclatant de gloire et élevé de terre par les anges. Je connus, par cette vision, qu'il

marchait à grands pas dans la sainteté. En effet, une personne qui lui était très redevable et dont il avait sauvé l'âme et l'honneur, ayant porté contre lui un faux témoignage, capable de ruiner sa réputation, il avait soutenu l'épreuve avec grande joie. Il avait supporté avec un égal courage d'autres persécutions, et avait accompli plusieurs œuvres extrêmement utiles au service de Dieu. J'aurais bien d'autres choses à rapporter, si je ne croyais devoir me borner à ce que j'ai dit. Comme vous ne les ignorez pas, mon père, ce sera à vous de me dire plus tard s'il est à propos pour la gloire de Dieu que je les écrive.

Toutes les prédictions dont j'ai parlé et dont je dois parler, touchant cette maison et d'autres sujets, ont été accomplies. Certains événements m'étaient révélés par Notre-Seigneur trois ans à l'avance, et d'autres plus tôt ou plus tard. Je les rapportais tous à mon confesseur¹, et à cette veuve mon amie², à qui l'on m'avait permis d'en parler; j'ai su depuis qu'elle en donnait communication à d'autres personnes, qui peuvent en rendre témoignage. Ces personnes savent bien que je ne mens pas : Dieu me préserve de m'écarter jamais en quoi que ce soit, mais surtout en des choses si graves, de la simple vérité!

Un de mes beaux-frères étant mort subitement, j'en fus très affligée, parce qu'il n'avait pas l'habitude de se confesser souvent³. Notre-Seigneur me révéla dans l'oraison que ma sœur⁴ devait mourir de la même manière,

1. Le P. Balthasar Alvarez.

2. Guiomar de Ulloa.

3. Le P. Bañes a raturé ces mots de la sainte : *no se aver usado a confesarse*, et les a remplacés par ceux-ci : *no aver tenido lugar de confesarse* : il n'avait pas eu le temps de se confesser.

4. Cette sœur était Marie de Cepeda, qui habitait à Castellanos, avec don Martin de Guzman, dont la sainte mentionne ici la mort subite.

et il me dit de me rendre auprès d'elle, pour la disposer à sa dernière heure. J'en fis part à mon confesseur, et il ne voulut pas me le permettre ; mais le même commandement m'ayant été renouvelé plusieurs fois, il me dit de partir, la chose étant sans inconvénient. J'allai donc trouver ma sœur à la campagne où elle habitait, et, sans lui rien dire du motif qui m'amenait auprès d'elle, je lui donnai toutes les lumières que je pus, et la disposai à se confesser souvent et à veiller avec grand soin sur elle-même. Comme elle était très vertueuse, elle suivit mes conseils, et après avoir vécu quatre ou cinq ans dans une grande pureté de conscience, elle mourut sans témoin et sans confession. Heureusement il n'y avait guère plus de huit jours qu'elle s'était confessée, grâce à la bonne habitude qu'elle avait contractée de le faire souvent, circonstance qui me donna une grande consolation. Elle resta très peu de temps en purgatoire ; car huit jours s'étaient à peine écoulés depuis sa mort, lorsque Notre-Seigneur, m'apparaissant au moment où je venais de communier, daigna me la faire voir s'élevant avec lui au séjour de la gloire. Ce qu'il m'avait dit tant d'années auparavant à son sujet n'était jamais sorti de mon esprit, ni de celui de ma compagne, à qui j'en avais fait confidence. Celle-ci n'eut pas plus tôt appris la nouvelle de cette mort, qu'elle vint me trouver tout épouvantée d'en voir la prédiction si littéralement accomplie. Louange sans fin à ce Dieu de bonté, qui prend un grand soin des âmes pour les empêcher de se perdre !

CHAPITRE XXXV

Elle continue le récit de la fondation de cette maison de Saint-Joseph. Par quels moyens, sur l'ordre de Dieu, elle parvint à y faire observer la sainte pauvreté. Pourquoi elle quitta cette dame chez qui elle était. Quelques autres choses qui lui arrivèrent.

Tandis que j'étais chez cette dame, auprès de laquelle je restai plus de six mois, il arriva, par une disposition de la Providence, qu'une béate de notre ordre¹ qui habitait à plus de soixante-dix lieues d'ici, entendit parler de moi. Passant par la région où j'étais, elle fit un détour de quelques lieues pour me voir. Il se trouvait qu'en la même année et au même mois, nous avions reçu l'une et l'autre de Notre-Seigneur l'inspiration d'établir un nouveau monastère de notre ordre. Désirant obéir, elle vendit tout ce qu'elle avait, et fit le voyage de Rome à pied et déchaussée, pour obtenir l'autorisation nécessaire. C'était une femme de grande pénitence, de grande oraison, et que Notre-Seigneur comblait de ses grâces; Notre-Dame lui était aussi apparue et lui avait ordonné

1. On appelait *béates* des femmes pieuses qui vivaient dans le monde, gardant le célibat ou la viduité, et observant la règle qu'elles s'étaient choisie. Elle étaient d'ordinaire affiliées à un ordre religieux. Il y avait les béates du Carmel, les béates de Saint-Dominique, etc.

de poursuivre son entreprise. Elle me devançait si fort dans le service de Notre-Seigneur, que j'avais honte de paraître en sa présence ¹. Elle me montra les expéditions qu'elle apportait de Rome, et durant quinze jours que nous fûmes ensemble, nous arrêtâmes le plan sur lequel nous devions établir nos monastères.

Je ne savais point encore qu'avant la bulle de mitigation, notre règle défendît de rien posséder, et mon intention était de fonder le nouveau monastère avec des revenus, afin d'éviter le soin de procurer le nécessaire, ne considérant pas tous les soucis qu'entraîne la propriété. J'avais pourtant lu bien des fois nos Constitutions, mais je n'y avais point remarqué ce que Notre-Seigneur avait lui-même fait connaître à cette bienheureuse femme, quoiqu'elle ne sût pas lire. Elle ne m'en eut pas plus tôt parlé, que j'entrai dans son sentiment. Ma seule crainte était qu'on ne voulût pas me permettre de le suivre, qu'on ne le traitât de folie, et que d'autres n'eussent à souffrir à cause de moi. Car si j'avais été seule, je n'aurais pas balancé un instant; Notre-Seigneur

1. Cette grande servante de Dieu était la mère Marie de Jésus, d'une famille distinguée de Grenade. Restée veuve de très bonne heure, elle entra comme novice au couvent des carmélites de cette ville. Là, elle eut plusieurs visions, dans lesquelles il lui était enjoint de fonder un monastère réformé du même ordre. Le P. Gaspard de Salazar, ce recteur du collège d'Avila dont la sainte fait un si bel éloge au ch. xxxiii de sa Vie, était alors à Grenade. Il approuva le projet de Marie de Jésus, qui sortit du noviciat et partit pour Rome. Après avoir vu Thérèse à Tolède, elle alla à Madrid pour faire lever par le nonce des obstacles qu'elle rencontrait à sa fondation. Elle en vint à bout, grâce à la protection de doña Éléonore de Mascareñas, qui avait été gouvernante de Philippe II. Le monastère de Marie de Jésus ne fut toutefois établi qu'environ un an après celui de sainte Thérèse; il fut fondé le 23 juillet 1563, à Alcalá de Henares. Éléonore de Mascareñas donna à cette fin une maison et une église qu'elle possédait dans cette ville; et comme il y avait dans cette église une très belle image de la Vierge, les carmélites d'Alcalá furent connues sous le nom de carmélites déchaussées de l'Image. Sainte Thérèse, dans le chapitre suivant, fait l'éloge de la régularité parfaite de ce couvent

m'avait déjà donné de si ardents désirs d'être pauvre, que j'aurais été comblée de joie de pouvoir suivre exactement ses conseils. Je n'avais pas l'ombre d'un doute que ce ne fût là le plus parfait; j'aurais même souhaité, si mon état me l'eût permis, demander l'aumône pour l'amour de Dieu, et n'avoir ni maison ni quoi que ce soit en propre. Mais j'appréhendais que, si Dieu ne mettait pas au cœur de mes compagnes les mêmes dispositions, cette pauvreté ne fût pour elles une source de peines et de distractions. Je voyais en effet certains monastères pauvres, qui ne vivaient pas dans un très grand recueillement, mais je ne m'apercevais pas que c'était la dissipation qui était la cause de la pauvreté, et non la pauvreté celle de la dissipation. Non, la dissipation ne rend pas les maisons plus riches; et Dieu ne manque jamais à ceux qui le servent. Enfin, ma foi était faible, et celle de cette servante de Dieu était grande.

Je cherchai, selon ma coutume, à m'éclairer auprès d'un grand nombre de personnes, et je n'en trouvais presque aucune de mon avis. Mon confesseur et les savants théologiens que je consultais, ne le partageaient point; ils m'opposaient tant de raisons, que je ne savais que faire. Je ne pouvais néanmoins me résoudre à fonder avec des revenus, sachant qu'il est plus parfait de ne point en avoir, et que notre règle nous les défend. Parfois, il est vrai, j'étais convaincue par leurs raisons; mais en retournant à l'oraison et en considérant Jésus-Christ en croix, pauvre et dépouillé de tout, je

En 1567, elle alla y passer quelques jours, et acheva d'y implanter cet admirable esprit du Carmel qui s'y est conservé jusqu'à nos jours. La chronique du Carmel (t. I, liv. I, ch. Lvi) dit que pendant les dix-sept ans que la mère Marie de Jésus vécut encore dans le monastère qu'elle avait fondé, elle se distingua par son humilité, son esprit de pauvreté, son oraison, sa mortification, sa charité pour les pauvres, et son entier abandon à la Providence. Elle y mourut en odeur de sainteté.

ne pouvais souffrir d'être riche, et je le suppliais avec larmes de tout disposer de manière que je me visse pauvre comme lui. Je découvrais dans la propriété tant d'inconvénients, une si grande cause d'inquiétude et même de dissipation, que je ne faisais que disputer sur ce sujet avec les savants.

J'en écrivis à ce religieux dominicain qui nous était si dévoué ¹. Il m'envoya deux feuilles de papier pleines de raisons de théologie pour me détourner de mon dessein, m'assurant qu'il avait beaucoup étudié cette matière. Je lui répondis que je ne prétendais point me prévaloir de la théologie pour me dispenser de vivre selon ma vocation, et d'accomplir le plus parfaitement que je pourrais le vœu de pauvreté que j'avais fait, afin de suivre les conseils de Jésus-Christ; qu'ainsi je le priais sur ce point de me faire grâce de sa science.

C'était un grand plaisir pour moi de rencontrer quelqu'un qui fût de mon sentiment. Cette dame chez qui j'étais, m'y fortifiait; mais d'autres, approuvant d'abord mon dessein, y trouvaient, après un examen plus approfondi, tant d'inconvénients, qu'ils mettaient tout en œuvre pour m'en détourner. Je leur disais que, puisqu'ils changeaient sitôt de manière de voir, j'aimais mieux m'en tenir à leur premier avis.

Cette dame désirant voir le saint frère Pierre d'Alcantara qu'elle n'avait jamais vu, le Seigneur permit qu'à ma prière, il voulût bien venir chez elle. Cet homme de Dieu avait un grand amour pour la pauvreté; il l'avait religieusement pratiquée durant plusieurs années, et il en comprenait les richesses; ainsi, non seulement il approuva mon dessein, mais il m'ordonna de travailler de tout mon pouvoir à le faire réussir.

1. Le P. Pierre Ybáñez

Regardant comme le plus sûr le conseil d'un saint instruit à l'école d'une si longue expérience, je résolus de le suivre, sans plus consulter personne ¹.

Un jour, tandis que je recommandais très instamment cette affaire à Notre-Seigneur, il me dit de ne renoncer en aucune manière à fonder le monastère sans revenus; que telle était la volonté de son Père et la sienne, et que lui-même m'assisterait. Ces paroles me furent dites au milieu d'un grand ravissement, et elles produisirent sur moi une telle impression, que je ne pus douter que le divin Maître n'en fût l'auteur.

Une autre fois, il me dit que c'était dans les revenus que se trouvait la confusion. Il ajouta d'autres paroles à la louange de la pauvreté, m'assurant que ceux qui le servent ne manquent point du nécessaire. Pour moi, j'en suis si fermement convaincue, que jamais je n'ai éprouvé sur cela la moindre crainte.

Il plut également au divin Maître de changer le cœur du présenté ², je veux dire de ce religieux dominicain qui naguère m'avait écrit pour me dissuader de fonder le couvent sans revenus. Après le suffrage de tels hommes et les paroles du divin Maître, je n'avais plus rien à souhaiter; ma joie était au comble : avec ma résolution de vivre d'aumônes pour l'amour de Dieu, il me semblait que j'étais déjà maîtresse de tous les trésors du monde.

En ce temps-là, mon provincial révoqua l'ordre qu'il m'avait donné, en vertu de la sainte obéissance, de me

1. Yepes et d'autres historiens citent une lettre adressée par saint Pierre d'Alcantara à la sainte fondatrice, par laquelle il la presse de faire choix d'une entière pauvreté. Cette lettre porte la date du 14 avril 1562. Sainte Thérèse la reçut donc à Tolède, chez doña Louise de la Cerda.

2. Le titre de *présenté* équivalait au titre de licencié en théologie.

rendre auprès de cette dame; mais il me laissait libre de partir aussitôt ou de demeurer encore quelque temps avec elle. Précisément à cette époque on devait faire l'élection d'une prieure dans notre monastère, et l'on me donnait avis que plusieurs des sœurs songeaient à m'imposer le fardeau. La seule pensée de ce dessein me jeta dans une peine indicible; je sentais que j'aurais souffert avec joie tout autre martyre pour l'amour de Dieu; mais je ne pouvais me résoudre à m'exposer à celui-là. Sans parler de la peine de conduire un si grand nombre de religieuses, ni de cette constante aversion pour les charges qui m'avait toujours portée à les refuser, j'y trouvais un grand danger pour ma conscience. Ainsi, je remerciai Dieu d'être absente dans le temps de cette élection, et j'écrivis à mes amies pour les conjurer de ne point me donner leurs voix.

Tandis que j'étais ainsi pleine de joie de me trouver éloignée de tout ce bruit, Notre-Seigneur me dit de ne pas manquer de partir; puisque je désirais des croix, une bonne m'était préparée; je ne devais pas la refuser, mais partir avec courage et sans délai; lui-même m'aiderait. Cet ordre m'affligea beaucoup, et je ne faisais que pleurer, dans la pensée que cette croix était la charge de prieure. J'étais persuadée, comme je l'ai dit, qu'elle ne convenait en aucune façon au bien de mon âme, et que je n'avais pas pour cela les aptitudes voulues. J'en parlai à mon confesseur, et il m'ordonna de hâter mon départ, me disant qu'évidemment c'était le parti le plus parfait; néanmoins, comme il me suffisait d'être arrivée pour le temps de l'élection, je pouvais, ajoutait-il, à cause de l'extrême chaleur et du danger de tomber malade en chemin, différer encore quelques jours.

Mais Notre-Seigneur avait d'autres desseins, et il

fallut s'y soumettre. Je me trouvais dans un trouble extrême, et dans une entière impuissance de faire oraison; je n'exécutais pas, me semblait-il, le commandement que m'avait fait Notre-Seigneur; je refusais d'aller m'offrir à la tribulation, et je restais pour mon plaisir dans un endroit où j'étais bien traitée; tout mon dévouement pour Dieu se réduisait à des paroles; pouvant, par mon retour, lui plaire davantage, pourquoi balancer à partir? Après tout, si je devais en mourir, que j'en mourusse! Outre ces alarmes, mon âme était en une extrême angoisse, et le Seigneur me retirait toute consolation dans l'oraison; enfin, je me trouvais en tel état, que mon tourment était inexprimable.

Témoin de ma peine, et cédant comme moi à l'inspiration de Dieu, mon confesseur me dit de ne plus différer mon départ. Je suppliai donc cette dame de vouloir bien y consentir. La douleur qu'elle en eut lui fut si sensible, que cela devint pour moi un autre tourment; car elle n'avait obtenu de mon provincial qu'avec beaucoup de peine et de très grandes instances, la permission de m'avoir auprès d'elle.

Sachant la vive peine que cette séparation lui causait, je regardais comme une merveille qu'elle voulût y consentir; mais comme elle avait une grande crainte du Seigneur, lorsque je lui dis entre autres choses qu'il y allait de son service, et lui donnai quelque espérance de revenir la voir, elle se rendit enfin, quoique avec beaucoup de peine. Pour moi, je n'en avais point de partir, car je comprenais que c'était là le plus parfait et que le service de Dieu le demandait; aussi la joie de le contenter me rendait facile le sacrifice de quitter cette dame, si affligée de mon éloignement, et d'autres personnes à qui je devais beaucoup, particulièrement mon confesseur, qui était un religieux de la compagnie de Jésus,

de la direction duquel je me trouvais fort bien. Plus les consolations dont je me privais pour l'amour de Notre-Seigneur étaient grandes; plus je sentais la joie pénétrer dans mon âme. Ce sentiment simultané de joie et de douleur, et une allégresse naissant de la peine, étaient quelque chose d'incompréhensible pour moi. J'étais sereine, consolée, et donnant sans effort plusieurs heures à l'oraison. Je voyais que j'allais en quelque sorte me jeter dans un feu; et au reste, Notre-Seigneur m'en avait prévenue; il m'avait annoncé une grande croix, que jamais, il faut le dire, je ne me serais figurée si pesante; et malgré tout cela, je partais non seulement joyeuse, mais impatiente d'entrer dans ce combat où Dieu m'engageait, et pour lequel il animait ma faiblesse d'un si grand courage.

Ce que j'éprouvais étant, comme je viens de le dire, un mystère pour moi, cette comparaison me vint à l'esprit. Je suppose que j'ai un joyau ou un autre objet qui me donne un grand plaisir; j'apprends qu'une personne que j'aime plus que moi-même en a envie; je fais plus de cas de sa satisfaction que de la mienne, et j'éprouve plus de contentement d'être privée de ce plaisir pour l'amour de cette personne, que je n'en éprouvais de posséder cet objet précieux. Comme ma joie de la satisfaire surpasse le plaisir que je recevais de ce joyau, elle fait disparaître la peine d'en être dépossédée et de me voir privée du contentement qu'il m'apportait. Ainsi, quoiqu'il fallût m'éloigner de personnes si affligées de mon départ, et que je sois de mon naturel si reconnaissante que cela m'aurait grandement attristée dans un autre temps, je n'aurais pu alors, quand je l'aurais voulu, en avoir aucune peine. Il était, au reste, si important pour l'affaire de cette sainte maison que j'avais dessein de fonder, de ne pas différer mon départ d'un seul jour, que

je ne vois pas comment elle aurait pu se conclure, si j'eusse tardé.

O miracle de la bonté divine ! je ne puis me rappeler sans ravissement le secours si particulier que sa Majesté se plaisait à m'accorder pour l'établissement de ce petit coin divin ¹. Il me semble pouvoir le nommer ainsi, car, je le crois, c'est un séjour où le Seigneur prend ses divines complaisances, puisque lui-même me dit un jour dans l'oraison, que cette maison était le paradis de ses délices. Il a choisi lui-même les âmes qu'il y a attirées, et en la compagnie desquelles je ne me vois qu'avec une grande, une très grande confusion. Mon dessein étant de vivre en ce monastère dans une très étroite clôture, dans une stricte pauvreté, et d'employer beaucoup de temps à l'oraison, je n'aurais osé espérer rencontrer des personnes si parfaites pour un tel genre de vie. Elles portent le joug avec tant d'allégresse et de bonheur, qu'elles se trouvent indignes d'avoir été reçues dans ce saint asile : c'est là surtout le sentiment de quelques-unes d'entre elles, que le divin Maître a appelées du milieu des vanités et des fêtes du monde, où elles pouvaient vivre heureuses, à en juger par ses maximes. Notre-Seigneur leur a rendu avec tant d'usure, en véritables contentements, les fausses joies qu'elles ont quittées, qu'elles se reconnaissent manifestement payées au centuple, et ne peuvent se lasser de lui en rendre les plus vives actions de grâces. Quant aux autres, il les a changées de bien en mieux. Il donne aux jeunes du courage, et leur montre par une lumière si vive que le plus grand bonheur, même dès cette vie, se trouve dans cette séparation du monde, qu'elles ne peuvent plus rien désirer. Enfin, à celles

1. En espagnol : *este rincconcito de Dios*.

qui sont plus âgées, et qui ont peu de santé, il a constamment donné jusqu'ici la force de supporter les mêmes austérités que toutes les autres.

O Dieu de mon âme, avec quel éclat se montre votre toute-puissance ! Et qu'il est superflu de chercher les raisons de ce qu'elle veut ! Vous rendez faisables les choses qui, selon la lumière de notre raison, semblent impossibles. Vous nous montrez par là, mon divin Maître, que pour nous rendre tout facile, vous n'attendez que d'être véritablement aimé de nous, et de nous voir tout quitter pour votre amour. On peut bien dire qu'il n'y a qu'une peine apparente dans l'observation de vos préceptes. Pour moi, Seigneur, je ne l'aperçois point ; et je ne comprends pas comment on peut trouver étroit le chemin qui conduit à vous. A mes yeux, ce n'est pas un sentier, mais un chemin royal, un chemin souverainement sûr, pour ceux qui y marchent avec courage. Là, point de passages dangereux, point de pierres pour nous faire tomber ; j'appelle ainsi les occasions de vous offenser. Ce que je nomme sentier, dangereux sentier, chemin étroit, c'est celui qui, bordé d'un côté d'une vallée profonde où il est facile de tomber, est suspendu, de l'autre, au-dessus d'un abîme : il suffit d'un faux pas pour y rouler et pour être mis en pièces. Celui qui vous aime véritablement, ô mon souverain Bien, marche avec assurance, par un chemin large et royal, loin de tout précipice. Vient-il à chanceler, aussitôt, Seigneur, vous lui tendez la main ; et si son amour s'adresse à vous et non au monde, une chute, ni même plusieurs, ne sauraient le perdre, car il chemine dans la vallée de l'humilité.

Je ne puis comprendre de quoi ont peur ceux qui redoutent de s'engager dans le chemin de la perfection. Daigne le Seigneur, dans sa miséricorde, leur faire

connaître les manifestes dangers de cette voie du monde où l'on suit la foule en aveugle, et tout ce qu'il y a, au contraire, de sécurité à marcher avec ardeur dans la voie de Dieu. Tenons sans cesse nos regards attachés sur ce Dieu de bonté, et ne craignons pas que ce Soleil de justice se cache, ni qu'il nous laisse au milieu des ténèbres, en danger de nous perdre, si nous ne l'abandonnons pas nous-mêmes. Tandis que les mondains vivent sans crainte au milieu des lions impatients de les déchirer, je veux dire au milieu de ce que le monde appelle honneurs, plaisirs et délices, le démon nous fait peur avec des moucheron. A cette vue, je voudrais mille fois exprimer ma stupeur, et dix mille fois verser des torrents de larmes. Je voudrais, d'une voix qui pût être entendue de tous les hommes, leur faire connaître l'aveuglement et la malice où j'ai été, afin de les aider à ouvrir les yeux. Que Celui dont la bonté en a le pouvoir, dissipe leurs ténèbres, et ne permette pas que je retombe dans mon aveuglement ! Amen.

CHAPITRE XXXVI

Suite du même sujet. Elle raconte comment l'affaire se conclut et de quelle manière fut fondé ce monastère du glorieux saint Joseph. Violentes contradictions et persécutions qui éclatèrent après la prise d'habit des religieuses. Grandes souffrances et tentations dont elle fut elle-même assaillie. Comment le Seigneur la tira victorieusement de toutes les difficultés, à la gloire et à la louange de son nom.

Étant partie de cette ville¹, je m'en revenais fort joyeuse, et j'acceptais de grand cœur tout ce qu'il plairait à mon divin Maître de me faire souffrir. Le soir même de mon arrivée ici², nous reçûmes les dépêches de Rome et le bref pour l'établissement de notre monastère³. Ma surprise fut grande, et ceux qui savaient de quelle manière Notre-Seigneur m'avait pressée de

1. De Tolède.

2. A Avila.

3. Le bref pour la fondation était adressé à doña Guiomar de Ulloa et à sa mère, doña Aldonce de Guzman; il était daté du 7 février de l'année 1562, qui est la troisième du pontificat de Pie IV. Il portait en substance la permission d'établir, dans la ville même d'Avila, ou hors de ses murs, et sous l'autorité de l'évêque diocésain, un couvent de religieuses de l'ordre du Mont-Carmel, suivant la rigueur primitive. On accordait aux religieuses tous les droits et toutes les exemptions dont jouissaient les autres maisons de l'ordre, avec défense à qui que ce fût de les troubler en rien. On commettait à son exécution le prieur du couvent de Magacela, qui ne relevait d'aucun diocèse, le grand chapelain de l'église de Tolède, et l'archidiacre de celui de Ségovie.

revenir, ne furent pas moins étonnés quand ils virent combien ma présence était nécessaire, et dans quelle conjoncture le divin Maître me ramenait. Je trouvai dans la ville l'évêque, le saint frère Pierre d'Alcantara et ce vertueux gentilhomme ¹ qui le logeait chez lui, les serviteurs de Dieu trouvant toujours dans sa maison asile et bon accueil. Ils s'employèrent tous deux auprès de l'évêque, et le déterminèrent à prendre sous sa juridiction le nouveau monastère. Comme il devait être fondé sans revenus, la faveur demandée au prélat n'était pas petite ; mais il était si affectionné aux personnes en qui il voyait une ferme résolution de servir Dieu, qu'il se sentit aussitôt disposé à nous aider.

Ce fut le bienheureux Pierre d'Alcantara qui fit véritablement tout, soit en approuvant notre entreprise, soit en nous ménageant la faveur de plusieurs personnes. Si, comme je l'ai dit, je n'étais pas arrivée dans un moment si favorable, je ne vois pas comment notre dessein eût pu réussir. En effet, le saint vieillard ne passa ici que huit jours tout au plus, durant lesquels il fut fort malade, et Dieu l'appela à lui très peu de temps après ². Il semble que sa divine Majesté n'avait prolongé sa vie que pour conduire à terme cette entreprise ; car, depuis plus de deux ans, si mon souvenir est fidèle, ses forces étaient entièrement épuisées. Tout se fit dans le plus grand secret, et si l'on ne s'y fût pris de la sorte, je ne sais si on aurait pu rien exécuter, tant la ville était opposée à un tel dessein, comme la suite le fit voir.

A cette époque, Notre-Seigneur envoya une maladie à un de mes beaux-frères ³ ; sa femme étant absente de

1. François de Salcedo.

2. Le 18 octobre 1562.

3. Jean de Ovalle, mari de Jeanne de Ahumada. (Voir leur notice à la fin du ch. xxxiii.)

cette ville, il se trouvait dans un tel abandon, qu'on me permit de demeurer auprès de lui. Ainsi l'on ne se douta de rien. Il s'élevait bien quelques légers soupçons dans l'esprit de certaines personnes, mais elles ne pouvaient y croire. Chose admirable ! la maladie de mon beau-frère ne dura que le temps nécessaire à notre affaire ; et lorsqu'il fut besoin qu'il recouvrât la santé, pour que je pusse retrouver ma liberté et que lui-même pût quitter la maison, Notre-Seigneur la lui rendit si soudainement qu'il en était émerveillé.

Ce que j'eus à souffrir ne fut pas peu de chose. J'avais bien des démarches à faire auprès d'un grand nombre de personnes, pour obtenir leur approbation. Je devais en même temps soigner mon malade, et, en outre, presser les ouvriers de donner au plus tôt à la maison quelque forme de monastère ; car les travaux étaient encore bien loin d'être terminés. Ma compagne n'était point dans la ville ; nous avions pensé que son absence couvrirait mieux notre dessein. Plusieurs raisons m'engageaient à hâter l'ouvrage ; je craignais, en particulier, qu'à tout moment on ne m'ordonnât de retourner à mon monastère. J'eus tant de peines à essuyer, qu'il me vint en pensée si ce n'était pas là cette grande croix que Notre-Seigneur m'avait prédite ; je la trouvais néanmoins légère auprès de celle dont je m'étais fait l'idée.

Enfin, tout étant prêt pour la fondation, il plut à Notre-Seigneur que le jour même de la fête de saint Barthélemy, quelques filles prissent l'habit ¹, et que le très

1. Les quatre vierges que Thérèse avait choisies pour être les premières pierres de cet édifice spirituel, étaient Antoinette de Henao, sa parente, et qui, dans le Carmel, porta le nom d'Antoinette du Saint-Esprit ; Marie de Paz, qui porta celui de Marie de la Croix ; Ursule de Revilla, qui garda celui d'Ursule des Saints, qu'elle avait reçu au baptême ;

saint Sacrement fût mis dans notre église; et ainsi se trouva légitimement érigé, en l'année 1562, avec toutes les approbations requises de l'autorité, le monastère de notre glorieux père saint Joseph. J'assistai à la prise d'habit avec deux religieuses de notre couvent, qui s'en trouvaient alors absentes.

La maison où ce petit monastère venait d'être fondé était celle qu'habitait mon beau-frère; car, ainsi que je l'ai dit, c'était lui qui l'avait achetée, afin de mieux dissimuler notre affaire. De la sorte, j'y étais par la permission de mes supérieurs, et de plus, pour éviter le plus petit manquement à l'obéissance, je ne faisais rien que de l'avis de savants théologiens. Comme ils voyaient que, pour diverses raisons, mon dessein était très avantageux à tout l'ordre, ils m'assuraient que je pouvais en poursuivre l'exécution, bien que ce fût en secret et en prenant soin que mes supérieurs n'en eussent point connaissance. Si l'on m'eût dit qu'il y avait en cela la

et Marie d'Avila, qui prit celui de Marie de Saint-Joseph. On trouvera, à la fin de ce chapitre, quelques détails biographiques qui les feront connaître.

A cette même époque, la sainte fondatrice changea son nom de Thérèse de Ahumada en ce beau nom de Thérèse de Jésus, sous lequel elle devait être connue et invoquée de toute l'Eglise catholique. Cette abdication du nom de famille qui éteint jusqu'au dernier souvenir du siècle, devint dès lors une loi dans tout le Carmel; et cette loi a été fidèlement observée jusqu'à nos jours.

Dieu avait réservé au maître Gaspard Daza une grande consolation dans ce jour de la renaissance du Carmel. Délégué par l'évêque, il eut le bonheur de dire la première messe et de mettre le très saint Sacrement dans l'église de Saint-Joseph d'Avila. Après la messe, il fit la cérémonie de la prise d'habit des quatre novices.

Les deux religieuses du couvent de l'Incarnation qui y assistèrent étaient Agnès et Anne de Tapia, cousines germaines de la sainte, dont on a vu les biographies à la fin du chapitre xxxii. Gonzalve de Aranda, Julien d'Avila, François de Salcedo, Jean de Ovalle et Jeanne de Ahumada son épouse, étaient présents à la mémorable et sainte solennité de ce jour. Guiomar de Ulloa, dont on avait jugé l'absence nécessaire, était en esprit à côté de sa sainte amie dans ce petit cénacle.

moindre imperfection, j'aurais abandonné non seulement ce monastère, mais mille monastères; ceci est certain. Car, quelque désir que j'eusse de l'établissement de ce couvent, pour y vivre entièrement séparée du monde, selon toute la perfection de mon état, et dans une clôture plus étroite, ce désir était de telle nature, que si j'avais compris qu'il était plus de la gloire de Dieu de tout abandonner, je l'aurais fait avec une tranquillité et une paix parfaite, comme je l'avais fait une autre fois.

Ce fut pour moi un avant-goût de la gloire céleste, de voir cette petite maison honorée de la présence du très saint Sacrement, et de remédier à la nécessité de quatre pauvres orphelines, grandes servantes de Dieu, en les recevant sans dot. Dès le principe, j'avais désiré que les premières qui entreraient fussent, par leur exemple, le fondement de cet édifice spirituel, et propres à réaliser le dessein conçu par nous de mener une vie très parfaite et de très grande oraison. Je voyais enfin accomplie une œuvre qui devait, je le savais, glorifier Notre-Seigneur, et tourner à l'honneur de l'habit de sa glorieuse Mère. C'était là mon vœu le plus ardent. C'était aussi pour moi une grande consolation d'avoir exécuté ce que Notre-Seigneur m'avait particulièrement recommandé, et d'avoir élevé dans cette ville une église à mon glorieux père saint Joseph, qui n'y en avait point auparavant ¹. Ce n'est pas que je crusse y avoir con-

1. L'église primitive de Saint-Joseph d'Avila existe encore. Elle se compose d'une nef de dix mètres de long sur cinq de large. A gauche est une fenêtre munie de trois grilles : la première est de fer; les deux autres, en bois, sont les grilles primitives placées dans le chœur par la sainte elle-même.

Du vivant de celle-ci, une nouvelle église fut donnée au monastère par la munificence de l'évêque d'Avila, don Alvaro de Mendoza, qui voulut y reposer après sa mort; elle fut reconstruite en 1608. Les deux

tribué en rien ; une pareille pensée était alors, comme elle l'est encore, bien loin de moi. Je le sais très bien, Notre-Seigneur seul faisait tout ; et si je lui prêtais quelque petit concours, j'y mêlais tant d'imperfections, qu'il me devait plutôt des reproches que de la reconnaissance. Mais je me sentais inondée de joie, en voyant que sa divine Majesté avait daigné se servir d'un aussi faible instrument que moi pour une œuvre si grande ; et cette joie remplissait tellement mon âme, que j'en étais comme hors de moi et tout absorbée dans une oraison profonde.

Trois ou quatre heures après la cérémonie, le démon me livra un combat intérieur dont je vais parler. Il me mit dans l'esprit que peut-être j'avais offensé Dieu dans ce que j'avais fait, et manqué à l'obéissance en fondant ce monastère sans l'ordre de mon provincial. Celui-ci, je le sentais bien, devait voir avec quelque peine que j'eusse mis le couvent sous la juridiction de l'évêque sans lui en avoir rien dit ; néanmoins, comme il avait refusé de le prendre sous la sienne, et que personnellement je restais sous son obéissance, il me semblait qu'il n'en serait point fâché. D'autre part, les religieuses que je venais de recevoir vivraient-elles contentes dans une si étroite clôture ? Le nécessaire ne leur manquerait-il point ? Cette fondation n'était-elle pas une folie ? Pourquoi m'étais-je engagée dans cette entreprise, moi qui pouvais si bien servir Dieu dans mon couvent ? Les ordres que j'avais reçus de Notre-Seigneur au sujet de ce nouveau monastère, les avis

églises sont entièrement distinctes l'une de l'autre. Les religieuses peuvent encore faire usage de l'ancien chœur du premier sanctuaire, actuellement dédié à l'apôtre saint Paul. Les statues de saint Joseph et de l'Enfant Jésus, qui ornent la façade de la grande église, ne sont plus celles que la sainte fit placer au frontispice du sanctuaire primitif.

des personnes sages que j'avais consultées, les prières que depuis plus de deux ans on n'avait pour ainsi dire pas cessé de faire à cette intention, s'effacèrent tellement de ma mémoire qu'il ne m'en restait plus la moindre idée. Je me souvenais seulement des pensées que j'avais eues par moi-même. Toutes les vertus, et même la foi, étaient alors suspendues en mon âme, et je n'avais la force ni d'en produire aucun acte, ni de me défendre contre tant d'attaques de l'ennemi. Le démon m'inspirait d'autres craintes : avec tant d'infirmités, pourrais-je m'enfermer dans une maison si petite, et m'y assujettir à un genre de vie si austère, après avoir vécu dans un monastère si spacieux, si agréable, où j'avais toujours été si contente, et où j'avais tant d'amies ? Je ne me plairais peut-être pas avec celles qui composaient la nouvelle maison. Je m'étais engagée à bien des choses, et la difficulté de les accomplir pourrait me jeter dans le désespoir. Peut-être le démon avait-il prétendu par là m'ôter la paix et la tranquillité d'esprit ; en proie au trouble, comment pourrais-je me livrer à l'oraison ? Enfin, n'allais-je pas hasarder le salut de mon âme ?

Le démon présentait tout cela à mon esprit, sans qu'il me fût possible de penser à autre chose ; et il répandait en même temps dans mon âme une affliction, une obscurité, des ténèbres, que je ne saurais dépeindre. Me voyant dans cet état, je m'en allai devant le très saint Sacrement, bien que je fusse incapable de former une prière, une personne à l'agonie n'étant pas, me semble-t-il, dans une angoisse plus grande. De plus, je n'osais confier ma peine à personne, parce que je n'avais pas encore de confesseur désigné.

O mon Dieu ! Qu'elle est grande la misère de cette vie ! Nul plaisir n'y est assuré, et tout y est sujet au

changement. Il n'y avait qu'un moment, je n'aurais pas voulu, me semble-t-il, échanger mon bonheur contre toutes les félicités de la terre, et un instant après, ce qui avait fait ma joie me causait un tel tourment, que je ne savais que devenir. Ah! si nous considérons attentivement les choses de cette vie, chacun de nous verrait par expérience combien il doit faire peu de cas du plaisir ou du déplaisir qu'il y éprouve. Ce fut là, je puis le dire, un des moments où j'ai le plus souffert dans ma vie; mon esprit devinait, ce semble, toutes les souffrances qui m'étaient réservées, dont aucune cependant n'eût égalé celle-là si elle eût duré plus longtemps. Mais Notre-Seigneur ne voulut pas laisser souffrir davantage sa pauvre servante, et il fut fidèle à m'assister dans cette tribulation, comme il l'avait fait dans toutes les autres. Par un rayon de sa lumière il me découvrit la vérité; il me fit voir que le démon était l'auteur de cet orage, et qu'il prétendait m'épouvanter par des mensonges. Rappelant alors à mon souvenir les grandes résolutions que j'avais formées de servir Dieu, et les ardents désirs que j'avais eus de souffrir pour lui, je considérai que si je voulais en venir aux effets, je ne devais pas chercher le repos; si je rencontrais des travaux et des peines, j'aurais aussi plus de mérites; et si j'endurais ces peines par amour pour Dieu, elles me tiendraient lieu de purgatoire. Pourquoi craindre? J'avais désiré des croix, je devais me réjouir d'en trouver de si bonnes à porter; plus la répugnance était grande, plus le profit serait considérable; enfin, pourquoi devais-je manquer de courage dans le service de Celui qui m'avait comblée de bienfaits?

Animée par ces considérations et d'autres encore, et faisant un grand effort sur moi-même, je promis, en

présence du très saint Sacrement, de solliciter, avec toutes les instances dont je serais capable, la permission de venir dans ce nouveau monastère et, si je le pouvais en sûreté de conscience, d'y faire vœu de clôture. A peine avais-je fait cette promesse, que le démon s'enfuit, et me laissa dans un repos et un contentement qui n'ont jamais cessé depuis. La retraite profonde, les austérités et les diverses observances de cette maison ont pour moi une suavité extrême, et me semblent un joug bien léger. J'y goûte un si indicible bonheur, que je me dis quelquefois à moi-même : Où aurais-je pu choisir sur la terre une vie plus agréable que celle que je mène ici ? Je ne sais si cela est cause que j'ai plus de santé que je n'en avais auparavant, ou si c'est Notre-Seigneur qui, voyant qu'il est nécessaire et raisonnable que je donne l'exemple, veut me consoler en me donnant la force de supporter, quoique avec peine, les mêmes austérités que les autres. Ce qui est certain, c'est que toutes les personnes qui savent quelles étaient mes infirmités, ne peuvent le voir sans étonnement. Béni soit Celui qui est la source de tous les biens, et par la puissance duquel on peut tout !

Je restai très fatiguée du combat que le démon me livra en cette occasion ; mais quand je vis clairement qu'il en était l'auteur, je ne fis qu'en rire. Notre-Seigneur, je crois, le permit pour me faire connaître la grâce signalée qu'il m'avait faite et le tourment dont il m'avait délivrée, en ne permettant pas que, depuis plus de vingt-huit ans que je suis religieuse, j'aie jamais été un seul instant mécontente de mon état. Il voulait aussi m'apprendre à voir sans crainte dans mes sœurs une tentation de ce genre, à leur porter compassion, et me mettre à même de les consoler.

Cette tempête étant calmée, j'aurais bien voulu pren-

dre un peu de repos après midi, n'en ayant presque pas eu dans toute la nuit, et ayant passé plusieurs des nuits précédentes, ainsi que des journées entières, dans des travaux et des soucis qui m'avaient extrêmement fatiguée. Mais cela fut impossible. Déjà la nouvelle de ce qui venait d'avoir lieu excitait une grande rumeur tant dans la ville que dans mon couvent; et comme je l'ai dit plus haut, ce n'était pas sans quelque apparence de raison. La prieure m'envoya l'ordre de revenir sur-le-champ; je partis sans délai, laissant mes religieuses plongées dans la peine. Je prévoyais bien des tribulations; mais comme le monastère était fondé, j'en étais fort peu émue. J'élevai mon âme à Dieu pour lui demander son assistance, et je suppliai mon père saint Joseph de me ramener dans sa maison, lui offrant ce que j'aurais à endurer, et m'estimant fort heureuse de le souffrir pour son service. Ainsi je partis, avec la conviction qu'on me mettrait aussitôt en prison; j'avoue que j'en aurais été charmée, pour ne plus parler à personne et pour prendre un peu de repos dans la solitude, car j'en avais un extrême besoin, épuisée comme je l'étais d'avoir eu à traiter avec tant de monde.

Lorsque je fus arrivée, j'exposai mes raisons à la prieure, et elle s'apaisa un peu. Cependant la communauté fit prier le provincial de se rendre au monastère, remettant toute l'affaire à son jugement. Dès qu'il fut venu, je me présentai devant lui pour être jugée, souverainement contente de souffrir quelque chose pour Notre-Seigneur, sans néanmoins avoir rien fait en cette occasion ni contre sa divine Majesté, ni contre mon ordre. Je travaillais, au contraire, de toutes mes forces à son avantage, et de bon cœur j'aurais donné ma vie pour ce sujet, car tout mon désir était d'y voir établie une entière perfection. Je me rappelai le jugement que Notre-

Seigneur eut à subir, et je vis que celui qui m'attendait n'était rien en comparaison. Je dis ma coulpe, comme si j'eusse été fort coupable, et je paraissais l'être à ceux qui ignoraient les motifs de ma conduite. Le provincial me fit une grande réprimande, non pas telle, toutefois, que le délit semblait le mériter, vu les rapports qu'on lui avait faits. J'avais pris la résolution de ne rien dire pour me justifier, et je souhaitais réellement la tenir; aussi, je n'ouvris la bouche que pour lui demander pardon, pénitence, et pour le prier de n'être point fâché contre moi.

En certaines choses, je le voyais, on me condamnait à tort : en disant, par exemple, que je n'avais agi que par vanité, pour faire parler de moi, ou par de semblables motifs. Mais voici d'autres plaintes très justes à mes yeux : j'étais, disait-on, moins parfaite que mes sœurs; n'ayant point fidèlement observé la règle dans un couvent où elle était si bien en vigueur, c'était témérité de ma part d'entreprendre d'en garder une autre plus austère. A cela on ajoutait que j'avais scandalisé la ville, et ne songeais qu'à introduire des nouveautés. Tout cela me laissait calme, et ne me causait point de peine; je témoignais cependant en avoir, pour ne pas donner sujet de croire que je méprisais ce que l'on me disait. Enfin le provincial m'ayant commandé, en présence de toute la communauté, de rendre compte de ma conduite, je fus obligée d'obéir. Comme mon âme était tranquille, et que Notre-Seigneur m'assistait, j'exposai mes raisons de manière que ni ce père, ni les religieuses, ne trouvèrent de quoi me condamner. Je vis ensuite le provincial en particulier, et j'entrai avec lui dans plus de détails que je ne venais de faire; il demeura très satisfait et me promit, si mon entreprise se poursuivait, de m'autoriser à retourner dans le nouveau

monastère dès que la ville se serait apaisée; car le trouble que cette affaire venait d'y exciter était fort grand, comme on va le voir.

Deux ou trois jours après, le corregidor, quelques échevins, et quelques membres du chapitre s'assemblèrent pour délibérer; ils prononcèrent tous d'une voix unanime que ce nouveau monastère, étant manifestement nuisible au bien public, ne devait point être toléré; qu'il fallait en ôter le très saint Sacrement, et qu'ils ne souffriraient en aucune façon qu'on passât outre. Ils ne tardèrent pas à convoquer une nouvelle assemblée de tous les ordres; deux députés de chaque ordre, choisis parmi les hommes les plus capables, devaient dire leur sentiment. Les uns gardaient le silence, les autres nous condamnaient; et la conclusion fut qu'il fallait sans délai supprimer le monastère. Seul, un présenté de l'ordre de Saint-Dominique, qui, tout en approuvant la nouvelle fondation, n'était pas d'avis qu'elle fût sans revenus, fit remarquer qu'on ne pouvait pas procéder ainsi à la suppression d'un monastère; qu'on devait bien réfléchir à ce qu'on ferait, qu'on avait tout le temps d'attendre, et que cela regardait la juridiction de l'évêque ¹. Par ces raisons et d'autres de cette nature, il calma beaucoup les esprits; ils étaient tellement emportés, que l'on regarda comme une merveille que le dessein de détruire le monastère ne fût pas sur-le-champ exécuté. Mais la véritable cause qui les retint, fut que Notre-Seigneur voulait que cet établissement se fît, et tous nos adversaires ensemble ne pouvaient rien contre

1. C'était le P. Dominique Bañes. Dans le manuscrit de la sainte, on lit ici en marge de la propre main de ce père : *Ceci se passa l'année 1562, à la fin d'août. Je me trouvai présent et je donnai effectivement ce conseil. Fr. Dominique Bañes. Tandis que j'atteste ceci le 2 mai 1575, cette mère a fondé neuf monastères en grande régularité.*

une telle volonté. Sans doute ils n'offensaient point Dieu, parce qu'ils étaient animés d'un bon zèle, et croyaient avoir de justes raisons; mais ils me firent beaucoup souffrir, ainsi que les personnes en petit nombre qui nous favorisaient, car elles eurent une bien rude persécution à essayer.

L'émotion du peuple était si grande, que l'on ne parlait point d'autre chose; tous me condamnaient et accouraient, les uns auprès du provincial, les autres auprès des religieuses de mon couvent, pour s'élever contre ma conduite. En mon particulier, je n'en étais pas plus affectée que si l'on n'eût rien dit. Je craignais seulement qu'on ne détruisît la maison; cela me causait une grande douleur, comme aussi de voir les personnes qui nous assistaient perdre dans l'estime publique, et être exposées à tant de tribulations à cause de nous. Quant à ce qu'on disait de moi, j'en avais plutôt de la joie que de la peine. Si ma foi eût été plus vive, la paix de mon âme n'aurait en rien été troublée; mais il suffit d'un léger manquement à une vertu pour rendre toutes les autres comme endormies. C'est pourquoi j'éprouvai une très grande peine pendant les deux jours où l'on tint ces assemblées. Mais au plus fort de ma douleur, Notre-Seigneur me dit : « Ne sais-tu pas que je suis tout-puissant? que crains-tu? » Et il m'assura que le monastère ne serait pas détruit. Ainsi, je demeurai très consolée.

La ville porta l'affaire au conseil du roi; il en vint un ordre de dresser une enquête exacte de tout ce qui s'était fait, et voilà un grand procès commencé. La ville envoya ses députés à la cour. Notre monastère devait aussi envoyer les siens; mais nous n'avions pas d'argent, et je ne savais que faire. Le divin Maître y pourvut; car mon provincial ne me défendit jamais de m'occuper de cette affaire. Ami comme il l'est de tout ce qui tient à la

vertu, s'il ne nous prêtait pas son concours, il ne voulait point nous faire opposition; il n'attendait même que de voir l'issue de ce débat, pour me permettre de venir habiter dans ce petit monastère. Cependant ces servantes de Dieu, qui y étaient restées seules¹, faisaient plus par leurs prières, que moi par toutes mes négociations qui ne me demandèrent pas peu d'activité. Il semblait quelquefois que tout fût perdu, et particulièrement le jour qui précéda l'arrivée du provincial; car la prieure me défendit de me mêler désormais de rien, ce qui était tout ruiner. Je m'en allai alors trouver Notre-Seigneur, et je lui dis : Mon divin Maître, cette maison n'est pas à moi, c'est pour vous qu'elle a été faite; maintenant que personne ne défend ses intérêts, c'est à vous d'en prendre soin. Après cela, je demeurai aussi tranquille et aussi joyeuse que si tout l'univers eût travaillé à ma place, et je ne doutai plus du succès de cette affaire.

Un ecclésiastique², grand serviteur de Dieu, ami de tout ce qui respire la perfection, et qui m'avait toujours assistée, se rendit à la cour pour y défendre notre cause, et il le fit avec le plus grand zèle. D'un autre côté, ce saint gentilhomme³ que j'ai toujours considéré et considère encore comme mon père, s'y employait avec une bonté incroyable, sans tenir compte des peines ni des persécutions que lui attirait son dévouement. Notre-Seigneur

1. Gaspard Daza, que l'évêque d'Avila avait chargé de leur procurer les secours spirituels, ne les en laissait pas manquer. Il leur disait tous les jours la messe, il les prêchait et leur administrait les sacrements. On tenait le chapitre selon l'usage; on faisait les pénitences prescrites dans l'ordre. Au chœur, on récitait le petit office de la très sainte Vierge, en attendant que Thérèse vint leur apprendre à dire le grand office. (Ribera, *Vie de sainte Thérèse*, l. II, ch. v.)

2. Gonzalve de Aranda.

3. François de Salcedo.

donnait tant de zèle à ceux qui nous défendaient, qu'ils faisaient leur cause de la nôtre, et l'on eût dit qu'il y allait de leur vie et de leur honneur, quoiqu'il n'y eût au fond que le motif de la gloire de Dieu qui les fit agir.

Notre-Seigneur daigna aussi soutenir d'une manière visible ce vertueux ecclésiastique dont j'ai parlé¹, et qui était l'un de ceux de qui je recevais le plus d'assistance. L'évêque l'envoya pour parler en son nom dans une grande assemblée qui se tint à notre sujet. Il s'y trouva seul contre tous; pourtant il parvint à apaiser ses adversaires par certains expédients qu'il proposa. Cela suffit pour gagner du temps, mais non pas pour les empêcher de revenir bientôt à leur résolution de détruire à tout prix le monastère. C'était ce serviteur de Dieu qui avait mis le très saint Sacrement dans notre église et donné l'habit à ces filles; ce qui lui valut une grande persécution. Cette tempête dura près de six mois; mais le détail de nos souffrances dans cet intervalle serait trop long à rapporter.

Je ne pouvais assez m'étonner de voir tous les obstacles que soulevait le démon contre quelques pauvres femmes, et comment il pouvait mettre dans l'esprit de tout le monde, j'entends de ceux qui nous étaient contraires, que douze religieuses seulement, avec leur prieure (car elles ne peuvent être davantage), fussent capables d'apporter un si grand préjudice à la ville, en menant une vie si austère. L'inconvénient ou le mécompte, s'il y en avait, ne pouvait retomber que sur elles; mais quant au dommage de la ville, en vérité, c'était une chimère. Et néanmoins il était si grand à leur avis, qu'ils pouvaient en bonne conscience nous faire une aussi forte opposition. Enfin ils en vinrent à

1. Gaspard Daza.

dire que, pourvu que le monastère eût des revenus, ils consentiraient à le laisser subsister.

J'étais bien lasse de la peine que cette affaire donnait à tous nos amis; aussi, pour leur repos plutôt que pour le mien, j'entrai dans la pensée qu'il n'y aurait pas de mal à avoir des rentes jusqu'à ce que le trouble fût apaisé, sauf à y renoncer ensuite. Quelquefois même, à cause de mon imperfection et de mon peu de vertu, je me figurais que c'était peut-être la volonté de Notre-Seigneur, puisque sans cela notre dessein ne pouvait s'exécuter; je n'étais donc pas loin de souscrire à cet accommodement. Mais la veille du jour où on devait le conclure, Notre-Seigneur me dit, le soir, tandis que j'étais en oraison, de me garder d'accepter cette condition, parce que si nous commencions à avoir des revenus, on ne nous permettrait plus d'y renoncer. Il me donna encore quelques autres avis.

La même nuit, le saint frère Pierre d'Alcantara, qui était déjà mort, m'apparut. Quelque temps avant de quitter cet exil, il m'avait écrit qu'ayant appris la vive opposition faite à notre établissement, et la grande persécution suscitée contre nous, il s'en était réjoui, parce que ces efforts du démon étaient un signe que Notre-Seigneur y serait fidèlement servi, mais que je devais me garder de consentir à posséder des revenus; ce qu'il me répétait deux ou trois fois dans la même lettre; et il m'assurait que si j'étais fidèle à son conseil, tout réussirait au gré de mes désirs. Depuis que Dieu l'avait appelé à lui, je l'avais vu deux autres fois, et j'avais été témoin de la grandeur de sa gloire. Son aspect, loin de m'inspirer aucune terreur, avait inondé mon âme de joie; car il m'apparaissait toujours dans l'état d'un corps glorieux, rempli d'une félicité à laquelle je participais moi-même. Je me souviens que la première fois, en

me parlant de l'excès de son bonheur, il me dit, entre autres choses, qu'heureuse était la pénitence qui lui avait mérité une si grande récompense. Je ne répéterai point ce que je crois avoir déjà écrit ailleurs de ces apparitions; je me contenterai d'ajouter que, cette troisième fois, il me montra un visage sévère, et disparut après m'avoir dit seulement que pour rien au monde je ne devais accepter des revenus : et pourquoi donc ne voulais-je pas suivre son conseil? J'en demeurai épouvantée, et après l'avoir raconté le lendemain à ce saint gentilhomme¹ qui s'employait pour nous plus que tout autre, je lui dis qu'il ne fallait en aucune manière consentir à avoir des revenus, mais plutôt continuer à poursuivre le procès. Il en eut une grande joie, sa résolution sur ce point étant plus ferme que la mienne; et il m'a avoué qu'il n'était entré qu'à contre-cœur dans cet accommodement.

L'affaire étant ainsi en bons termes, voilà qu'une personne fort vertueuse, et animée d'un bon zèle, proposa d'en remettre la décision à des hommes savants. Quelques-uns de ceux qui m'assistaient se rangèrent à cet avis; et de là pour moi une nouvelle source d'inquiétudes. Je puis dire avec vérité que de tous les artifices dont le démon traversa mon dessein, nul ne me causa plus de peine; mais Notre-Seigneur vint à mon secours dans cette circonstance comme dans toutes les autres. Il ne m'est pas possible, dans une relation aussi succincte que celle-ci, de faire connaître tout ce qu'il y eut à souffrir durant les deux ans qui s'écoulèrent depuis que la fondation de cette maison fut entreprise jusqu'à ce qu'elle fût achevée; mais les six premiers mois et les six derniers furent les plus pénibles.

1. François de Salcedo

L'émotion de la ville commençait à se calmer : le père présenté dominicain, auquel nous nous étions d'abord adressées ¹, sut alors, quoique absent, si bien ménager les esprits, qu'il nous fut d'un très grand secours. Notre-Seigneur l'avait amené ici dans une conjoncture où son appui nous fut extrêmement utile; le divin Maître sembla même ne l'y avoir appelé que pour nous. Car ce père m'a dit depuis qu'il n'avait eu nul sujet de venir, et que c'était comme par hasard qu'il avait appris ce qui se passait; il ne resta ici que le temps nécessaire pour nos intérêts, et il partit. Malgré cela, il négocia si bien par certaines voies auprès de notre père provincial, que, contre toute espérance, celui-ci me permit dès lors de venir, avec quelques religieuses, habiter le nouveau monastère, afin d'y célébrer l'office divin et d'instruire celles qui y étaient déjà ².

1. Le P. Pierre Ybañez, dont la sainte parle au ch. xxxii.

2. Ce qui acheva de déterminer le P. Ange de Salazar à céder au désir de la sainte, fut cette parole qu'elle lui dit : « Prenez garde, mon père, de résister au Saint-Esprit. » Ce fait, que l'humilité de la sainte a passé sous silence, est affirmé par le provincial lui-même, dans les actes du procès de la canonisation.

D'après ce que la sainte a écrit au prologue du livre des *Fondations*, elle serait revenue à Saint-Joseph avant la fin de l'année : « En 1562, dit-elle, l'année même de la fondation de Saint-Joseph d'Avila, étant dans ce monastère, je reçus ordre du Père Garcia de Toledo... » Selon Ribera, ce ne serait qu'au milieu du carême de l'année 1563 que saint Joseph aurait ramené Thérèse au milieu de ses filles.

Les religieuses que la sainte prit avec elle, du couvent de l'Incarnation, étaient Anne de Saint-Jean, Anne des Angles, Marie-Isabelle et Isabelle de Saint-Paul. Celle-ci était parente de la sainte, qui l'avait gardée quelques années avec elle dans le couvent de l'Incarnation; elle était alors novice, et n'avait point voulu faire profession dans ce monastère, parce qu'elle était fermement résolue de ne se lier à Jésus-Christ par des liens éternels que dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

La sainte, rendue au milieu de ses filles, donna un grand exemple d'humilité : au lieu de prendre le gouvernement du monastère, comme son titre de fondatrice semblait l'y obliger, elle établit prieure la sœur Anne de Saint-Jean, et sous-prieure la sœur Anne des Angles. Mais ces

La joie que j'éprouvai le jour où nous y entrâmes fut inexprimable. Avant de pénétrer dans la maison, je m'arrêtai à l'église pour faire oraison : là, étant presque en extase, je vis Notre-Seigneur Jésus-Christ qui me recevait avec un grand amour, et qui, en me mettant une couronne sur la tête, me témoignait sa satisfaction de ce que j'avais fait pour sa très sainte Mère.

Un autre jour, tandis qu'après complies nous étions toutes en oraison dans le chœur, la très sainte Vierge m'apparut, environnée d'une très grande gloire, et revêtue d'un manteau blanc sous lequel elle nous abritait toutes. Elle me fit en même temps connaître le haut degré de gloire auquel son divin Fils devait élever les religieuses de cette maison.

Nous n'eûmes pas plus tôt commencé à faire l'office, que le peuple fut touché d'une grande dévotion pour ce monastère. Nous reçûmes de nouvelles religieuses ¹. Notre-Seigneur changea le cœur de ceux qui nous avaient le plus persécutées; ils se montraient pleins de dévouement à notre égard, et nous faisaient l'aumône, approuvant ainsi ce qu'ils avaient tant condamné. Ils se désistèrent peu à peu du procès intenté contre nous, et ils reconnaissaient que ce monastère était l'œuvre de Dieu, puisque sa souveraine Majesté l'avait fait triompher d'une si étonnante opposition.

Il est certain qu'il ne se trouve plus personne aujourd'hui qui pense qu'il eût été sage d'abandonner une pareille entreprise. Les habitants de la ville sont d'une

dispositions ne furent pas longtemps suivies; l'évêque d'Avila et le provincial des carmes, sans avoir égard à l'humilité de la sainte, la chargèrent de la conduite de la maison.

1. Parmi elles fut Marie de Saint-Jérôme, nièce de sainte Thérèse, et qui, la première après la sainte, gouverna en qualité de prieure le monastère de Saint-Joseph d'Avila. On trouvera sa biographie à la fin de ce chapitre, à la suite de celle des quatre premières carmélites.

charité admirable envers nous; sans faire de quête, et sans rien demander à personne, nous nous trouvons pourvues du nécessaire, le bon Maître les portant à nous l'envoyer d'eux-mêmes. J'ai l'intime confiance qu'il en sera toujours ainsi. Les religieuses étant en petit nombre, pourvu qu'elles remplissent bien leurs devoirs, comme Notre-Seigneur leur en fait maintenant la grâce, je suis assurée qu'il prendra d'elles le même soin à l'avenir, et qu'ainsi elles ne seront jamais à charge ni importunes à qui que ce soit.

C'est pour moi une indicible consolation de vivre au milieu de ces âmes si détachées de tout. L'unique objet qui les occupe est de toujours progresser dans le service de Dieu. La solitude fait leurs délices. Une visite même de leurs proches parents leur est à charge, à moins qu'elles n'y trouvent de quoi enflammer davantage l'amour qu'elles ont pour leur Époux. Aussi, il ne vient à cette maison que des personnes qui ont soif comme elles de ce divin amour : les autres n'y goûteraient aucune satisfaction, et ne leur en procureraient aucune. Tous leurs discours ne sont que de Dieu; et quiconque voudrait leur parler d'autre chose ne serait point entendu d'elles et ne les entendrait pas.

Nous observons la règle de Notre-Dame du Mont-Carmel sans aucune mitigation, telle qu'elle a été rédigée par frère Hugues, cardinal de Sainte-Sabine, et approuvée l'an 1248 ¹ par le pape Innocent IV, en la cinquième année de son pontificat.

Il me semble maintenant que tous les travaux que nous avons soufferts ne pouvaient être mieux employés. Il y a, je l'avoue, de l'austérité dans notre genre de vie :

1. Cette date est celle qui est donnée par le Bullaire des Carmes. Le Bullaire romain donne celle de 1247.

nous ne mangeons jamais de viande sans nécessité, nous jeûnons huit mois de l'année, et nous pratiquons beaucoup d'autres choses que l'on peut voir dans la règle primitive¹. Néanmoins, les sœurs comptent tout

1. Voici l'ordre des exercices qui était suivi à Saint-Joseph d'Avila, et qui, sauf une différence pour l'heure des complies, s'observe encore de nos jours dans les monastères des filles de sainte Thérèse. A neuf heures du soir, les religieuses se réunissaient au chœur pour dire matines et laudes. L'office terminé, elles faisaient l'examen de conscience. On lisait ensuite les points de la méditation du lendemain. Ces exercices duraient jusqu'à onze heures environ. On donnait alors le signal du repos. Elles se levaient à cinq heures depuis le jour de Pâques jusqu'au 14 septembre, et à six dans les autres temps. Après le lever, elles employaient une heure entière à l'oraison mentale. L'oraison terminée, elles disaient les petites heures, et entendaient la sainte messe. Chacune se retirait ensuite dans sa cellule, ou dans le lieu de son office, pour s'y occuper au travail. La sainte voulut qu'elles travaillassent à part et non dans une salle commune, afin qu'elles pussent plus facilement se maintenir en la présence de Notre-Seigneur, et continuer à s'entretenir avec lui.

Quelque temps avant le repas, on donnait le signal pour faire l'examen de conscience.

Les jours de jeûne de l'ordre, le dîner était à onze heures; les jours de jeûne de l'Église, à onze heures et demie; dans les autres temps, à dix heures. Le jeûne commençait le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, et se prolongeait jusqu'à Pâques. Après le repas, qui était toujours accompagné d'une pieuse lecture, les religieuses se réunissaient pour prendre ensemble leur récréation; mais durant ce temps, elles devaient s'occuper à quelque travail.

A deux heures, elles se rendaient au chœur pour dire vêpres. Chaque religieuse faisait ensuite une lecture spirituelle. Après cette lecture, elles s'occupaient de leurs travaux ou de leurs offices, jusqu'à complies.

Les complies étant dites, les religieuses consacraient de nouveau, comme le matin, une heure entière à l'oraison. Venait ensuite le repas, qui était suivi de la récréation. A la fin de la récréation on donnait le signal du grand silence, qui devait s'observer jusqu'au lendemain, après la récitation de prime. (Ribera, *Vie de sainte Thérèse*, liv. II, ch. II.)

L'ordre des exercices que nous venons d'indiquer n'est que le corps de la réforme de sainte Thérèse. L'âme, l'esprit, l'essence de cette réforme, c'est l'oraison, jointe au zèle apostolique. S'unir à Dieu par la contemplation, venir en aide à l'Église militante par un nouveau secours de prières et de pénitences, c'est la fin sublime que sainte Thérèse s'est proposée.

cela pour si peu, qu'elles gardent encore d'autres observances qui nous ont paru nécessaires pour accomplir cette règle avec plus de perfection. J'espère de la bonté de Notre-Seigneur qu'il donnera de très grands accroissements à ce qui est commencé, puisqu'il lui a plu de me le promettre.

L'autre maison que cette béate, dont j'ai parlé plus haut ¹, voulait fonder, a été également favorisée de Notre-Seigneur, et se trouve heureusement établie à Alcala, mais ce n'a pas été non plus sans de grandes oppositions, ni sans qu'il y ait eu bien des peines à souffrir. Je sais que l'on y vit dans une entière régularité, et dans l'observance de notre première règle. Plaise à Notre-Seigneur que tout soit à son honneur et à sa louange, comme à l'honneur et à la louange de la glorieuse Vierge Marie, dont nous portons l'habit! Amen.

Je crains, mon père, de vous avoir causé de l'ennui par une si longue relation de ce qui s'est passé touchant ce monastère. Elle est néanmoins fort brève, eu égard aux travaux que l'on a soufferts, et aux merveilles que Notre-Seigneur a faites pour l'établir. Plusieurs personnes ont été témoins de ces merveilles, et peuvent les affirmer avec serment. C'est pourquoi je vous supplie, pour l'amour de Dieu, dans le cas où vous jugeriez à propos de détruire toutes les autres parties de cet écrit, de conserver celle qui regarde ce monastère, et de la remettre, après ma mort, entre les mains des religieuses qui me survivront. Toutes celles qui viendront dans la suite se sentiront puissamment excitées à servir Dieu, et non seulement à maintenir, mais

1. La Mère Marie de Jésus, dont la sainte parle au commencement du chapitre précédent.

à accroître ce qui a été commencé, lorsqu'elles liront dans ce récit tout ce que Notre-Seigneur a fait pour cette maison, par une main aussi faible et aussi misérable que la mienne.

Puisqu'il a montré, par une protection si visible, combien il avait à cœur la fondation de ce monastère, quel mal ne feraient point, et quels châtimens ne mériteraient pas celles qui commenceraient à se relâcher de la perfection qu'il y a lui-même établie! Sa grâce rend ce joug si léger qu'on peut, il est facile de le voir, le porter sans fatigue et y trouver même de la douceur. Les âmes qui n'ont pas d'autre désir que de jouir seul à seul de Jésus-Christ, leur époux, rencontrent ici toutes les facilités pour vivre constamment en sa compagnie. Demeurer seules avec lui seul, tel doit être le but continuél de leurs désirs. Dans ce dessein, qu'elles ne cherchent point à être plus de treize; je sais par expérience, et par l'avis de plusieurs personnes fort habiles, que pour conserver l'esprit de notre règle, et pour vivre d'aumônes, sans rien demander, il ne faut pas dépasser ce nombre¹. Que là-dessus on croie de préférence celle qui, avec tant de travaux et l'assistance de tant de prières, a tâché d'établir ce qu'elle a jugé le meilleur. On peut encore se convaincre que c'est là ce qui convient, en voyant le contentement, l'allégresse, et la santé plus forte dont nous jouissons toutes depuis que nous sommes dans ce monastère, sans que les observances qui s'y pratiquent nous aient jamais pesé.

1. Sainte Thérèse avait désiré que chacun de ses couvents ne comptât que treize religieuses. On désignait déjà ses filles sous le nom de « *las Trece*, les Treize ». Cependant elle jugea elle-même, au bout de peu de temps, que ce nombre était insuffisant. Elle le porta à vingt pour les couvents ayant des revenus, et cette règle devint ensuite générale pour tous les monastères.

Si cette vie paraît trop austère à quelques personnes, elles doivent l'attribuer à leur peu de ferveur, et non à la règle qui se garde ici, puisque des femmes délicates et de peu de santé, soutenues seulement par cet esprit intérieur, l'observent avec tant de satisfaction. Je conseille à ces personnes de s'en aller en d'autres monastères, où elles se sauveront en vivant conformément à leur institut.

NOTICE
SUR LES
QUATRE PREMIÈRES CARMÉLITES
DU MONASTÈRE DE SAINT-JOSEPH D'AVILA

ANTOINETTE DU SAINT-ESPRIT

PARENTE DE SAINTE THÉRÈSE

Antoinette de Henao, fille de Philippe de Henao et d'Elvire Diaz, naquit à Avila en 1535. Unie à sainte Thérèse par les liens de la parenté, elle eut le bonheur incomparablement plus grand de devenir sa fille spirituelle et son imitatrice. Dès son enfance, on vit en elle les plus heureuses inclinations. Elle n'avait encore que sept ans lorsque Notre-Seigneur, abaissant sur elle un regard de prédilection, la choisit pour être du nombre des vierges qui marchent à sa suite. A cet âge si tendre, étant un jour à jouer avec d'autres petites filles, Antoinette de Henao se vit soudainement environnée d'une vive lumière, entendit un grand bruit mystérieux, et entra dans un ravissement où elle goûtait d'inexprimables délices. Le divin Maître lui fit connaître qu'il venait d'éteindre en elle la concupiscence, et que jamais la pureté de son âme ne serait altérée par la moindre tache. L'Époux des vierges alluma en même temps dans son

cœur un ardent désir de se consacrer à lui dans l'état religieux, dont néanmoins elle n'avait qu'une idée confuse. Avec cette insigne faveur naquit en son âme l'esprit d'oraison; elle y fit de si grands progrès en peu de temps, que lorsqu'elle prenait le saint rosaire, elle demeurait plusieurs heures absorbée en Dieu, sans se souvenir des paroles, et sans pouvoir en prononcer aucune. Cette impuissance de payer à la Reine du ciel un tribut de prières qu'elle lui avait promis, l'affligeait beaucoup. Elle en fit part aux guides de son âme, et ils la tranquillisèrent, l'assurant que le sacrifice du cœur valait mieux que celui des lèvres.

Notre-Seigneur, qui destinait Antoinette de Henao à être l'une des plus vives lumières du Carmel naissant, voulut qu'elle fût formée à la vie spirituelle par un saint. Ce fut saint Pierre d'Alcantara qui la conduisit dans le chemin de la perfection, et qui la proposa lui-même à sainte Thérèse pour être une de ses quatre premières filles. Le jour de la fondation de Saint-Joseph, Antoinette de Henao reçut, avec le saint habit de la Réforme, le nom d'Antoinette du Saint-Esprit.

Sainte Thérèse, qui connaissait son mérite, l'emmena avec elle en se rendant à Medina del Campo, à Malagon, à Valladolid et à Tolède. Elle la prit encore pour sa compagne dans d'autres voyages. Partout Antoinette du Saint-Esprit édifia par la sainteté de sa vie.

En 1581, la fondation de Grenade étant résolue, et sainte Thérèse ne pouvant y aller, elle y envoya de Saint-Joseph d'Avila la mère Antoinette du Saint-Esprit et la mère Marie du Christ. Saint Jean de la Croix vint les prendre à Avila et les conduisit jusqu'à Véas, où elles furent reçues par la vénérable mère Anne de Jésus, chargée de la fondation de Grenade. De là, la sainte colonie, saint Jean de la Croix et la vénérable mère Anne de Jésus en tête, s'achemina vers Grenade. Antoinette du Saint-Esprit laissa dans ce monastère un si grand exemple d'oraison, que le souvenir en demeure toujours présent parmi les religieuses. Ce fut à Grenade qu'elle apprit en 1582 la mort de la sainte fondatrice;

à cette nouvelle, elle s'affligea extrêmement, et se mettant aussitôt à invoquer cette mère tant aimée de son âme, elle lui dit : « Ma tendre mère, recommandez-moi à Dieu ! » La sainte lui apparut aussitôt, et la consola avec toute la tendresse d'une mère. Une autre fois, elle lui apparut encore, et lui fit connaître la place élevée qu'elle occupait dans le ciel, pour s'être employée tout entière à la gloire de Dieu en cette vie : elle ajouta que Notre-Seigneur l'avait établie la patronne et la protectrice de la conversion des hérétiques, à cause du zèle qu'elle avait constamment déployé pour les ramener à l'Église catholique.

Si la compagnie des saints est un des plus puissants moyens pour avancer dans la sainteté, quels progrès ne dut point y faire la mère Antoinette du Saint-Esprit ? Saint Pierre d'Alcantara fut son père et son guide, sainte Thérèse fut sa maîtresse spirituelle, saint Jean de la Croix fut son confesseur et le père de son âme ; elle vécut avec la vénérable mère Anne de Jésus, dont saint Jean de la Croix disait : « Je vois en elle un séraphin », et avec la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, cette tendre amie et cette fidèle compagne de sainte Thérèse.

De Grenade, la mère Antoinette du Saint-Esprit fut envoyée au monastère de Malaga, où après avoir rempli quelque temps la charge de sous-prieure, elle fut mise comme prieure à la tête de ses sœurs. Sous son gouvernement, ce monastère était une vivante image de celui de Saint-Joseph d'Avila. Un jour, étant avec les sœurs au réfectoire, avant qu'elle eût donné le signal pour commencer le repas, Notre-Seigneur lui fit voir les âmes de toutes ses filles resplendissantes de lumière et de beauté, unies entre elles par les liens de la plus tendre charité, et lui révéla qu'il prenait en elles ses délices.

Ce fut à cette époque que Notre-Seigneur la favorisa des grâces les plus signalées. Son esprit était très souvent ravi en Dieu, et il semblait qu'il abandonnât le corps. Cet état de ravissements quotidiens dura longtemps ; comme on craignait que la faiblesse de son corps ne succombât à ces lon-

gues extases, les confesseurs, les médecins et les supérieurs lui commandèrent de concert de ne faire de suite qu'une demi-heure d'oraison. La servante de Dieu obéissait ponctuellement. Mais à peine entrait-elle en prière, qu'elle était ravie et enivrée de délices. La demi-heure écoulée, elle reprenait l'usage de ses sens. Elle disait ensuite que son esprit descendait de cette hauteur avec la même rapidité qu'il y était monté; et que Dieu, agréant son obéissance, l'aidait à abandonner les délices de cette divine union, pour exécuter les ordres de ses supérieurs.

Le 7 juillet 1595, à l'âge de soixante ans, Antoinette paraissait devant son divin Époux, et recevait de ses mains la couronne des vierges. Sa mémoire est restée en bénédiction, non seulement dans le couvent de Malaga où elle mourut, mais encore dans tout le Carmel ¹.

Antoinette du Saint-Esprit avait une sœur plus jeune qu'elle de neuf ans, nommée Anne. Elle fut reçue par sainte Thérèse au monastère de Valladolid l'année même où il fut fondé, et elle s'appela en religion Anne de Saint-Joseph. Son humilité, son obéissance, sa douceur, la rendirent extrêmement chère à la sainte. Ce qui distingua Anne de Saint-Joseph fut son amour pour l'oraison, et son attrait à honorer la divine enfance de Notre-Seigneur. Sainte Thérèse, pour seconder cet attrait, lui permit d'avoir dans sa cellule une petite statue de l'enfant Jésus. Dans la vivacité de sa foi, Anne de Saint-Joseph voyait son Dieu aussi présent que si elle l'eût contemplé à Bethléem dans les bras de la très sainte Vierge. Son cœur embrasé d'amour se répandait en tendres colloques; et Notre-Seigneur, qui trouve ses délices dans les âmes simples et candides, ne cessait de combler sa fidèle épouse des plus précieuses faveurs. On peut juger, par les paroles du divin Maître que nous allons rapporter, de quelle manière il traitait cette âme angélique. Un jour, Anne de Saint-Joseph travaillait dans sa cellule, ayant près d'elle son cher enfant Jésus : il lui arriva de détourner un

1. *Reforma de los Descalzos*, t. III, liv. IX, ch. XIV.

moment sa pensée de lui et de la fixer sur le travail qui l'occupait. Le divin Enfant lui dit alors : « Fais attention, tu me laisses seul. » Elle lui en demanda aussitôt pardon avec un amoureux repentir. Ce trait illumine toute cette vie cachée en Dieu, et nous fait connaître le commerce intime de cette âme avec son adorable Époux.

Le divin Maître, pour que rien ici-bas ne troublât la solitude et l'oraison de sa fidèle épouse, la priva de la vue les dernières années de sa vie. Purifiée par cette épreuve, Anne de Saint-Joseph alla, le 16 août 1618, recevoir le salaire de soixante-quatorze ans de mérites, dont cinquante et un s'étaient écoulés dans la bienheureuse solitude du Carmel¹.

URSULE DES SAINTS

Elle naquit à Avila, de parents très chrétiens; son père était Martin de Revilla, et sa mère Marie Alvarez de Arevalo. Douée de toutes les qualités qui attirent l'estime du monde, Ursule se laissa aller pendant quelque temps au désir d'y briller. Heureusement elle avait pour guide dans les voies du salut le maître Gaspard Daza. Cet homme de Dieu n'eut pas de peine à montrer à sa pénitente le néant des choses d'ici-bas. Ame innocente et droite, Ursule fut fidèle à la lumière de la grâce, et elle ne tarda pas à soupirer après le bonheur de se consacrer sans réserve à Jésus-Christ. Thérèse, qui vit en elle une âme capable des plus grands progrès dans la vertu, l'admit au nombre de ses quatre premières filles, et voulut qu'elle conservât dans le Carmel le nom d'Ursule des Saints, que ses pieux parents lui avaient donné au baptême.

Ursule fut une des âmes privilégiées qui menèrent à Saint-Joseph la vie que sainte Thérèse décrit à la fin du XXXVI^e chapitre de sa *Vie*, et dans le premier chapitre de son livre des *Fondations*. Pendant douze ans, elle donna l'exemple de toutes les vertus, et fut surtout admirable par sa patience

1. *Reforma de los Descalzos*, t. IV, liv. XV, ch. XI.

au milieu des grandes douleurs qu'elle eut à souffrir vers la fin de sa vie. Enfin, elle s'endormit doucement dans le Seigneur, en l'année 1574. Sainte Thérèse, qui se trouvait à Albe, la vit le jour même de sa mort monter au ciel toute resplendissante de lumière et avec l'éclat des corps glorifiés. C'est ce que la sainte affirma elle-même à ses filles quand elle fut de retour à Avila; et rapprochant alors le moment de la vision de celui de la mort, elle trouva qu'Ursule des Saints n'était restée que quatre heures en purgatoire ¹.

MARIE DE SAINT-JOSEPH

Marie de Saint-Joseph était fille de Christophe d'Avila et d'Anne de Saint-Dominique, habitants d'Avila. Elle était sœur de Julien d'Avila, chapelain du monastère de Saint-Joseph et compagnon de sainte Thérèse dans ses voyages. Elle eut le bonheur de compter parmi les quatre premières religieuses qui inaugurèrent la réforme du Carmel.

Aucun détail ne nous a été donné par les annalistes sur les quarante années qu'elle vécut au Carmel. Nous savons seulement que pendant les quatre derniers jours qu'elle passa sur cette terre, elle fut privée de la parole et de l'usage de ses sens : elle était en proie à une douloureuse agonie. Les religieuses avaient le cœur navré de la voir en cet état. La mère Isabelle de Saint-Dominique, s'approchant de la malade, lui suggéra de faire beaucoup d'actes de résignation et d'abandon entre les mains de Dieu. Marie de Saint-Joseph entendit et fit intérieurement ces actes, mais sans qu'elle pût en donner aucun signe extérieur. Le divin Maître n'attendait que cet *In manus tuas* de la part de la mourante, pour lui ouvrir le ciel. Marie de Saint-Joseph ferma doucement les yeux à la lumière, et se vit au même instant reçue dans les tabernacles du Seigneur. Le jour même de sa sainte mort, tandis que la mère Isabelle de Saint-Dominique entendait la messe, priant pour le repos de son âme, Notre-Seigneur lui montra sa fidèle

1. Ribera, *Vie de sainte Thérèse*, liv. I, ch. xvii.

épouse couronnée de gloire et lui dit : « Elle est du nombre de celles qui suivent l'Agneau. » Marie de Saint-Joseph, de son côté, remercia la mère Isabelle de Saint-Dominique de tout le bien qu'elle lui avait fait à l'heure de la mort; elle ajouta que les actes qu'elle lui avait suggérés lui avaient mérité une grande gloire en paradis, et l'avaient exemptée des peines du purgatoire.

Pendant les funérailles, la mère Isabelle de Saint-Dominique vit sainte Thérèse, éclatante de lumière, assister au service, en compagnie de toutes les religieuses de ce couvent qui étaient déjà au ciel avec la sainte fondatrice¹.

MARIE DE LA CROIX

Ce fut à Ledesma, près de Salamanque, que Marie de Paz vit le jour. La pauvreté de ses parents l'obligea à se mettre au service de la noble et sainte amie de Thérèse, Guiomar de Ulloa. Thérèse, appréciant sa vertu, ne balança pas à lui ouvrir les portes de Saint-Joseph d'Avila. En recevant l'habit, elle prit le nom de Marie de la Croix. Sainte Thérèse connaissant ses vertus solides, son inépuisable dévouement, et son aptitude à s'acquitter des emplois matériels les plus pénibles, la conduisit à la fondation de Valladolid. Marie de la Croix répondit à l'attente de la sainte fondatrice. Chargée du temporel, elle veillait avec tant de sollicitude aux besoins de toutes les religieuses, qu'on disait d'elle : « Marie de la Croix est la consolation et la providence de toutes ses compagnes; elle est la bien-aimée de Dieu et de toutes ses sœurs. » A cette grande charité pour le prochain, elle joignait un tendre amour pour Notre-Seigneur, l'humilité, la fidélité à l'oraison. Dieu permit qu'elle fût affligée pendant longtemps de scrupules et de souffrances morales qui attristaient extrêmement ses sœurs, auxquelles sa charité et son dévouement l'avaient rendue particulièrement chère.

¹. Michel de Lanuza, *Vie de la mère Isabelle de Saint-Dominique*, liv. III, ch. iv.

Elle avait passé vingt-cinq ans au Carmel, lorsque Dieu l'avertit, par une vive douleur de côté, qu'elle touchait au terme de son pèlerinage. A cette nouvelle, sa joie fut très vive : elle avait un si grand désir de mourir, qu'elle ne pouvait croire qu'un tel bonheur fût si prochain pour elle; elle disait que si elle était plus longtemps retenue dans cet exil, elle mourrait de l'excès de peine de ne point mourir. Elle se trouva délivrée alors des grandes peines qui l'avaient éprouvée pendant sa vie, et goûta une parfaite sérénité au milieu des souffrances de ses derniers jours. Sa mort fut si paisible qu'on ne put apercevoir le moment où elle expira. La sœur Stéphanie des Apôtres, qui l'assistait, eut le secret de cette douce tranquillité : elle vit la sainte Vierge descendre du ciel et prendre avec elle l'âme de Marie de la Croix. Ce qui indiqua son passage à la vie des bienheureux, ce fut le changement soudain qui s'opéra en elle : la mort la transfigura, et répandit sur ses traits une beauté qu'ils n'avaient pas durant sa vie. Une extraordinaire blancheur, symbole de la pureté de son âme, éclatait sur le visage de cette épouse de Jésus-Christ.

Ce fut le 22 février de l'an 1588, que Marie de la Croix alla se joindre au chœur des bienheureux dans le ciel. ¹

MARIE DE SAINT JÉRÔME

NIÈCE DE SAINTE THÉRÈSE ET PREMIÈRE PRIÈRE DE
SAINT-JOSEPH APRÈS LA SAINTE

Elle naquit à Avila en 1545, d'une des plus nobles et des plus chrétiennes familles. Son père, Alphonse Alvarez d'Avila, mena une vie si exemplaire, qu'on l'appelait don Alphonse le saint. Sa mère, Mencia de Salazar, fut une femme d'une éminente piété. Ils élevèrent saintement leur fille; mais Dieu les appela à lui avant que la jeune Marie fût encore en âge de choisir un état. Marie fut reçue alors chez

1. Ribera, *Vie de sainte Thérèse*, liv. II, ch. xiv. — Voir aussi *Reforma*.

un de ses parents, où elle trouva les avantages de la maison paternelle. Dieu, qui la réservait à de grandes choses, se montra prodigue de ses dons envers elle : foi vive, piété sincère, esprit juste et élevé, grandeur d'âme, courage, voilà ce qui brillait dans Marie d'Avila. Douée en outre d'une beauté rare, et déjà héritière d'une grande fortune, elle réunissait tout ce qui pouvait lui promettre un rang heureux dans le monde. Ses parents la pressèrent de s'établir; mais, dans sa fierté castillane, elle trouvait au-dessous d'elle toutes les alliances qu'on lui proposait : artifice dont le Maître de son cœur se servit pour la garder libre des chaînes du siècle.

Tandis qu'elle était dans ces sentiments, Dieu, dit Ribera, toucha son cœur. Marie eut alors à soutenir un combat terrible. La voix puissante de la grâce l'appela à se consacrer à Jésus-Christ, et elle voulait rester dans le monde. Plusieurs jours s'écoulèrent dans cette lutte, Marie répandit bien des larmes, et elle conjurait Dieu de ne point exiger d'elle le sacrifice de la vie religieuse. Enfin elle se rendit à son vainqueur, et à l'instant même la paix inonda son âme. Le monastère de Saint-Joseph d'Avila venait d'être fondé par sa sainte parente; elle se hâta d'aller lui demander la grâce d'y être admise. Thérèse, qui la connaissait, la reçut avec bonheur, et en 1564 lui donna le saint habit, le 30 septembre, fête de saint Jérôme, dont la nouvelle habitante de Saint-Joseph porta le nom dans le Carmel. Ce jour offrit à l'élite des habitants d'Avila un touchant spectacle et une éloquente leçon. Toute la noblesse de la ville, qui tenait à Marie d'Avila par les liens de la parenté, se trouvait présente à la cérémonie sacrée. Marie parut dans l'église, et s'avança vers l'autel, parée de riches habits; elle allait, dans la plus belle fleur de l'âge, immoler d'un seul coup toutes les vanités de la terre. Les assistants furent profondément attendris quand ils la virent s'incliner devant l'image de son Dieu crucifié, et faire ainsi un éternel adieu au monde. La porte du monastère s'ouvrit ensuite devant elle. Quelques moments après, l'humble épouse de Jésus-Christ parut de nou-

veau, avec un pauvre habit de bure dont sainte Thérèse venait de la revêtir. A cette vue, l'émotion fut à son comble, et chacun donna un libre cours à ses larmes.

Dès que Marie de Saint-Jérôme se vit dans la maison de Dieu, elle travailla à sa perfection avec une ardeur qui devait aller croissant jusqu'à son dernier soupir. Cette grande âme, en qui le calme et la force parurent le trait caractéristique, eut l'inappréciable bonheur d'être formée à la vie spirituelle par sainte Thérèse; elle mit admirablement à profit ses leçons et ses exemples. Dès son entrée dans la carrière, et à peine âgée de vingt ans, elle montrait la sagesse de l'âge mûr, elle était déjà ancienne dans la vertu. Ravie de ses progrès, sainte Thérèse avait coutume de dire : « Marie de Saint-Jérôme est une mine féconde, d'où sortent chaque jour des trésors de vertu et de bonnes œuvres. »

En 1565, Marie de Saint-Jérôme fit profession entre les mains de Thérèse. La sainte fondatrice, découvrant une rare capacité et des vertus éminentes dans la jeune professe, lui confia l'éducation des novices, et, peu de temps après, la charge de sous-prieure. Quand elle partit pour la fondation du monastère de Medina del Campo, elle la mit en sa place pour gouverner celui de Saint-Joseph. Cet ordre de l'obéissance fut pour elle, dit la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, un des plus terribles qu'elle ait reçus dans toute sa vie. Mais la sagesse et la charité de la jeune sous-prieure emportèrent en peu de temps tous les suffrages, et l'on vit combien le choix de sainte Thérèse était juste.

La sainte fondatrice, forcée de s'absenter souvent d'Avila pour aller établir de nouveaux monastères, crut devoir se décharger du gouvernement de Saint-Joseph, et faire élire une prieure : toutes les religieuses donnèrent leur voix à Marie de Saint-Jérôme. Ce fut donc elle qui la première, après sainte Thérèse, exerça la charge de prieure dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila : élue à trois différentes reprises, elle le gouverna près de dix ans. Elle fut placée pendant trois ans à la tête du monastère de Madrid; elle resta le même temps dans celui de Ocaña, dont elle fut la fonda-

trice. Durant cet intervalle, elle eut constamment pour compagne la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy. Enfin, de retour à Avila, elle fut reçue avec transport par les religieuses, qui croyaient revoir en elle leur sainte fondatrice.

Je laisse ici la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy nous résumer une vie si belle et si pure : « La grâce dont Dieu remplit l'âme de Marie de Saint-Jérôme en l'appelant à la religion, n'a jamais cessé de croître depuis ce moment. Le divin Maître a clairement fait voir que Marie de Saint-Jérôme est son amie, et une des âmes où il prend ses délices. Dès qu'elle entra à Saint-Joseph, elle fut très exacte observatrice de la règle, et d'une obéissance accomplie. »

Tel est le témoignage rendu par la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy à Marie de Saint-Jérôme. Cette héroïque fille de sainte Thérèse sembla se surpasser elle-même à ses derniers moments. Dans l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ, elle avait constamment désiré donner sa vie pour ui, à l'exemple des martyrs. Le divin Maître, exauçant en quelque sorte son désir, lui envoie un mal qui consume sa poitrine avec d'indicibles douleurs. Longtemps elle garde entre elle et Dieu son précieux et cher trésor; mais enfin, l'obéissance lui annonce qu'elle doit se soumettre au remède cruel qui peut seule la guérir. Satisfaite cette fois, Marie de Saint-Jérôme livre son corps au fer du médecin, avec le même transport de joie qu'elle l'aurait livré au fer des bourreaux; elle soutient ce martyre d'un aussi grand cœur que si elle l'eût enduré pour le triomphe de la foi catholique, ayant à côté d'elle un ange qui l'anime, la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy. Cette douloureuse tentative de guérison augmente ses mérites, mais elle hâte le terme de sa vie. Elle sent que le moment de l'entrevue éternelle avec Dieu est arrivé; elle reçoit les derniers sacrements de l'Église, demande pardon à ses filles, les exhorte à être fidèles à leur saint institut, se met ensuite entre les bras de la mère Anne de Saint-Barthélemy, et expire doucement, la tête appuyée sur ce même cœur où dix-neuf ans auparavant avait reposé, à Albe, la tête mourante de sainte Thérèse. C'était

le jour du samedi saint, le 29 mars de l'année 1601.

Notre-Seigneur se hâta de consoler la mère Anne de Saint-Barthélemy, en lui montrant la gloire dont jouissait dans le ciel sa sainte amie. Tandis que son corps virginal était encore à la cellule, et qu'elle-même se trouvait au chœur, le divin Maître lui fit voir ce corps tout resplendissant de lumière. La nuit suivante, au moment où elle allait prendre un peu de repos, elle aperçut à côté d'elle sa bien-aimée Marie de Saint-Jérôme, et elle sentit à sa présence je ne sais quelle suavité intérieure, qui lui enleva toutes les fatigues qu'elle avait essayées en la soignant dans les derniers jours de sa vie. Elle lui apparut encore plusieurs autres fois, tantôt pour la consoler, tantôt pour l'encourager au milieu de ses croix.

La mère Marie-Baptiste, prieure de Valladolid, vit aussi la mère Marie de Saint-Jérôme entourée de l'éclat des bienheureux, et toute couverte de riches pierreries; elle entendit de sa bouche ces paroles : « Ces pierreries signifient la gloire élevée dont je jouis dans le ciel, et que j'ai méritée par mes grandes souffrances durant la vie¹. »

1. Ribera, *Vie de sainte Thérèse*, liv. II, ch. v. — *Reforma de los Descalzos*, t. III, liv. XI, ch. v et vi.

CHAPITRE XXXVII

Elle traite des effets qu'opéraient en elle les grâces de Notre-Seigneur. Elle y joint des enseignements utiles. Comment on doit estimer et s'efforcer d'acquérir quelques degrés de plus de gloire. Aucune difficulté ne doit nous faire négliger des biens qui sont éternels.

J'ai de la peine à poursuivre le récit des grâces que Notre-Seigneur m'a accordées; celles dont j'ai parlé jusqu'ici sont même déjà trop grandes pour que l'on puisse se persuader qu'il en ait favorisé une âme aussi imparfaite. Mais pour obéir au commandement du divin Maître et à l'ordre que vous m'en avez donné, mes pères, j'en rapporterai encore quelques-unes, dans le seul but de lui rendre gloire. Plaise au Seigneur que le spectacle des bienfaits dont il a enrichi ma misère puisse être utile à quelque âme! Que ne fera-t-il pas pour ses véritables serviteurs! Que tous s'animent donc à contenter un Dieu qui donne, dans cette vie même, de tels gages de son amour.

Je ferai d'abord observer qu'il y a dans ces grâces des degrés divers. Certaines visions l'emportent tellement sur d'autres par la gloire, les délices, la consolation, que je m'étonne de voir la jouissance de Dieu se faire sentir, même en cette vie, d'une manière si diffé-

rente. Parfois, la douceur et le plaisir dont l'âme se trouve inondée dans une vision ou dans un ravissement, s'élèvent si fort au-dessus de tout ce qu'elle a éprouvé, qu'il lui semble impossible de désirer quelque chose de plus ici-bas; et de fait, elle ne le désire point, elle ne demande pas plus de bonheur. Cependant, depuis que Notre-Seigneur m'a fait connaître combien grande est l'inégalité qui existe dans le ciel entre la félicité des uns et celle des autres, je vois bien que, sur la terre, il n'y a pas non plus, quand il le veut, de mesure à ses dons. Aussi voudrais-je n'en voir mettre jamais dans le dévouement à une si haute Majesté.

Mon désir serait de consumer ma vie, mes forces, ma santé à son service, et de ne point perdre, par ma faute, le moindre degré de jouissance dans le ciel. Je ne crains pas de le dire, si l'on me demandait lequel je préfère, ou d'endurer toutes les peines de cet exil jusqu'au dernier jour du monde, à la condition de recevoir ensuite un degré de gloire de plus, si petit qu'il fût, ou d'aller, sans rien souffrir, occuper un moindre degré de gloire, de très grand cœur j'achèterais, au prix de toutes les peines d'ici-bas, le bonheur de jouir tant soit peu davantage de la vue des grandeurs de Dieu; car je vois que plus on le connaît, plus on l'aime et on le loue. Sans doute, je m'estimerais trop heureuse, après avoir mérité la dernière place en enfer, d'occuper la dernière place du paradis; et plaise à sa divine Majesté de me la donner un jour, sans considérer la grandeur de mes péchés! elle userait envers moi de la plus grande miséricorde; mais j'affirme que, si je le pouvais, et si le Seigneur me donnait sa grâce pour endurer d'extrêmes souffrances, je ne voudrais, quoi qu'il dût m'en coûter, rien perdre par ma faute. Infortunée! J'avais cependant, par mes nombreux péchés, tout perdu pour jamais.

Je dois dire aussi que chacune des visions ou révélations dont j'étais favorisée m'apportait de grands avantages; que même certaines visions opéraient en moi des effets extraordinaires. Ainsi, la vue de Jésus-Christ laissa son ineffable beauté empreinte en mon âme; et, jusqu'à ce jour, elle n'a point cessé de m'être présente. Il eût suffi, pour un tel effet, de le voir une seule fois; qu'on juge de ce qu'a dû produire en moi une pareille faveur si souvent accordée.

Un des fruits les plus précieux que j'en retirai, fut de me corriger d'un défaut très nuisible à mon avancement. Ce défaut, le voici : venais-je à m'apercevoir qu'une personne m'était dévouée, si d'autre part elle avait le don de me plaire, je m'affectionnais à elle de telle sorte, que mon esprit était tout occupé de son souvenir. Sans avoir la moindre intention d'offenser Dieu, j'éprouvais un grand plaisir à la voir, à penser à elle et aux bonnes qualités dont elle était douée. Ce défaut était si grave que mon âme en souffrait le plus grand dommage. Mais depuis que j'eus aperçu la ravissante beauté de Notre-Seigneur, nul mortel n'a plus rien offert à ma vue qui pût me toucher ni occuper ma pensée. Un simple regard sur la divine image que je porte gravée au fond de mon âme, me rend souverainement libre. Tout ce que je vois, loin de me captiver, excite mon dégoût, quand je le compare aux grâces et aux excellences que je découvre en ce divin Maître. Non, il n'y a ni science, ni félicité sur la terre qui soit de quelque prix à mes yeux, auprès du bonheur d'entendre une seule parole proférée par cette bouche divine : que ne doit donc pas éprouver une âme qui a eu le bonheur d'en entendre un si grand nombre ! Aussi je tiens pour impossible, à moins que par une juste punition de mes péchés je ne vienne à perdre ce sou-

venir, que personne désormais puisse tellement occuper mon esprit, qu'il ne me suffise, pour être libre, de penser un moment à mon divin Maître.

Je rapporterai à ce sujet ce qui m'est arrivé. J'ai toujours eu pour ceux qui gouvernent mon âme un véritable attachement ; comme je vois Dieu même en eux, ils m'inspirent une sincère affection. Sachant d'ailleurs qu'il n'y avait nul danger pour moi, je leur témoignais mes sentiments. Quant à eux, prudents comme ils l'étaient, et serviteurs de Dieu, ils craignaient que l'affection toute sainte que je leur portais ne nuisît à ma liberté intérieure, et ils me traitaient assez durement. Ceci est arrivé depuis que je leur obéis avec une soumission absolue, car auparavant je ne leur étais pas aussi affectionnée. Je riais en moi-même de voir combien ils étaient trompés, et je ne leur disais pas toujours à quel point je me sentais détachée de toutes les créatures. Je me contentais de les rassurer ; bientôt, par leurs rapports plus intimes avec moi, ils découvraient la liberté que je devais à Notre-Seigneur, et ils perdaient ces craintes, qu'ils n'avaient, du reste, que dans les commencements.

Plus Notre-Seigneur se montrait à moi, plus je sentais croître mon amour pour lui et ma confiance en sa bonté. Ses fréquents entretiens me le faisaient connaître d'une manière plus intime ; je voyais qu'étant Dieu et homme tout ensemble, il ne s'étonne pas des faiblesses des hommes ; il sait toute la profondeur de notre misère, et à combien de chutes nous sommes exposés, par suite du péché de nos premiers parents, qu'il est venu réparer. Je sentais que je pouvais traiter avec ce souverain Seigneur comme avec un ami, parce qu'il ne ressemble pas à ceux de la terre, qui mettent toute leur grandeur dans l'appareil d'une puissance empruntée. On ne leur

parle qu'à certaines heures, et il n'y a que les personnes qualifiées qui les approchent; si un homme de petite condition se trouve obligé d'implorer leur assistance, que de peines, que de détours lui faut-il prendre, et de combien de faveurs n'a-t-il pas besoin pour en obtenir audience! Mais si c'était au roi lui-même qu'on eût affaire, oh! alors point d'accès à espérer si vous êtes pauvre, et si vous n'êtes point gentilhomme. Il faut avoir recours aux favoris, et on peut être sûr qu'ils ne sont pas de ceux qui foulent le monde aux pieds. Ceux-ci, en effet, n'ayant aucune crainte et n'en devant point avoir, disent hardiment la vérité : de tels caractères ne sont pas propres pour la cour, où une si mâle franchise est inconnue. Là, il faut savoir taire le mal qu'on voit, et à peine ose-t-on le condamner dans sa pensée, de peur d'une disgrâce.

O Roi de gloire et Seigneur de tous les rois! votre empire n'est point défendu par de frêles barrières, car il est éternel. Oh! comme, sans introducteur, on peut arriver jusqu'à vous! Il suffit de vous voir, pour comprendre que vous seul méritez de porter le nom de Seigneur. Sans cortège et sans gardes, la majesté de votre personne révèle en vous le souverain. Il n'en est pas ainsi d'un roi mortel : en vain, quand il est seul, voudrait-il se faire reconnaître; comme il n'a rien de plus que les autres, il faut voir les insignes de sa royauté pour y croire. Aussi s'entoure-t-il, à juste titre, de cette autorité d'emprunt sans laquelle il n'obtiendrait pas un regard. Aucun rejaillissement de puissance n'émanant de sa personne, l'autorité doit lui venir des autres. O mon Seigneur, ô mon Roi! que ne puis-je peindre en ce moment l'éclat de votre gloire! Il est impossible de ne pas voir que la source de votre suprême puissance est en vous-même. L'effroi saisit, quand on

contemple une majesté si haute ; mais combien cet effroi redouble quand on vous voit, Seigneur, malgré toute cette majesté, vous humilier si profondément, et témoigner tant d'amour à une créature telle que moi ! Toutefois, après ce premier saisissement, nous pouvons traiter avec vous de tous nos intérêts, et vous parler au gré de nos désirs. A la crainte causée d'abord par la vue de votre gloire, en succède une autre plus grande, celle de vous offenser : et ce n'est pas la frayeur du châtiment qui la fait naître ; non, Seigneur, mais la frayeur de vous perdre vous-même, auprès de laquelle la première n'est absolument rien.

Voilà, sans parler des autres, quelques-uns des précieux avantages de cette vision, si elle vient de Dieu. Les effets le font connaître, lorsqu'il daigne éclairer l'âme ; mais, comme je l'ai souvent dit, Notre-Seigneur veut que de temps en temps elle soit dans les ténèbres et privée de sa divine lumière. Cela étant ainsi, on ne doit pas trouver étrange que, me voyant si misérable, je conçoive quelque crainte.

Je viens de passer huit jours dans cette obscurité ; je ne trouvais plus en moi ni sentiment de mes obligations envers Dieu, ni souvenir de ses grâces ; mon esprit était frappé d'impuissance, et absorbé par je ne sais quoi. Je n'avais assurément nulle mauvaise pensée, mais je me sentais si incapable d'en avoir de bonnes, que je riais de moi-même, et prenais plaisir à voir la bassesse d'une âme, quand Dieu suspend en elle son opération. Elle voit bien qu'elle n'est pas sans lui dans cet état ; car ce n'est point comme dans ces grandes peines intérieures que j'ai éprouvées de temps en temps, et dont j'ai parlé plus haut. Néanmoins, elle a beau mettre du bois, et faire de son côté le peu qui est en son pouvoir pour allumer le feu de l'amour divin, aucune

flamme ne monte. C'est déjà une grande miséricorde de la part de Dieu, que la fumée paraisse, et montre qu'il n'est pas entièrement éteint. Notre-Seigneur l'allume ensuite de nouveau; mais jusque-là, quand on se romprait la tête à souffler et à arranger le bois, on ne ferait que l'étouffer davantage. Je crois que le meilleur alors est d'avouer franchement que l'on ne peut rien par soi-même, et de s'employer, comme j'ai dit, à d'autres œuvres méritoires. Peut-être Notre-Seigneur enlève-t-il à l'âme l'oraison, afin qu'elle se livre à ces œuvres, et connaisse par expérience le peu dont elle est capable par elle-même.

Il est certain qu'aujourd'hui j'ai goûté de grandes délices auprès de Notre-Seigneur : j'ai osé me plaindre de lui, et je lui ai dit : Eh quoi ! mon Dieu, n'est-ce donc pas assez que vous me teniez dans cette misérable vie; que, pour l'amour de vous, je m'y soumette, et que je veuille vivre dans cet exil où tout m'empêche de jouir de vous, le manger, le dormir, les affaires, les rapports avec le monde ? Vous seul connaissez la grandeur de ce tourment; et néanmoins, ô mon Seigneur, je l'endure pour l'amour de vous : faut-il encore que, dans ces rares instants où je pourrais jouir de votre présence, vous vous dérobiez à ma vue ? Comment cela peut-il s'allier avec votre miséricorde ? Comment l'amour que vous avez pour moi peut-il le tolérer ? Seigneur, s'il m'était possible de me cacher de vous, comme vous de moi, votre amour, j'en suis sûre, ne le souffrirait jamais. Mais vous êtes toujours avec moi, et vous me voyez toujours. Mon tendre Maître, une pareille inégalité est trop cruelle; considérez, je vous en supplie, qu'elle n'est pas juste envers celle qui vous aime d'un si ardent amour.

Avant de proférer ces paroles et d'autres de ce genre,

je venais de considérer que la place où je m'étais vue dans l'enfer était trop douce pour une pécheresse comme moi. Souvent l'amour me transporte de telle manière, que je ne me possède plus ; c'est alors qu'avec le plus libre abandon j'ose adresser ces plaintes à Notre-Seigneur, et il veut bien souffrir tout cela de ma part. Louange en soit rendue à ce Roi si plein de bonté !

Approcherions-nous de ceux de la terre avec une pareille hardiesse ? Certes, que l'on n'ose parler au roi, je n'en suis point surprise ; je trouve juste qu'on craigne le souverain et les premiers seigneurs du royaume. Mais, de nos jours, les choses en sont venues à ce point, que la vie n'est plus assez longue pour apprendre les devoirs, les déférences, les respects introduits par l'usage, quand, avec cela, on veut se réserver un peu de temps pour servir Dieu. Un tel spectacle me confond, et j'avoue qu'à l'époque où je vins m'abriter dans ce monastère, je ne savais plus comment traiter avec les grands. Pour peu que l'on rende à d'autres, sans y penser, plus d'honneur que leur qualité n'exige, ils ne le prennent pas en plaisanterie ; ils s'en offensent même tellement, qu'il faut s'en justifier et leur en faire satisfaction ; et encore Dieu veuille qu'ils s'en contentent !

Je le répète, je ne savais plus comment vivre dans le monde. Une pauvre âme s'y trouve bien en peine ; car on lui dit d'un côté que, pour se garantir des nombreux dangers qui l'environnent, elle doit continuellement élever ses pensées vers Dieu ; et on veut, de l'autre, qu'elle ne manque à aucun de ces devoirs de civilité qui se pratiquent dans le monde, afin de ne point blesser ceux qui se font un point d'honneur de ces bagatelles. C'était pour moi une source d'ennui ; je ne finissais jamais de faire des satisfactions ; j'avais beau étudier, il m'échappait toujours bien de ces fautes que le monde

ne regarde point comme légères. Mais n'est-il pas vrai que la vie religieuse nous excuse, et qu'on doit, si l'on veut être juste, nous pardonner des fautes de ce genre? Non; l'on dit, au contraire, que les monastères doivent être une école et une cour de politesse. Pour moi, je ne puis le comprendre. Un langage si faux ne viendrait-il pas de ce qu'on aurait pris de travers une parole comme celle-ci, dite par quelque saint : Les maisons religieuses doivent être une cour où l'on forme des courtisans pour le ciel? Et en effet, je ne sais vraiment comment ceux dont l'unique étude doit être de plaire en tout à Dieu et d'abhorrer le monde, peuvent s'occuper avec tant de soin de contenter les gens du monde en des choses si sujettes à changer. Encore si on pouvait les apprendre une fois pour toutes, patience; mais les seuls titres des lettres demandent aujourd'hui un enseignement tout spécial, et il nous faut de doctes leçons pour apprendre quand nous devons laisser du papier de tel côté ou bien de tel autre, et quand nous devons donner le titre d'illustre à celui qui n'avait pas auparavant le titre de magnifique. J'ignore où l'on en viendra; car, bien que je n'aie pas encore cinquante ans, j'ai vu cela changer tant de fois, que je ne sais plus où j'en suis. Que feront donc ceux qui ne viennent que de naître, si Dieu leur donne une longue vie? En vérité, je plains les personnes spirituelles qui, pour de saints motifs, doivent rester au milieu du monde; elles portent sur ce point une croix terrible. Si elles se déterminaient, d'un commun accord, à vouloir passer pour ignorantes dans une pareille science, s'estimant même heureuses d'être tenues pour telles, elles se délivreraient d'un bien pesant fardeau.

Dans quelles folies me suis-je engagée? Voilà qu'en parlant des grandeurs de Dieu, j'en suis venue à discuter des bassesses du monde! Mais, puisque je l'ai aban-

donné sans retour par la grâce de Notre-Seigneur, je veux en sortir tout à fait. Qu'ils s'arrangent avec lui, ceux qui se donnent tant de peine pour des choses si futiles. Dieu veuille que dans la vie future, où rien ne change, nous n'ayons pas à les payer bien cher ! Amen.

CHAPITRE XXXVIII

Elle parle de plusieurs faveurs insignes reçues de Dieu, comme la connaissance de quelques secrets du ciel, et d'autres grandes visions et révélations dont la divine Majesté voulut bien la favoriser. Elle indique les effets que ces grâces produisaient en elle, et les grands avantages que son âme en retirait.

Étant un soir retirée dans un oratoire, si indisposée que je voulais me dispenser de faire oraison, je pris mon rosaire pour m'occuper vocalement et sans aucun effort d'esprit. Mais, quand Dieu le veut, que nos industries sont inutiles ! Quelques instants à peine s'écoulèrent, et un ravissement vint me saisir avec une impétuosité telle que je ne pus y résister. Il me sembla que j'étais transportée dans le ciel, et les premières personnes que j'y vis furent mon père et ma mère. Dans un très court espace de temps, celui d'un *Ave Maria*, je découvris de si grandes merveilles que, succombant sous le poids d'une faveur qui me paraissait excessive, je demeurai entièrement hors de moi. La vision fut peut-être de plus longue durée que je ne l'indique ici ; mais le temps paraît alors très court. J'appréhendai ensuite que ce ne fût une illusion, sans trouver néanmoins aucun fondement à cette crainte. Je ne savais que faire, tant j'avais de honte d'en parler à mon confesseur, non, ce me semble, par

humilité, mais de peur qu'il ne se moquât de moi, et ne me demandât si j'étais un saint Paul ou un saint Jérôme, pour avoir connaissance des choses du ciel. La pensée que de pareilles visions avaient été accordées à ces grands saints augmentait encore ma crainte, et je ne faisais que répandre des larmes, parce qu'une telle chose me semblait devoir être une illusion. Enfin, malgré ma répugnance, j'allai trouver mon confesseur; car, pour rien au monde, je n'aurais osé lui rien cacher, quelque honte que me causât un tel aveu, tant je tremblais d'être trompée. Il fut touché de mon affliction, me consola beaucoup, et me dit les choses les plus capables de me tranquilliser.

Dans la suite il m'est arrivé, et il m'arrive encore quelquefois, que Notre-Seigneur me découvre de plus grands secrets, mais de telle manière que je ne vois que ce qu'il lui plaît de me montrer, sans qu'il soit au pouvoir de mon âme, quand elle le voudrait, d'apercevoir rien de plus. Le moindre de ces secrets suffit pour ravir l'âme d'admiration, et la faire avancer beaucoup dans le mépris et la basse opinion des choses de la vie. Je voudrais pouvoir donner une idée de ce qui m'était alors découvert de moins élevé; mais en cherchant à y parvenir, je trouve que c'est impossible; car, entre la seule lumière de ce divin séjour où tout est lumière, et la lumière d'ici-bas, il y a déjà tant de différence, qu'on ne peut les comparer, celle du soleil ne semblant plus que laideur. L'imagination la plus subtile ne peut arriver à se peindre et à se figurer cette lumière, ni à se représenter aucune des merveilles que Notre-Seigneur me faisait alors connaître. Il est impossible de rendre le souverain plaisir qui accompagnait cette connaissance, et le haut degré de suavité dont tous mes sens étaient alors comblés; ainsi je suis forcée de n'en pas dire davantage.

Je passai une fois plus d'une heure en cet état, Notre-Seigneur se tenant toujours près de moi, et me découvrant des choses admirables. Il me dit : « Vois, ma fille, ce que perdent ceux qui sont contre moi ; ne manque pas de le leur dire. » — Hélas ! mon cher Maître, lui répondis-je, que peuvent mes paroles auprès de ceux que leurs crimes aveuglent, à moins que vous ne les éclairiez vous-même ? Vous avez fait connaître vos grandeurs à certaines âmes, et elles vous ont glorifié ; mais cette chétive et misérable créature, à qui vous les manifestez, rencontrera-t-elle une seule personne qui veuille lui donner créance ? Loué soit du moins votre nom et bénie votre miséricorde, pour l'heureux changement que vous avez opéré en moi !

Depuis, mon âme voudrait toujours demeurer dans cette région supérieure, sans revenir à la vie, tant elle a conçu de mépris pour toutes les choses de la terre. Elles ne sont à ses yeux que de la fange, et elle comprend combien basse est l'occupation de ceux qui s'y arrêtent.

Durant mon séjour chez cette dame dont j'ai parlé¹, je fus une fois saisie de ces douleurs du cœur auxquelles j'étais si sujette, et qui maintenant me font moins souffrir. Comme cette dame est d'une admirable charité, elle me fit apporter des bijoux d'or, des pierreries de grand prix, et en particulier des diamants qu'elle estimait beaucoup, espérant que la vue de ces objets ferait une agréable diversion à mon mal. Je riaais en moi-même, et comparant intérieurement ce que les hommes estiment avec ce que Notre-Seigneur nous réserve, je ne pouvais me défendre d'un sentiment de compassion. Je sentais qu'il me serait impossible, quand je le voudrais, de faire le moindre cas de ces biens périssables, à moins que

1. Louise de la Cerda, à Tolède.

Dieu n'effaçât de mon esprit le souvenir des biens célestes.

Cette disposition est pour l'âme une espèce de souveraineté si haute, que je ne sais si on peut la comprendre, à moins de la posséder. C'est le vrai et pur détachement. Dieu seul l'opère en nous, sans aucun travail de notre part. C'est lui qui nous découvre ces vérités; elles demeurent imprimées dans notre esprit, et nous voyons avec évidence combien il nous serait impossible, par nous-mêmes, d'acquérir si promptement un bien de cette nature.

Ces lumières ont banni de mon cœur, en très grande partie, une crainte fort vive que j'avais toujours eue de la mort. Mourir me semble maintenant la chose du monde la plus facile pour l'âme fidèle à Dieu, puisque, en un moment, elle se voit libre de sa prison, et introduite dans le repos. Il existe, selon moi, une grande ressemblance entre l'extase et la mort. En effet, l'esprit ravi en Dieu contemple les ineffables merveilles qu'il lui découvre; et l'âme, dès l'instant même où elle est séparée du corps, est mise en possession de ces mêmes biens. Je ne parle point des douleurs de la séparation, dont il faut faire très peu de cas; d'ailleurs, ceux qui auront véritablement aimé Dieu et méprisé les vanités de la terre, doivent mourir avec plus de douceur.

J'appris aussi à connaître quelle est notre véritable patrie, et à regarder cette vie comme un pèlerinage. C'est un grand avantage d'avoir vu ce qui nous est réservé là-haut, et de savoir où nous sommes appelés à habiter. Celui qui doit aller s'établir dans une contrée lointaine trouve un puissant secours, pour supporter les fatigues du voyage, dans la connaissance du pays où il doit mener une vie pleine de repos. L'âme trouve de même, dans la connaissance qu'elle a reçue, une

grande facilité pour s'élever à la considération des choses d'en haut, et pour faire en sorte que sa conversation soit dans le ciel. Il y a là d'inappréciables avantages. Un seul regard vers le ciel suffit pour la recueillir. Notre-Seigneur ayant bien voulu lui montrer quelque chose des grands biens qui s'y rencontrent, elle aime à y attacher sa pensée. Souvent ceux qui forment ma société ici-bas, et auprès de qui je me console, sont ceux que je sais être vivants là-haut; eux seuls me paraissent jouir de la véritable vie. Quant à ceux qui vivent sur la terre, ils me semblent tellement morts, que le monde entier ne saurait me tenir compagnie, surtout lorsque j'éprouve ces grandes impétuosités d'amour. Tout ce que je vois des yeux du corps ne me paraît alors qu'une plaisanterie et un songe, tandis que j'appelle de toute l'ardeur de mes vœux ce qui a frappé les yeux de mon âme; et comme je m'en vois encore loin, je puis dire que je me sens mourir.

Enfin, ces visions sont une des grâces les plus insignes dont Dieu puisse favoriser une âme; elle y puise une force admirable; en particulier elles l'aident à porter une croix bien pesante, je veux dire l'ennui et le dégoût que tout lui inspire ici-bas. Et si le Seigneur ne suspendait de temps en temps le souvenir de ce qu'elle a vu, bien que ce souvenir ne tarde pas à se réveiller, je ne sais comment elle pourrait supporter la vie. Louange et bénédiction sans fin à ce Dieu de bonté! Qu'il ne permette point, je l'en supplie au nom du sang versé pour moi par son divin Fils, qu'après avoir compris quelque chose de ces biens si élevés et avoir commencé à en jouir en quelque manière, j'aie le malheur, comme Lucifer, de tout perdre par ma faute! Ah! qu'il ne le permette jamais, je l'en conjure encore au nom de lui-même! Parfois, la crainte que j'en ai n'est pas

petite; mais le plus ordinairement, la miséricorde de mon Dieu me donne l'assurance qu'après m'avoir retirée de tant de péchés, il ne voudra point cesser de me soutenir de sa main, et m'exposer ainsi à me perdre. Je vous prie très instamment, mon père, de joindre pour ce sujet vos prières aux miennes.

La grâce dont je vais parler l'emporte, ce me semble, en plusieurs choses, sur les faveurs précédentes, en particulier par l'excellence des biens, et par la force qu'elle communique à l'âme. Néanmoins, chacune de ces faveurs, considérée à part, est d'un tel prix, qu'il n'y a point lieu de les comparer ensemble.

Une veille de la Pentecôte, m'étant retirée après la messe dans un endroit fort solitaire où j'allais prier souvent, je me mis à lire, dans l'ouvrage d'un chartreux¹, ce qui avait trait à cette fête. J'y trouvai les marques auxquelles ceux qui commencent, ceux qui ont déjà fait des progrès dans la vertu, et ceux qui ont atteint la perfection, peuvent connaître si le Saint-Esprit est avec eux. Après avoir lu ce qui était dit sur ces trois états, il me sembla que, par la bonté de Dieu, ce divin Esprit, autant que j'en pouvais juger, était avec moi. Je lui en rendis aussitôt de vives actions de grâces. Je me souvins en ce moment d'avoir lu autrefois les mêmes choses, et je vis que j'étais en ce temps-là bien

1. L'ouvrage dont parle sainte Thérèse, et qu'elle lisait dans une traduction espagnole, est la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, composée en latin par Ludolphe de Saxe. On trouve dans cette admirable Vie une science profonde unie à beaucoup d'onction. L'auteur termine chaque chapitre par une prière qui respire la plus tendre dévotion. Il commence son livre par ces mots : *Fundamentum aliud*. La Vie de Jésus-Christ n'est pas l'unique ouvrage sorti de la plume de cet écrivain; il nous a encore légué une savante exposition des psaumes. Il termine également chaque psaume par une touchante prière analogue au sujet.

Ce fut dans la chartreuse de Strasbourg que ce saint religieux passa les dernières années de sa vie. Il mourut en 1390.

éloignée de l'état où je me trouvais alors ; ainsi, par le contraste même, la grandeur de la grâce que Dieu m'avait faite m'apparaissait dans tout son jour. Puis, considérant la place que j'avais méritée dans l'enfer par mes péchés, je ne pouvais donner assez de louanges à Dieu ; car je ne reconnaissais presque plus mon âme, tant elle était transformée.

Tandis que j'étais occupée de ces pensées, je fus saisie, sans en connaître la cause, d'un véhément transport. Mon âme paraissait vouloir sortir du corps, tant elle était hors d'elle-même, et se sentait incapable d'attendre davantage le bien qu'elle entrevoyait. Ce transport était si excessif que je ne pouvais y résister ; il agissait sur moi, me semblait-il, d'une manière toute nouvelle. Mon âme était si profondément saisie, que je ne savais ni ce qu'elle avait ni ce qu'elle voulait. Sentant toutes les forces naturelles m'abandonner, et ne pouvant me soutenir, quoique je fusse assise, je m'appuyai contre la muraille. A ce moment, je vis au-dessus de ma tête une colombe bien différente de celles d'ici-bas ; car elle n'avait point de plumes, et ses ailes semblaient formées de petites écailles qui jetaient une vive splendeur ; elle était aussi plus grande qu'une colombe ordinaire. Il me semble que j'entendais le bruit qu'elle faisait avec ses ailes ; elle les agita à peu près l'espace d'un *Ave Maria*. Mon âme, se perdant alors dans le ravissement, perdit aussi de vue cette divine colombe. L'esprit s'apaisa avec la présence d'un hôte si excellent, tandis que, selon ma manière de voir, une faveur si merveilleuse aurait dû le remplir de trouble et d'effroi. Mais dès que je commençai à jouir, la crainte fit place au repos, et je restai en extase ¹.

1. Sainte Thérèse, lorsqu'elle reçut cette faveur, se trouvait dans l'ermitage de Nazareth à Saint-Joseph d'Avila. Un Saint-Esprit entouré de

La gloire de ce ravissement fut extraordinaire; je demurai la plus grande partie des fêtes comme interdite et hors de sens; je ne savais que devenir, je ne pouvais comprendre comment je ne succombais point sous le poids d'une si étonnante faveur; je n'entendais plus, je ne voyais plus, si je puis m'exprimer ainsi, tant était grande ma joie intérieure. Depuis ce jour, je vois en moi un bien plus haut degré d'amour de Dieu, et je me sens beaucoup plus affermie dans la vertu. Bénédiction et louange sans fin à ce Dieu de bonté! Amen.

J'aperçus une autre fois sur la tête d'un père de l'ordre de Saint-Dominique la même colombe; mais il me sembla que les rayons et la splendeur de ses ailes s'étendaient beaucoup plus loin. Il me fut dit que ce religieux devait attirer à Dieu un grand nombre d'âmes.

Notre-Dame m'apparut un jour, mettant un manteau d'une éblouissante blancheur sur les épaules de ce présenté du même ordre, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois ¹. Elle me dit que pour prix du service qu'il lui avait rendu en aidant à l'établissement de cette maison, elle lui donnait ce manteau, comme marque du soin qu'elle prendrait désormais de conserver son âme pure, et de la préserver du péché mortel. Cette promesse s'est accomplie, j'en ai la certitude; car depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée peu d'années après, ce père mena une vie si pénitente, et sa mort elle-même fut si sainte, que je ne saurais concevoir le moindre doute sur son bonheur. Un religieux présent à sa dernière heure m'a rapporté qu'il avait dit, un peu avant d'expirer, qu'il voyait saint

rayons, peint dans l'embrasure de la fenêtre, rappelle le souvenir de la merveilleuse extase qu'elle vient de nous rapporter.

1. Le P. Pierre Ybáñez.

Thomas auprès de lui ¹. Il mourut ainsi plein de joie, et appelant de tous ses vœux le moment de sortir de cet exil. Il m'est apparu quelquefois depuis, dans une très grande gloire, et m'a révélé diverses choses. C'était un homme de si haute oraison que, dans les derniers temps de sa maladie, voulant s'en distraire à cause de son extrême faiblesse, il ne le pouvait, tant ses ravissements étaient fréquents. Il m'écrivit même, un peu avant sa mort, pour me demander par quels moyens il pourrait les prévenir, parce qu'en achevant de dire la messe, il entrait malgré lui en extase, et y demeurait très longtemps. Enfin, Dieu lui donna la récompense des grands services qu'il lui avait rendus pendant toute sa vie.

J'ai également connu par vision quelques-unes des grâces extraordinaires que Notre-Seigneur faisait au recteur de la compagnie de Jésus dont j'ai plusieurs fois fait mention ²; mais, pour ne pas trop m'étendre, je n'en parlerai point ici; je dirai seulement ce qui m'arriva à une époque où ce père avait une croix pesante à porter; il se trouvait en butte à une grande persécution, et son affliction était extrême. Un jour, en entendant la messe, je vis, au moment où l'on élevait la sainte hostie, Notre-Seigneur Jésus-Christ en croix. Il me dit certaines paroles de consolation pour les lui rapporter; il en ajouta d'autres, par lesquelles je devais le prévenir de ce qui devait encore arriver, et lui mettre sous les yeux ce que le divin Maître avait souffert pour lui, afin de l'engager à se préparer à la souffrance. Cela lui donna

1. Une note marginale du P. Bañés nous apprend que le P. Pierre Ybañez, lors de sa mort, était prieur du couvent de Trianos. Sainte Thérèse affirme, à la fin du chapitre, qu'il alla droit au ciel sans passer par le purgatoire.

2. Le P. Gaspard de Salazar.

beaucoup de consolation et de courage : et l'événement confirma ensuite la vérité de tout ce que Notre-Seigneur m'avait dit.

Il m'a été révélé de grandes choses sur les religieux de l'ordre auquel appartient ce père, je veux dire la compagnie de Jésus, et sur l'ordre lui-même tout entier. Plusieurs fois je les ai vus dans le ciel, tenant en leurs mains des bannières blanches. Je le répète, j'ai vu, touchant ces religieux, d'autres choses extrêmement admirables. Aussi j'ai une grande vénération pour cet ordre, parce qu'ayant eu beaucoup de rapports avec ses membres, je reconnais que leur vie est conforme à ce que Notre-Seigneur m'a dit d'eux.

Tandis que j'étais un soir en oraison, Notre-Seigneur commença par m'adresser quelques paroles qui retraçaient à mon souvenir les infidélités de ma vie. Elles me remplirent de confusion et de peine. Sans être prononcées d'un ton sévère, de telles paroles causent un regret et une douleur qui anéantissent ; une seule nous est plus utile pour acquérir la connaissance de nous-mêmes, que plusieurs jours passés dans la considération de notre misère, parce qu'elles portent avec elles un caractère de vérité qu'il nous est impossible de nier. Le Sauveur me représenta alors les amitiés si vaines auxquelles je m'étais laissée aller : je devais regarder comme une grande grâce, me dit-il, qu'il permît à un cœur qui avait fait un si mauvais usage de ses affections, de s'attacher à lui, et qu'il voulût bien le recevoir.

D'autres fois, il me dit de me souvenir du temps où je semblais mettre mon honneur à aller contre le sien. Il me dit, en une autre circonstance, de me rappeler ce dont je lui étais redevable : lorsque je l'outrageais le plus, c'était alors qu'il m'accordait ses faveurs.

Lorsque je commets des fautes, et elles ne sont pas en petit nombre, sa Majesté me les fait comprendre de telle sorte que j'en suis tout anéantie ; comme j'en commets beaucoup, cela se renouvelle fréquemment. Il m'est arrivé quelquefois de chercher à me consoler dans l'oraison d'une réprimande qui m'avait été faite par mon confesseur ; j'en recevais alors une seconde, auprès de laquelle la première n'était rien.

Je reviens à ce que je disais. Notre-Seigneur ayant mis sous mes yeux le tableau des infidélités de ma vie, je fondais en larmes, dans la pensée que je n'avais encore rien fait pour son service. Il me vint alors à l'esprit qu'il voulait peut-être me préparer par là à recevoir quelque grâce ; car le plus ordinairement il choisit, pour m'accorder une faveur particulière, le temps où je viens de me confondre devant lui, sans doute pour me faire connaître plus clairement combien j'en suis indigne. Quelques instants s'étant écoulés, mon âme entra dans un tel ravissement, qu'elle me semblait avoir entièrement abandonné le corps ; du moins, si elle vivait encore en lui, elle n'en avait nul sentiment. Je vis alors la très sainte humanité de Jésus-Christ, dans un excès de gloire où je ne l'avais point encore contemplée. Par une connaissance admirable et lumineuse, elle me fut représentée dans le sein du Père ; à la vérité, je ne saurais dire de quelle manière elle y est. Il me parut seulement que, sans la voir, je me trouvais en présence de la Divinité. Mon âme en resta plongée dans un tel étonnement, que je passai, je crois, plusieurs jours sans pouvoir revenir à moi ; il me semblait que j'avais sans cesse devant les yeux cette majesté du Fils de Dieu, mais ce n'était pas comme la première fois, je le comprenais bien. Pour brève que soit une si haute

vision, elle se grave si profondément dans l'esprit, qu'elle ne saurait s'en effacer de longtemps; j'y trouvai à la fois de grandes consolations et de précieux avantages.

J'ai eu trois autres fois la même vision; c'est, à mon avis, la plus sublime de toutes celles dont le Seigneur m'a favorisée. Ses effets sont admirables; il me semble qu'elle purifie merveilleusement l'âme, et enlève à la sensualité presque toute sa force; c'est comme une grande flamme, qui consume et anéantit tous les désirs de cette vie. Par la grâce de Dieu, je n'étais touchée de rien de mortel; mais la vanité des choses de la terre et le néant des grandeurs humaines m'apparurent dans un nouveau jour. C'est pour l'âme un enseignement admirable, qui élève ses désirs jusqu'à la vérité pure; il imprime en outre un inexprimable respect pour Dieu, fort différent de celui que nous pouvons acquérir par nous-mêmes ici-bas. L'âme ensuite ne peut voir sans effroi qu'elle ait osé offenser une si redoutable Majesté, et que qui que ce soit ait une pareille hardiesse.

J'ai déjà fait observer que les avantages des visions et autres faveurs sont plus ou moins grands. Celle dont je parle en produit de merveilleux. Lorsqu'en allant communier je me souvenais de cette souveraine Majesté que j'avais vue, et considérais que cette même Majesté était présente au très saint Sacrement; quand surtout, ce qui arrivait souvent, Notre-Seigneur daignait m'apparaître dans la sainte hostie, les cheveux se dressaient sur ma tête et je me sentais tout anéantie. O mon Seigneur, si dans ce sacrement vous ne couvriez votre grandeur d'un voile, qui oserait si souvent s'en approcher, pour unir une créature si souillée et sujette à tant de misères à une si haute Majesté! Soyez béni, Sei-

gneur! Que les anges et toutes les créatures vous louent de ce que vous vous accommodez de telle sorte à notre infirmité, que vous nous laissez goûter de si étonnantes faveurs, sans nous effrayer par votre suprême puissance! Son éclat nous ôterait la hardiesse d'en jouir, tant notre faiblesse et notre misère sont grandes.

Si vous en agissiez autrement, il pourrait en être de nous comme d'un laboureur, auquel je sais très certainement que la chose arriva ainsi. Ayant trouvé un trésor qui dépassait de beaucoup les basses pensées de son esprit, il eut un tel chagrin de ne savoir à quoi l'employer, que la tristesse le conduisit lentement au tombeau. Si, au lieu de se voir soudainement possesseur de tout ce trésor, il eût seulement reçu de temps en temps quelque partie de sa valeur, il eût pourvu par là à son entretien, il se serait estimé plus heureux qu'au temps de sa pauvreté, et il ne lui en aurait pas coûté la vie.

Mais vous, Seigneur, richesse des pauvres, que vous savez admirablement pourvoir aux besoins des âmes, en leur découvrant peu à peu vos trésors, sans leur en montrer d'abord toute la grandeur! Lorsque je contemple une si haute Majesté cachée dans une si petite hostie, j'admire vraiment une sagesse si profonde. Non, je n'aurais point le courage, je ne pourrais prendre sur moi de m'approcher ainsi du Seigneur, si aux grandes grâces dont il n'a cessé de me combler, il n'ajoutait celle de soutenir ma faiblesse; je ne pourrais également ni concentrer en mon cœur ce que j'éprouve, ni m'empêcher de publier à haute voix de si étonnantes merveilles. Que doit donc éprouver une misérable comme moi, chargée d'abominations, et dont la vie s'est passée avec si peu de crainte de Dieu, au moment de s'unir à ce souverain Seigneur,

les jours où il veut que mon âme le voie dans sa majesté! Comment ma bouche, qui l'a offensé par tant de paroles, ose-t-elle s'approcher de ce corps infiniment glorieux, et où tout respire une pureté, une bonté divine? Ah! pour l'âme autrefois infidèle, l'effroi qu'inspire une Majesté si haute n'est rien auprès du regret et de la douleur qu'elle éprouve, en lisant sur ce visage d'ineffable beauté tant de tendresse et de douceur.

Mais qu'ai-je dû sentir, deux fois témoin de ce que je vais rapporter! Certes, mon Seigneur et ma gloire, je ne crains pas de l'affirmer : dans ces grandes douleurs de mon âme, j'ai, d'une certaine manière, fait quelque chose pour votre service. Mais que dis-je? Je ne le sais plus; ce n'est presque plus moi qui parle en écrivant ceci; je me sens troublée, et comme hors de moi par de tels souvenirs. O mon Seigneur, j'aurais eu raison de dire que j'avais fait quelque chose pour vous, si ce sentiment venait de moi; mais puisque je ne puis avoir une bonne pensée si vous ne me la donnez, vous ne devez m'en garder aucune reconnaissance; de mon côté se trouve la dette, et c'est vous, Seigneur, qui êtes l'offensé.

Une fois, en allant communier, je vis des yeux de l'âme, plus clairement que je n'aurais fait des yeux du corps, deux démons d'une figure horrible qui serraient avec leurs cornes la gorge du pauvre prêtre, et je vis en même temps, dans l'hostie qu'il était prêt à me donner, Notre-Seigneur Jésus-Christ avec cette majesté dont je viens de parler : ce qui me fit connaître que mon Dieu était dans des mains criminelles, et que cette âme était en état de péché mortel. Quel spectacle, ô mon Sauveur, de voir votre divine beauté au milieu de ces abominables figures,

et ces démons saisis d'un tel effroi et d'une telle stupeur devant vous, qu'ils auraient soudain pris la fuite si vous le leur eussiez permis ! Dans le trouble extrême qui s'empara de moi, je ne sais comment j'eus la force de communier. J'étais également agitée d'une crainte très vive : il me semblait que si cette vision venait de Dieu, il n'aurait pas permis que je visse le mauvais état de cette âme. Mais Notre-Seigneur me dit de prier pour elle ; il ajouta qu'il avait permis cette vision pour me faire comprendre la force des paroles de la consécration, et comment, quelque mauvais que soit le prêtre qui les profère, il ne laisse pas d'être présent sur l'autel. C'était aussi afin que je visse l'excès de sa bonté, qui le porte à se mettre entre les mains même d'un ennemi, et cela pour mon bien et pour le bien de tous.

Je compris l'obligation où sont les prêtres d'être plus vertueux que les autres, ce qu'il y a de terrible dans la réception indigne d'un sacrement si saint, et le grand pouvoir du démon sur une âme qui est en péché mortel. J'en retirerai la plus grande utilité, et une connaissance plus intime de ce que je dois à Dieu. Qu'il soit béni à jamais !

Voici un autre fait dont j'ai été témoin, et qui me causa une étrange épouvante. Dans un endroit où je me trouvais, mourut une personne qui avait, durant plusieurs années, fort mal vécu, comme je l'ai appris, mais qui, toujours malade les deux dernières années de sa vie, paraissait s'être amendée en quelque chose. Elle mourut sans confession ; mais à cause de ce que je viens de dire, je ne croyais pas qu'elle se damnerait. Or, pendant qu'on l'ensevelissait, je vis un grand nombre de démons qui prirent ce corps, qui paraissaient s'en amuser, le maltrahaient, et à l'aide de

grands crocs le traînaient de côté et d'autre, ce qui me causa une extrême frayeur. Au moment où on le portait en terre avec l'honneur et les cérémonies accoutumées, j'admirai la grande bonté de Dieu, qui ne permettait pas que cette âme fût déshonorée, ni que l'on sût qu'elle était son ennemie. J'étais tout interdite de ce qui venait de frapper mes regards. Je n'aperçus aucun démon durant l'office; mais quand on mit le corps dans la fosse, j'en vis une grande multitude qui étaient dedans pour le recevoir. Je fus comme hors de moi à ce spectacle, et il ne me fallut pas peu de courage pour ne rien laisser paraître au dehors. Je considérais en moi-même à quelles tortures ces esprits de ténèbres livreraient l'âme dont ils traitaient ainsi le malheureux corps. Plût au Seigneur que tous ceux qui sont en mauvais état, vissent de leurs yeux comme moi une scène si épouvantable! elle les exciterait puissamment, me semble-t-il, à embrasser une meilleure vie. Je connus alors de plus en plus combien j'étais redevable à Dieu, et de quel malheur il m'avait délivrée. Quant à la crainte qui m'avait saisie, elle dura jusqu'à ce que j'en eusse parlé à mon confesseur; il me venait en pensée que c'était peut-être un artifice de l'esprit ennemi pour déshonorer cette personne, qui, du reste, ne passait pas pour avoir beaucoup de religion. Ce qui est vrai, c'est que ce malheur n'ayant été que trop réel, jamais je ne m'en souviens sans que l'effroi s'empare de mon âme.

Puisque j'ai commencé à parler de visions touchant les morts, je veux faire connaître les lumières que Dieu m'a données sur quelques âmes. Mais, pour abrégér, je ne rapporterai qu'un petit nombre de faits; d'ailleurs, il ne me paraît ni nécessaire ni utile d'en dire davantage.

On m'annonça la mort d'un religieux qui avait été jadis provincial de cette province, et qui l'était alors d'une autre; j'avais eu des rapports avec lui, et il m'avait rendu de bons offices. Il était, au reste, orné de bien des vertus. Néanmoins cette nouvelle me causa un grand trouble; j'étais inquiète pour le salut de son âme, parce qu'il avait été durant vingt ans supérieur, et je crains toujours beaucoup pour ceux qui ont rempli ces fonctions : avoir charge d'âmes me semble une chose extrêmement périlleuse. Je m'en allai fort triste à un oratoire; là, je conjurai Notre-Seigneur d'appliquer à ce religieux le peu de bien que j'avais fait en ma vie, et de suppléer au reste par ses mérites infinis, afin de tirer son âme du purgatoire. Pendant que je demandais cette grâce avec toute la ferveur dont j'étais capable, je vis, à mon côté droit, cette âme sortir du fond de la terre, et monter au ciel avec une grande allégresse. Bien que ce père fût fort âgé, il m'apparut sous les traits d'un homme qui n'avait pas encore trente ans, et avec un visage tout resplendissant de lumière. Cette vision, fort courte dans sa durée, me laissa inondée de joie. Dès ce moment, il me fut impossible de partager la douleur de plusieurs autres personnes, qui regrettaient en lui un ami extrêmement cher. La consolation qui remplissait mon âme était si grande, que je n'avais plus de peine de sa mort; en outre, je ne pouvais concevoir aucun doute sur la vérité de ce que j'avais vu; je comprenais clairement que ce n'était pas une illusion. Il n'y avait pas alors plus de quinze jours qu'il avait cessé de vivre. Je ne laissai pas de demander des prières pour lui, et d'en offrir aussi à Dieu. A la vérité, je ne pouvais plus y apporter la même ardeur; car, lorsque le Seigneur m'a ainsi fait voir une âme s'élevant au ciel, il me semble que prier pour elle, c'est vouloir donner l'au-

même à un riche. Comme j'étais séparée par une grande distance de l'endroit où ce serviteur de Dieu avait fini ses jours, je n'appris qu'après un certain temps les particularités de sa mort édifiante : tous ceux qui en furent témoins ne purent voir sans admiration la connaissance qu'il garda jusqu'au dernier moment, les larmes qu'il versa, et les sentiments d'humilité dans lesquels il rendit son âme à Dieu.

Une religieuse de ce monastère, grande servante de Dieu, était décédée il n'y avait pas encore deux jours. On célébrait l'office des morts pour elle dans le chœur ; une sœur lisait une leçon, et j'étais debout pour dire avec elle le verset. A la moitié de la leçon, je vis l'âme de cette religieuse sortir du même endroit que celle dont je viens de parler, et s'en aller au ciel. Cette vision fut purement intellectuelle, tandis que la précédente s'était présentée aux yeux de mon âme sous des images ; mais l'une et l'autre laissent à l'âme une égale certitude.

Dans ce même monastère venait de mourir une autre religieuse, à l'âge de dix-huit ou vingt ans. Au milieu de continuelles maladies, elle s'était montrée vraie servante de Dieu, zélée pour l'office divin et la pratique de toutes les vertus. Je ne doutais point qu'après tant de souffrances, elle n'eût plus de mérites qu'il ne lui en fallait pour être exempte du purgatoire. Cependant, **tandis** que j'assistais aux heures, avant qu'on la portât **en** terre, et environ quatre heures après sa mort, je vis son âme sortir également de terre et aller au ciel.

Un jour où j'endurais, comme il m'arrive de temps en temps, ces grandes souffrances de corps et d'esprit qui me mettent dans l'impuissance d'avoir la moindre bonne pensée, je me trouvais dans l'église d'un collège de la

compagnie de Jésus. Un frère de cette maison était mort la nuit même, et je le recommandais à Dieu comme je pouvais. Tandis que j'entendais une messe qu'un père de la Compagnie disait pour lui, j'entrai dans un profond recueillement, et je vis ce religieux monter au ciel, tout éclatant de gloire, et accompagné de Notre-Seigneur. Je compris que c'était par une faveur particulière que le divin Maître le conduisait ainsi lui-même au séjour des bienheureux.

Un très bon religieux de notre ordre était malade à l'extrémité. Pendant la messe, étant profondément recueillie, je le vis rendre l'esprit et monter au ciel sans entrer au purgatoire; et j'ai appris depuis qu'il était mort à l'heure même où j'avais eu cette vision. Je fus étonnée de ce qu'il n'avait point passé par le purgatoire; mais il me fut dit qu'ayant été très fidèle observateur de sa règle, il avait bénéficié des bulles de l'ordre touchant le purgatoire¹. J'ignore à quelle fin cela me fut dit; ce fut sans doute pour me faire comprendre que ce n'est pas l'habit qui fait le religieux, mais que, pour jouir des biens d'un état aussi parfait, il faut en accomplir fidèlement tous les devoirs.

Je pourrais rapporter un très grand nombre de visions de ce genre dont il a plu au Seigneur de me favoriser; mais, n'en voyant pas l'utilité, je me borne à ce qui a été dit. Seulement je ferai observer que, parmi tant d'âmes, je n'en ai vu que trois aller droit au ciel sans passer par le purgatoire : celle de ce religieux dont je viens de parler, celle du saint frère Pierre d'Alcantara, et celle de ce père dominicain plus haut mentionné².

1. Ce religieux se nommait le P. Jacques-Mathias, et appartenait au couvent des Carmes chaussés d'Avila.

2. Le P. Pierre Ybáñez.

Le Seigneur a aussi daigné me faire voir la place de quelques-unes de ces âmes dans le ciel, et les degrés de gloire dont elles jouissent. L'inégalité de cette gloire est fort grande.

CHAPITRE XXXIX

Elle poursuit le récit des grâces signalées que Dieu lui a faites. Comment le Seigneur lui promit de prendre soin des personnes qu'elle lui recommanderait. Quelques circonstances remarquables dans lesquelles Dieu lui a accordé cette faveur.

Une personne à qui j'avais de l'obligation ayant presque entièrement perdu la vue, j'en fus si affligée, que je suppliai avec importunité Notre-Seigneur de la lui rendre; je craignais toutefois que mes péchés ne me rendissent indigne d'être exaucée. Cet adorable Sauveur m'apparut alors comme il l'avait fait tant d'autres fois, me montra la plaie de sa main gauche, et en tira avec sa main droite un grand clou dont elle était percée. Il me semblait que le clou emportait en même temps la chair. Je fus émue de la plus tendre compassion, en songeant à l'excès de douleur que devait endurer mon divin Maître. Il me dit de ne point douter qu'après avoir souffert cela pour mon amour, il ne fit à plus forte raison ce que je lui demandais. Il me promit d'exaucer toutes mes prières, sachant bien que je ne solliciterais rien que pour sa gloire; il allait donc m'accorder la faveur que j'implorais. Il me dit encore de considérer que dans le temps même où je ne le servais pas, il avait toujours exaucé mes demandes au delà de mes désirs; combien

plus le ferait-il maintenant qu'il était sûr de mon amour : je ne devais pas avoir de doute là-dessus.

Huit jours, je crois, ne s'étaient pas écoulés, que Notre-Seigneur rendit la vue à cette personne, et l'on se hâta d'en porter la nouvelle à mon confesseur. Il se peut que cette guérison ne fût pas due à mes prières ; quant à moi, néanmoins, après cette vision, je ne pus en douter, et j'en remerciai le divin Maître comme d'une grâce qu'il m'avait accordée.

Une autre fois, quelqu'un était en proie à une maladie très douloureuse, je ne sais laquelle ; voilà pourquoi je ne la spécifie pas ici. Depuis deux mois il souffrait des douleurs intolérables, et son tourment était tel qu'il se déchirait lui-même. Le père recteur dont j'ai parlé¹, et qui me confessait alors, le visita et en eut tant de compassion, qu'il me commanda d'aller le voir, des liens de parenté m'autorisant à le faire. Je me rendis donc auprès du malade, et demurai si touchée de le voir en cet état, que je demandai instamment à Notre-Seigneur de vouloir lui rendre la santé. Je vis clairement que ma prière avait été exaucée, puisque dès le lendemain il ne sentit plus aucune douleur.

Sachant qu'une personne, à qui j'avais beaucoup d'obligation, avait pris une détermination qui blessait à la fois l'honneur de Dieu et le sien, j'en fus profondément affligée ; pour comble de peine, je ne voyais pas le moyen de la faire renoncer à son dessein, et il semblait n'y en avoir aucun. Je suppliai Dieu très instamment d'y apporter remède, mais avec un chagrin que le changement seul de cette personne pouvait adoucir. Dans cet état, je me retirai dans un ermitage fort solitaire (car il y en a de tels en ce couvent) ; c'était celui

1. Le P. Gaspard de Salazar, recteur du collège de la compagnie de Jésus, à Avila.

où l'on a peint Jésus-Christ attaché à la colonne ¹. Là, tandis que je le suppliais de m'accorder cette grâce, j'entendis une voix très douce qui ressemblait à un agréable sifflement. Mon effroi fut d'abord si grand, que les cheveux se dressèrent sur ma tête ; j'aurais voulu saisir d'une manière distincte ce que cette voix me disait, ce fut impossible, elle cessa trop tôt de se faire entendre. Mais bientôt, la crainte faisant place au calme, au bonheur, au plaisir intérieur, je ne pouvais assez admirer comment le son d'une voix (car je l'entendis des oreilles du corps), et d'une voix dont je ne distinguai point les paroles, pouvait produire un si étonnant effet dans mon âme. Je connus par là que ma prière était exaucée, et je me sentis aussi libre de toute peine que si j'eusse vu à l'instant même cette personne renoncer à son dessein, comme elle y renonça, en effet, peu après. J'en rendis compte à mes confesseurs ; car j'en avais deux à cette époque, fort savants et grands serviteurs de Dieu.

Une personne qui était résolue de servir Dieu, et qui, depuis peu de temps, s'adonnait à l'oraison et y recevait de grandes grâces, l'avait abandonnée, à cause

1. Sainte Thérèse avait fait construire elle-même ces ermitages, en y appliquant l'aumône apportée par doña Marie de Ocampo sa nièce, lors de sa prise d'habit. Elle les avait fait embellir de peintures propres à inspirer de la dévotion. (Ribera, *Vie de sainte Thérèse*, liv. II, ch. v.) La plus remarquable de ces peintures est celle qui représente Notre-Seigneur à la colonne, tel qu'il lui était apparu au couvent de l'Incarnation, un jour qu'elle entretenait une conversation frivole. Le divin Maître s'était fait voir à elle couvert de plaies ; d'un de ses bras, à l'endroit du coude, pendait un lambeau de chair déchirée. C'est cette représentation saisissante que la sainte voulut avoir dans l'un des ermitages de Saint-Joseph ; elle guida elle-même le peintre chargé de l'exécuter. Yepès, l'un de ses historiens, atteste l'impression tout à la fois de dévotion et d'effroi que produisit sur lui la vue de ce Christ souffrant (*Vie de sainte Thérèse*, liv. I^{re}, ch. viii). Tous ceux qui le contemplant avec piété partagent cette émotion.

de certaines occasions fort dangereuses dont elle ne voulait point s'éloigner. J'en ressentis une peine très vive, parce que je l'aimais beaucoup, et je le lui devais bien. Durant plus d'un mois, je crois, je ne fis que supplier le Seigneur de ramener cette âme à lui. Enfin, étant un jour en oraison, je vis près de moi un démon qui déchirait avec un grand dépit certains papiers qu'il avait entre les mains. Je jugeai par là que Dieu avait exaucé ma prière, et j'en eus une joie extrême. De fait, j'appris ensuite que cette personne s'était confessée avec une grande contrition, et était sincèrement revenue à Dieu. J'espère de son infinie bonté qu'il lui fera la grâce de s'avancer toujours de plus en plus dans son service. Qu'il soit béni de tout! Amen.

Je pourrais rapporter une infinité d'exemples de pareilles grâces que le Seigneur a accordées à mes prières, soit en retirant des âmes de l'état du péché, soit en faisant avancer les unes dans le chemin de la perfection, soit en délivrant les autres du purgatoire, soit enfin en opérant en leur faveur des prodiges non moins signalés. Mais le nombre de ces grâces est tel, que je ne pourrais en faire le récit sans fatiguer celui qui le lirait et sans me fatiguer moi-même. Je ferai observer que j'ai bien plus souvent obtenu la guérison des âmes que celle des corps. C'est, au reste, une chose si connue, que plusieurs personnes peuvent en rendre témoignage. Dans le principe, c'était pour moi un grand sujet de scrupule, parce que, tout en regardant ces grâces comme un pur effet de la bonté du Seigneur, je ne pouvais m'empêcher de croire qu'il les accordait à mes prières. Mais maintenant elles sont en si grand nombre, et connues de tant de personnes, que cette croyance ne me cause plus de peine. Je bénis mon divin Maître de tant de bienfaits, et j'en

suis toute confuse ; mais plus je me vois redevable à son égard, plus aussi je sens croître mon désir de le servir et s'enflammer mon amour pour lui.

Voici ce qui me surprend le plus : ma prière a-t-elle pour objet des choses que le Seigneur voit ne pas convenir, je ne puis, malgré mon désir et tous mes efforts, les lui demander que faiblement, presque sans zèle et sans ardeur. Quant à celles que sa Majesté doit accorder, je vois que je peux les lui demander souvent, et même avec grande importunité ; sans aucun souci de ma part, la pensée s'en présente d'elle-même à mon esprit. Il existe entre ces deux manières de demander une différence si grande, que je ne sais comment l'expliquer. Car, lorsque je sollicite les unes, bien qu'elles me touchent de près et que j'y emploie tous mes efforts, ce n'est point avec ferveur, mais comme une personne qui, ayant la langue liée, essaie en vain de parler, ou qui parle de telle sorte qu'elle connaît bien qu'on ne l'entend pas. Quand je demande les autres, je suis au contraire comme une personne qui parle distinctement, et avec vivacité, à une autre dont elle se voit écoutée avec plaisir. Je puis encore, ce me semble, comparer la première manière à l'oraison vocale, et la seconde à cette contemplation élevée, où Notre-Seigneur se montre à nous de manière à nous faire sentir qu'il nous entend, qu'il agréé notre prière et se plaît à l'exaucer. Louange éternelle à ce Dieu qui nous donne tant, et à qui je donne si peu ! Car que fait, ô mon divin Maître, une âme qui ne se consume pas tout entière pour votre service ? Mais, hélas ! que je suis loin, que je suis loin, je puis le dire mille fois encore, que je suis loin d'une pareille fidélité ! La vue seule de ma négligence à remplir mes devoirs envers vous ne devrait-elle pas suffire, indépendamment de tant d'autres motifs, pour me faire

souhaiter sortir de cet exil? Que d'imperfections je découvre en moi! Que je suis lâche dans votre service! En vérité, je voudrais parfois avoir perdu le sentiment, pour ne pas voir tout le mal qui est en moi. Que Celui qui en a le pouvoir daigne y apporter remède!

Durant mon séjour chez cette dame dont j'ai parlé ¹, j'avais besoin de veiller continuellement sur moi, et de considérer sans cesse la vanité de toutes les choses de la vie. Que de fois la grande estime dont j'étais l'objet, et les louanges qu'on me prodiguait, auraient pu incliner mon âme vers la terre, si je me fusse seulement regardée moi-même! Mais j'avais l'œil fixé sur Celui qui voit tout dans la vérité, et je le suppliais de me soutenir de sa main. Cela me rappelle le martyr qu'endurent les âmes à qui Dieu a fait connaître la vérité, lorsque le devoir les contraint à s'occuper des choses d'ici-bas, où elle est, selon que Notre-Seigneur me le dit un jour, couverte d'un épais voile.

Je le ferai, du reste, observer en passant : beaucoup de choses consignées ici ne sont pas tirées de ma tête; elles m'ont été dites par ce Maître céleste. Ainsi, l'on doit se souvenir que toutes les fois que je me sers de ces expressions : *J'entendis ces paroles*, ou *Notre-Seigneur me dit ceci*, je me ferais un très grand scrupule d'y ajouter ou d'en retrancher une seule syllabe. Mais lorsque je n'ai pas un souvenir précis de ce qu'il m'a dit, je parle comme de moi-même, parce qu'il peut y avoir quelque chose du mien. A vrai dire, il n'y a rien de bon qui m'appartienne, puisque Dieu me l'a donné sans mérite de ma part. J'appelle donc mien ce qu'il ne m'a pas fait connaître par une révélation.

Mais hélas! ô mon Dieu, comment nous arrive-t-il si

1. Louise de la Cerda, à Tolède.

souvent d'apprécier selon nos faibles vues, je ne dis pas les choses de ce monde, mais les choses spirituelles elles-mêmes, et d'en porter un jugement bien éloigné de la vérité? Nous mesurons, par exemple, notre avancement spirituel sur les années marquées par quelque exercice d'oraison, comme si nous voulions poser des limites à Celui qui, quand il veut, prodigue ses faveurs sans mesure, et peut en six mois plus enrichir une âme qu'une autre en plusieurs années. J'en ai vu des preuves en tant de personnes, que je ne comprends pas comment on peut en douter. Celui qui a reçu de Dieu le don du discernement des esprits et une véritable humilité, ne s'y trompera pas. Éclairé d'en haut, il juge de l'avancement des âmes par les effets, par leur résolution de servir Dieu, et par leur amour pour lui. Voilà ce qu'il considère, et non le nombre des années, persuadé qu'une âme peut faire en six mois plus de progrès dans la vertu que d'autres en vingt ans. Le Seigneur, je le répète, accorde ses dons à qui il veut, et j'ajouterais volontiers, à qui se dispose le mieux à les recevoir.

J'en vois une preuve admirable dans ces jeunes filles de qualité qui entrent maintenant dans ce monastère ¹. A peine Notre-Seigneur les a-t-il éclairées de sa lumière et embrasées des premières étincelles de son amour, en commençant à leur faire goûter les douceurs de sa grâce, que sans délai elles sont venues se donner à lui. N'ayant nul souci des nécessités corporelles, elles semblent mépriser leur vie même, en s'enfermant pour toujours dans une maison sans revenus. Abandonnant tout pour Celui dont elles se savent aimées, elles ne veulent plus avoir de volonté propre, et n'ayant pas même la pensée qu'elles puissent éprouver un moment

1. Saint-Joseph d'Avila.

de déplaisir dans une clôture si austère, elles s'offrent toutes à l'envi en sacrifice pour Dieu. Que je reconnais volontiers l'avantage qu'elles ont sur moi ! et quelle ne devrait pas être ma honte en la présence de Dieu ! Il y a tant d'années que je fais oraison et qu'il me comble de ses grâces ; cependant, il n'a pu encore obtenir de moi ce qu'avec de moindres faveurs il a obtenu de ces âmes généreuses dans l'espace de trois mois, et d'une d'entre elles dans l'espace de trois jours. Il est vrai qu'il récompense admirablement leur fidélité. Aussi n'ont-elles point de regret d'avoir tout abandonné pour lui.

Rappelons, je le veux bien, pour nous confondre, nos longues années d'oraison ou de vie religieuse, mais gardons-nous d'inquiéter ces âmes qui ont fait en peu de temps de si admirables progrès, en les obligeant à retourner en arrière pour suivre la lenteur de notre pas. Ne prétendons point que ces aigles, à qui le souffle de la grâce a fait prendre leur essor, n'aillent pas plus vite qu'un petit oiseau qui aurait les pieds liés. Adorons plutôt avec humilité la manière dont Notre-Seigneur les conduit ; et tandis qu'elles s'élèvent si haut, ne craignons pas que Celui qui les comble de grâces, les laisse tomber dans l'abîme. Fortes des vérités de la foi, ces âmes se confient entièrement en Dieu ; et pourquoi ne les lui abandonnerions-nous pas de même ? Pourquoi vouloir les mesurer à notre faiblesse et à notre peu de courage ? Non, cela ne doit pas être. Et puisque, n'étant pas arrivés au même état, nous ne pouvons comprendre les héroïques déterminations que la grâce fait naître en elles, humilions-nous, mais ne les condamnons pas. En paraissant nous intéresser à leur progrès spirituel, nous négligerions le nôtre ; ce serait perdre une excellente occasion que nous présente Notre-Seigneur, de nous confondre devant lui à la vue

de nos défauts, et de reconnaître combien ces âmes doivent l'emporter sur nous en détachement et en union avec Dieu, puisque sa divine Majesté se communique à elles d'une manière si intime.

J'aime, je le déclare, une oraison qui en très peu de temps embrase l'âme de cet amour fort, qui seul peut la déterminer à tout abandonner, dans l'unique vue de plaire à Dieu; et puisque celle dont je viens de parler produit cet effet, je la préfère, quoiqu'elle soit de fraîche date, à ces oraisons qui, après plusieurs années, ne nous portent à rien entreprendre de grand pour la gloire de Dieu : à moins que nous ne regardions comme de grands effets de la grâce, et une véritable mortification, ces petites choses, menues comme des grains de sel, n'ayant ni poids ni volume, et qu'un oiseau enlèverait, ce semble, avec son bec. Nous voir faire cas d'actes de ce genre, accomplis pour Dieu, ces actes fussent-ils même nombreux, vraiment c'est une pitié. C'est à moi surtout que convient cette honte, à moi qui oublie en outre à tout moment les grâces que j'ai reçues. Je ne prétends pas nier néanmoins que Notre-Seigneur, dans sa bonté infinie, ne nous tienne grand compte de ces petites choses; mais comme elles ne sont rien, je ne voudrais ni leur accorder quelque estime, ni même m'apercevoir que je les fais. Pardonnez-moi, mon cher Maître, et ne m'imputez pas à faute si par là je cherche à me consoler un peu de mon inutilité dans votre service. Si j'accomplissais pour vous de grandes choses, je ne ferais aucun cas de ces riens. Qu'heureuses sont les personnes qui vous glorifient par de grandes œuvres! Si l'envie que je leur porte et le désir que j'ai de les imiter peuvent être comptés pour quelque chose, je les suivrais, ce me semble, de bien près. Mais mes œuvres sont de nulle valeur : c'est à vous,

Seigneur, de leur en donner, puisque vous me portez tant d'amour.

Je rapporterai à ce sujet ce que j'éprouvai un de ces jours. Le bref de Rome qui nous autorisait à vivre sans revenus étant arrivé, la fondation de ce monastère se trouvait complètement terminée. Il semble qu'elle m'avait bien coûté quelque chose; aussi je goûtais une grande consolation en la voyant ainsi achevée. Songeant aux travaux que j'avais soufferts, et remerciant Notre-Seigneur de la grâce qu'il m'avait faite de se servir un peu de moi, je me mis devant les yeux tout ce qui s'était passé dans cette affaire. Je vis que ce que je paraissais avoir fait de bien était mêlé de fautes et d'imperfections; souvent j'avais montré peu de courage, et plus souvent encore peu de foi; car, jusqu'à cette heure, où je vois l'accomplissement de tout ce que Notre-Seigneur m'avait dit de la fondation du monastère, je n'avais pu gagner sur moi de le croire avec une foi absolue; et d'un autre côté, je ne pouvais pas non plus en douter. Je ne sais comment allier ces deux contraires : regarder une chose comme impossible, et conserver en même temps une ferme assurance de son succès. Enfin, trouvant que tout ce qu'il y avait eu en cela de bien venait de Notre-Seigneur, et que tout ce qu'il y avait eu de mal venait de moi, je me hâtai de détourner ma pensée d'un tel objet; et je serais heureuse de ne m'en souvenir jamais, afin de n'être pas attristée par la vue de tant de fautes. Béni soit Celui qui, quand il lui plaît, sait tirer du bien des fautes mêmes! Amen.

Je disais qu'il est dangereux de compter ses années d'oraison; car, bien qu'on soit humble, l'on doit toujours craindre de se complaire dans la pensée d'avoir mérité quelque chose. Ce n'est pas que je veuille dire

que l'on n'ait rien mérité, et que l'on ne doive en être bien récompensé ; mais je tiens pour certain que toute personne qui, dans les voies spirituelles, se flattera d'avoir, par plusieurs années d'oraison, mérité des faveurs si relevées, n'arrivera point au comble de la perfection. Ne lui suffit-il pas que, pour prix de ses efforts, Dieu l'ait soutenue de sa main, et préservée des offenses où elle tombait avant de faire oraison ? Faut-il encore qu'elle lui intente procès pour ses propres deniers, comme on dit ? Selon moi, ce n'est pas ainsi qu'agit une âme profondément humble : je puis me tromper, mais enfin, je trouve une grande témérité dans cette conduite, et quoique j'aie bien peu d'humilité, je n'ai jamais osé en venir là. Cela peut venir, je l'avoue, de ce que je n'ai jamais servi Dieu comme je le devais ; si je l'avais mieux servi, j'aurais été peut-être plus empressée que toute autre à lui en demander le paiement.

Je ne nie pas qu'une âme qui, pendant plusieurs années, persévère humblement dans l'oraison, ne fasse des progrès, et que Dieu ne lui accorde des faveurs ; je dis seulement qu'elle ne doit point se souvenir de ces années. Que sont, en effet, tous nos misérables services, en comparaison d'une goutte du sang adorable versé pour nous par le divin Maître ? Et s'il est vrai que plus nous le servons, plus nous lui sommes redevables, quelle n'est pas notre folie d'entrer en compte avec un Dieu qui, pour un maravedi¹ que nous lui payons, nous donne en retour mille ducats ! Laissons là, je vous en supplie au nom de son amour, ce calcul qu'il n'appartient qu'à lui de faire. Les comparaisons sont odieuses, même dans les choses d'ici-bas ; et à combien plus forte rai-

1. *Maravedi* : petite monnaie de cuivre, valant un peu plus de l'ancien denier de France.

son sans celles dont lui seul peut être juge. Le divin Sauveur ne nous l'a-t-il pas clairement enseigné, quand il a donné le même salaire aux derniers venus qu'aux premiers?

A cause de mon peu de loisir (car j'en manque souvent, je l'ai déjà dit), j'ai écrit ces trois feuilles en tant de jours, et à tant de reprises, que j'ai oublié une vision dont j'allais parler : la voici. Étant en oraison, je me vis seule dans une vaste campagne, environnée d'une multitude de gens d'aspects divers, armés, me semblait-il, de lances, d'épées, de dagues, d'estocs fort longs, et prêts à m'attaquer. Impossible de fuir d'aucun côté sans m'exposer à la mort; j'étais seule, sans personne pour me défendre. Dans cet excès de détresse, je ne savais que faire. Levant les yeux vers le ciel, je vis Jésus-Christ, non dans le ciel, mais bien haut dans l'air, au-dessus de moi; il me tendait la main et me couvrait de sa protection, en sorte que ma crainte s'évanouit, et cette multitude, malgré sa furie, n'avait plus le pouvoir de me faire aucun mal.

Cette vision, qui paraît sans utilité, me fut néanmoins très avantageuse; elle me fit connaître ce qui devait m'arriver. Car peu après, m'étant trouvée presque dans cet état, je reconnus que Dieu avait voulu me montrer un tableau du monde. Là, en effet, tout semble armé contre la pauvre âme; je ne parle pas de ceux qui ne sont pas fidèles à Dieu, ni des honneurs, des richesses, des plaisirs, ni de tant d'autres adversaires qui manifestement nous tendent des pièges et tâchent de nous y entraîner, si nous ne sommes pas sur nos gardes; mais je parle des amis mêmes, des parents, et, ce qui m'étonne le plus, des personnes les plus vertueuses. A quelque temps de là, tous me combattant à l'envi croyant bien faire, je me vis tellement pressée de toutes

parts, que je ne savais ni comment me défendre ni que devenir. O mon Dieu! Si je rapportais en particulier tout ce que j'endurai alors, indépendamment de ce que j'ai dit déjà, quelle souveraine horreur un pareil récit ne nous donnerait-il pas du monde! Ce fut, selon moi, la plus grande des persécutions auxquelles j'aie été en butte dans ma vie. Souvent j'étais tellement accablée de toutes parts, que mon unique remède était de lever les yeux au ciel, et d'appeler Dieu à mon secours. Ce qui m'avait été montré dans cette vision était parfaitement présent à mon souvenir, et me servit beaucoup pour ne mettre ma confiance dans aucune créature, mais en Dieu, qui seul est stable. Durant le cours de cette grande tribulation, mon divin Maître, selon qu'il me l'avait montré dans cette vision, m'envoya toujours quelqu'un qui venait comme de sa part me tendre la main. Ainsi, ne m'appuyant sur aucune créature, je ne songeais qu'à contenter le Seigneur. Vous en avez agi de la sorte, ô mon Dieu, pour soutenir ce commencement de vertu qui était en moi, et qui ne consistait qu'en un sincère désir de vous servir. **Soyez-en à jamais béni!**

Étant un jour dans une inquiétude et un trouble extrêmes, loin de pouvoir me recueillir et de sentir en moi ce détachement qui m'est ordinaire, je voyais mon esprit se porter à des pensées imparfaites. Je souffrais un véritable combat et comme un déchirement intérieur. La vue de cet excès de misère me fit appréhender que les grâces dont j'avais été comblée ne fussent des illusions, et mon âme se trouva obscurcie par d'épaisses ténèbres. Lorsque j'étais en cette peine, Notre-Seigneur, daignant m'adresser la parole, me dit de ne point m'affliger; qu'en me voyant de la sorte, je devais comprendre dans quelle misère je tomberais s'il s'éloignait de moi. Il ajouta que nous ne pouvons être en assurance

tant que nous vivons dans cette chair mortelle. Il m'éclaira en ce moment sur les avantages et le mérite de cette guerre et de ces combats intérieurs, auxquels il réserve une si belle récompense. Il me sembla également qu'il nous portait compassion, à nous qui sommes encore en ce monde. Il me dit ensuite que je ne devais pas croire qu'il m'eût oubliée; que jamais il ne m'abandonnerait; mais qu'il voulait que, de mon côté, je fisse tout ce qui dépendrait de moi. A ces paroles, prononcées avec beaucoup de tendresse et d'amour, le divin Maître daigna en ajouter d'autres qui étaient pour moi le comble de la faveur; je ne vois aucune raison de les rapporter. Voici celles qu'il me dit souvent en me témoignant beaucoup d'amour : « Désormais tu es mienne, et moi je suis tien. » Je lui réponds toujours, et avec vérité, ce me semble, par celles-ci : Y a-t-il pour moi, Seigneur, quelque chose hors de vous?

Lorsque je considère qui je suis, ces paroles et ces caresses de mon Dieu me jettent dans une indicible confusion; et j'ai besoin, comme je l'ai déjà remarqué et le dis quelquefois à mon confesseur, de plus de force pour recevoir de telles grâces, que pour porter les plus grandes croix. Dans ces moments, le souvenir de mes bonnes œuvres est comme effacé; mes imperfections sont seules devant moi, et mon esprit, sans avoir besoin de discourir, les embrasse d'un regard : ce qui me semble quelquefois surnaturel.

De temps en temps, je me sens saisie d'un si ardent désir de communier, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Cela m'arriva un matin où la pluie, tombant par torrents, semblait m'interdire de faire un pas hors de la maison. Je sortis néanmoins, et je me trouvai bientôt tellement hors de moi par la véhémence de ce désir, que, quand on aurait dressé des lances contre ma

poitrine, j'aurais passé outre; qu'on juge si la pluie pouvait m'arrêter!

A peine arrivée à l'église, j'entrai dans un grand ravissement. Le ciel qui, les autres fois, ne s'était ouvert que par une porte, parut s'ouvrir à mes yeux dans toute son étendue : et alors, mon père, parut à ma vue le trône dont je vous ai parlé et que j'ai déjà vu d'autres fois. Au-dessus de ce trône j'en aperçus un autre, où, sans rien voir, et par une connaissance qui ne peut s'exprimer, je compris que résidait la Divinité. Ce trône était soutenu par certains animaux dont il me semble avoir entendu expliquer les figures, et je me demandai si c'étaient les évangélistes; mais je ne pus voir ni comment il était fait, ni qui y siégeait. Je vis seulement une grande multitude d'anges, qui me semblèrent incomparablement plus beaux que ceux que j'avais vus auparavant dans le ciel. Je pensai que c'étaient des chérubins ou des séraphins, parce que leur gloire, comme je viens de le dire, l'emporte de beaucoup sur celle des autres; et ils paraissaient tout enflammés. La gloire dont je me sentis investie ne peut ni se dire ni s'écrire, et à moins de l'avoir éprouvé, on ne peut s'en former aucune idée. Je compris que tout le bien qu'on peut souhaiter se rencontrait là, et néanmoins je ne vis rien. Il me fut dit, par qui, je l'ignore, que ce qui était alors uniquement en mon pouvoir était de comprendre que je ne pouvais rien comprendre, et de considérer comment toutes choses ne sont qu'un pur néant en comparaison de ce bien invisible. La vérité est qu'à partir de cette époque mon âme était remplie de confusion, à la pensée qu'elle était capable de s'arrêter à quelque chose de créé, et plus encore de s'y affectionner, le monde ne me paraissant qu'une fourmilière.

J'assistai à la messe et je communiai, mais je ne sau-

rais dire comment je fus durant tout ce temps; car il me parut très court, et je fus extrêmement surprise de voir, quand l'horloge sonna, que j'avais été deux heures dans ce ravissement et dans cette gloire. Ce feu du véritable amour de Dieu qui vient d'en haut est tellement surnaturel, qu'avec tous mes désirs et mes efforts, je ne saurais en obtenir une seule étincelle, si le divin Maître, comme je l'ai dit ailleurs, ne me l'accorde en pur don. Je ne pouvais ensuite me lasser d'admirer comment, lorsque l'âme s'en approche, il semble consumer le vieil homme avec toutes ses imperfections, ses langueurs et ses misères, et le fait en quelque sorte renaître de ses cendres, comme je l'ai lu du phénix. L'âme ne paraît plus la même, tant elle a changé de désirs et acquis de vigueur; ainsi transformée, elle marche dans le chemin du ciel avec une pureté toute nouvelle. Comme je suppliais le divin Maître qu'il en fût ainsi pour moi, afin que je pusse commencer à le servir, il me répondit : « La comparaison que tu viens d'employer est très juste; prends bien garde de ne pas l'oublier, afin qu'elle t'excite à faire sans cesse de nouveaux efforts pour devenir plus parfaite ».

Dans un de ces moments où j'étais dans ce même doute dont j'ai parlé naguère, si ces visions venaient de Dieu, Notre-Seigneur m'apparut et me dit d'un ton sévère : « O enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur dur? » Il ajouta que je ne devais examiner en moi qu'une chose : était-il vrai, oui ou non, que je me fusse entièrement donnée à lui? Si je m'étais donnée toute à lui, ce qui était vrai, je devais croire qu'il ne me laisserait point me perdre. Cette exclamation par laquelle il avait commencé à me parler m'ayant extrêmement touchée, il me dit, avec beaucoup de tendresse et de douceur, de ne point m'affliger; j'étais, il le savait bien,

prête à tout pour son service; aussi m'accorderait-il tout ce que je lui demanderais (et de fait, il m'accorda ce que je lui demandais alors); je n'avais qu'à voir ce continuel accroissement de mon amour pour lui, il était la preuve que ces visions ne venaient point du démon; je ne devais pas croire que Dieu permit à cet esprit de ténèbres d'exercer un tel empire sur les âmes de ses serviteurs. « Non, continua-t-il, il n'est pas en son pouvoir de donner cette lumière de l'esprit et ce calme profond dont tu jouis. » Il me fit comprendre aussi que tant de personnes, surtout d'un tel caractère, m'ayant assuré que ces faveurs venaient de Dieu, je ferais mal de ne pas le croire.

Un jour, tandis que je récitais le symbole qui commence par ces mots : *Quicumque vult*, Notre-Seigneur me fit entendre de quelle manière un seul Dieu est en trois personnes, et me le fit voir si clairement, que j'en demeurai tout à la fois extrêmement surprise et consolée. Cela me servit beaucoup pour mieux connaître la grandeur de Dieu et ses merveilles; et comme, lorsque je pense à la très sainte Trinité, ou que j'en entends parler, je comprends comment les trois adorables Personnes ne font qu'un seul Dieu, j'en éprouve un inexprimable contentement.

Un jour de l'Assomption de Notre-Dame, il plut à Notre-Seigneur de me montrer dans un ravissement comment cette Reine des anges était montée au ciel, avec quelle joie et quelle solennité elle y avait été reçue, et la place qu'elle y occupait. Mais rapporter comment cela se passa, c'est ce qui m'est impossible; tout ce que je puis en dire, c'est que la vue d'une telle gloire en faisait rejaillir une très grande sur mon âme. Cette grâce produisit en moi les plus heureux effets : elle me donna une soif plus insatiable des souffrances, et un désir plus

ardent de servir cette Souveraine, élevée par ses mérites à un tel comble de gloire.

Me trouvant dans l'église d'un collège de la compagnie de Jésus, je vis un dais fort riche sur la tête des frères de ce collège, quand ils recevaient la communion; cela m'est arrivé deux fois, et je ne le voyais point quand d'autres personnes communiaient.

CHAPITRE XL

Suite du récit des grandes faveurs qu'elle a reçues de Dieu. On peut retirer de plusieurs d'entre elles de précieux enseignements. Son but principal, après celui de satisfaire à l'obéissance, a été, comme elle l'a dit, de raconter les grâces qui peuvent être utiles aux âmes. Avec ce chapitre s'achève la relation de sa vie, écrite de sa main. Puisse-t-elle tourner à la gloire de Dieu ! Amen.

Un jour, inondée dans l'oraison de délices excessives, et me réputant indigne d'une telle faveur, je considérai à combien plus juste titre je méritais la place qui m'avait été montrée dans l'enfer, et dont la vue, comme je l'ai dit, ne s'efface jamais de mon souvenir. Cette pensée m'enflamma d'une nouvelle ardeur, et j'entrai dans un ravissement que je ne puis exprimer. Abîmée et absorbée dans cette Majesté que j'avais vue d'autres fois, je connus une vérité qui est la plénitude de toutes les vérités. Je ne saurais dire comment cela se fit, parce que je ne vis rien. J'entendis alors ces paroles, sans voir qui les proférait, mais comprenant que c'était la Vérité elle-même : « Ce que je fais pour toi en ce moment n'est pas peu, c'est une des plus grandes faveurs dont tu me sois redevable ; car tous les malheurs qui arrivent dans le monde viennent de ce que l'on n'y connaît pas clairement

les vérités de l'Écriture, dans laquelle il n'est pourtant pas un point qui ne doive s'accomplir. » Il me semblait que je l'avais toujours cru ainsi, et que tous les fidèles le croyaient de même; mais il me fut dit : « Ah! ma fille, qu'il y en a peu qui m'aiment véritablement! S'ils m'aimaient, je ne leur cacherais pas mes secrets. Sais-tu ce que c'est que de m'aimer véritablement? C'est de bien comprendre que tout ce qui ne m'est pas agréable n'est que mensonge. Cette vérité que tu ne comprends pas maintenant, tu l'entendras clairement un jour par le profit qu'en retirera ton âme. »

J'ai vu, en effet, l'accomplissement de ces paroles. Le Seigneur en soit béni! Depuis lors, je ne saurais dire jusqu'à quel point je découvre la vanité et le mensonge de tout ce qui ne tend pas au service de Dieu, ni jusqu'où va ma compassion pour ceux qui demeurent dans une obscurité profonde à l'égard de cette vérité. J'en tirai plusieurs autres avantages; je ne vais en rapporter que quelques-uns, parce que, pour le plus grand nombre, les termes me manquent absolument. Notre-Seigneur me dit dans ce ravissement une parole de tendresse très particulière; j'ignore comment cela se passa, car je ne vis rien; mais elle opéra en moi une transformation que je ne puis non plus expliquer. Je me sentis armée d'un courage invincible pour accomplir de tout mon pouvoir jusqu'aux moindres choses que l'Écriture sainte nous ordonne. Il me semble qu'il n'y a rien au monde que je ne sois prête à souffrir pour cela.

Une connaissance de cette divine Vérité s'imprima dans mon âme, sans que je puisse dire de quelle manière elle me fut représentée, ni ce qu'elle est en elle-même. Elle me pénétra d'un nouveau respect pour Dieu, me manifestant sa majesté et son pouvoir avec une lumière si vive, qu'elle ne peut s'exprimer; on com-

prend seulement que c'est une chose admirable. Il me resta un ardent désir de ne jamais dire que des choses d'une entière vérité, et fort éloignées de celles dont on traite dans le monde; aussi, dès ce moment, ce fut pour moi une peine d'y vivre. D'autres fruits de cette vision furent une grande tendresse d'amour pour Dieu, une joie intime, une humilité profonde. Il me semble que sans que j'en connusse la manière, Notre-Seigneur, par cette grâce, m'enrichit de grands biens; de plus, j'étais sans la moindre crainte qu'il y eût de l'illusion. Je ne vis rien, mais je connus combien il est avantageux de n'estimer que ce qui nous approche de Dieu; je compris ce que c'est pour une âme que de marcher dans la vérité en présence de la Vérité même: et Notre-Seigneur me fit connaître qu'il est lui-même cette Vérité.

Toutes ces lumières me furent communiquées tantôt par des paroles, et tantôt sans paroles, mais d'une manière encore plus claire. J'entendis sur cette Vérité de très sublimes vérités, que ne m'auraient pas enseignées plusieurs docteurs réunis: non, jamais ils n'auraient pu, ce me semble, les imprimer si profondément en mon âme, ni me faire voir d'une manière si claire la vanité de ce monde. Cette Vérité qui daigna alors se montrer à moi, est en soi-même vérité; elle est sans commencement et sans fin; toutes les autres vérités dépendent de cette Vérité, comme tous les autres amours de cet Amour, et toutes les autres grandeurs de cette Grandeur. Ce que j'en dis, je le sens, est obscur comparativement à la clarté avec laquelle Notre-Seigneur daigna me le faire entendre. Oh! qu'il éclate admirablement le pouvoir de cette Majesté qui, en si peu de temps, enrichit de tant de biens, et laisse de si hautes vérités gravées dans l'âme! O Grandeur! ô Majesté que j'ose appeler mienne! Que faites-vous, ô mon cher Maître? Dieu tout-puissant,

considérez à qui vous accordez ces souveraines faveurs. Ne vous souvenez-vous donc plus que j'ai été un abîme de mensonges et un océan de vanités, et cela purement par ma faute? J'avais reçu de vous, Seigneur, un naturel qui abhorrait le mensonge, et en combien de choses néanmoins n'ai-je pas fait alliance avec lui! Tant d'amour et de bonté, ô mon Dieu, envers une âme qui en est aussi indigne, cela peut-il se souffrir, cela peut-il se concilier?

Un jour, pendant que nous étions toutes réunies au chœur pour les heures, j'entrai soudain dans un profond recueillement, et je vis mon âme sous la forme d'un clair miroir, sans revers, sans côtés, sans haut ni bas, mais resplendissant de toutes parts. Au centre m'apparaissait Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme il le fait d'ordinaire; je le voyais néanmoins dans toutes les parties de mon âme, comme s'il s'y était réfléchi; et ce miroir de mon âme, à son tour, je ne puis dire comment, se gravait tout entier dans Notre-Seigneur par une communication ineffable, mais toute pleine d'amour. Je puis affirmer que cette vision me fut très avantageuse, et qu'elle me fait encore le plus grand bien, toutes les fois que je me la rappelle, principalement après la communion. A l'aide de la lumière qui me fut donnée, je vis comment, dès que l'âme commet un péché mortel, ce miroir se couvre d'un grand nuage et demeure extrêmement noir; en sorte que Notre-Seigneur ne peut s'y représenter ni y être vu, quoiqu'il soit toujours présent comme donnant l'être. Quant aux hérétiques, c'est comme si le miroir était brisé; malheur bien plus considérable que s'il n'était qu'obscurci. Il y a une grande différence entre voir cela et le dire; on ne peut que difficilement faire comprendre une pareille chose. Je le répète, j'en ai retiré les plus précieux avantages; j'y ai trouvé aussi le sujet d'une extrême douleur, à la pensée

des offenses par lesquelles j'ai si souvent obscurci mon âme, et me suis privée de la vue d'un si bon Maître!

Cette vision me paraît excellente pour apprendre aux personnes recueillies à considérer Notre-Seigneur dans le plus intime de leur âme. Cette manière est plus attachante et plus utile que de le contempler hors de soi, comme je l'ai déjà dit ailleurs, d'accord sur ce point avec les livres sur l'oraison qui traitent de la manière de chercher Dieu. C'est en particulier l'avis du glorieux saint Augustin, qui dit de lui-même que cherchant Dieu dans les places publiques, dans les plaisirs, partout dans cet univers, il ne l'avait trouvé nulle part comme au dedans de son cœur. L'avantage d'une pareille méthode est visible : elle nous fait trouver Dieu en nous-mêmes, sans qu'il soit nécessaire de nous élever par la pensée jusqu'au ciel, nous épargnant ainsi un effort qui fatigue l'esprit, distrait l'âme, et nous fait recueillir moins de fruit.

Je veux ici faire une observation, qui pourra avoir son utilité pour quelques personnes. Il arrive, dans les grands ravissements, qu'au sortir de cette union avec Dieu, qui dure peu, comme je l'ai dit, et dans laquelle toutes les puissances sont suspendues et absorbées, l'âme demeure dans un tel recueillement, même à l'extérieur, qu'elle a de la peine à retourner à ses occupations ordinaires; la mémoire et l'entendement sont encore tellement égarés, qu'ils paraissent en proie à une sorte de délire. Ceci se produit quelquefois, surtout dans les commencements. Je me demande si cela ne procède pas de la faiblesse même de notre nature : comme elle ne peut supporter une action si forte de l'esprit, l'imagination, par contre-coup, se trouve affaiblie; je sais, du moins, que quelques personnes l'ont éprouvé de la sorte. Elles devraient alors se faire violence pour laisser l'o-

raison pendant quelque temps, avec dessein de la reprendre ensuite; parce qu'autrement la santé pourrait en être gravement altérée. On en voit assez d'exemples, pour se convaincre qu'il est de la prudence de regarder jusqu'où peuvent aller nos forces.

Si l'expérience est nécessaire à une âme arrivée à cet état, un guide spirituel ne l'est pas moins; car elle devra le consulter sur bien des choses. Si, après en avoir cherché un, elle ne le trouve point, Notre-Seigneur ne manquera pas de suppléer à ce défaut, puisque, malgré toute ma misère, il n'a pas laissé de m'assister en de semblables occasions. Les maîtres spirituels qui ont une connaissance expérimentale de choses si élevées sont, je crois, en petit nombre; et ceux qui ne l'ont pas tenteront en vain de donner le remède sans causer de l'inquiétude et de l'affliction; mais le divin Maître ne laissera pas de nous tenir compte d'une pareille épreuve. Aussi le meilleur est que le confesseur soit mis au courant de tout, et qu'il soit expérimenté, s'il est possible; je l'ai peut-être dit ailleurs; mais, ne m'en souvenant pas bien, je ne crains pas de le répéter, tant cela est important, spécialement pour les femmes. C'est une vérité que le nombre des femmes à qui Dieu fait de semblables faveurs, est beaucoup plus grand que celui des hommes : je l'ai entendu de la bouche même du saint frère Pierre d'Alcantara, et je l'ai vu de mes propres yeux. Ce grand serviteur de Dieu me disait que les femmes avançaient beaucoup plus que les hommes dans ce chemin, et il en donnait d'excellentes raisons qu'il est inutile de rapporter ici, mais qui étaient toutes en faveur des femmes.

Étant un jour en oraison, il me fut en un instant représenté de quelle manière toutes les choses se voient et sont contenues en Dieu. Je ne les apercevais pas sous leurs propres formes, et néanmoins la vue que j'en avais

était d'une entière clarté : tenter de la décrire serait impossible. Elle est pourtant restée vivement empreinte dans mon âme. C'est une des grâces les plus insignes que le Seigneur m'ait faites, et qui m'ont le plus servi à m'humilier et à me confondre au souvenir des péchés que j'ai commis. Si le Seigneur eût daigné m'accorder plus tôt cette lumière, s'il l'eût accordée à ceux qui l'offensent, jamais ni eux ni moi n'eussions eu le cœur et la hardiesse de l'outrager. Ce spectacle fut sous mes yeux, sans que je puisse affirmer pourtant avoir vu quelque chose. Cependant je devais voir quelque objet, puisque je vais pouvoir en donner une comparaison. Mais cette vue est si subtile et si déliée, que l'entendement ne saurait l'atteindre. Ou bien, c'est que je ne sais me comprendre moi-même dans ces visions qui semblent sans images. Pour quelques-unes, il doit y avoir jusqu'à un certain point des images; mais comme elles se forment dans le ravissement, les puissances ne peuvent plus, hors de cet état, ressaisir la manière dont Dieu leur montre les choses et veut qu'elles en jouissent.

Je dirai donc que la Divinité est comme un diamant d'une transparence parfaite, et beaucoup plus grand que le monde; ou bien comme un miroir, semblable à celui où l'âme m'était montrée dans la vision précédente; seulement, c'est d'une manière si sublime que je n'ai point de termes pour l'exprimer. Chacune de nos actions se voit dans ce diamant, parce que rien ne saurait exister en dehors d'une grandeur qui renferme tout en soi. Mon étonnement fut au comble de voir, dans un espace de temps si court, tant de choses représentées dans ce diamant admirable, et je ne saurais me souvenir, sans une extrême douleur, des taches affreuses que mes péchés imprimaient dans cette lumineuse pureté. Oui, toutes les fois que ce souvenir vient s'offrir à ma pensée,

je ne sais comment je n'y succombe pas. Aussi, après cette vision, j'étais tellement remplie de honte, que je ne savais en quelque sorte où me mettre. Oh! que ne m'est-il donné de communiquer une pareille lumière à ceux qui commettent des péchés déshonnêtes et infâmes, pour leur faire comprendre que leurs attentats ne sont point secrets, et que Dieu en est justement blessé, puisqu'ils sont commis sous ses yeux mêmes, et d'une manière si insultante pour une si haute Majesté! Je vis à combien juste titre on mérite l'enfer pour un seul péché mortel, tant est énorme et incompréhensible l'outrage qu'on fait à Dieu en le commettant en sa présence, et tant sa sainteté infinie repousse de tels actes. C'est aussi ce qui fait briller davantage sa miséricorde; car sachant que ces vérités sont connues de nous, il ne laisse pas de nous souffrir. Je me suis souvent dit : Si une telle vision imprime à l'âme tant de terreur, que sera-ce au jour du jugement, quand cette Majesté se montrera clairement à nous, et que nous verrons pleinement à découvert toutes nos offenses? O Dieu, quel aveuglement a donc été le mien! Souvent j'ai été saisie de frayeur, en pensant à ce que j'écris ici. Mon père, vous n'en serez point étonné; ce qui doit uniquement vous surprendre, c'est qu'ayant ces lumières, et me regardant ensuite moi-même, je puisse encore vivre. Qu'il soit béni à jamais Celui qui m'a supportée avec tant de patience!

J'étais un jour profondément recueillie dans l'oraison, y goûtant beaucoup de douceur et un calme très pur, lorsqu'il me sembla être environnée d'anges, et fort proche de Dieu. Je me mis à prier de toute mon âme pour les besoins de l'Église : sa divine Majesté me fit voir alors les grands services que devait rendre un certain ordre dans les derniers temps, et le courage avec lequel les religieux de cet ordre devaient défendre la foi.

Un autre jour, pendant que j'étais en prière devant le très saint Sacrement, un saint, dont l'ordre était un peu déchu, m'apparut tenant en main un grand livre; l'ayant ouvert, il me dit d'y lire certaines paroles écrites en caractères grands et très distincts, et j'y lus ces mots : « Dans les temps à venir, cet ordre sera florissant, et il aura beaucoup de martyrs. »

Une autre fois, étant au chœur à matines, éclairée d'une semblable lumière, je vis devant moi six ou sept religieux tenant des épées en main : il me semble que ce pouvaient être des religieux de ce même ordre. Ces épées signifiaient, à mon avis, qu'ils sont appelés à défendre la foi. Car dans un autre ravissement, transportée en esprit dans une vaste plaine où se livrait un grand combat, je vis les religieux de cet ordre combattre avec une grande ardeur. Leurs visages étaient beaux et tout en feu ; ils renversaient à terre plusieurs de leurs ennemis, et en tuaient un grand nombre. Cette bataille me paraissait livrée contre les hérétiques. Ce glorieux saint m'est apparu un certain nombre de fois, et m'a dit plusieurs choses importantes. Il m'a témoigné me savoir gré des prières que je fais pour son ordre, et m'a promis de me recommander au Seigneur. Je ne désigne point les ordres dont je parle, de peur que d'autres ne s'en offensent ; si Dieu veut qu'ils soient connus, il saura les faire connaître. Mais chacun des ordres religieux devrait s'efforcer de servir l'Église dans les grands besoins où elle se trouve de nos jours ; et chacun des membres qui les composent devrait faire en sorte que ce fût par lui que le Seigneur accordât à son ordre un tel bonheur. Heureuses les vies qui se consumeraient pour une telle cause !

Quelqu'un m'ayant priée de demander à Dieu qu'il voulût lui faire connaître s'il était de son bon plaisir

qu'il acceptât un évêché, Notre-Seigneur me dit après la communion : « Lorsqu'il aura compris et clairement reconnu que la vraie domination est de ne rien posséder, alors il pourra l'accepter » ; me donnant à entendre que ceux qui sont élevés aux dignités de l'Église, doivent être très éloignés de les désirer, ou au moins de les rechercher.

Telles sont les grâces que le Seigneur a accordées et accorde encore d'une manière presque continuelle à cette pécheresse. Je pourrais en rapporter un grand nombre d'autres. Je ne vois pas de raison de le faire, parce qu'on peut, d'après ce qui a été dit jusqu'à présent, comprendre l'état de mon âme et la manière dont il a plu à Dieu de me conduire. Qu'il soit béni à jamais d'avoir pris tant de soin de moi !

Un jour, le Seigneur, voulant me consoler de mes peines, me dit avec beaucoup d'amour de ne point m'affliger, que les âmes en cette vie ne pouvaient être toujours dans le même état : tantôt je serais fervente et tantôt sans ferveur, tantôt dans la paix et tantôt dans le trouble et les tentations ; mais je devais espérer en lui et ne rien craindre.

Je me demandais un jour s'il n'y avait pas quelque attache, soit dans mon affection pour les maîtres spirituels de mon âme et tous les grands serviteurs de Dieu, soit dans la consolation que me causaient leurs entretiens. Notre-Seigneur me dit que si un malade en danger de mort se voyait guéri par un médecin, ce ne serait pas en lui une vertu de ne pas témoigner de la reconnaissance à son bienfaiteur et de ne pas l'aimer : qu'aurais-je fait sans le secours de ces personnes ? la conversation des bons ne nuit point ; en ayant soin seulement que mes paroles fussent pesées et saintes, je devais continuer de traiter avec eux ; loin de me nuire, leurs

entretiens seraient très utiles à mon âme. Ces paroles me consolèrent beaucoup; car souvent, de crainte de quelque attache, j'aurais souhaité n'avoir plus de rapports avec eux. C'est ainsi que Notre-Seigneur m'assistait en tout de ses conseils, allant jusqu'à me dire de quelle manière je devais me conduire avec les faibles, et avec certaines personnes : enfin il ne cesse jamais de veiller sur moi.

Il y a des temps où je ne puis sans douleur me voir si inutile pour son service, et contrainte de donner au soin d'un corps aussi faible et aussi infirme que le mien, plus de temps que je ne voudrais. Un soir, pendant que j'étais en oraison, l'heure du repos étant venue, je me trouvais assaillie de grandes douleurs, et le temps de mon vomissement ordinaire approchait. Me voyant enchaînée par la faiblesse du corps, et mon âme, d'un autre côté, demandant du temps pour elle, je sentis dans ce combat une telle affliction, que je me mis à répandre d'abondantes larmes. Cela m'est arrivé, non une fois seulement, mais bien souvent; je m'en veux alors à moi-même, et je me prends véritablement en horreur. Mais dans le cours ordinaire de la vie, je ne m'abhorre pas autant que je le devrais, et je ne manque pas de prendre les soins qui me sont nécessaires; et Dieu veuille que souvent je n'excède pas, comme j'ai sujet de le craindre. Tandis que j'étais dans cette angoisse que je viens de décrire, Notre-Seigneur m'apparut; il me consola avec beaucoup de bonté, et me dit de prendre ces soins et d'endurer cette souffrance pour l'amour de lui; que ma vie était encore nécessaire.

Ainsi, à dater du jour où je me suis déterminée à servir de toutes mes forces ce bon Maître, ce tendre Consolateur, je ne me suis jamais trouvée, me semblait-il, dans une peine véritable. Car s'il me laisse d'abord

un peu souffrir, il me comble ensuite de tant de consolations, qu'en vérité je n'ai aucun mérite à désirer les souffrances. Il me semble que souffrir est la seule raison de l'existence, et c'est ce que je demande à Dieu avec le plus d'ardeur. Je lui dis quelquefois du fond de mon âme : Seigneur, ou mourir ou souffrir ! je ne vous demande pas autre chose. Lorsque j'entends sonner l'horloge, c'est pour moi un sujet de consolation, à la pensée que je touche d'un peu plus près au bonheur de voir Dieu, et que c'est une heure de moins à passer dans cette vie.

A cet état d'âme en succède néanmoins parfois un autre, où je ne sens ni peine de vivre ni envie de mourir. C'est une absence de ferveur, et je ne sais quel obscurcissement à l'égard de tout, qui peut provenir, comme je l'ai dit, des grandes souffrances que j'endure.

Lorsque Notre-Seigneur me dit, il y a quelques années, que son dessein était de rendre publiques les grâces dont il me favorisait, j'en éprouvai une peine très sensible. Et de fait, comme vous le savez, mon père, je n'ai pas eu peu à souffrir jusqu'à ce moment, parce que chacun les interprète à sa façon. Mais ce qui me console, c'est qu'il n'y a point eu de ma faute ; car j'ai eu un soin extrême de n'en parler qu'à mes confesseurs, ou à des personnes à qui je savais qu'ils en avaient eux-mêmes parlé : cette réserve, comme je m'en suis déjà expliquée, procédait moins de mon humilité, que de la peine excessive que je ressentais de les déclarer, même à mes confesseurs. Maintenant, quoique quelques-uns murmurent contre moi par un bon zèle, que d'autres appréhendent de me parler et même de me confesser, et que d'autres me fassent bien des observations, je n'en suis, grâce à Dieu, nullement émue. Voyant clairement que Notre-Seigneur

a voulu se servir de ce moyen pour ramener à lui beaucoup d'âmes, et me souvenant de tout ce qu'il souffrirait lui-même pour une seule, je me mets fort peu en peine de tout ce que l'on peut dire et penser sur ce sujet.

Peut-être suis-je redevable, jusqu'à un certain point, de cette liberté intérieure, à la retraite où je vis dans ce petit coin de terre. J'espérais, il est vrai, que le monde, pour qui j'étais comme morte, ne se souviendrait plus de moi; mais mon espérance n'a pas été entièrement réalisée, et, contre mon désir, je suis forcée de parler encore à quelques personnes. Néanmoins, comme on ne peut me voir, je me considère comme dans un port où la bonté de Dieu m'a jetée, et j'espère de sa miséricorde que j'y serai en sûreté. Vivant si loin du monde, avec une si petite et si sainte compagnie, je regarde de là comme d'une hauteur ce qui se passe dans ce monde, et je ne suis nullement touchée de l'opinion qu'on se forme de moi. Mais je le serai toujours extrêmement du moindre petit avantage que je pourrai procurer à une âme; et c'est le but où, par la grâce de Dieu, tendent tous mes désirs, depuis que je suis ici.

Ma vie ne me semble en quelque sorte qu'un songe. Je ne vois en moi ni plaisir ni peine de quelque importance. Que si j'en éprouve de temps en temps, cela passe si vite, que j'en suis tout étonnée, et mon âme n'en est pas plus émue que d'un rêve. C'est la pure vérité; et quand je voudrais maintenant me réjouir ou m'attrister de quelque sujet particulier de plaisir ou de peine, ce serait pour moi chose aussi impossible qu'à une personne sage de concevoir de la joie ou du chagrin d'un songe qu'elle aurait eu. Notre-Seigneur a daigné amortir en moi ces sentiments qui n'étaient autrefois si vifs que parce que je n'étais ni

mortifiée, ni morte aux choses de ce monde. Plaise à sa divine Majesté que je ne retombe plus dans un pareil aveuglement!

Voilà, mon père, la vie que je mène maintenant; demandez à Dieu pour moi, je vous en conjure, ou qu'il m'appelle à lui, ou qu'il me donne les moyens de le servir. Plaise à sa Majesté que cet écrit vous soit de quelque utilité! Faute de loisir, il m'a bien coûté quelque peine; mais quelle heureuse peine, si j'avais réussi à dire quelque chose qui fît louer Dieu une seule fois! Oh! que je me tiendrais pour bien payée, quand même, aussitôt après, vous devriez jeter mon écrit au feu! Je souhaiterais néanmoins qu'auparavant il fût examiné par les trois serviteurs de Dieu connus de vous, qui ont été et sont encore mes confesseurs. Si c'est mal, il est juste qu'ils perdent la bonne opinion qu'ils ont de moi; si c'est bien, savants et vertueux comme ils sont, ils sauront, j'en suis sûre, remonter au principe, et ils loueront Celui qui a daigné parler par moi. Je supplie Notre-Seigneur de vous soutenir toujours de sa main, et de faire de vous un si grand saint, que, rempli de l'esprit et de la lumière d'en-haut, vous puissiez éclairer cette misérable créature, dépourvue d'humilité et pleine de hardiesse, qui a osé se résoudre à écrire des choses si relevées. Dieu veuille que je n'y aie point commis d'erreur; du moins, mon intention et mon désir ont été de bien faire, d'obéir, et de porter ceux qui liront ces pages à donner quelques louanges au Seigneur. Déjà, depuis plusieurs années, je lui demande instamment cette grâce; et comme les œuvres me manquent, le désir de contribuer tant soit peu à sa gloire, m'a fait prendre la hardiesse de mettre en ordre le récit de ma vie désordonnée. Je n'y ai pas mis plus de soin ni de temps qu'il n'en était né-

cessaire pour l'écrire, disant ce qui s'est passé en moi avec toute la simplicité et toute la vérité dont j'étais capable. Daigne mon Dieu, qui est tout-puissant, et qui peut, s'il le veut, m'accorder cette faveur, faire en sorte que j'accomplisse en tout sa volonté! Qu'il ne permette point la perte de cette âme, que son amour, au moyen de tant d'artifices et par tant de voies différentes, a si souvent arrachée à l'enfer et ramenée à lui! Amen.

JHS

Le Saint-Esprit soit toujours avec vous, mon père ¹. Amen.

Ce ne serait pas mal, je crois, de faire valoir à vos yeux l'obéissance que je vous ai rendue en écrivant ceci, afin de vous obliger par là à me recommander instamment à Notre-Seigneur. Je le ferais, ce me semble, à bon droit, après tout ce que j'ai souffert en me voyant dépeinte dans ces pages, et en rappelant à mon souvenir mes innombrables misères. Néanmoins, je puis le dire avec vérité, j'ai ressenti plus de peine à écrire les grâces que le Seigneur m'a accordées, que les offenses que j'ai commises contre sa divine Majesté.

J'ai fait ce que vous m'avez commandé, en donnant de l'étendue à cet écrit; mais, vous le savez, c'est à la condition que vous tiendrez votre promesse de déchirer

1. Cette lettre, selon toute apparence, est adressée au P. Garcia de Toledo, dominicain. C'est l'opinion de Yepès et du P. François de Sainte-Marie, auteur du premier volume des annales du Carmel.

ce qui ne vous paraîtra pas bien. Je n'avais pas encore achevé de le relire, quand on est venu le réclamer de votre part. Ainsi, vous pourrez y trouver quelques endroits où je me suis mal expliquée, et d'autres où je me serai répétée. J'ai eu si peu de temps pour ce travail, que je n'ai pu revoir à mesure ce que j'écrivais. Je vous supplie, mon père, de le corriger et de le faire transcrire, si on doit l'envoyer au père maître Avila¹, de crainte qu'on ne reconnaisse mon écriture. Je désire ardemment que des mesures soient prises pour qu'il le voie, car je le commençai avec cette intention. S'il trouve que je suis en bon chemin, j'en demeurerai extrêmement consolée : ma tâche est maintenant terminée pour ce qui dépendait de moi.

Quant à vous, mon père, disposez de tout ainsi que vous le jugerez à propos, et considérez que vous êtes obligé envers celle qui vous confie ainsi son âme. Tant que je vivrai, je recommanderai la vôtre à Notre-Seigneur. Hâtez-vous donc de servir sa divine Majesté, pour pouvoir me venir en aide. Vous verrez dans cet écrit ce que l'on gagne à se donner tout entier, comme vous avez commencé de le faire, à Celui qui se donne à nous sans mesure. Qu'il soit béni à jamais ! J'espère de sa miséricorde que nous nous verrons un jour, vous et moi, là où nous connaissons mieux qu'ici-bas les grandes grâces qu'il nous a faites, et où nous le bénirons éternellement. Amen.

Ce livre a été terminé au mois de juin de l'an 1562.

Cette date se rapporte à la première relation, composée par la Mère Thérèse de Jésus, sans division de chapitres. Plus tard elle fit cette transcription, en y ajoutant plusieurs choses survenues post.

1. Le B. Jean d'Avila.

térieurement à la date donnée ici, par exemple, la fondation du monastère de Saint-Joseph d'Avila, comme on peut le voir à la feuille 169.

Frère Dominique BAÑES ¹.

1. Ces lignes se trouvent à la fin du manuscrit de la sainte, de la main du P. Bañes.

LETTRE

DU BIENHEUREUX JEAN D'AVILA A SAINTE THÉRÈSE APPROUVANT LE LIVRE DE SA VIE (1568)¹

La grâce et la paix de Jésus-Christ Notre-Seigneur soient toujours avec vous.

Lorsque j'acceptai de lire le livre qui m'a été envoyé, ce fut moins à cause de ma compétence dans ces matières qu'en vue du profit qui, avec le secours de Notre-Seigneur, m'en reviendrait. Le calme nécessaire à une pareille lecture m'a fait défaut; cependant, grâce à Jésus-Christ, elle m'a consolé, et, si je n'y mettais obstacle, elle me donnerait de l'édification. Je pourrais assurément me contenter de cet avantage et ne pas exprimer mon jugement; pourtant le respect dû à cette affaire et à la personne qui me la recommande, m'oblige à dire brièvement ce que je pense, au moins en général.

Ce livre ne doit pas être mis dans un grand nombre de mains; quelques passages ont besoin d'être retouchés, d'autres exigent une explication. Certains détails, qui peuvent faire du bien à votre âme, n'en feraient pas à qui serait tenté de vous suivre. Les voies particulières par lesquelles Dieu conduit les uns ne conviennent pas aux autres. J'ai noté ici la plupart de ces points pour les mettre en ordre quand je le pourrai et quand j'aurai l'occasion de vous les faire parvenir. Si vous voyiez mes infirmités et les autres oc-

1. Sainte Thérèse exprimait en 1563 ou 1566 le désir que son manuscrit fût remis sans retard au B. Jean d'Avila. Ce vœu, comme nous l'avons dit dans la préface, ne fut réalisé qu'en 1568, moins d'un an avant la mort de ce grand serviteur de Dieu.

cupations indispensables, vous auriez plutôt envie, je crois, de me plaindre que de m'accuser de négligence.

La doctrine sur l'oraison est bonne dans l'ensemble; vous pouvez la suivre en toute confiance. Les ravissements ont les signes des véritables.

La manière dont Dieu instruit l'âme sans images et sans paroles intérieures ou extérieures est très sûre; je n'y trouve rien de répréhensible. Saint Augustin traite bien ce sujet.

Les paroles intérieures et extérieures ont égaré beaucoup de personnes de notre temps; les paroles extérieures sont celles qui doivent inspirer le plus de défiance. Voir qu'elles ne viennent pas de nous est chose facile; mais sont-elles du bon esprit ou du mauvais, voilà qui est plus délicat. Beaucoup de règles sont données pour connaître si elles viennent de Dieu. D'après l'une de ces règles, ces paroles doivent être dites dans un moment de nécessité ou en vue d'un grand bien, par exemple pour fortifier une personne tentée ou découragée, pour avertir d'un péril, etc... En effet, si un homme prudent ne parle qu'avec une grande circonspection, à plus forte raison Dieu lui-même. Appliquant ces règles aux paroles contenues dans votre livre, et les ayant trouvées conformes aux divines Écritures et à la doctrine de l'Eglise, il me semble qu'elles sont, du moins pour la plupart, l'œuvre de Dieu.

Les visions imaginaires ou corporelles sont les plus suspectes et ne doivent en aucune manière être désirées. Si elles se présentent d'elles-mêmes, il faut les écarter le plus possible, sans aller pourtant jusqu'à des gestes de mépris, à moins d'être sûr qu'elles viennent de l'esprit mauvais. Les actes de moquerie accomplis à ce sujet m'ont fait horreur et causé une grande peine. L'homme doit supplier Notre-Seigneur de ne pas le conduire par le chemin des visions, mais de réserver pour le ciel la vue de sa Majesté et de ses saints, de le mener enfin par la voie commune que suivent les fidèles. Il emploiera aussi d'autres bons moyens pour éviter ces sortes de choses.

Cependant si les visions continuent, si l'âme en tire du profit, si au lieu de vanité elle en conçoit une humilité plus profonde, si l'objet de ces visions est conforme à la doctrine

de l'Église, si elles durent longtemps et procurent une satisfaction intérieure qui peut mieux être sentie qu'exprimée, il n'y a aucun motif de s'y soustraire. Personne toutefois ne doit en cela se fier à son jugement, mais on doit sans retard ouvrir son âme à qui peut l'éclairer. Tel est le moyen général recommandé dans ces matières. Il faut en outre espérer de Dieu que, si on est assez humble pour se soumettre à l'avis d'un autre, il ne permettra pas l'erreur dans une âme qui cherche la lumière.

On ne doit pas prendre peur et condamner aussitôt ces faveurs, parce que la personne qui en est l'objet n'est point parfaite. Ce n'est pas en effet la première fois que la bonté de Dieu fait des justes avec des méchants et même avec de grands pécheurs, en leur accordant de très suaves délices, comme je l'ai vu moi-même. Qui poserait une limite à la bonté divine? N'oublions pas surtout que ces grâces ne sont pas données en vue du mérite, ni à cause d'une vertu plus forte, mais parce qu'une âme est plus faible; et comme elles ne rendent pas quelqu'un plus saint, elles ne sont pas toujours distribuées aux plus saints.

On a tort de ne pas croire ces choses pour ce seul motif qu'elles sont très élevées, et qu'il semble indigne de la Majesté infinie de s'abaisser à une communication si amoureuse avec une de ses créatures. Il est écrit que Dieu est amour: s'il est amour, c'est un amour infini et une bonté infinie. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'un tel amour et une telle bonté fassent de pareils excès, capables de troubler ceux qui les ignorent. Sans doute beaucoup connaissent cet amour par la foi; mais s'ils n'expérimentent pas d'une manière particulière ce commerce amoureux et plus qu'amoureux de Dieu avec la créature de son choix, ils ne pourront bien comprendre jusqu'où va cette communication. Aussi en ai-je vu un grand nombre se scandaliser au récit des merveilles que l'amour de Dieu opérait dans ses créatures; comme ils sont loin de recevoir pareilles faveurs, ils pensent que Dieu ne fait pas pour les autres ce qu'il omet de faire à leur égard. Parce qu'il y a là une œuvre d'amour, et d'un amour qui provoque l'admiration, c'est un signe qu'elle vient de Dieu, car Dieu est admirable dans ses œuvres et encore plus

dans celles de sa miséricorde. Or c'est là précisément un motif pour eux de ne pas croire, alors qu'ils devraient s'appuyer sur ce fondement pour ajouter foi à ces grâces, quand du reste les autres circonstances témoignent en leur faveur.

Il me semble, d'après le contenu du livre, que vous avez résisté à ces dons et même plus qu'il ne fallait. Ils paraissent avoir été utiles à votre âme; en particulier ils lui ont fait mieux connaître sa propre misère, ses fautes, et ont procuré son amendement. Leur durée a été considérable et toujours avec profit spirituel. Puisqu'ils excitent à l'amour de Dieu, au mépris de soi, à la pénitence, je ne vois pas de raison de les condamner; j'incline plutôt à les juger favorablement, à la condition d'agir avec prudence, de ne pas vous y fier complètement, surtout si c'est quelque chose d'extraordinaire ou s'ils vous portent à des singularités et à sortir de la voie commune. En tous ces cas et autres semblables, il faut suspendre l'assentiment et demander conseil sans tarder.

Autre avis. Quoique ces faveurs viennent de Dieu, l'action de l'ennemi s'y mêle; voilà pourquoi on doit toujours être sur ses gardes. Est-on certain que Dieu en est l'auteur, il ne faut pas faire grand fond sur elles, puisque la sainteté consiste uniquement dans l'amour humble de Dieu et du prochain. Tout le reste, quoique bon, doit être traité avec défiance; que notre zèle porte sur l'acquisition de l'humilité, de la vertu et de l'amour de Notre-Seigneur.

N'adorons pas les visions dont nous sommes favorisés. Cet hommage n'est dû qu'à Jésus-Christ dans le ciel ou dans le saint Sacrement. Si la vision nous met sous les yeux un saint, élevons le cœur vers le saint du ciel, et non vers la représentation de notre esprit. Il suffit que cette image me serve à remonter jusqu'à celui dont elle reproduit les traits.

J'ajoute que les faveurs dont parle ce livre sont accordées même de nos jours, à d'autres personnes. Très certainement elles viennent de Dieu, dont la main n'est pas raccourcie pour accomplir aujourd'hui ce qu'il faisait jadis, et cela dans des vases fragiles, afin qu'il soit mieux glorifié.

Suivez votre voie, tout en vous gardant toujours des voleurs et en demandant où est le droit chemin. Rendez

aussi grâces à Notre-Seigneur de vous avoir donné son amour, la connaissance de vous-même, l'amour de la pénitence et de la croix. Pour le reste, n'en faites pas grand cas. Ne le méprisez pas cependant, puisque beaucoup de ces choses sont manifestement l'œuvre de Dieu; quant aux autres, si vous demandez conseil, elles ne vous nuiront pas.

Je ne puis croire que j'ai écrit ces pages avec mes propres forces, car j'en suis dépourvu. Ce sont vos prières qui ont fait cela. Par l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur, je vous demande de le prier pour moi. Il sait que mes supplications sont inspirées par de grands besoins; ce motif suffira, je l'espère, pour que vous m'accordiez ce que je sollicite de votre part. Veuillez me permettre de terminer cette lettre, car je dois en écrire une autre. Que Jésus soit glorifié de tous et en tous. Amen.

De Montilla, le 12 septembre 1568.

Votre serviteur pour Jésus-Christ,

Jean D'AVILA.

NOTICE

SUR LE BIENHEUREUX JEAN D'AVILA

Jean d'Avila naquit le 6 janvier 1500 à Almodovar del Campo, non loin de Calatrava, dans le diocèse de Tolède. Après une jeunesse passée dans la plus fervente piété et dans une austérité rigoureuse, il fut élevé aux honneurs du sacerdoce et se dévoua tout entier au salut des âmes.

Modèle des prêtres, Jean d'Avila eut une tendre dévotion pour la sainte Eucharistie. Trouvait-il une église sur son chemin, il y entraît toujours, ne fût-ce qu'un moment. « Un ami, disait-il, ne passe pas devant la porte de son ami sans entrer, au moins pour le saluer et lui dire un mot. » Malgré sa ferveur pendant le saint Sacrifice, ferveur qui inspirait de la dévotion aux assistants, il faisait à un ami cette humble confidence : « Je serais heureux si je pouvais bien dire la messe un seul jour. » Durant les dernières années de sa vie, il retrouvait sa jeunesse et ses forces pour prêcher durant l'octave de la Fête-Dieu. Cette solennité terminée, il retombait sous le poids de ses infirmités, et ne se consolait de ce repos forcé qu'en composant des traités à la louange du saint Sacrement.

Ce grand convertisseur d'âmes, qui, pendant de longues années, évangélisa l'Andalousie, qui acheva de déterminer François de Borgia à entrer dans la Compagnie de Jésus, qui changea le cœur de Jean de Dieu et le guida vers la plus haute sainteté, trouvait dans la prière le secret de son fécond apostolat. « Une seule parole, disait-il, qu'on prononce après avoir prié, vaut mieux que dix sans la prière. » Au Père Centenars, qui l'entretenait un jour de l'emploi de son temps, il répondit : « Croyez-moi, mon frère, retranchez du temps à l'étude et ajoutez-en à la prière, parce qu'elle est le meilleur maître. Dans la prière vous apprendrez plus en peu de temps que dans une étude prolongée, et ce que vous apprendrez en conversant avec Dieu augmentera en vous beaucoup plus sûrement et l'amour de Dieu et l'amour du prochain. » On connaît enfin ces mots adressés

aux étudiants de Grenade : « J'aime mieux voir les genoux des étudiants usés à force de prier, que leurs yeux malades à force d'étudier. »

A cause de son extraordinaire habileté dans les choses de Dieu, il mérita le nom de maître, *magister*. On venait de toutes parts lui soumettre des difficultés en matière de spiritualité; car on savait qu'il distinguait sans peine l'action du bon et du mauvais esprit. Il approuva pleinement les voies merveilleuses où Dieu faisait marcher sainte Thérèse, et découvrit dans Madeleine de la Croix, l'extatique de Cordoue, les marques d'une âme trompée. Saint Ignace le nommait « un grand docteur dans la théologie mystique, un excellent maître de la perfection chrétienne, un homme plein de Dieu ». Saint Pierre d'Alcantara assurait qu'il ne connaissait personne qui le surpassât dans la connaissance des choses spirituelles. Saint François de Borgia ne l'appelait pas autrement que « le grand maître ».

Son rêve était de s'associer des auxiliaires dévoués pour donner à la jeunesse une éducation parfaitement chrétienne. Quand il apprit le plan de saint Ignace de Loyola, il s'écria : « C'est lui que Dieu a choisi pour réaliser mes projets... Je suis comme un enfant qui s'efforce de porter, au sommet d'une montagne, un fardeau très lourd : il n'en a pas la force. Survient un géant qui prend la charge et la porte, comme en se jouant, là où l'enfant la voulait... Tous ceux en qui je verrai des aptitudes pour la Compagnie, soyez sûr que je les inviterai à s'y enrôler. » Vers la fin de sa vie, il exprima le désir d'y entrer lui-même, mais un sentiment d'humilité l'arrêta. Vieux et infirme, il craignait d'être à charge à l'ordre sans pouvoir lui rendre aucun service. « Ah ! plutôt au ciel que le saint homme vint à nous, s'écria Ignace, nous le porterions sur nos épaules comme l'arche du Testament, car il faut traiter chacun selon ses mérites. »

On sait la haute estime que la Réformatrice du Carmel avait pour l'apôtre de l'Andalousie. Elle pleura sa mort; et comme on s'étonnait de ces larmes, elle répondit : « L'Eglise perd une de ses colonnes et beaucoup d'âmes un secours puissant. »

Le bienheureux Jean d'Avila mourut à Montilla, le 10 mai 1569. Selon son désir, il fut enterré dans l'Eglise de la Compagnie de Jésus. Il a été béatifié par Léon XIII le 6 avril 1894.

APPROBATION

DONNÉE A CE MÊME LIVRE PAR LE P. BAÑES,
LORSQU'IL L'EXAMINA
SUR L'ORDRE DES INQUISITEURS (1575)¹

J'ai lu, et avec beaucoup d'attention, ce livre où Thérèse de Jésus, religieuse carmélite et fondatrice des carmélites déchaussées, fait une relation simple et complète de ce que son âme a éprouvé, dans le but d'être instruite et guidée par ses confesseurs. En tout ce récit je n'ai rien trouvé qui, à mon avis, soit blâmable. Au contraire, il y a beaucoup de choses très édifiantes et très utiles aux personnes qui s'occupent d'oraison. A cause de sa grande expérience, de sa prudence et de son humilité, qui lui ont fait constamment rechercher des confesseurs éclairés et savants, elle s'exprime sur ces matières de l'oraison avec une perfection que n'atteignent pas quelquefois les plus doctes, faute d'expérience.

Un seul point dans ce livre mérite une certaine réserve, et avec raison, jusqu'à ce qu'il ait été soumis à un sérieux examen. Ce sont les nombreuses révélations et visions qu'il contient. En général, elles doivent être accueillies avec beaucoup de défiance, surtout quand elles se rencontrent

1. L'original de ce document, publié pour la première fois par La Fuente en 1861, fait partie du manuscrit de la *Vie*. Placé à la fin, et tout entier de la main du P. Bañes, il remplit cinq pages in-folio.

La sage réserve de l'auteur, sa défiance prudente vis-à-vis d'une âme, qu'il connaissait pourtant à fond et pour laquelle il avait une admiration sincère, n'étonneront personne, quand on sait les précautions de l'Eglise au sujet des révélations et des visions. Tant qu'elle n'a pas porté de jugement définitif, un théologien prudent ne se prononce pas. Telle fut la conduite du P. Bañes en 1575.

chez les femmes, qui trop facilement se persuadent que toutes ces visions viennent de Dieu, et font consister la sainteté dans ces sortes de grâces. Or la sainteté ne consiste pas dans ces faveurs; bien plus, elles ne sont pas sans danger pour des âmes qui tendent à la perfection; car Satan a coutume de se transformer en ange de lumière, de tromper les âmes curieuses et peu adonnées à l'humilité, comme cela s'est vu de nos jours.

Mais ce n'est pas une raison pour poser comme règle générale que toutes les révélations et visions viennent du démon. Saint Paul n'aurait pas dit que Satan se transforme en ange de lumière, si l'ange de lumière ne nous illuminait pas quelquefois. Des saints et des saintes des temps anciens, aussi bien que des temps modernes, comme saint Dominique, saint François, saint Vincent Ferrier, sainte Catherine de Sienne, sainte Gertrude et beaucoup d'autres qu'on pourrait citer, ont eu des révélations. Puisque l'Église de Dieu est et doit être sainte jusqu'à la fin, non seulement parce qu'elle professe la sainteté, mais parce que dans son sein se trouvent des justes et des âmes d'une sainteté parfaite, nous n'avons aucune raison de condamner, les yeux fermés, et de rejeter les visions et révélations, du moment qu'elles sont accompagnées de grandes vertus et d'une sainte vie.

Cependant il convient de se conformer à la parole de l'Apôtre : *N'éteignez pas l'esprit. Ne méprisez pas les prophéties. Éprouvez toutes choses; ce qui est bon, gardez-le. Abstenez-vous de toute apparence du mal* (1). Quiconque lira le commentaire de saint Thomas sur ce passage comprendra avec quel soin il faut examiner les personnes qui, dans l'Église de Dieu, manifestent quelque don particulier qui peut servir ou nuire au prochain. Il verra aussi quelle précaution doivent prendre ceux qui les examinent, pour ne pas éteindre la ferveur de l'esprit de Dieu chez les bons, et pour que les autres ne se découragent pas dans les exercices de la vie chrétienne et parfaite.

A en juger par sa relation, cette femme, si elle peut se

(1) *Spiritum nolite extinguere. Prophetias nolite spernere. Omnia autem probate, quod bonum est tenete. Ab omni specie mala abstinete vos.* (I Thess., v, 19-22.)

tromper en quelque point, ne veut pas du moins nous tromper. Elle dit si simplement le bien et le mal, et avec un tel désir d'y réussir, qu'il est impossible de mettre en doute la droiture de son intention.

Plus on a de motifs d'examiner ces sortes de personnes, à cause des mystificateurs qu'on a vus de nos jours revêtir les apparences de la vertu, et plus aussi on doit défendre celles qui aux dehors de la vertu semblent joindre la réalité. C'est une chose étrange que la joie des gens légers et mondains lorsqu'ils voient déconsidérer ceux qui passaient pour vertueux. Dieu se plaignait autrefois, par la bouche du prophète Ezéchiel, de ces faux prophètes qui poursuivaient les justes et flattaient les pécheurs; il leur disait : *Vous avez affligé le cœur du juste par des mensonges, lorsque je ne l'avais pas attristé moi-même, et vous avez fortifié les mains de l'impie* (1). D'une certaine manière, on peut appliquer ces paroles à ceux qui effraient les âmes engagées dans le chemin de l'oraison et de la perfection. Ils leur affirment que ce sont là des voies dangereuses et des singularités; que beaucoup, en les suivant, sont tombés dans l'erreur, que le plus sûr est un chemin uni et battu, le chemin des charrettes.

Évidemment un tel langage attriste les âmes qui veulent pratiquer les conseils et arriver à la perfection, en joignant à une oraison continuelle, autant que cela leur est possible, beaucoup de jeûnes, de veilles et de disciplines. D'autre part, les âmes faibles, les âmes vicieuses, encouragées par ces paroles, perdent la crainte de Dieu, parce qu'elles croient leur route plus assurée. Leur illusion consiste à appeler chemin uni et sûr l'ignorance et l'oubli des précipices dangereux au milieu desquels nous passons tous en ce monde. Et cependant on ne peut être en sécurité que si, connaissant ses ennemis de tous les jours, on implore humblement la miséricorde de Dieu : sinon, c'est vouloir devenir leurs captifs. D'autant plus qu'il y a des âmes, pressées de telle sorte par Dieu d'entrer dans le chemin de la perfection, que si elles cessent d'être ferventes, elles ne peuvent pas garder le juste milieu, mais vont bientôt à l'autre extrême dans la

(1) *Mœrere fecistis cor justî mendaciter, quem ego non contristavi; et confortastis manus impiî.* (Ez., XIII, 22.)

voie du péché. De telles âmes ont un impérieux besoin de veiller et de prier sans cesse; enfin personne ne s'est jamais bien trouvé de l'état de tiédeur. Que chacun mette la main sur son cœur, et il trouvera que je dis vrai.

Je crois certainement que si Dieu supporte quelque temps les tièdes, c'est à cause des prières des fervents qui crient sans relâche : *Et ne nos inducas in tentationem*. Je ne parle pas ainsi pour que nous canonisions aussitôt ceux qui nous semblent marcher par les voies de la contemplation. C'est là un autre excès où tombent les gens du monde; ils persécutent hypocritement la vertu, en proclamant immédiatement des saints ceux qui en ont les dehors; ils leur fournissent par là, des motifs de vaine gloire, et quant à la vertu, au lieu de lui faire grand honneur, ils la mettent en danger; car si les personnes qu'on a tant louées viennent à tomber, elle en souffrira un plus grand dommage que si on ne leur avait pas accordé tant d'estime. Ainsi je considère comme une tentation du démon ces panégyriques de la sainteté à l'adresse des vivants. Que nous ayons bonne opinion des serviteurs de Dieu, rien de plus juste; mais n'oublions jamais qu'ils ne sont pas à l'abri du péril, pour bons qu'ils soient, et que leur bonté ne nous est pas évidente, au point que nous puissions en être assurés ici-bas.

Ayant donc présente à l'esprit la vérité de ce qui précède, j'ai toujours été prudent dans l'examen de la relation que cette religieuse a composée sur son oraison et sur sa vie. Nul n'a été plus incrédule que moi au sujet de ses visions et de ses révélations. Il n'en est pas de même pour sa vertu et ses bons désirs. J'ai des preuves nombreuses de sa véracité, de son obéissance, de sa pénitence, de sa patience, de sa charité à l'égard de ses contradicteurs, et d'autres vertus que remarquera quiconque traitera avec elle. Ce sont là des marques plus certaines de l'amour véritable de Dieu que les visions et les révélations. Je ne dis pas que je dédaigne ses révélations, ses visions et ses ravissements; au contraire, j'incline à croire que tout cela pourrait venir de Dieu, comme on l'a vu en d'autres saints; mais dans ce cas il est toujours plus sûr d'agir avec défiance et discrétion. Si l'on ne montre aucune crainte, le diable en profite pour tirer ses coups; ce

qui auparavant venait peut-être de Dieu se transformera et deviendra l'œuvre du démon.

Je suis d'avis que ce livre ne doit pas être lu par tout le monde, mais par des gens doctes, expérimentés et d'une prudence vraiment chrétienne. Il atteint parfaitement son but, qui était de faire connaître l'état d'âme de cette religieuse à ceux qui sont chargés de la guider et de la préserver de l'erreur. Je suis sûr d'une chose, autant qu'humainement on peut l'être, c'est qu'elle ne veut pas tromper. Sa sincérité mérite donc que tous favorisent ses bons desseins et ses œuvres excellentes. Depuis treize ans elle a fondé, je crois, jusqu'à douze monastères de Carmélites déchaussées, conformément à la règle la plus rigoureuse et la plus parfaite qui existe. Ceux qui les ont visités pourront en rendre témoignage. De ce nombre sont le provincial dominicain, maître en sacrée théologie, Pierre Fernandez, et le maître Fernand de Castillo et beaucoup d'autres. Voilà ce que, pour le moment, j'ai cru bon de dire sur la censure de ce livre. Je soumetts mon avis à celui de la sainte Mère l'Église et de ses ministres.

Fait au collège de Saint-Grégoire de Valladolid,
le 7 juillet 1575.

Fr. Dominique BANÈS.

NOTICE

SUR LE P. DOMINIQUE BAÑES DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

Le P. Bañes, célèbre par sa science théologique, ne l'est pas moins par ses relations avec sainte Thérèse.

Né en 1528 à Medina del Campo, et entré en 1546 dans l'ordre de Saint-Dominique, le P. Bañes se trouvait à Avila, lorsque éclata la tempête qui faillit engloutir la fondation naissante de Saint-Joseph. On a vu dans la *Vie* (ch. xxxvi, p. 446) comment, seul contre tous, il prit la défense du nouveau monastère. Il ne connaissait pas encore la Réformatrice du Carmel; mais à partir de ce moment, ses rapports avec elle devaient devenir chaque jour plus intimes. Dans sa déposition juridique pour la cause de sainte Thérèse il pourra dire : « Personne ne connaît mieux que moi les faveurs et les grâces particulières accordées par Notre-Seigneur à la mère Thérèse de Jésus; car je l'ai confessée de longues années; je l'ai examinée en confession et hors de la confession; je l'ai soumise à de fortes épreuves, me montrant à son égard dur et sévère. Mais plus je l'humiliais et lui témoignais de mépris, plus elle mettait d'instances à réclamer mes conseils, parce qu'elle croyait être d'autant plus en sûreté que son confesseur craignait davantage. Elle le regardait d'ailleurs comme un homme instruit. J'avais en effet reçu dans mon ordre le grade de présenté et je remplissais les fonctions de lecteur en théologie au couvent de Saint-Thomas d'Avila. Lorsqu'elle me vit un peu plus rassuré, elle me dit : « Pour l'amour de Dieu, « mon père, ne soyez pas à ce point en sécurité, car j'en conçois « de nouvelles craintes. Prenez garde, je ne voudrais pas vous « tromper. » Je tiens pour certain qu'une des raisons pour lesquelles la Mère a continué si longtemps à prendre mes avis, c'est qu'elle me voyait livré à l'étude de la loi de Dieu et des sciences rationnelles, ma vie s'étant passée à enseigner et à discuter. »

On savait au Carmel que Thérèse se conduisait en tout d'après

les conseils du P. Bañès. Aussi, lorsqu'il fut question de la fondation de Medina del Campo, les sœurs, désolées de voir leur Mère s'éloigner et ne connaissant pas encore les desseins de Dieu, recoururent à ce père pour la retenir. Elles le supplièrent de ne pas laisser la sainte quitter Avila; le couvent de Saint-Joseph avait besoin d'elle. Le P. Bañès leur répondit : « Ne craignez pas : Dieu prendra soin de cette maison. Quand il a appelé à lui saint Pierre et saint Paul, il n'a pas manqué à son Église. Sa puissance à l'égard de cette œuvre n'est pas tout entière renfermée dans la mère Thérèse de Jésus. » Ces paroles firent tant d'impression sur les religieuses qu'elles ne les oublièrent jamais; et lorsqu'il plut à Dieu d'appeler au ciel leur sainte Mère, elles les rappelaient à leur mémoire pour en tirer force et consolation ¹.

Quand les travaux des fondations éloignèrent sainte Thérèse du P. Bañès, elle communiqua avec lui par lettres. Dans une de ses relations au P. Rodrigue Alvarez, parlant d'elle-même comme d'une tierce personne, elle dit : « Le père maître Dominique Bañès, qui est à présent régent du collège Saint-Grégoire de Valladolid, fut son confesseur pendant six ans, et depuis ce temps-là elle a toujours continué à lui demander par lettres ses avis, dans les occasions qui se sont présentées. » Et un peu plus loin : « Le P. Bañès est celui avec qui elle a toujours eu et a encore le plus de communications. »

Il nous reste quelques lettres de la sainte à ce religieux. Dans l'une d'elles nous lisons : « Il ne faut pas s'étonner de tout ce que l'amour de Dieu fait accomplir, puisque celui que j'ai pour le père Dominique est capable de me faire trouver bon tout ce qu'il trouve bon et de me faire vouloir tout ce qu'il veut. Je ne sais, en vérité, où finira cet enchantement. » (Mai 1574). Dans une autre lettre, elle l'assure qu'elle le regarde comme son « supérieur ». (Janvier 1574.) A la mère Marie-Baptiste elle écrit de ne pas se mettre en peine des paroles piquantes qu'un religieux a dites sur son compte, et elle ajoute : « Je serais plus sensible à un demi-mot du père Dominique. » (14 mai 1574.)

Non seulement le P. Bañès aida, soutint la fondatrice au milieu des contradictions et des difficultés, mais il prit soin encore de ses filles avec le zèle le plus constant. La sainte elle-même en rend témoignage : « Le P. Dominique, écrit-elle à la mère Marie-Baptiste, aime nos monastères; il en fait sa propre affaire, il en a été le véritable soutien. » (Mai 1574).

Ce dévouement se prolongea au delà de la vie de la sainte réformatrice; après sa mort, lorsque son œuvre se trouva de

1. Michel de Lanuza, *Vie de la mère Isabelle de Saint-Dominique*, liv. III, ch. VIII.

nouveau menacée, on vit encore le P. Bañes prêter un ferme appui à ses filles. Il fut le conseiller de la vénérable mère Anne de Jésus, et il ne craignit pas, par ses courageuses démarches en faveur de cette réforme « née, disait-il, entre ses bras », d'en-courir la disgrâce de Philippe II lui-même.

Il mourut à Medina del Campo le 22 octobre 1604, âgé de soixante-dix-sept ans.

RELATIONS

ADRESSÉES PAR SAINTE THÉRÈSE
À QUELQUES-UNS DE SES CONFESSEURS ¹

RELATION I

1560

JÉSUS

Voici quelle est à présent ma manière d'oraison. Il est très rare que, pendant l'oraison, je puisse discourir avec l'entendement, parce que mon âme entre aussitôt dans le recueillement, dans la quiétude ou dans un ravissement qui m'ôte entièrement l'usage de mes puissances et de mes sens. Je suis incapable de quoi que

1. C'est en 1590 que Ribera publia le premier ces *Relations* (*Vie de sainte Thérèse*, l. IV, c. xxvi). « S'il m'en a coûté, dit-il, un peu de fatigue pour les transcrire, j'ai été extrêmement consolé de les placer ici, parce qu'il me semble qu'elles contiennent plus de choses que tout ce que j'ai moi-même raconté. »

Les Bollandistes, dans la *Vie de saint Pierre d'Alcantara* (*Acta sanctorum*, oct. VIII, p. 628 et 726), croient qu'en réponse à la première relation, saint Pierre d'Alcantara rédigea trente-trois articles, dont l'autographe, découvert longtemps après la mort du saint, se trouvait en 1669 au monastère de Saint-Joseph d'Avila. Les deux écrits ayant entre eux une correspondance frappante, on en conclut que la relation était adressée à saint Pierre d'Alcantara. Nous donnerons cette réponse à la suite de la relation.

ce soit, sauf d'entendre; encore ne puis-je comprendre ce qu'on me dit.

Voici ce qui m'arrive très souvent : dans des moments où je ne cherche point à penser à Dieu, et où je m'occupe même d'autre chose; où de plus, mon âme est dans une si grande sécheresse et mon corps si accablé d'infirmités, qu'il me serait impossible, ce me semble, de m'appliquer à l'oraison, quelque désir que j'en eusse, je me sens tout à coup saisie par ce recueillement et par cette élévation d'esprit, sans pouvoir y résister, et je me trouve ensuite, en un instant, enrichie des trésors spirituels qui sont les effets de ces sortes de faveurs. Et cela m'arrive sans que j'aie eu auparavant aucune vision, ni entendu aucune parole, et sans même que je sache où je suis : il me semble seulement que mon âme se perd en Dieu, et qu'en cet état, elle profite plus en un moment qu'elle ne pourrait faire avec tous ses efforts dans le cours d'une année.

D'autres fois, sans qu'il me soit possible d'y résister, il me vient tout à coup de si grands transports d'amour de Dieu, que je meurs du désir de lui être unie; il semble que la vie va finir, et ainsi je jette des cris et j'appelle mon Dieu. L'impétuosité de ces transports est très violente. Quelquefois je ne puis demeurer assise, tant l'agitation de mon cœur est extrême. Cette peine s'empare de moi sans que j'y aie contribué en rien, et elle est si délicieuse que je ne voudrais jamais la voir cesser. Elle naît du désir ardent que j'ai de sortir de cette vie, et de la pensée que mon mal est sans remède, parce qu'il n'y en a point d'autre que la mort, et qu'il ne m'est point permis de me la donner. Ainsi, il paraît à mon âme que tout le monde est dans la joie, et qu'elle seule est affligée; que tout le monde trouve du soulagement dans ses maux, et qu'il n'y a que les siens qui n'en peuvent recevoir.

A cette pensée, la douleur qui m'accable est telle, qu'il me serait impossible d'en être délivrée, si le Seigneur n'y remédiait par des ravissements qui font cesser toutes mes inquiétudes, qui répandent le calme et le bonheur dans mon âme, tantôt en la faisant jouir d'une partie de ce qu'elle désire, et tantôt en lui découvrant des choses admirables.

D'autres fois, il me vient des désirs de servir Dieu, mais avec de si impétueux transports et une si vive douleur de me voir inutile à sa gloire, que je ne puis en donner une idée. Il me semble alors qu'il n'y a ni peines, ni tourments, ni mort, ni martyre que je n'endurasse avec facilité. Ceci arrive également sans que la considération précède; c'est quelque chose de soudain qui me soulève tout entière, et je ne sais d'où me vient un si grand courage. Je voudrais, ce me semble, élever ma voix, pour faire entendre à tous les hommes combien il est important de ne pas se contenter de faire peu de chose pour Dieu, et quels sont les biens admirables qu'il est prêt à nous donner, si nous nous disposons à les recevoir. Ces désirs sont tels, que je me consume au dedans de moi-même; je veux, ce semble, ce que je ne puis; ce corps me paraît une chaîne qui m'empêche de rendre à Dieu et à la société le moindre service; sans cela, je ferais des choses très signalées, en ce qui dépend de mes forces. Et ainsi, quand je me vois sans nul pouvoir de servir Dieu, j'en ressens une peine qu'aucun terme ne peut rendre. Cette peine finit en se perdant dans les délices, le recueillement et les consolations dont Dieu inonde mon âme. Parfois, quand ces désirs de servir Dieu me transportent, je souhaite faire des pénitences, mais je ne le puis; et certes, elles me soulageraient beaucoup, si j'en juge par l'allègement et la joie que me donnent celles que je fais, bien qu'elles ne

soient presque rien, à cause de la faiblesse de mon corps. A la vérité, si on me laissait libre, je crois qu'emportée par l'ardeur de ces désirs, j'en ferais d'excessives.

J'éprouve quelquefois une grande peine d'avoir à traiter avec le prochain, et je m'en afflige au point de répandre beaucoup de larmes. Cela vient de cette soif que j'ai d'être seule; lors même que je ne prie ni ne lis, je trouve un grand charme dans la solitude. L'entretien avec le prochain, avec les parents surtout, me pèse, j'y suis comme une esclave vendue, excepté quand ce sont des personnes avec qui je parle d'oraison et de ce qui a rapport à l'âme; car avec elles je me console et je me réjouis; parfois, cependant, leur entretien même me fatigue, je voudrais ne pas les voir et m'en aller dans quelque lieu où je fusse seule. Cela néanmoins m'arrive rarement avec ces sortes de personnes, et encore moins avec les guides de ma conscience, qui me consolent toujours.

Parfois j'éprouve aussi un grand tourment d'être obligée de manger et de dormir; je m'afflige surtout de voir que je puis, moins que personne, m'en dispenser: je m'y sou mets pour plaire à Dieu, et je lui offre la peine que j'en souffre.

Le temps me paraît passer si vite que je n'en ai jamais assez pour prier; je ne me laisserais jamais d'être dans la solitude. Je désire toujours trouver du temps pour lire, parce que j'ai toujours été très affectonnée à la lecture. Je lis néanmoins fort peu, parce qu'en ouvrant le livre, je me trouve dans un recueillement fort doux, et ainsi la lecture se change en oraison. Mais cela même dure trop peu à mon gré, à cause de mes grandes occupations, qui, bien qu'elles soient bonnes, ne me donnent pas le même contentement que je recevrais de la lec-

ture et de l'oraison. Ainsi, je désire toujours avoir plus de temps que je n'en ai, et je crains bien de paraître habituellement maussade, voyant que je ne puis obtenir ce que je désire et ce que je voudrais bien avoir.

Notre-Seigneur m'a donné ces désirs et plus de vertu que je n'en avais auparavant, depuis qu'il m'a favorisée de cette oraison paisible et de ces ravissements dont j'ai parlé; et je me trouve si changée en mieux qu'il me semble qu'auparavant j'étais l'imperfection même. Ces ravissements et ces visions ont produit dans mon âme les heureux effets dont je parlerai, et je dis que s'il y a en moi quelque bien, c'est de là qu'il m'est venu.

Dieu m'a inspiré une si ferme résolution de ne point l'offenser, même véniellement, que j'aimerais mieux endurer mille morts que de commettre le moindre péché de propos délibéré. De plus, dès qu'une chose me paraît plus parfaite et plus agréable à Dieu, et dès qu'elle m'est commandée par celui qui me dirige, je me sens tellement déterminée à l'exécuter, que je ne reculerais devant aucune souffrance, et que, pour aucun trésor, je ne m'en dispenserais. Si j'en usais autrement je n'aurais pas, ce me semble, la hardiesse de rien demander à Dieu Notre-Seigneur, ni même de faire oraison. Avec tout cela néanmoins, je commets beaucoup de fautes et d'imperfections.

J'obéis à mon confesseur, bien qu'imparfaitement; mais viens-je à comprendre qu'il veut une chose, ou bien me la commande-t-il, il me semble, d'après ma disposition intérieure, que je ne laisserais pas de la faire; et si je ne la faisais pas, je croirais être dans une grande illusion.

Je désire la pauvreté, mais pas autant que je devrais.

Il me semble que, lors même que j'aurais de nombreux trésors, je ne voudrais ni conserver aucun revenu, ni garder aucun argent en réserve pour mon usage particulier, car je n'en fais nul cas ; je me contenterais du nécessaire. Malgré tout, je sens que je ne possède que bien faiblement cette vertu ; car si je ne souhaite pas la richesse pour ce qui me regarde, je voudrais bien avoir de quoi donner ; mais je le répète, je ne désire ni revenu, ni quoi que ce soit, pour moi-même.

Je n'ai presque point eu de visions qui ne m'aient laissée avec plus de vertu que je n'en avais auparavant, à moins que le démon ne me jette sur ce point dans l'erreur : j'abandonne cela au jugement de mes confesseurs.

Les eaux, la campagne, les fleurs, les parfums, la musique, et tant d'autres choses belles et riches, le sont si peu à mes yeux, que je ne voudrais ni les voir, ni les entendre, tant est grande la différence qui existe entre elles et celles qui se présentent à mon âme dans les visions que j'ai d'ordinaire. Ainsi, j'en suis arrivée à en être fort peu touchée : un premier mouvement, voilà tout ce qui me reste d'elles ; à mes yeux, tout cela n'est que de la boue.

Si je parle à des personnes du monde (car je ne puis m'en dispenser quelquefois), alors même que l'entretien roule sur des choses d'oraison, s'il se prolonge par passe-temps et non par nécessité, je suis obligée de me faire violence, parce que cela me donne beaucoup de peine. Quant aux entretiens de pur agrément qui me plaisaient autrefois, et quant aux choses du monde, j'en ai aujourd'hui un tel dégoût que je ne puis les souffrir.

Ces désirs qui maintenant me consomment, d'aimer, de servir et de voir Dieu, ce n'est pas la considération

qui les excite, comme autrefois, quand je sentais, ce me semble, une grande dévotion, et que je répandais beaucoup de larmes; ils naissent d'une flamme intérieure et d'une ferveur si excessive, qu'en très peu de temps j'en perdrais la vie, si Dieu ne me venait en aide par un de ces ravissements dont j'ai parlé, et où, selon moi, il étanche la soif de l'âme.

Quand je vois des personnes avancées dans les voies de Dieu, qui ont ces fermes résolutions dont j'ai parlé, qui sont détachées de tout et pleines de courage, je ne puis me défendre de les aimer beaucoup, et je désirerais communiquer avec elles, parce qu'il me semble que leur exemple me fortifie. La vue, au contraire, de ces personnes timides, et qui ne vont qu'à tâtons dans ce qu'elles pourraient raisonnablement entreprendre ici-bas pour le service du Seigneur, me cause une vraie douleur. J'implore pour elles l'assistance de Dieu, et celle de ces saints qui exécutèrent avec tant de courage ces mêmes choses qui nous épouvantent aujourd'hui. Ce n'est pas que je sois bonne à rien; mais c'est qu'il me semble que Dieu aide ceux qui, pour lui, entreprennent des choses grandes, et qu'il ne manque jamais à ceux qui mettent en lui seul leur confiance. Ainsi, je souhaite trouver des âmes qui me confirment dans cette pensée, et qui m'aident à n'avoir plus de sollicitude pour la nourriture et le vêtement, mais à abandonner tout cela à la Providence. Par cet abandon à Dieu, je n'entends pas que je puisse me dispenser de me procurer ce qui m'est nécessaire pour vivre; je veux dire seulement que je dois prendre ce soin de telle sorte, qu'il ne me jette point dans l'inquiétude. Depuis que Notre-Seigneur m'a donné cette liberté intérieure, je me trouve très bien de tenir cette conduite, et je tâche de m'oublier moi-même le plus que je puis; il me semble qu'il

n'y a pas encore un an qu'il m'a fait cette grâce.

Quant à la vaine gloire, je n'ai, grâce à Dieu, autant que j'en puis juger, aucun sujet d'en avoir; je vois clairement que je ne contribue en rien aux faveurs qu'il m'accorde. Il se plaît même par là à me faire sentir profondément mes misères; et, en effet, quelque effort de pensée que je fisse durant toute la vie, jamais, je le sens, je ne pourrais arriver à connaître une seule de ces grandes vérités dont il m'instruit en un instant.

Depuis peu de temps, je parle aussi librement des grâces que Dieu me fait, que si elles regardaient quelque autre personne. Auparavant, c'était souvent pour moi une extrême confusion qu'on les sût; maintenant, il me semble que je n'ai pas lieu de m'en estimer meilleure; je me trouve, au contraire, plus mauvaise, puisque je profite si peu de pareilles faveurs. Cela est très certain: je crois sans hésiter qu'il n'y eut jamais au monde une âme pire que moi. C'est pourquoi il me semble que, tandis que je ne fais que recevoir des faveurs, les autres, par leurs vertus, acquièrent plus de mérites, et que Dieu leur donnera d'un seul coup au ciel ce qu'il veut me donner ici-bas: cette pensée fait que je le supplie de ne pas me récompenser dans cette vie. Ainsi, je crois que c'est parce que je suis si faible et si mauvaise, que Dieu m'a conduite par ce chemin.

Lorsque je suis en oraison, et pour peu même que je puisse faire de considérations, je ne pourrais, quand même je le voudrais, désirer du repos, ni en demander à Notre-Seigneur, parce que je vois qu'il a passé sa vie dans de continuelles souffrances. Je le prie donc de ne pas me les épargner, en me donnant d'abord la grâce de pouvoir les supporter.

Toutes les choses de cette nature, celles même qui sont

de la perfection la plus élevée, s'offrent à moi dans l'oraison, et font une si vive impression sur mon esprit, que je ne puis voir sans étonnement de si grandes vérités. Ces vérités me sont montrées avec tant de clarté, que les choses du monde ne me semblent que folie. J'ai besoin d'un effort pour me rappeler mes sentiments d'autrefois à l'égard de ces mêmes choses, car à présent, s'affliger des peines de cette vie, de la mort de ceux qui nous sont chers, me semble déraisonnable, du moins lorsque cette affliction se prolonge. J'en dis autant de l'affection que l'on porte aux parents et aux amis. Cependant, lorsque je considère ce que j'ai été et combien j'étais sensible à tout cela, je découvre que j'ai encore besoin de beaucoup veiller sur moi-même.

Si je remarque en quelques personnes des choses qui paraissent clairement être des péchés, je ne puis me résoudre à croire que ces personnes offensent Dieu; et si quelquefois je me suis arrêtée un peu à y penser (à dire vrai, c'était à peine un moment), jamais, si évidente que fût la chose, je n'ai pu prendre sur moi de croire à une offense véritable. Il me semble que chacun désire comme moi plaire à Dieu. Il m'a fait cette grâce signalée, de ne m'arrêter jamais aux défauts des autres, en sorte qu'ils me demeurent en la mémoire; ou si la pensée s'en présente à mon esprit, je considère aussitôt ce qu'il y a de bon dans ces personnes. Ainsi, rien ne m'afflige, si ce n'est les péchés publics et les hérésies; j'en suis souvent très vivement touchée, et chaque fois que j'y pense, pour ainsi dire, il me semble que c'est l'unique peine qu'on doit ressentir. Je m'attriste encore, il est vrai, quand je vois des personnes d'oraison retourner en arrière; mais cette peine n'est pas grande, parce que je tâche de ne pas m'y arrêter.

J'ai bien moins de curiosité que je n'en avais, quoique je ne pratique pas toujours à cet égard une entière mortification, mais seulement quelquefois.

Ce que je viens de rapporter, et une attention presque continuelle à Dieu, voilà, selon que j'en puis juger, l'état ordinaire de mon âme. Lors même que je m'occupe d'autres choses, je me sens réveiller sans savoir par qui, pour renouveler mon attention. Cela ne m'arrive pas toujours, mais seulement lorsque les affaires dont je traite sont importantes, et encore, grâce à Dieu, ces affaires n'occupent-elles mon esprit tout entier que par moments, et non durant tout le temps que j'en traite.

Voici un état d'âme où il m'arrive de me trouver, assez rarement toutefois : durant trois, quatre ou cinq jours, toutes les faveurs de Dieu, les impressions de ferveur, les visions me sont enlevées, et s'effacent même tellement de ma mémoire, que, quand je le voudrais, je ne pourrais me rappeler le moindre bien qui ait été en moi. Tout me paraît un songe, du moins je ne puis me souvenir de rien ; mes maux corporels m'accablent tous à la fois ; mon esprit se trouble, je ne puis former une pensée de Dieu, je ne sais en quelque façon sous quelle loi je vis. Si je lis, je ne comprends rien à ma lecture. Je me trouve pleine d'imperfections, et sans nul courage pour la vertu ; et ce grand courage que j'ai d'ordinaire disparaît de telle sorte, que je serais incapable, ce me semble, de résister à la moindre tentation, à une parole que le monde dirait contre moi. Il me vient alors en pensée que je ne suis bonne à rien, et je me demande pourquoi on me tire de la voie commune. Je suis dans la tristesse, il me semble que j'ai trompé tous ceux qui ont quelque bonne opinion de moi. Je voudrais aller me cacher en un lieu où per-

sonne ne me vît. Ce n'est pas par vertu que je désire alors la solitude, mais par lâcheté. Enfin, je me sens intérieurement portée à malmenier tous ceux qui voudraient me contredire. Telle est la guerre que je souffre; néanmoins, Dieu me fait la grâce de ne pas l'offenser plus qu'à l'ordinaire; je ne lui demande pas de me délivrer de ce tourment, mais je le prie, si sa volonté est que je demeure toujours ainsi, de me soutenir de sa main, afin que je ne l'offense point. Je me sou mets de tout mon cœur à son bon plaisir, et je comprends que c'est une très grande grâce qu'il me fait de ne pas me laisser toujours dans un pareil état.

Une chose m'étonne, quand je suis de cette sorte, c'est qu'une seule parole de celles que j'ai coutume d'entendre, ou une vision, ou un recueillement qui ne dure pas plus d'un *Ave Maria*, ou le premier pas fait pour aller communier, met mon âme dans une paix parfaite, rend même la santé à mon corps, remplit de lumière mon entendement, et me restitue cette force et ces désirs que j'ai d'ordinaire. Je l'ai éprouvé bien des fois; au moins depuis six mois, je me sens toujours notablement soulagée de mes infirmités corporelles lorsque je communie. Les ravissements produisent aussi parfois le même effet. Tantôt ce bien-être corporel dure trois heures, et tantôt un jour tout entier. A mon avis, il n'y a point là d'illusion; c'est un fait que j'ai constaté et auquel j'ai donné une grande attention. Aussi quand je suis dans ce recueillement, je n'ai peur d'aucune maladie; mais quand je fais l'oraison que je faisais autrefois, c'est la vérité que je n'éprouve point ce mieux dans ma santé.

Tous ces effets que je viens de rapporter me font croire que ces choses viennent de Dieu. Je me rappelle ce que j'étais, je sais que je marchais dans une voie de perdition; et je vois qu'en peu de temps ces faveurs

m'ont tellement changée, que je ne me reconnais presque plus moi-même. Je trouve en moi des vertus dont mon âme s'étonne, ne sachant comment elles me sont venues. Je vois que c'est un pur don, et non le fruit de mon travail. Ce que j'entends en toute vérité et clarté, et ce en quoi je sais que je ne me trompe point, c'est que Dieu ne s'est pas seulement servi de ce moyen pour m'attirer à son service, mais encore pour me tirer de l'enfer, ainsi que le savent ceux de mes confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales.

Lorsque je rencontre une personne qui sait quelque chose des grandes grâces que Dieu m'a accordées, je voudrais qu'il me fût permis de lui raconter toute ma vie; car il me semble que mon honneur à moi, c'est que Notre-Seigneur soit loué, et tout le reste ne m'est rien. Mon divin Maître sait bien qu'en dehors de sa gloire, il n'est ni honneur, ni vie, ni gloire, ni bien quelconque de l'âme ou du corps, ni avantage propre, qui m'attache ou qui soit pour moi l'objet d'un désir. Il en est ainsi, ou je suis bien aveugle.

Je ne saurais croire que le démon m'ait procuré de si grands avantages pour m'attirer à lui et pour me perdre ensuite; je ne puis le supposer stupide à ce point. D'ailleurs, quand mes péchés auraient mérité que je fusse trompée par ses artifices, je ne pourrais me persuader que Dieu eût rejeté les instantes prières que tant d'âmes si ferventes lui ont faites depuis deux ans; car je n'ai cessé de conjurer tout le monde de lui offrir des vœux, pour obtenir de sa bonté qu'il me fit connaître s'il est de sa gloire que je marche par ce chemin, sinon qu'il lui plût de me conduire par un autre. Non, je ne puis le croire, sa divine Majesté n'eût jamais permis que si ce qui se passait en moi ne venait point d'elle, cela fût allé toujours croissant.

Ces considérations jointes aux raisonnements solides de tant de saints personnages que j'ai consultés là-dessus, me rassurent, lorsque la vue de ma misère m'épouvante et me fait craindre d'être dans l'illusion. Mais lorsque je suis en oraison, et les jours où je jouis d'une douce tranquillité et où je ne pense qu'à Dieu, quand les plus savants et les plus saints hommes du monde s'assembleraient pour me convaincre que tout cela a été l'œuvre du démon, qu'ils me feraient souffrir tous les tourments imaginables pour me contraindre à le croire, et que de mon côté je m'efforcerais d'entrer dans leurs sentiments, il me serait impossible d'en venir à bout.

Il est vrai qu'en un temps, lorsqu'on a voulu effectivement me l'insinuer, j'ai été agitée de grandes craintes, voyant d'un côté le mérite et la sincérité de ceux qui entreprenaient de le prouver, et considérant, de l'autre, que mes infidélités pouvaient bien m'attirer une telle punition. Mais à la première parole, à la première vision, au moindre recueillement, toutes les craintes qu'on avait voulu m'inspirer se dissipaient, et je me trouvais confirmée plus que jamais dans la croyance que ce qui se passait en moi venait de Dieu.

Quelquefois, je le sais, le démon peut s'y mêler, comme je l'ai vu arriver et comme je l'ai dit moi-même, mais ses illusions produisent des effets très différents, et, à mon avis, une personne qui en a quelque expérience ne s'y laissera pas tromper. Toutefois, malgré la persuasion intime où je suis que ce qui se passe en moi vient de Dieu, pour rien au monde je ne ferais la moindre chose, si elle n'était approuvée du guide de mon âme, bien qu'elle me parût être du plus grand service de Notre-Seigneur. Dans toutes les paroles qui m'ont été dites, jamais il n'y en a eu aucune qui ne m'ait

portée à lui obéir et à ne lui rien cacher, et qui ne m'ait fait entendre que c'était là ce qui convenait.

Je suis souvent reprise de mes fautes, mais d'une manière qui m'atteint jusqu'au fond des entrailles. D'autres fois, je reçois des avis importants qui me découvrent le péril qu'il y a, ou qu'il peut y avoir, dans les affaires que j'ai à traiter. Les péchés de ma vie passée me sont représentés d'une manière si vive, que j'en ai l'âme percée de douleur.

Quoique je me sois beaucoup étendue, il me semble néanmoins que j'en ai dit trop peu, eu égard aux grands biens spirituels que je vois en moi au sortir de l'oraison. Ce qui n'empêche pas qu'ensuite je ne me trouve avec beaucoup d'imperfections, inutile et très misérable. Peut-être, faute d'entendre les bonnes choses, me trompé-je moi-même ; mais ce qui me porte à juger ainsi que je l'ai fait, c'est le changement manifeste de ma vie.

Je puis assurer, ce me semble, que tout ce que j'ai dit est ce que j'ai véritablement senti. Telles sont les grâces que le Seigneur a opérées en cette chétive et imparfaite créature. Je sou mets tout à votre jugement, mon père, attendu que vous connaissez maintenant à fond l'état de mon âme.

RÉPONSE

ATTRIBUÉE A SAINT PIERRE D'ALCANTARA

1. Le dessein de Dieu est d'attirer une âme à soi, et celui du démon est de l'éloigner de Dieu. Notre-Seigneur ne se sert jamais de moyens qui éloignent une âme de lui, et le démon n'en emploie jamais qui l'approchent de Dieu. Or, toutes les visions dont cette âme est favorisée, et toutes les autres choses qui se passent en elle, l'approchent davantage de Dieu, la rendent plus humble, plus obéissante, etc.

2. C'est la doctrine de saint Thomas et de tous les saints que l'on reconnaît l'ange de lumière à la paix et au calme qu'il laisse dans l'âme : or, jamais ces choses ne lui arrivent qu'elle ne se trouve ensuite dans une paix profonde et dans un contentement admirable, à tel point que tous les plaisirs de la terre réunis ne lui semblent rien, en comparaison du plus petit de ceux qu'elle ressent.

3. Il n'est pas en elle une faute ni une imperfection dont elle ne soit reprise par Celui qui lui parle intérieurement.

4. Elle n'a jamais demandé ni désiré ces choses; elle veut seulement accomplir en tout la volonté de Dieu Notre-Seigneur.

5. Tout ce qui lui est dit est conforme à l'Écriture sainte et à la doctrine de l'Église, et est même très véritable dans toute la rigueur de l'école.

6. Elle a une très grande pureté d'âme, une parfaite sincérité; elle est animée des plus ardents désirs de plaire à Dieu; et pour lui être agréable, elle renverserait tout ce que la terre pourrait lui opposer d'obstacles.

7. Il lui a été dit que tout ce qu'elle demanderait à Dieu de juste lui serait accordé. Elle a demandé plusieurs choses, dont le récit serait trop long à faire dans une lettre, et elle les a toutes obtenues de Notre-Seigneur.

8. Lorsque ces choses sont de Dieu, elles sont toujours ordonnées au bien propre, au bien commun, ou à celui de

quelque particulier. Or, elle connaît par expérience qu'elles ont contribué à son propre avancement et à celui de plusieurs autres personnes.

9. Nul, à moins d'être mal disposé, ne traite avec elle, qu'il ne se sente pénétré de dévotion par les choses qui se passent en elle, quoiqu'elle ne les dise pas.

10. Chaque jour, elle fait de nouveaux progrès dans la perfection des vertus; et on ne lui enseigne rien qui ne la porte à ce qu'il y a de plus parfait. Ainsi, depuis le temps qu'elle a ces visions, elle s'est avancée de plus en plus, en la manière que dit saint Thomas.

11. Il ne lui a jamais été rien dit qui fût impertinent, ni des nouvelles, mais toujours des choses édifiantes.

12. Il lui a été dit de quelques-uns qu'ils étaient remplis de démons, mais c'était pour lui faire comprendre l'état d'une âme en péché mortel.

13. La manière du démon est de recommander expressément à ceux qu'il veut tromper, de tenir secret tout ce qu'il leur dit; mais, quant à elle, il lui est ordonné de communiquer tout ce qu'elle entend à des hommes doctes et serviteurs de Dieu; et il lui est dit que s'il lui arrive de cacher quelque chose par fausse honte, elle pourrait bien alors être abusée par le démon.

14. Les progrès qu'elle fait par cette voie sont tels, et sa conduite est d'une si grande édification, que son exemple a porté plus de quarante religieuses du monastère où elle est, à mener une vie de grand recueillement.

15. Ces choses lui arrivent d'ordinaire après une longue oraison, lorsqu'elle est enfoncée en Dieu et embrasée de son amour, ou lorsqu'elle communie.

16. Elles font naître en elle un très ardent désir de marcher dans la vérité et d'éviter les artifices du démon.

17. Elles excitent en elle une très profonde humilité. Elle reconnaît que tous les biens qu'elle reçoit viennent de la main de Dieu, et qu'elle n'est d'elle-même qu'indigence.

18. Lorsqu'elle est sans ces faveurs, les traverses de la vie lui causent d'ordinaire de la peine et de la souffrance; mais dès que cet état revient, non seulement elle n'éprouve plus l'ombre de peine, mais elle se sent pressée d'un ardent

désir de souffrir, et elle y prend un si grand plaisir, qu'elle en est elle-même étonnée.

19. Ces faveurs lui font trouver de la joie et de la consolation dans les croix, dans le mal qu'on dit d'elle, et dans les infirmités qu'elle a à souffrir : elle en a de terribles, étant sujette à des souffrances du cœur, à des vomissements, et à beaucoup d'autres douleurs, qui toutes disparaissent lorsqu'elle a ces visions.

20. Avec tout cela, elle fait une très grande pénitence, s'imposant des jeûnes, des disciplines et d'autres mortifications.

21. Au milieu des choses qui peuvent lui donner quelque contentement sur la terre, comme au milieu des croix, qui ont été nombreuses pour elle, elle conserve une grande égalité d'âme, sans perdre la paix ni le repos de son cœur.

22. Elle est dans une si ferme résolution de ne point offenser Dieu, qu'elle s'est engagée par vœu à faire tout ce qu'elle connaîtrait par elle-même, ou par l'avis de personnes éclairées, être d'une plus grande perfection. Et quoiqu'elle tienne pour saints les religieux de la compagnie de Jésus, et qu'elle pense que par eux Notre-Seigneur lui a fait tant de grâces, elle m'a dit que si elle savait que ce fût une plus grande perfection de ne point traiter du tout avec eux, jamais elle ne leur parlerait, ni ne les verrait, bien qu'elle leur doive la tranquillité dont elle jouit, et que ce soient eux qui l'aient conduite par le vrai chemin, quand ces choses se passaient en elle.

23. Les douceurs, les sentiments qu'elle a de Dieu, et ces transports où elle se fond en son amour, sont en vérité quelque chose de bien étonnant ; ils la tiennent d'ordinaire ravie tout un jour.

24. Très souvent, lorsqu'elle entend parler de Dieu avec dévotion et avec force, elle entre en extase, sans que toutes ses résistances lui servent de rien ; et dans cet état, il y a un je ne sais quoi dans toute sa personne, qui fait qu'on ne peut la regarder sans ressentir une très grande dévotion.

25. Elle ne peut souffrir que ceux à qui elle ouvre son cœur ne l'avertissent pas de ses fautes et ne l'en reprennent

pas; et lorsqu'ils le font, elle les écoute avec une profonde humilité.

26. A cause de ces faveurs, elle ne peut supporter que ceux qui ont embrassé un état de perfection ne s'efforcent pas de parvenir à celle de leur institut.

27. Elle est très détachée de ses parents; elle ne désire avoir nul commerce avec les gens du monde; elle aime la solitude; elle a une grande dévotion pour les saints; les jours de leur fête et ceux où l'Église nous représente des mystères, elle a de Notre-Seigneur des sentiments très élevés.

28. Si tous les religieux de la compagnie de Jésus et tout ce qu'il y a de serviteurs de Dieu sur la terre lui disaient que c'est le démon qui agit en elle, elle craindrait, elle tremblerait sans doute avant d'avoir ces visions; mais une fois qu'elle est en oraison et dans le recueillement, quand même on la mettrait en mille pièces, on ne lui enlèverait pas la persuasion que c'est Dieu qui lui parle et qui la conduit.

29. Dieu lui a donné une grandeur de courage et une intrépidité qui étonnent. Auparavant, elle était craintive; à présent, elle foule aux pieds tous les démons. Elle est bien au-dessus des faiblesses et des petitesse de femme, sans l'ombre de scrupule, et d'une rectitude parfaite.

30. Avec cela, Notre-Seigneur a mis en elle un don de très douces larmes, une grande compassion pour les autres, la connaissance de ses propres défauts, l'estime pour les gens vertueux et le mépris d'elle-même. Je puis affirmer qu'elle a fait du bien à plusieurs personnes, et je suis de ce nombre.

31. Elle a le souvenir habituel de Dieu et le sentiment de sa présence. Jamais il ne lui a été rien révélé qui ne se soit trouvé véritable et qui n'ait été accompli; ce qui est un très puissant argument en sa faveur.

32. Toutes ces choses répandent une clarté vive dans son entendement, et lui donnent une lumière admirable pour tout ce qui a rapport à Dieu.

33. Il lui a été dit que si on parcourait les saintes Écritures, on verrait qu'il n'y eut jamais une âme qui, ayant le désir de plaire à Dieu, ait été si longtemps trompée par le démon.

RELATION II¹

1562

JÉSUS

Il y a, ce me semble, plus d'un an que j'ai écrit la relation qui précède. Depuis cette époque, Dieu m'a constamment soutenue de sa main; aussi, loin de reculer dans son service, je vois que j'ai progressé beaucoup en ce que je vais dire: qu'il en soit béni à jamais!

Les visions et les révélations n'ont point cessé, mais elles sont beaucoup plus élevées. Le Seigneur m'a enseigné une manière d'oraison qui est plus profitable à mon âme, qui me met dans un bien plus grand détachement des choses de cette vie, et qui me donne plus de courage et de liberté d'esprit.

Les ravissements ont augmenté de force; ils me viennent quelquefois avec une telle impétuosité et de telle sorte, que toutes mes résistances n'empêchent pas qu'on ne s'en aperçoive extérieurement, et cela m'arrive même en compagnie. Il est impossible de les dissimuler; tout ce que je puis est de tâcher de donner à entendre que ce sont ces vives souffrances du cœur, auxquelles je suis sujette, qui me font tomber en défaillance. J'ai d'ordinaire grand soin d'y résister au commencement, mais quelquefois je ne le puis.

1. On ne sait pas à qui cette relation était destinée.

En ce qui concerne la pauvreté, Dieu, me semble-t-il, m'a fait de grandes grâces, car je voudrais n'avoir pas même le nécessaire s'il ne me venait d'aumônes; ainsi, je désire avec ardeur me trouver en un lieu où l'on ne vivrait que de charités. Il me semble que je ne pratique pas si parfaitement le vœu de pauvreté et les conseils de Jésus-Christ, dans une maison où je suis assurée que rien ne me manquera pour la nourriture et le vêtement, que dans une maison non rentée où ces choses pourraient me manquer quelquefois. Les biens que la véritable pauvreté nous fait acquérir sont, selon moi, en grand nombre, et je souhaiterais beaucoup ne pas les perdre. J'éprouve souvent une si grande confiance que Dieu ne peut manquer à ceux qui le servent, et une foi si vive en l'infaillible accomplissement de ses paroles, que je ne puis me résoudre à accepter des revenus, ni concevoir aucune crainte. Aussi, je ressens une peine très vive lorsqu'on me conseille d'avoir des rentes, et je me tourne vers Dieu en implorant son secours.

Je suis plus touchée que je ne l'étais autrefois des nécessités des pauvres; la compassion qu'ils m'inspirent et le désir que j'ai de les soulager me porteraient, si je suivais mon penchant, à me dépouiller pour les revêtir. Ils ne me causent aucun dégoût, quoique je m'approche d'eux et que je les touche. C'est là, je le vois, un don de Dieu; auparavant, sans doute, je leur faisais l'aumône pour l'amour de lui, mais je n'avais pas naturellement pitié de leurs misères. Je sens une amélioration bien manifeste sur ce point.

Je me trouve aussi intérieurement beaucoup mieux disposée à l'égard des choses qu'on dit contre moi; quoiqu'elles soient en grand nombre et me portent préjudice, je n'en suis pas plus touchée, me semble-t-il, que si j'étais insensible; quelquefois, et même presque

toujours, je trouve qu'on a raison de me blâmer. Je le sens si peu, que je crois n'avoir en cela rien à offrir à Dieu; il me semble même que ceux qui parlent contre moi me font du bien, parce que je connais par expérience le grand profit qu'en retire mon âme. Ainsi il me suffit du premier moment d'oraison, pour voir s'effacer de mon âme tout sentiment d'inimitié contre eux; ce n'est pas qu'à l'instant même où j'entends ces détractations, je n'en sois pas un peu peinée, mais c'est sans inquiétude et sans trouble. Aussi, lorsque parfois je vois que d'autres personnes en ont du chagrin, elles m'inspirent de la compassion. Je m'afflige en moi-même de leur erreur, parce que toutes les injustices qu'on peut nous faire en ce monde me paraissant si peu de chose, qu'elles ne méritent pas que l'on s'en émeuve : je les regarde comme un songe qui s'évanouit aussitôt qu'on s'éveille.

Dieu m'a donné, comme je l'ai dit, de plus grands désirs de le servir, plus d'amour de la solitude, et plus de détachement des choses de la terre, et cela par le moyen de visions qui me font comprendre le néant de toutes choses. Je compte pour peu de me séparer de mes amis, quels qu'ils soient, et de mes proches. Ce n'est pas assez dire : les parents me sont extrêmement à charge; et dès qu'il s'agit du moindre service à rendre à Dieu, je les quitte avec une entière liberté et avec plaisir, et ainsi je trouve partout la paix.

J'ai reçu dans l'oraison divers avis dont j'ai vu ensuite la justesse. Sous le rapport des faveurs reçues de Dieu, je me trouve bien plus privilégiée, mais pour ce qui est de son service, je me vois beaucoup plus misérable; car, par suite des circonstances, le bien-être s'est accru pour moi. La pénitence que je fais est peu de chose, tandis que l'honneur qu'on me rend, le plus souvent à mon grand déplaisir, est considérable. Enfin, la vie que je

mène est très douce et nullement pénitente. Que Dieu daigne y remédier, puisqu'il le peut ¹!

Il y a environ neuf mois que j'ai écrit ce qui précède. Depuis ce temps-là, je n'ai rien perdu des grâces que Dieu m'a faites; il me paraît même, autant que j'en puis juger, avoir reçu une liberté intérieure encore plus grande. J'avais cru jusqu'ici avoir besoin des autres, et je mettais plus de confiance dans les secours du monde; mais je vois maintenant très clairement que tous les hommes ne sont que de petits fétus de romarin sec, qui n'offrent aucune sécurité dès qu'on veut s'y appuyer, et qui rompent tout à fait sous le poids de la moindre parole de blâme. Ainsi, je sais par expérience que le vrai moyen de ne pas tomber, est de n'avoir d'autre soutien que la croix, et de ne mettre sa confiance qu'en Celui qui, pour nous, a voulu y être attaché. Je trouve en lui un véritable ami, et je me sens ainsi élevée à un tel empire, qu'il me semble que, pourvu que Dieu ne me manque point, je serais assez forte pour résister au monde entier, ligué contre moi.

Avant que cette vérité eût fait impression sur mon esprit, je tenais à ce qu'on eût beaucoup d'affection pour moi. Maintenant, non seulement je ne m'en soucie plus, mais j'en éprouve plutôt de la peine; j'excepte les personnes avec qui je traite de ce qui regarde ma conscience, ou à qui je crois pouvoir être utile; car je suis bien aise d'être aimée des uns, afin qu'ils me souffrent, et des autres, afin qu'ils se laissent plus facilement persuader de ce que je leur dis du néant de toutes choses.

1. Ces dernières lignes montrent que la sainte écrivait en 1562, à Tolède, dans le palais de Louise de la Cerda; car elle y fait une allusion évidente à l'estime et aux soins délicats qui lui étaient prodigués, et dont elle se plaint au ch. XXXIV de sa *Vie*.

Dieu m'a fortifiée de telle sorte dans les grandes épreuves, les persécutions et les contradictions que j'ai essuyées ces derniers mois, que plus elles étaient grandes, plus mon courage s'augmentait, sans que je me sois lassée un moment de souffrir¹. Non seulement je n'avais aucune aversion contre les personnes qui disaient du mal de moi, mais il me semble que je les aimais encore plus qu'auparavant. Je ne sais comment cela s'est fait, mais je sais bien que c'est un don qui me vient de la main du Seigneur.

Je suis de mon naturel très ardente dans mes désirs; maintenant ils sont accompagnés de tant de paix, que lorsque je les vois accomplis, je ne m'aperçois même pas si j'en ressens de la joie. En dehors de ce qui regarde l'oraison, peine, plaisir, tout me laisse si calme qu'on me prendrait pour une personne insensible, et quelquefois je reste dans cet état pendant plusieurs jours.

Maintenant encore, comme par le passé, il me prend parfois de violents désirs de faire des pénitences corporelles; et si j'en fais quelques-unes, loin d'y rencontrer de la difficulté, j'y trouve parfois, et même presque toujours, une jouissance particulière; j'en fais cependant bien peu, parce que je suis très infirme.

La nécessité de manger m'a donné très souvent une extrême peine; elle m'en donne à présent une excessive, principalement quand je suis en oraison. Elle doit être bien forte, puisqu'elle me fait répandre quantité de larmes et m'arrache des plaintes, sans, pour ainsi dire, que je m'en aperçoive : ce qui m'est si peu ordinaire, que je ne me souviens pas d'avoir laissé échapper une

(1) La sainte fait ici allusion aux grands travaux qu'elle eut à supporter pour la fondation de Saint-Joseph d'Avila. (Voir au ch. XXXVI de sa Vie.)

plainte au milieu des plus grandes afflictions de ma vie. En ces circonstances, je ne suis nullement femme, j'ai le cœur dur.

Je désire plus ardemment que jamais voir au service de Dieu des personnes entièrement détachées, qui ne s'arrêtent à aucune des choses d'ici-bas; car toutes ne sont que plaisanterie. Je forme ce vœu tout spécialement pour les savants. Je vois les grands besoins de l'Église, et j'en suis si profondément attristée, que s'affliger d'autre chose me semble se moquer. C'est pourquoi je ne cesse de recommander à Dieu ces hommes éminents en science, persuadée qu'un seul d'entre eux, entièrement parfait et véritablement embrasé du feu de son amour, fera plus de fruit qu'un grand nombre d'autres vivant dans la tiédeur.

En ce qui regarde la foi, je me sens plus ferme que jamais; il me semble que je ne craindrais pas de disputer seule contre les luthériens assemblés, pour les convaincre de leur erreur. Je suis saisie de douleur en songeant à la perte de tant d'âmes.

Je reconnais clairement qu'il a plu à Dieu de se servir de moi pour l'avancement spirituel de plusieurs âmes, et que la mienne, par sa pure bonté, grandit chaque jour en amour pour lui.

Il me semble que quand je m'étudierais à avoir de la vanité, je ne pourrais en venir à bout; il me serait également impossible de m'imaginer que des vertus que je ne possède que depuis peu m'appartiennent, voyant que j'ai passé tant d'années sans en avoir une seule, et ne faisant, à l'heure qu'il est, que recevoir des grâces sans rien accomplir pour Dieu; enfin, étant l'être au monde le plus inutile. C'est pourquoi je considère souvent que les autres avancent dans le service de Dieu, et que moi seule ne fais rien pour le progrès de mon

âme. Ceci n'est certainement pas de l'humilité, mais la vérité; et quand je me vois si inutile, je ne puis parfois m'empêcher d'avoir quelque crainte d'être trompée. Ainsi, je vois clairement que ces avantages qui sont en moi, me viennent de ces révélations et de ces ravissements, auxquels je ne contribue en rien, et dans lesquels je n'agis pas plus que si j'étais une souche. Cela me rassure et me tranquillise; je me jette dans les bras de Dieu, et je me confie en mes désirs, qui ne sont autres, j'en ai la certitude, que de mourir pour lui et de lui sacrifier tout repos, advienne que pourra.

Il est des jours où mille fois je me rappelle ce que dit saint Paul, quoique certainement je sois bien éloignée de l'éprouver au même degré que lui. Il me semble que ce n'est plus moi qui vis, qui parle, qui ai une volonté, mais qu'il y a en moi quelqu'un qui me gouverne et me fortifie; dans cet état, je suis presque hors de moi-même; la vie me devient un cruel martyre. Il m'est si douloureux de vivre séparée de mon Dieu, que la plus grande chose que je puisse alors lui offrir, le service le plus signalé que je puisse lui rendre, c'est de vouloir vivre par amour pour lui; mais je souhaiterais que ce fût en soutenant de grandes croix et de grandes persécutions. Ne pouvant étendre sa gloire, je voudrais du moins souffrir pour lui; et je serais prête à endurer tout ce qu'il y a au monde de souffrances, pour acquérir un peu plus de mérite, je veux dire pour accomplir un peu plus parfaitement la volonté de mon Dieu.

De toutes les paroles que j'ai entendues dans l'oraison, de celles même qui m'étaient dites deux ans avant l'événement, il n'en est pas une que je n'aie vu s'accomplir.

Ce que Dieu m'a donné à connaître et à comprendre

de sa grandeur et de sa providence est tel, que presque toutes les fois que j'y pense, je me perds dans cette considération, mon esprit contemplant des merveilles de beaucoup élevées au-dessus de lui, et je demeure dans un profond recueillement.

Dieu est si attentif à me préserver de l'offenser, que j'en suis quelquefois dans l'étonnement. Je vois, ce me semble, le soin extrême qu'il prend de moi, et je n'y contribue presque en rien. Je ne suis qu'un abîme de péchés et de malices; il me semblait même qu'avant que Notre-Seigneur m'eût favorisée de ces grâces, je n'aurais jamais la force de mettre un terme à mes offenses. Si donc je désire qu'elles soient connues, c'est afin que l'on comprenne le grand pouvoir de Dieu. Qu'il soit béni et loué dans les siècles des siècles! Amen.

JÉSUS

La relation qui est en tête, et qui n'est pas écrite de ma main, est celle que je donnai à mon confesseur. Il la transcrivit de la sienne, sans y rien ajouter ou retrancher. C'était un homme très spirituel et théologien¹. Je ne lui cachais rien de tout ce qui se passait en mon âme; il le communiquait ensuite à d'autres savants, et en particulier au Père Mancio². Ils n'y ont rien trouvé qui ne soit très conforme à l'Écriture sainte; et cela m'a mis l'esprit en repos. Je comprends néanmoins que, tant qu'il plaira à Dieu de me con-

1. Probablement le P. Pierre Ybáñez, qui dirigea la sainte pendant six ans, à cette époque.

2. Religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui occupait la première chaire de théologie à l'université de Salamanque.

duire par ce chemin, je dois me défier de moi-même en tout. C'est aussi ce que j'ai toujours fait, quoiqu'il ne m'en coûte pas peu. Veuillez vous souvenir, mon Père, que tout ce que je vous communique ici est sous le secret de la confession, comme je vous en ai supplié¹.

1. Au témoignage du P. Antoine de Saint-Joseph, qui annota les Lettres de sainte Thérèse au dix-huitième siècle, cette relation et la précédente formaient un cahier de douze feuilles, qui se trouvait de son temps entre les mains de don Joseph Tapia Osorio, habitant de Béjar et intendant du duc de ce nom. Les six premières feuilles étaient en effet d'une main étrangère; les suivantes, de l'écriture de la sainte.

RELATIONS

AU P. RODRIGUE ALVAREZ
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS¹

RELATION I

1575

JÉSUS

Il y a quarante ans que cette religieuse prit l'habit².
Dès la première année, elle commença à méditer la

1. Voici dans quelles circonstances furent composées ces relations. Pendant que sainte Thérèse se trouvait à Séville (1573-1576), les Inquisiteurs parurent un jour à la porte de son couvent. Sur la dénonciation d'une novice, mécontente d'avoir été congédiée, ils venaient faire une enquête et réprimer, disaient-ils, de graves abus. Le résultat de cette visite fut de montrer la perfidie de la novice et l'innocence des accusées. Cependant l'affaire ne se termina pas là. Les Inquisiteurs voulurent examiner l'esprit de la sainte et sa manière d'oraison. Ils chargèrent de cette tâche le P. Rodrigue Alvarez, dont la sainteté et la science étaient très estimées dans Séville. A la demande de ce religieux, Thérèse écrivit une relation où elle faisait connaître brièvement son mode d'oraison et nommait les hommes éminents qui l'avaient approuvé. Elle en rédigea aussi une seconde où elle traitait avec plus de développements les matières spirituelles qui n'avaient été qu'effleurées dans la première. (*Reforma de los Descalzos*, t. I, liv. III, ch. XLVI.)

La Fuente pense que la relation que nous plaçons ici la première était destinée à répondre aux interrogations des Inquisiteurs. La seconde, où la sainte s'exprime avec plus d'abandon, lui aurait vraisemblablement été demandée par le P. Rodrigue Alvarez, non plus en qualité de juge, mais comme directeur.

Ribera cite de longs extraits de ces deux relations. (*Vie de sainte Thérèse*, liv. IV, ch. III et VII.)

2. Si ce chiffre de quarante était entendu dans toute sa rigueur, il fau-

passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, consacrant certains temps de la journée à la considération des mystères et de ses propres péchés. Jamais elle n'eut l'idée d'élever son esprit à rien de surnaturel; elle s'occupait des vérités qui lui montraient combien tout passe vite; elle se servait des créatures pour découvrir la grandeur de Dieu et l'amour qu'il nous porte. Cet amour l'excitait beaucoup plus que le reste à le servir; car jamais elle ne marcha par la voie de la crainte, un tel motif ayant très peu d'action sur elle. Elle a toujours eu un grand désir de voir Dieu glorifié, et son Église augmentée. Elle rapportait à ce but toutes ses prières, sans rien faire pour elle-même; elle était persuadée qu'il importait peu qu'elle souffrît en purgatoire, pourvu que cette gloire s'accrût, si peu que ce fût. Elle vécut ainsi vingt-deux ans environ dans de grandes sécheresses, sans qu'il lui vînt jamais en pensée de désirer rien de plus. Elle était si convaincue de sa bassesse, qu'il ne lui semblait pas qu'elle fût digne d'élever son esprit jusqu'à Dieu; et elle regardait comme une grande grâce que lui faisait la divine Majesté, de la souffrir en sa présence pour prier ou pour lire de bons livres.

Il fut question, il y a à peu près dix-huit ans, de la fondation qu'elle fit à Avila du premier monastère des Carmélites déchaussées; mais deux ou trois ans avant cette fondation (je crois que c'est trois ans), il

drait en conclure que sainte Thérèse prit l'habit en 1535. Cette assertion contredirait celle du ch. iv de sa *Vie* où, parlant du temps qui suivit sa profession religieuse, la sainte dit : « Je n'avais pas encore vingt ans. » On se souvient qu'elle était née le 28 mars 1515.

Il est probable que le chiffre rond de *quarante* est ici pour celui de *quarante-deux*. C'est l'opinion de La Fuente. Au reste sainte Thérèse, comme elle le déclare formellement au ch. xxv des *Fondations*, avait peu de mémoire relativement à la supputation des années, et elle y attachait peu d'importance.

commença à lui sembler qu'on lui parlait quelquefois intérieurement; elle eut aussi quelques visions et quelques révélations, mais dans son intérieur, et qui ne frappaient que les yeux de son âme; car elle n'a jamais rien vu ni entendu par les yeux et les oreilles du corps, hors deux fois qu'elle crut entendre parler, mais elle ne comprit rien à ce qui lui était dit. Quand elle avait de ces visions intérieures, la représentation des objets ne durait pas pour l'ordinaire plus qu'un éclair; mais les objets ne laissaient pas de lui demeurer aussi fortement imprimés dans l'esprit, et avec des effets aussi puissants, que si elle les eût vus des yeux du corps, et même davantage.

Elle était pour lors si peureuse de son naturel, qu'elle n'osait quelquefois demeurer seule, même pendant le jour; et comme quelque effort qu'elle fit, elle ne pouvait se soustraire à ces visions, elle en était extrêmement affligée, craignant que ce ne fût une tromperie du démon. Elle commença donc à en parler à des hommes spirituels de la compagnie de Jésus.

Ces religieux furent, entre autres :

Le père Araoz, qui était commissaire de la Compagnie, et qui vint à passer où elle était;

Le père François de Borgia, auparavant duc de Gandie, avec qui elle eut deux entretiens;

Le père provincial Gilles Gonzalez, qui est à présent à Rome;

Celui qui est actuellement provincial en Castille¹, qu'elle n'a pourtant pas tant pratiqué que le père Gonzalez;

Le père Balthasar Alvarez, aujourd'hui recteur à Salamanque, qui l'a confessée pendant six ans;

Le père Salazar, recteur actuel de Cuenca;

1. Le P. Jean Suarez.

Le père Santander, recteur de Ségovie ;

Le père Ripalda, recteur de Burgos ; celui-ci était très mal disposé en sa faveur, à cause des récits qu'on lui avait faits, jusqu'à ce qu'il eût conféré avec elle ;

Le docteur Paul Hernandez, à Tolède, consultant de l'Inquisition ;

Un autre père, le docteur Gutierrez, qui était recteur à Salamanque lorsqu'elle lui parla.

Quelques autres pères de la Compagnie, qu'elle a trouvés dans les différents endroits où ses fondations l'ont appelée, et dont elle a recherché l'entretien, sur la réputation qu'ils avaient d'hommes spirituels.

Elle communiqua aussi beaucoup avec le père Pierre d'Alcantara, saint homme de la réforme de Saint-François. Ce fut lui qui contribua le plus à faire entendre que cette religieuse était conduite par l'esprit de Dieu.

On passa plus de six années à faire différentes épreuves, comme elle l'a écrit plus au long, et comme on le verra encore par la suite ; mais on avait beau l'éprouver, elle avait beau s'affliger et répandre des larmes, elle n'en était que plus sujette aux suspensions et aux ravissements, ce qui lui causait beaucoup de peine.

On faisait pour elle quantité de prières, et l'on disait beaucoup de messes, pour obtenir de Dieu qu'il la conduisît par une autre voie, parce que sa frayeur était extrême quand elle n'était point en oraison. Cependant on remarquait en elle un grand progrès dans la perfection, sans que ce progrès fût accompagné de vaine gloire ou d'orgueil, ni de la moindre tentation qui y eût rapport ; au contraire, elle était très confuse et toute honteuse que cela fût su. Elle ne parlait même jamais de ce qu'elle éprouvait, à moins que ce ne fût à ses confesseurs, ou à des gens de qui elle pût recevoir quelque lumière ; et cela lui coûtait plus à révéler que si c'eût été de grands

péchés, parce qu'il lui semblait qu'ils allaient se moquer d'elle, et traiter ce qu'elle leur disait de contes de femmelette, chose qu'elle a toujours eue en horreur.

Il y a environ treize ans, plus ou moins, toujours était-ce après la fondation du couvent de Saint-Joseph, où elle avait passé en sortant de son premier couvent; il y a, dis-je, à peu près ce temps-là, qu'il vint à Avila un inquisiteur; je ne sais s'il l'était de Tolède, mais il l'avait été de Séville : il se nommait Soto¹, et est aujourd'hui évêque de Salamanque. Elle fit en sorte d'avoir un entretien avec lui pour se rassurer davantage. Elle lui rendit compte de tout. La réponse de cet inquisiteur fut qu'il ne trouvait rien dans ce qu'elle lui disait qui pût regarder son office, puisque tout ce qu'elle voyait et entendait dans l'oraison ne servait qu'à l'affermir de plus en plus dans la foi catholique; et en effet, elle a toujours été et est encore très ferme sur ce point. Elle a toujours désiré très ardemment la gloire de Dieu et le salut du prochain, à tel point que, pour sauver une seule âme, elle endurerait volontiers mille morts.

Cependant comme cet inquisiteur la vit si fort dans la peine, il lui conseilla de mettre par écrit tout ce qui regardait son oraison, et même toute l'histoire de sa vie, sans en rien omettre, et de communiquer cet écrit au père maître Avila², qui était un homme fort éclairé en matière d'oraison; après avoir reçu de lui une réponse, elle pourrait se tenir tranquille. Elle suivit ce conseil; elle écrivit sa vie et ses péchés. Le P. Avila lui répondit, la consola et la rassura beaucoup. Cette relation était telle que tous les savants qui la virent, et qui étaient les confesseurs de cette religieuse, disaient qu'elle contenait

1. Don François Soto de Salazar remplit la charge d'inquisiteur à Cordoue, à Séville, et plus tard à Tolède.

2. Le B. Jean d'Avila.

des avis très salutaires pour la vie spirituelle. Ils lui ordonnèrent de la transcrire, et de composer un autre petit livre¹, pour servir d'instruction à ses filles, car elle était alors prieure.

Malgré tout cela, comme il lui venait en pensée que des personnes spirituelles pouvaient être trompées aussi bien qu'elle-même, elle ne laissait pas, de temps à autre, de retomber dans ses frayeurs. Elle pria donc son confesseur de trouver bon qu'elle communiquât encore de son intérieur avec quelques grands théologiens, quand même ils ne seraient pas fort adonnés à l'oraison, parce qu'elle ne désirait autre chose que de savoir si ce qui lui arrivait n'avait rien de contraire à l'Écriture sainte. Ce n'est pas qu'elle ne se consolât quelquefois, en considérant que, quand même elle eût mérité par ses péchés de tomber dans l'illusion, il n'y avait pas d'apparence que Dieu permît que tant de bonnes âmes qui désiraient l'éclairer y tombassent de même.

Ce fut dans l'intention que je viens de dire qu'elle commença à consulter des pères de l'ordre du glorieux saint Dominique, qui avaient été autrefois ses confesseurs, avant qu'il fût question chez elle d'aucun effet surnaturel. Ce ne fut pourtant pas aux mêmes pères qui l'avaient déjà confessée qu'elle s'adressa mais à d'autres du même ordre. Voici les noms de ceux qu'elle consulta :

Le père Vincent Baron, qui la confessa durant un an et demi à Tolède. Il était alors consulteur du Saint-Office, et il l'avait pratiquée pendant de longues années avant toutes ces choses. C'était un homme d'une science profonde. Il la rassura beaucoup, comme avaient fait les pères de la Compagnie dont j'ai parlé ; ils s'accordaient

1. Elle parle du *Chemin de la perfection*, qu'elle écrivit étant prieure à Saint-Joseph d'Avila.

tous à lui demander ce qu'elle pouvait craindre, puisqu'elle n'offensait pas Dieu, et qu'elle était persuadée de sa propre misère ;

Le père Pierre Ibañez, qui était lecteur à Avila ;

Le père maître Dominique Bañès, qui est à présent régent du collège de Saint-Grégoire de Valladolid. Il fut son confesseur pendant six ans, et, depuis ce temps-là, elle a toujours continué à lui demander par lettres ses avis, dans les occasions qui se sont présentées ;

Le père maître Chavès ;

Le père maître Barthélemy de Medina, professeur à l'université de Salamanque. Comme elle savait qu'il était fort prévenu contre elle, sur le récit qu'on lui avait fait des choses dont il s'agit, elle se persuada que, n'étant retenu par aucun égard, il lui dirait plus franchement qu'un autre si elle était dans l'illusion. Il y a de cela un peu plus de deux ans. Elle obtint de se confesser à lui durant le séjour qu'elle fit à Salamanque, et lui rendit compte de tout ce qui la concernait. Elle lui remit aussi la relation de sa vie afin qu'il fût mieux informé ; mais il la rassura autant et plus que les autres, et fut depuis un de ses meilleurs amis.

Elle se confessa aussi quelque temps au père Philippe de Menesès, lorsqu'elle alla fonder le couvent de Valladolid ; il était alors recteur du collège de Saint-Grégoire, et quelque temps auparavant, ayant entendu parler de ce dont il s'agit, il avait eu la charité d'aller exprès à Avila, pour s'entretenir avec elle, dans le dessein de la détromper s'il la trouvait dans l'illusion, ou de la défendre contre la calomnie si elle était dans la bonne voie. Il fut fort satisfait d'elle.

Elle traita aussi particulièrement avec un provincial de l'ordre de Saint-Dominique, le père Salinas, homme très spirituel, et avec un autre présenté, le père Lunar

prieur de Saint-Thomas d'Avila; et enfin, à Ségovie, avec un lecteur en théologie, le père Jacques de Yanguas.

Parmi ces pères de l'ordre de Saint-Dominique, il y en avait plusieurs qui étaient gens de grande oraison, et peut-être l'étaient-ils tous.

Elle a encore consulté d'autres personnes, en ayant eu assez d'occasions, durant tant d'années que ses craintes se sont prolongées, et qu'elle a été obligée de se transporter en divers lieux pour ses fondations. On a eu recours à quantité d'épreuves, car tout le monde souhaitait pouvoir l'instruire, et ces épreuves n'ont servi qu'à la rassurer et à convaincre ceux qui les faisaient. Elle était toujours prête à accomplir ce qu'on lui ordonnait, et elle s'affligeait quand elle ne pouvait pas obéir en ce qui concernait ces choses surnaturelles. Son oraison, et celle des religieuses qu'elle a admises dans la Réforme, est toujours animée d'un désir ardent d'étendre la foi, et c'est pour cette fin, autant que pour le bien de son ordre, qu'elle a fondé le premier monastère.

Elle a toujours dit que, si quelques-unes de ces choses surnaturelles qu'elle éprouvait lui eussent inspiré le moindre sentiment contraire à la foi catholique et à la loi de Dieu, elle n'aurait pas eu besoin d'aller chercher des docteurs ni de faire des épreuves, mais qu'elle aurait aussitôt reconnu que c'était l'ouvrage du démon.

Jamais elle n'a réglé sa conduite sur ce qui lui avait été inspiré dans l'oraison; et quand ses confesseurs lui disaient d'agir autrement, elle leur obéissait sans la moindre répugnance, et les instruisait de tout ce qui lui arrivait. Quelque assurance qu'on pût lui donner que c'était Dieu qui agissait en elle, jamais elle n'a cru cela assez résolument pour en jurer, quoique à en juger par les effets et par les grandes grâces qu'elle recevait,

elle eût tout lieu de croire que du moins quelques-unes de ces choses lui venaient de Dieu. Ce qu'elle a toujours désiré le plus a été d'acquérir des vertus ; et c'est aussi ce qu'elle a le plus recommandé à ses religieuses, ayant coutume de leur dire que l'âme la plus humble et la plus mortifiée sera aussi la plus spirituelle.

Le père maître Dominique Bañès, qui demeure à Valladolid, est celui avec qui elle a toujours eu et a encore le plus de communication. Elle lui a remis la relation écrite dont elle a parlé, et il l'a, dit-il, présentée au Saint-Office, à Madrid. En tout elle se soumet à la foi catholique et à l'Église romaine ; mais personne ne l'a encore blâmée, parce que les choses dont il s'agit ne dépendent pas de nous, et Notre-Seigneur ne demande pas l'impossible.

La raison pour laquelle ces faits ont été tant divulgués, c'est que, comme cette religieuse était toujours dans la crainte, et qu'elle a consulté un grand nombre de personnes, les unes l'ont dit aux autres. Il faut joindre à cela un ennui qui lui est arrivé relativement à la relation qu'elle avait écrite ¹. Cette divulgation des secrets de son âme a été pour elle un extrême tourment, une croix très pesante, et lui coûte encore bien des larmes ; non par humilité, assure-t-elle, mais pour les motifs qu'elle a exposés. Il a paru que Dieu n'a

1. La sainte fait ici allusion aux indiscrétions de la princesse d'Eboli, fondatrice du couvent des Carmélites de Pastrana. Cette dame, sachant que la duchesse d'Albe avait lu la relation de la sainte, voulut avoir le même privilège et l'obtint à force d'instances. Mais tandis que la duchesse d'Albe lisait cet écrit dans son oratoire, la princesse l'abandonnait à la maligne curiosité des officiers et des femmes de son palais. De là pour la sainte de nombreux ennuis. Ce ne furent pas les seuls que lui causa la hautaine et capricieuse princesse. Le prince Ruy Gomez, son époux, étant mort, elle voulut entrer comme religieuse dans le couvent qu'elle avait fondé. Mais au bout de peu de temps, ses exigences et ses mauvais procédés envers les Carmélites furent tels, qu'il fallut transférer à Ségovie le monastère de Pastrana.

permis cela que pour la mortifier vivement; car ceux qui disaient du mal d'elle plus que tous les autres, ont ensuite été ceux qui en ont dit le plus de bien.

Elle a toujours évité avec le plus grand soin de s'en rapporter aux personnes qu'elle jugeait disposées à tout attribuer à Dieu, dans la crainte que ces personnes-là ne fussent aussi bien qu'elle les dupes du démon. Mais quand elle trouvait des gens plus soupçonneux, c'était avec eux qu'elle traitait plus volontiers, quoique ceux-ci ne laissassent pas de lui faire de la peine, quand, pour l'éprouver, ils ne lui marquaient qu'un mépris général pour toutes ces choses, parce qu'il y en avait quelques-unes qui lui paraissaient évidemment venir de Dieu. Elle n'aurait pas voulu voir condamner le tout si catégoriquement, puisque les raisons qu'il y avait d'en admettre quelques-unes étaient visibles, ni voir ajouter foi à tout indistinctement, comme venant de Dieu. Comprenant fort bien qu'il pouvait y avoir de l'illusion en quelque chose, elle n'a jamais cru pouvoir marcher avec assurance entière dans un chemin où il pouvait y avoir du danger. Elle a fait son possible pour n'offenser Dieu en aucune manière, et elle a toujours été obéissante. Moyennant ces deux dispositions, elle a espéré pouvoir, avec la grâce de Dieu, éviter le péril, quand même ces effets surnaturels viendraient du démon.

Depuis qu'elle les a éprouvés, elle s'est toujours sentie portée à rechercher ce qui est le plus parfait; et elle avait presque habituellement un grand désir de souffrir. De là cette consolation dans les persécutions, qui ne lui ont pas manqué, et cet amour tout particulier pour les personnes qui la persécutaient; de là aussi ce grand attrait pour la pauvreté et pour la solitude, et ce désir ardent de sortir de ce lieu d'exil pour voir Dieu. Ces effets et d'autres de même nature lui ont donné un peu

de tranquillité; elle ne pouvait pas se figurer qu'un esprit qui la laissait avec ces dispositions vertueuses pût être mauvais; et c'est ce que lui disaient également ceux qui communiquaient avec elle. Ne croyez pas cependant qu'elle soit exempte de toute crainte, mais cette crainte ne la tourmente plus autant.

L'esprit qui la conduit ne lui a jamais suggéré d'user de dissimulation, mais au contraire l'a toujours portée à l'obéissance. Elle n'a jamais rien vu des yeux du corps, comme il a déjà été dit, mais ces visions se présentent à elle avec une telle délicatesse, c'est quelque chose de si intellectuel que quelquefois, et surtout dans les commencements, elle se demandait si elle n'avait pas été victime d'une illusion. D'autres fois aussi, elle ne pouvait le croire.

Ces effets surnaturels n'étaient pas continuels, mais lui arrivaient le plus souvent dans le cas de quelque tribulation; comme cette fois, par exemple, où elle venait de passer plusieurs jours dans des tourments intérieurs inexprimables, et dans un trouble affreux qu'excitait en son âme la crainte d'être trompée par le démon. C'est ce qui est expliqué fort au long dans cette relation, où elle a aussi bien publié ses péchés que tout le reste, la crainte lui ayant fait oublier sa réputation.

Étant donc dans cette affliction, si extrême qu'on ne saurait la dépeindre, elle entendit dans son intérieur ces seules paroles : « C'est moi, ne crains rien »; et tout aussitôt son âme demeura tellement tranquille, courageuse et assurée, qu'elle ne pouvait comprendre elle-même d'où lui venait un si grand bien. Et en effet, tout ce que ses confesseurs et les docteurs qu'elle avait consultés avaient pu lui dire jusqu'alors, n'avait pas été capable de lui procurer la paix que ce peu de paroles lui rendit en un instant.

D'autres fois, il lui est arrivé de se trouver merveilleusement fortifiée par des visions ; et sans ce secours, elle n'eût jamais été capable de supporter, comme elle l'a fait, de si grands travaux et tant de contradictions, outre ses maladies qui ont été sans nombre. Elle n'en a plus à présent de si fréquentes ; mais elle n'est jamais sans souffrir, tantôt plus, tantôt moins ; son état ordinaire est d'endurer quelque douleur aiguë, avec d'autres grandes infirmités. Depuis qu'elle est religieuse, ses maux corporels se sont beaucoup accrus.

S'il lui arrive de rendre quelque petit service à Notre-Seigneur, elle l'oublie presque aussitôt ; quant aux faveurs qu'elle reçoit de lui, elle se les rappelle souvent. mais elle ne peut y arrêter son attention aussi longtemps que sur ses péchés ; ils sont pour elle comme un borbier infect, dont la mauvaise odeur lui cause en quelque sorte un perpétuel tourment. La vue de tant de péchés qu'elle a commis et du peu qu'elle a fait pour Dieu, est sans doute ce qui l'empêche d'être tentée de vaine gloire. Jamais, dans ces choses surnaturelles, il n'y a rien eu qui ne fût totalement pur et chaste, et il semble qu'il n'en peut être autrement, si l'âme qui éprouve ces choses est gouvernée par le bon esprit, car elle demeure dans un oubli absolu de son corps ; elle n'y pense même pas, elle est tout entière occupée de Dieu.

Cette religieuse conserve toujours aussi une grande crainte de rien faire qui puisse offenser Dieu Notre-Seigneur, et un désir d'accomplir en tout sa volonté. C'est la grâce qu'elle ne cesse de lui demander ; et il lui semble qu'elle est si bien affermie dans cette résolution, qu'il n'y a chose au monde que ses confesseurs lui fissent faire, et qu'elle n'accomplît et n'exécutât avec la grâce de Dieu, pour peu qu'elle crût par là lui être plus agréable. Persuadée que sa Majesté aide toujours ceux qui

dans leurs entreprises ont pour fin son service et sa gloire, rien ne la touche en comparaison de ce motif, et elle ne songe pas plus à elle-même et à son intérêt propre que si elle n'existait pas, du moins autant qu'elle peut juger d'elle-même, et que ses confesseurs en jugent.

Tout ce qui est écrit dans ce papier est exactement vrai. On peut le vérifier par le moyen de ses confesseurs et de toutes les personnes avec qui elle communique depuis vingt ans.

Très souvent l'esprit qui la dirige la porte à louer Dieu, et elle voudrait que tout le monde fît comme elle, quelque chose qui lui en pût coûter. De là vient le désir qu'elle a du salut des âmes. Si elle en est arrivée à mépriser les biens de ce monde, elle le doit sans doute à la lumière qui lui montre les choses d'ici-bas comme de la fange, et les biens spirituels comme un trésor inestimable, en sorte qu'il n'y a nulle comparaison à faire entre les uns et les autres.

Voici maintenant, mon père, puisque vous désirez le savoir, comment a lieu la vision dont j'ai parlé ¹. On ne voit rien, ni intérieurement ni extérieurement, parce qu'elle n'est point imaginaire; mais l'âme, sans rien voir, conçoit l'objet et sent de quel côté il est, plus clairement que si elle le voyait, excepté que rien de particulier ne se présente à elle. C'est, pour me servir d'une comparaison, comme si, étant dans l'obscurité, on sentait quelqu'un auprès de soi : quoiqu'on ne pût pas le voir, on ne laisserait pas pour cela d'être sûr de sa présence. Cette comparaison n'est pourtant pas tout à fait juste; car celui qui est dans l'obscurité peut juger qu'une personne est auprès de lui par quelque moyen, soit par le bruit

1. La sainte parle de la vision intellectuelle qu'elle a décrite au chapitre xxvii de sa *Vie*.